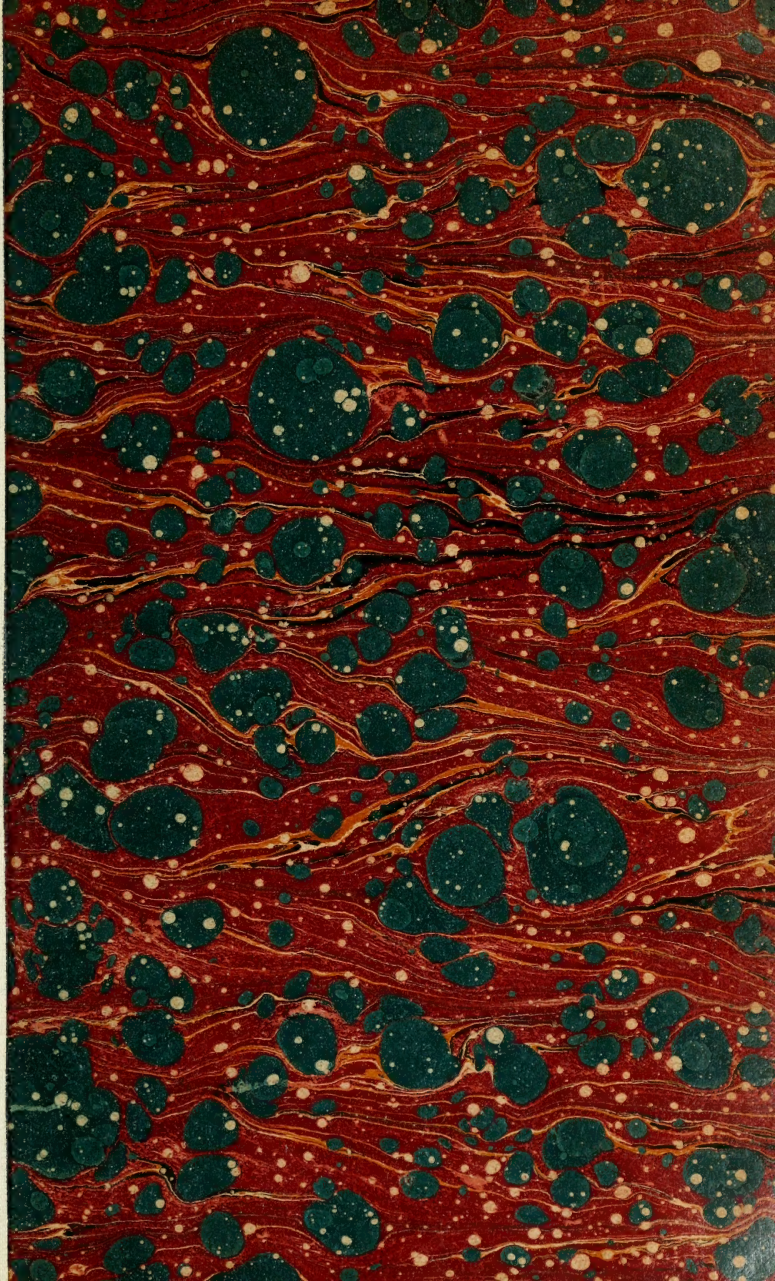
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01932186 8



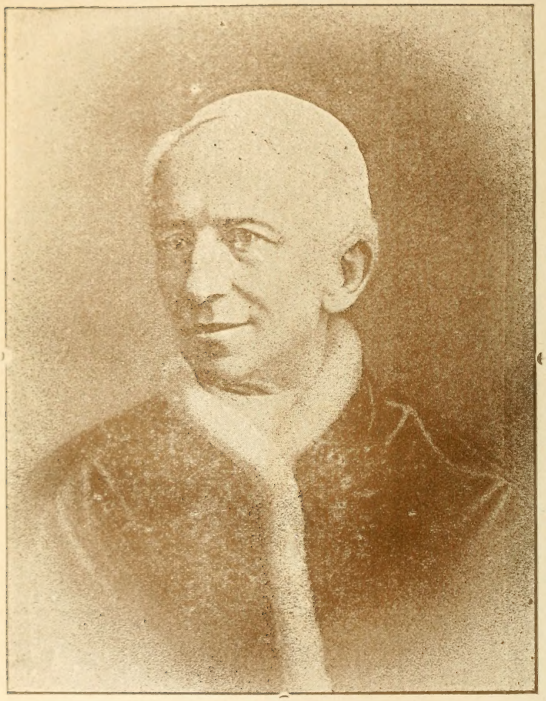
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

ROME

ET

JÉRUSALEM

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, concernant la propriété littéraire, au Ministère de l'agriculture et de la statistique, à Ottawa.



Léon XIII.

ROME

ET

JÉRUSALEM

RÉCITS DE VOYAGES

PAR

L'Abbé J.-F. DUPUIS

Docteur en Théologie

A. F. Simard
1er Sept.
1894

QUÉBEC

LEGER BROUSSEAU, Imprimeur-Éditeur

1894

AVANT-PROPOS

IL est, de l'autre côté de l'Atlantique, deux villes fameuses qui attirent et attireront à jamais les touristes et les pèlerins du monde entier : Rome et Jérusalem. Rome, à cause du tombeau des saints Apôtres ; Jérusalem, à cause du tombeau du Christ ; Rome, la cité des Papes ; Jérusalem, la cité de Jésus Christ ; Rome, la Ville Eternelle ; Jérusalem, la Ville Sainte, par excellence.

Aussi, de tout temps, avant et après les croisades, aujourd'hui comme autrefois, voyons-nous les fidèles, sans distinction de nationalité, se diriger en foule vers ces lieux privilégiés. L'élan est spontané, irrésistible.

En dépit du scepticisme moderne et de l'affaiblissement de la foi, les pèlerinages sont rentrés dans nos mœurs. « C'est que deux amours se réveillent avec énergie dans le monde : l'amour de Rome et l'amour de Jérusalem. Ces deux grands noms fixent plus que jamais tous les regards ; et de vaillantes phalanges, reprenant les traditions primitives, s'en vont chaque année, allègres et joyeuses, se prosterner aux pieds du Saint-Père et sur le glorieux tombeau de Jésus-Christ... Jérusalem et Rome sont comme les deux yeux étincelants du monde dans lesquels se reflète le ciel, et les deux mystérieux points d'appui où Dieu a posé le levier qui a soulevé le monde et l'a fait sortir du vieil orbite de la servitude et du vice. L'une proclame l'histoire de la Rédemption, l'autre résume l'histoire de l'Eglise. Ce sont les deux villes de l'alliance, et comme deux sœurs qui portent au front le cachet indélébile de leur parenté. Le Golgotha est devenu par le sacrifice de l'Homme-Dieu le véritable autel du salut ; les collines de Rome, arrosées du sang d'un million de martyrs, sont comme les autels majeurs de l'Eglise. Le corps du Seigneur, enseveli dans une excavation rocheuse au

pied du Calvaire, y resta trois jours pour y ressusciter ensuite ; l'Eglise romaine, corps mystique du Christ, se confia pendant trois siècles à la discrétion des Catacombes, puis se leva triomphante et pleine de vie. Chacune des deux sépultures est restée glorieuse et bénie pour affirmer aux générations les plus reculées, l'une, le grand mystère de la Rédemption, l'autre, la divinité de la société mystique établie sur le roc inébranlable de Pierre."

Quoi qu'il en soit, pour nous, nous n'avons pu résister à ce puissant attrait des pèlerinages d'outre-mer. Une première fois, en 1879, nous sommes allé à Rome. Même nous y avons étudié alors les sciences sacrées, à l'ombre de la Chaire de Pierre. Pendant quatre années consécutives, nous avons habité et sillonné en tous sens la Ville Eternelle. Prêtre, nous voulions, en 1882, couronner le pèlerinage de Rome par celui de Jérusalem ; mais la guerre anglo-égyptienne nous en empêcha. Cette année enfin, à l'occasion des fêtes du Jubilé épiscopal de Léon XIII, nous avons pu accomplir pleinement notre pieux dessein.

Or les douces et inoubliables impressions de voyage que nous avons recueillies au jour le jour, nous désirons vous en faire part, amis lecteurs, dans une série de lettres désignées chacune par un titre. Réunies, elles formeront une sorte de mosaïque, à peu près semblable aux œuvres des mosaïstes d'Italie, qui reproduisent les vues, les paysages, les panoramas, les monuments, en un mot, tous les grands souvenirs du vieux Monde.

L'en-tête de ces lettres indique suffisamment que *Rome et Jérusalem* occuperont la place principale dans notre travail ; ce sont les deux émaux les plus précieux. Comme *Introduction* cependant, nous ramasserons quelques petites *pierres* sur notre route de Québec à Rome ; puis, comme *Epilogue*, quelques autres, de Jérusalem à Québec.

ROME
ET
JÉRUSALEM

PREMIERE LETTRE

Le départ — En mer — La boussole — Terre ! Terre ! — L'Irlande à vol d'oiseau.

LE 13 novembre 1892, nous nous embarquions à Québec sur le *Parisian*, et partions pour l'Angleterre.

Avez-vous jamais quitté votre pays, et savez-vous tout ce qui se passe alors dans l'âme ? — J'en étais bien à mon second voyage. Déjà j'avais affronté l'Atlantique ; mais, tenez, quand l'immense palais flottant se mit en marche, j'eus comme les autres un serrement de cœur :

Cœlum non animum mutant qui trans mare currunt !

Il est 7 heures du soir. Québec et Lévis disparaissent. Encore une lueur blafarde sur le brouillard qui couvre la vieille capitale. Quelques lumières fugitives dans l'Isle d'Orléans ou des *Sorciers*, et voilà tout.

En arrivant, vers les dix heures, à la fameuse *Traverse* de Saint-Roch des Aulnaies, un coup de sifflet d'alarme me fait bondir sur le pont. Les deux phares flottants sont bien visibles ; mais, là-bas, le clocher de mon village, le toit natal ?... Perdus dans l'obscurité !

Le lendemain, cela va sans dire, nous jetons un coup d'œil scrutateur sur nos compagnons de route. — Monsignor O'Brien, ancien délégué apostolique aux fêtes cardinalices de S. E. le cardinal Taschereau, est incontestablement la personnalité dominante. Il y a bien aussi, il est vrai, un évêque anglican : c'est le soi-disant *Bishop of Colombia*. Mais, entre nous, pourquoi ce brave homme fait-il le désert autour de lui ? — Plus loin, voyez donc ce grand gaillard d'officier anglais, taillé en hercule, hautain, raide comme s'il avait avalé un sabre, et qui ne daigne même pas répondre à votre gracieux *good morning !*... Heureusement, il en a rabattu les jours suivants. — Par contre, tous les autres passagers, dames et messieurs, rivalisent d'amabilité. C'est très gai. Au reste, tout contribue à nous tenir

en bonne humeur : température superbe, ciel serein, et le golfe, un lac d'azur !

Nous arrivons ainsi à Saint-Pierre et Miquelon. C'était le 16, à dix heures du soir. Ici et là brillent, sur le rivage de ces îles enchanteresses, des phares tournants.

Mais quel saisissement s'empare de nous !

C'est la terre qui disparaît, c'est la patrie qui s'en va. Et nous voilà emportés à toute vitesse vers la *Mer ténébreuse !*

Nos patri e fines et dul ia linquimus arva.
Nos patri um fugimus.

Pour faire diversion à la nostalgie, contemplons le spectacle d'une belle nuit sur la mer. En haut les regards !

Os homini sublime dedit cœlumque tueri jussit.

Comme le firmament scintille, ce soir !..... Profitons-en pour nous promener à loisir dans le *Chariot de David*, à travers les constellations, visitant sur notre passage les Rois, Pégase, Sirius, les planètes avec leurs satellites, ne nous arrêtant qu'à l'étoile polaire pour descendre bientôt dans les *bras* de *Morphée !*

***

Le 17, en pleine mer. — Voici le roulis qui commence, l'affreux roulis, vrai cauchemar des dames, et aussi,

avouons-le, de quelques messieurs. Pourtant, on nous avait bien dit que le *Parisian* ne bronchait pas.... Oh ! mais, allez-y voir. Ainsi, *experto crede Roberto*, c'est en dansant et en titubant que le paquebot atteint le *Gulf-Stream*. Ici, néanmoins, nous avons un moment de répit, et une température assez douce : 56 degrés, quelques légers brouillards sur le soleil bien vite disparus ; bref, *una giornata di paradiso*, comme on dit à Rome.

Soudain le vent s'élève, le *nordêt* souffle avec rage, et le roulis et le tangage s'en donnent de nouveau à qui mieux mieux, — au delà même de nos espérances.

Le 20, pas un passager sur le pont, tempête en règle, quatre nœuds seulement à l'heure ; que voulez-vous ? nous sommes au 53° de latitude, 24° de longitude ; c'est ni plus ni moins le *Devil's hole*, comme l'appellent si bien les marins. Quel casse-cou !

Le soir, cependant, je me hasarde sur le pont : pas une étoile au firmament, obscurité complète, et une mer orageuse, tourmentée, travaillée en tous sens, avec des vagues énormes dont nous ne gravissons les cimes écumantes que pour descendre dans l'abîme entr'ouvert et remonter encore, — une danse infernale, quoi !

Ut summo in fluctu pendent : his unda dehiscens
Terram inter fluctus aperit.

***

N'importe, en dépit de tout, le paquebot fait machine en avant, avec une vitesse surprenante. Mais, où allons-nous donc ? Vers quel point de la rose des vents ? Est-ce au nord, au midi ?. . Qui le sait ? C'est à donner le vertige !...

J'en étais là de mes réflexions, quand un officier de bord passe précipitamment, s'arrête un instant près de moi, regarde attentivement sur son mât un point fixe devenu tout à coup lumineux, et donne un signal à l'arrière du navire...C'est la *boussole* qui prenait une voix et dirigeait par conséquent notre course périlleuse ; oui, la boussole, non pas celle d'en bas sur le pont, mais celle *d'en haut*, bien haut, bien isolée, et qui ne varie jamais !

Et cette boussole, tout le monde y croit dans l'ordre *physique :* l'Anglais, le Russe, le Musulman, tout le monde, le protestant comme le catholique. Très bien. Mais pourquoi nos frères séparés n'y croient-ils pas dans l'ordre *moral* et *surnaturel ?...*

Je sais une boussole invariable, une boussole que la Providence a isolée et placée bien haut, bien au-dessus du terre-à-terre des variations de l'opinion *privée* et de l'*instinct intime ;* je sais une boussole qui domine majestueusement les Sept-Collines et dirige sûrement, à Rome, le vaisseau de l'Eglise et de la société chrétienne : on l'appelle le magistère infaillible de Pierre !

— Pourquoi alors détourner les yeux, persister à regarder en bas, et s'exposer ainsi à faire fausse route en flottant à " tout vent de doctrine ? "... Luther, Henri VIII, Photius, Mahomet, voilà de vos coups ! !

***

Cependant, le 23 novembre, à 4 heures du matin, nous étions devant Moville. Au saut du lit, nous montons quatre-à-quatre les degrés de l'escalier, et, ivres de joie, à peine pouvons-nous retenir le cri de l'équipage épuisé de Colomb :

Terre ! Terre !

Je ne sais pas ce que firent les autres passagers ; mais, je l'avoue en toute sincérité, moi pour un, le *Te Deum* d'actions de grâces monta naturellement du cœur aux lèvres.

Et bientôt après, aux premiers rayons de l'aurore illuminant l'*Emeraude des mers*, tu me parus belle, ô Erin ! plus belle que jamais avec ton gazon toujours *vert*, car tu *espères* toujours. Espère surtout aujourd'hui : du sein même de l'Angleterre, un libérateur se lève, qui te tend la main...Ne vois-tu point passer, dans tes rêves d'émancipation, de liberté et de *Home Rule*, la vénérable figure du *Grand Vieillard ?*

Courage donc, ta cause est celle de la civilisation et de l'humanité. La justice est avec toi. Et puis, ne

l'oublie pas, si tes maîtres, mûs par un faux patriotisme, si tes maîtres, en rivant, hélas ! tes chaînes, croient pouvoir s'appuyer sur cette maxime d'un autre âge :

Vincat amor patriæ, laudesque immensa cupido ;

tôt ou tard tu triompheras, ô catholique Irlande, en t'écriant avec les martyrs :

Vincat amor Christi, crucisque immensa cupido !

En attendant, qu'est-ce que la Grande-Bretagne peut gagner à s'aliéner l'île sœur ? Bien peu de chose, s'il faut en croire l'auteur qui a écrit " Les inconséquences de John Bull."

" On compare volontiers, dit-il, l'Angleterre à un majestueux navire qui porterait les destinées d'un grand peuple. Mais on dit aussi qu'aux flancs de ce beau navire voyageait un brûlot capable de le faire sauter. Et ce n'est pas le brûlot qui tient à suivre le navire, c'est le navire qui tient à garder son brûlot, après avoir dédaigné de l'éteindre. Rien n'est plus contraire aux règles d'une saine navigation..."

Pour nous, poursuivons notre route.

Vers les dix heures, qu'il fait bon de saluer, en passant, l'église catholique de Moville ! Notre-Seigneur est donc là en personne !....Aussi mon regard distrait remarque à peine le *Green Castle* en ruines.

Enfin, le 25 novembre au matin, nous débarquons à Liverpool, au milieu de la pluie et du brouillard traditionnels.

Au revoir, à Londres.

DEUXIÈME LETTRE

Liverpool — Willesden et ses souvenirs — Londres : " Time is money ! " — Le clergé catholique — Physionomie du peuple anglais — La cathédrale de Cantorbéry.

CANTORBÉRY, le 27 novembre 1893.

LIVERPOOL, vous le savez, est une ville de mouvement et d'une grande activité commerciale, mais en somme peu intéressante. Elle possède bien quelques monuments religieux de certaine valeur, trois ou quatre points de ralliement pour les touristes ; et après ? Oh ! de la fumée plein les yeux, du brouillard, une atmosphère qui vous prend à la gorge, de fréquentes averses, un air froid et humide qui vous pénètre jusqu'à la moelle des os, des rues sales, boueuses, éclaboussantes... Admirez donc cela, si vous le pouvez !

Ce qui vaut infiniment mieux, c'est que, comme la plupart des villes du nord de l'Angleterre, Liverpool a joliment bien résisté aux assauts du protestantisme : on y compte vingt-sept églises catholiques et un évêché. Cependant, il y a mieux que cela : dans la ville de Preston (de *Priest-home*, dit-on), on trouve tout autant de catholiques que de protestants, et encore ces derniers sont-ils des " rapportés." Mais passons.

Il me tarde d'arriver à Londres ou plutôt à Notre-Dame de Willesden, dans l'un des faubourgs les plus importants de la métropole.

***

Parti de Liverpool à 10 heures du matin, le 24 novembre, j'arrivais vers les deux heures à Willesden et allais frapper tout droit à la porte du couvent de Jésus-Marie. J'étais ici un inconnu ; mais, grâce à une lettre de présentation que m'avaient donnée les dames de l'académie Jésus-Marie (Sillery), l'accueil fut des plus sympathiques. Immédiatement on appelle au parloir deux Canadiennes distinguées : Sœur Sainte-Joséphine et Sœur Saint-Edmond, (nées Barnard, E. A.). Nous lions bien vite connaissance, et avec quelle animation nous parlons de notre cher pays, des parents, des amis de là-bas ! Les questions se pressent, se croisent de part et d'autre... Qu'il est doux de rencontrer des compatriotes en pays étranger !

Notre-Dame de Willesden n'a plus, hélas ! au point de vue catholique, l'importance d'autrefois. Avant Henri VIII c'était, on le sait, un lieu de pèlerinage célèbre. De toutes parts, on venait y vénérer l'image miraculeuse de Notre-Dame. Mais un jour, — c'était en 1536, — obéissant à l'ordre inique de son *aimable* maître, Cromwell, de sinistre mémoire, s'empare brutalement des statues de Notre-Dame de Willesden, de Walsinghan, d'Ipswich, et les brûle publiquement toutes trois... Ce fut pour Willesden en particulier un coup fatal. La foi disparut avec cette image vénérée de Celle qui est le marteau des hérésies. Et il fallut près de trois siècles pour y rétablir le vrai culte.

Aujourd'hui, grâce à Dieu, on y trouve 600 catholiques, et le nombre en augmente graduellement. C'est ainsi que le curé actuel, un brave Irlandais, le R. Père Cologan, reçoit l'abjuration d'une trentaine d'hérétiques, chaque année.

Avouons que le saint homme est merveilleusement secondé dans son apostolat par les Dames de Jésus-Marie. Quand ces bonnes religieuses vinrent bravement se fixer, il y a six ans, dans ce centre protestant, —qui comptait à peine six familles catholiques, — les sectes s'émurent ; et, pour faire pièce à la communauté de Jésus-Marie, elles établirent, à leur porte, un superbe couvent de *Sisters* quelconques. On croyait par ce

moyen, enrayer le courant, couper les vivres aux Dames françaises, en un mot empêcher les protestants d'aller à Jésus-Marie.... Il n'en fut rien. On continue toujours à demander aux Sœurs catholiques le haut enseignement, l'éducation choisie, la formation supérieure qu'on ne trouve que chez elles. Les plus brillants succès couronnent annuellement les examens. Si bien qu'un jour ou l'autre, — on le prévoit, — les *Sisters* s'en iront armes et bagages, et les religieuses de Jésus-Marie s'installeront triomphalement dans le couvent rival.

Honneur donc à la fondatrice de Willesden, la révérende Mère Saint-Ephrem, aujourd'hui Supérieure à Sillery ! Honneur aussi à ses dévouées coopératrices qui continuent magistralement son œuvre !

Il y a peu de monuments remarquables à visiter ici. Mais comment résister au plaisir de voir l'ancienne église de Notre-Dame, devenue *St Mary's Church ?*

Elle est petite et appartient au genre rococo. L'abside est du XVIe siècle. On voit, à gauche, la niche où trônait la statue miraculeuse ; à droite, une peinture moderne représente Marie au berceau, avec l'inscription caractéristique : " Naissance de la *Vierge* Marie." La Vierge Marie ! *O testimonium animæ naturaliter christianæ !*

C'est dans cette église célèbre que Gladstone assiste

aux offices, quand il vient rendre visite à lord Aberdeen [1].

Ce matin, j'étais l'hôte du R. P. Cologan. Nous causions tranquilllement, lorsqu'un troisième personnage s'annonce tout à coup par ce salut : " *God save Ireland !* " Je me retourne pour serrer la main de ce patriote irlandais. Quelle surprise ! Notre interlocuteur était tout simplement un *Vert-Vert*, qui, ma foi, parle autrement mieux que celui de Gresset...

Nous voilà du coup lancés dans le *Home Rule.* Il va sans dire que les fils de la Verte-Erin entrevoient ce jour de délivrance, bien que les nuages ne manquent pas à l'horizon. Après Gladstone, Edward Blake, l'ancien chef libéral canadien, est l'homme de la situation. On croit généralement qu'il sera le *leader* du parti irlandais et qu'il réussira à apaiser les discordes intestines. Tant mieux !

***

Londres est à une demi-heure de Willesden ; il faut y aller, ne fût-ce qu'en passant.

Cette ville est maussade, surtout en automne : toujours du brouillard agrémenté d'averses. Ne cherchez pas à vous guider sur le soleil, encore moins sur les étoiles. Et comme l'air est humide, glacé ! Il avait

1 — Aujourd'hui gouverneur-général du Canada.

joliment raison cet observateur qui disait : " La lune de Naples chauffe plus que le soleil de Londres."...

Bien que nous ne soyons pas dans la ville-lumière, et qu'en plein jour il fasse presque aussi sombre que dans le royaume de Pluton, il règne partout ici une activité extraordinaire. Londres est incontestablement la plus grande métropole commerciale du monde. Dans les rues, c'est un va-et-vient continuel et, la plupart du temps, une circulation à double étage, grâce aux chemins de fer souterrains. Comme le dit si bien M. le juge Routhier, " à certains endroits, s'ouvrent sous vos pas de gigantesques entonnoirs, et si vous descendez leurs longs escaliers en spirales, vous arrivez à une gare où passe un train toutes les cinq minutes. C'est là qu'il ne faut pas être lent à monter en voiture, car chaque train, pressé par celui qui le suit, s'arrête à peine à chaque gare, et repart aussitôt avec la rapidité de l'oiseau ! C'est quelque chose d'effrayant d'entendre hurler ces monstres au fond de ces abîmes et de les voir s'élancer dans la nuit sombre pour ne retrouver qu'à l'entonnoir suivant un pâle rayon de lumière."

Vous le voyez, pour les Anglais comme pour les Américains, *time is money !*

Mais si les Anglais ont la *bosse* de l'industrie et du commerce, ils n'ont pas, en revanche, celle des beaux-arts. A quoi bon aussi ? Est-ce pratique ? Et d'ailleurs

Cromwell ne les a-t-il pas proscrits en haine du catholicisme ?... Soyons juste. Si, dans ce pays du *confort*, le culte des arts laisse à désirer, néanmoins il y fait aujourd'hui de réels progrès.

D'une autre part, pour suppléer aux productions indigènes, on a le talent d'accumuler dans les musées de l'Etat les chefs-d'œuvre de l'étranger. Les Anglais sont de rudes collectionneurs. Visitez, par exemple, le Musée britannique ; d'après l'écrivain cité plus haut, " ses collections d'histoire naturelle sont les plus considérables qui existent, et je n'ai trouvé ni dans les musées français, ni dans ceux d'Italie, une aussi colossale exhibition de mammifères, de poissons, de serpents, d'oiseaux, d'insectes, de coquilles et de minéraux, le tout rangé et classifié dans un ordre parfait. — Un colosse antédiluvien y remplit toute une salle : c'est le mégathérium. Sa charpente osseuse ressemble au squelette d'un trois-mâts naufragé que l'on apercevrait sur un rivage désert. Le déluge nous a débarrassé de cet animal, et c'est bien fait." — C'est égal, ce colosse a dû faire fureur en son temps, et je n'hésiterais pas à lui donner pour épitaphe : " *Sta, viator, heroem calcas.*"

Pour abréger, visitons rapidement, et sans les décrire, l'abbaye de Westminster, la Cathédrale de Saint-Paul, la Tour de Londres, le Palais de cristal, la Galerie de

Madame Tusseaud, et, parmi les églises, celle des Pères Jésuites, si belle et si riche en marbres variés, etc.

***

Ce qui, peut-être, vous intéressera encore davantage, ce sera, je pense, le tableau suivant, qui vous donnera une idée du grand nombre de prêtres que possèdent l'Angleterre et la Principauté de Galles :

Diocèses	*Prêtres*
Westminster	358
Birmingham	220
Clifton	107
New-Castle	168
Leeds	112
Liverpool	405
Northampton	58
Notthingham	113
Plymouth	97
Portsmouth	109
Salford	251
Southwark	307

Ce clergé se recrute en bonne partie en Irlande. Toutefois, juste ciel ! quand donc pourra-t-on appeler de nouveau ce pays l'*Ile des Saints* ?

***

Avant de dire adieu aux fils d'Albion, crayonnons à la hâte leur physionomie. — Au *physique*, les Anglais sont grands, robustes et généralement bien faits. Leur teint est blanc ou rose, leurs cheveux blonds ou roux. — Ils sont également bien bâtis au *moral* ; leur caractère est réfléchi et leur jugement droit.

De plus, personne ne niera que les Anglais ont avant tout, le culte et le respect de la constitution. La Grande-Charte, ils l'adorent. Grâce à cette vénération de la loi et de l'autorité, leurs gouvernements sont stables. — Reconnaissons aussi l'esprit de tolérance religieuse qui se manifeste de plus en plus chez eux. L'Eglise romaine n'a pas à lutter contre le fanatisme d'autrefois. Et les conversions au catholicisme sont à l'ordre du jour.

***

Quoi qu'il en soit, ne restons pas à Londres plus longtemps qu'il ne faut. Pourquoi n'irions-nous pas, par exemple, passer le dimanche à Cantorbéry, où nous appellent tant de souvenirs ?

Il était à peu près trois heures de l'après-midi, le 26 novembre, quand j'arrivai chez le R. Father Power, le *colossal* curé de Saint-Thomas de Cantorbéry. On le disait bien, qu'il avait de " l'avoir du poids." Il aurait éclipsé, enfoncé totalement notre bon curé Labelle. Il est, au demeurant, le meilleur homme du

monde. Même il pousse la bienveillance jusqu'à me prier de faire le sermon le lendemain. Moi ? Un sermon en anglais ?.... Oh ! par exemple, c'est trop fort. Je décline l'honneur sur-le-champ, et cours à la cathédrale.

L'extérieur en est imposant : c'est tout. Sans doute, vous avez lu comme moi des descriptions enthousiastes de ce monument. C'est un chef-d'œuvre, dit on. Oui et non ; car à ce chef-d'œuvre il manque l'unité. De plus, il est à demi écrasé par les vieux cloîtres de Saint-Thomas en ruine. Dans ces circonstances, n'est-il pas permis de mettre une sourdine à son admiration ?.... Certes, comme vous, j'aime le gothique, le gothique *pur* ; mais cet alliage, cette fusion de plusieurs styles, non, — pas plus que le curé de Saint-Thomas de Cantorbéry lui-même. — Et puis, dans la façade, quelles statues de mauvais goût, celle de Cramner surtout à côté de celle de saint Anselme !

Nous y reviendrons.

Le 27, à 11 heures, je célèbre la messe paroissiale, d'après des rubriques tout à fait nouvelles pour nous. On donne l'eau bénite en parcourant le chœur et la nef ; entre temps, l'*asperges* s'entonne et se chante à l'orgue. Il en est ainsi du *Gloria*, du *Credo*, du *Sanctus* et de l'*Agnus Dei*. Quant aux vêpres, le chœur et le peuple alternativement les psalmodient en *anglais*, à l'excep-

tion des motets du Saint-Sacrement, qui se chantent en latin comme partout ailleurs.

Le lendemain, nous visitons en détail la cathédrale de Saint-Thomas, devenue depuis longtemps, hélas ! la proie des protestants.

Le chœur est magnifique, les vitraux peints superbes. La voûte de la grande nef est belle, élancée ; et pourtant, comme elle me paraît écrasée, si je la compare à celle de la cathédrale de Cologne !

Pour le moment, hâtons-nous d'aller voir et vénérer le lieu précis du Martyre (*The Martyrdom*). Qui ne se rappelle les circonstances émouvantes de ce drame mémorable ?

Déjà, saint Thomas Becket, — menacé de la prison pour s'être énergiquement opposé aux lois iniques et spoliatrices de Henri II, roi d'Angleterre, — avait pris le chemin de l'exil. Rappelé dans son ingrate patrie, il y revint avec la même force d'âme et le même amour de l'Eglise.

Cependant, peu après, des calomniateurs (où n'y en a-t-il pas ?) l'accusent auprès du roi de travailler contre la Couronne et contre le bien public. Sur-le-champ, quatre émissaires bien armés se rendent au palais archiépiscopal. C'était à l'heure des vêpres. Les moines engagent le prélat à se cacher. Tout est inutile. Ils veulent qu'on ferme au moins les portes du temple.

Même opposition : " L'église de Dieu, s'écrie-t-il, ne se protège pas à la manière des citadelles ; je mourrai volontiers pour l'Eglise ! "

Cependant la séance, à l'archevêché, est orageuse, pleine de menaces. Il y a du sang dans l'air !... On se sépare.

L'archevêque, malgré les protestations de son entourage, se rend à la cathédrale, — un de ses compagnons, Edouard Grim, portant sa crosse. Deux fois il s'arrête dans le cloître, puis il entre dans le transept par cette même porte que l'on voit encore à main gauche.

Il était arrivé à une colonne, disparue aujourd'hui, et qui supportait une chapelle supérieure, quand un sicaire, placé de l'autre côté, s'écrie : " Où est Thomas Becket, le traître ? " Pas de réponse. — " Où est l'archevêque ! " hurla Fitz l'Ours. — " Me voici," dit le prélat, " non pas le traître, mais l'archevêque ! " Puis s'adressant avec autorité aux soldats : " Au nom de Dieu, prenez bien garde de faire aucun mal à ceux qui m'entourent ! "

Et alors, se recommandant à genoux, lui et l'Eglise, à Dieu, à la Bienheureuse Vierge Marie, à saint Denis et aux autres saints patrons de son église, il livre au fer de l'assassin cette noble tête qui ne s'était jamais courbée que dans la prière !

Tous ces souvenirs attendrissants et glorieux à la

LA CATHEDRALE DE CANTORBERY.

fois étaient présents à ma mémoire, quand je m'agenouillai sur cette pierre qui avait bu le sang du martyr.

La plume est impuissante à exprimer ces grandes émotions de l'âme.... O généreux saint Thomas, puisse l'effusion de votre sang devenir pour votre pays une *semence de chrétiens !*

Descendons dans la crypte, la plus belle et la plus grande de toute l'Angleterre. Au fond, sous la chapelle de la Trinité, on voit l'emplacement du tombeau de saint Thomas. Son corps y resta cinquante ans, époque où l'on fit la translation des reliques (1220). C'est ici que Henri II vint demander pardon à sa victime, le 12 juillet 1174.

Adieu ! Cette lettre est déjà trop longue.

Au revoir à Paris.

TROISIÈME LETTRE

Vers la France ! — La chûte des héros de Panama — Un chanoine de Montréal — Paris à vol d'oiseau — Chacun son goût — Les Quarante-Heures à Notre-Dame — Les Pères du Saint-Sacrement — Vraie solution de la Question sociale — Adveniat !

PARIS, le 4 décembre 1892.

NOUS nous sommes dit adieu à Cantorbéry. Revenons-y par la pensée. Faisons une dernière visite à la cathédrale et partons bien vite pour Paris.

C'était le 23 novembre. Je redoutais bien un peu la Manche, d'ordinaire si houleuse, si mauvaise. Non, il ne fait pas bon d'être dans la *manche* de l'Angleterre ! — Cette fois pourtant nous en avons été quittes pour la peur : la traversée a été rapide et des plus belles. Bientôt nous arrivions à Calais. O beau pays de France, salut !

J'aime assez l'Angleterre, qui en somme ne nous traite pas mal. Mais comme j'aime bien mieux la France ! Pour moi, l'Angleterre est purement la métropole du Canada : elle est une étrangère chez nous. Au contraire, la France, malgré ses fautes à notre égard, voilà l'*Alma Mater*, la France, voilà la nation généreuse d'où sont sortis nos glorieux ancêtres ! La France, voilà notre mère-patrie !

***

Il était nuit quand j'arrivai dans la capitale.

A la Chambre française, le " scandale du Panama " venait d'éclater comme un coup de foudre. Le ministère gisait à terre. On piétinait sur ses débris épars comme sur le cadavre encore chaud du trop fameux baron de Reinach ; bref, c'était le gâchis parfait ! On croit ici que la République actuelle en mourra. Aux yeux de tous, elle apparaît gangrenée jusqu'à la moelle des os, à tous les degrés de la hiérarchie ; des députés, des sénateurs, des ministres ont escamoté, empoché des milliers et des millions de francs... De jolis pots-de-vin, n'est-ce pas ? Dame ! le pays de la vigne !...

Quoi qu'il en soit, les preuves contre les inculpés sont accablantes, à ce point que Paul de Cassagnac a pu écrire dans son journal, *L'Autorité :* " L'ancien président Dupin disait : Sur 750 représentants du

peuple, il y en a 700 qui *prennent* et 50 qui comprennent...C'est de l'actualité ! "

O tempora ! O mores !

Et voilà l'œuvre néfaste de la juiverie et de la franc-maçonnerie coalisées : le discrédit de la France !

Seulement, ne l'oublions pas, à quelque chose malheur est bon. Si longtemps on a cru en ce pays, — et ailleurs, — pouvoir accorder sa confiance à des sectaires, à des libres-penseurs, à des hommes qui ne croient " ni à Dieu ni à diable ; " si on a cru pouvoir porter impunément au timon des affaires des gens simplement *honnêtes* (extérieurement du moins), et qui voulaient gouverner en se passant de Dieu et de tout frein religieux, certes, l'illusion doit être tombée, le charme rompu... Debout, Français et catholiques ! Il faut balayer tout cela au prochain scrutin ! — Tel est le cri à peine contenu de tout ce qui est bon, honnête, loyal et chevaleresque en France. [1]

Espérons-le, il ne tardera pas le jour béni où notre mère-patrie, ayant à sa tête un gouvernement catholique, — républicain ou autre, qu'importe ? — reprendra fièrement ses glorieuses traditions d'honneur, de patriotisme et de fille-aînée de l'Eglise !

***

1—Hélas ! les élections générales de 1893 n'ont pas répondu à notre attente. Le suffrage universel a été une fois de plus le " mensonge universel ! "

Pour faire diversion au " scandale du Panama," j'allai rendre visite, dès le lendemain de mon arrivée ici, à M. l'abbé Rivière, ancien confrère du Séminaire français à Rome, et aujourd'hui vicaire à l'église de Sainte-Madeleine. Il va sans dire qu'il m'a reçu avec la meilleure grâce du monde. Puis, après quelques instants, il me demande à brûle-pourpoint : " Aimeriez-vous à saluer un chanoine de Montréal ? " — " Sans doute, sans doute ; où est-il ? " — " Ici même, il est curé de la paroisse." — " Curé de la Madeleine ? Oh ! par exemple, me voilà littéralement mystifié ! " — Je vais donc rendre mes devoirs à M. le curé (Le Rebours), qui effectivement est *chanoine honoraire* de Montréal, et le premier, s'il vous plaît !

Que de politesses j'ai reçues de ces messieurs ! Vraiment, j'en garderai à jamais l'impérissable souvenir.

***

Pour vous donner une vue d'ensemble de la ville-lumière, et ne pas surcharger le tableau de détails inutiles, pourquoi ne citerions-nous pas, au moins en partie, une belle page de notre éminent écrivain, M. Routhier ? Dans ses impressions de voyage : *A travers l'Europe*, il nous transporte tout à coup au sommet de la tour Saint-Jacques :

" Au premier regard jeté autour de nous et vers la

terre, l'immense ville nous apparaît comme un amas confus de dômes, de flèches, de tours, de pignons, d'arcades, de colonnes, de portiques, de frontons et de coupoles :

> Sous le même horizon, Tyr, Babylone et Rome,
> Prodigieux amas, chaos fait de main d'homme,
> Qu'on pourrait croire fait par Dieu !

Mais peu à peu le regard s'habitue à ce spectacle, la confusion disparaît, et nous pouvons apercevoir les grandes lignes de ce tableau et les monuments qui se détachent de l'ensemble.

Admirons d'abord ces larges rues, ces avenues magnifiques, ces immenses boulevards qui sillonnent en tous sens la grande ville, et reconnaissons qu'aucune autre n'en a de semblables.....

Au milieu de ces grandes rues, il y a une avenue plus belle et plus fréquentée peut-être : c'est la Seine, bordée de quais à perte de vue, traversée par vingt ponts magnifiques, et sillonnée de bateaux-mouches qui montent et descendent sans cesse entre le pont d'Austerlitz et les hauteurs de Passy.

Essayons maintenant de distinguer, au milieu de cette Babel qui se déroule sous nos pieds, les monuments les plus remarquables.

Au sommet de deux collines surgissent au-dessus des autres édifices deux œuvres immortelles : le Panthéon et l'Arc-de-triomphe. Ces deux géants de pierre,

se dressant presque en face l'un de l'autre aux deux extrémités de Paris, semblent être l'expression de deux France, la France guerrière et la France chrétienne, et ils rappellent deux gloires bien différentes : Napoléon et sainte Geneviève, la guerre et la religion, l'épée et la croix.

Au loin, sur la rive gauche, vous apercevez un dôme doré, de proportion gigantesque et qui flamboie au soleil comme une gigantesque couronne, ou comme un énorme casque de cuirassier : c'est le dôme des Invalides, sous lequel repose l'homme providentiel, qui a tenu l'Europe dans sa main au commencement de ce siècle et qui aurait pu changer la face de l'Europe, s'il eût été fidèle à sa mission....

En remontant encore un peu le fleuve, votre vue s'arrête à ce palais à rotonde, de forme assez étrange, et dont la façade sur la rue de Lille fait un arc de triomphe. C'est le Palais de la Légion d'Honneur, et l'on dit que les Parisiens le caressent des yeux et le voient surgir dans tous leurs rêves !....

Plus près, toujours au bord du fleuve, voyez-vous ce palais en hémicycle, flanqué de pavillons à arcades et surmonté d'une coupole? C'est l'Institut où siègent les cinq Académies. Sa vue trouble aussi le sommeil de bien des Français, qui aspirent, quelquefois toute leur vie, à y conquérir un fauteuil.

L'EGLISE DU SACRE-CŒUR, MONTMARTRE.

Aux destinées de ces aréopages préside la déesse Minerve, coiffée d'un casque à visière et portant la lance et le bouclier. O Minerve ! que ne descends-tu plus souvent dans la salle des séances où siègent les Immortels, pour leur communiquer un peu de ta sagesse !....

Et ces deux autres tours rondes qui couronnent un portail hardi ? C'est la vaste église de Saint-Sulpice, touchant au séminaire du même nom, qui rappelle le souvenir de tant d'hommes illustres.

Après l'église, encore un palais, le plus beau de la rive gauche, et l'un des plus intéressants de Paris, le Luxembourg. Son musée, ses galeries, ses jardins méritent une visite !....

Regardez maintenant ce portail superbe et ce dôme orné de campaniles : c'est la chapelle de la Sorbonne...

Si vous dirigez à présent votre vue du côté de l'ouest, vous y verrez une colonne isolée qui rappelle des héros plus modernes que ceux d'Homère et qui les valaient bien, — avec cette différence qu'ils doivent leur gloire militaire, non pas à la légende, mais à la véridique histoire.

C'est la colonne Vendôme, trophée de bronze dans la fonte duquel sont entrés douze cents canons pris sur les Autrichiens, les Prussiens et les Russes. C'est une

belle imitation de la Colonne Trajane, à Rome, avec des proportions plus vastes.

Le large ruban d'airain qui se déroule sur ses flancs est une épopée en bas-reliefs, qui raconte les merveilleuses campagnes de Napoléon et de la grande armée.

Ajoutez à cela la Basilique du Sacré-Cœur, sur les buttes de Montmartre, et, près du fleuve, la pyramidale Tour-Eiffel. Alors vous aurez une idée assez juste de Paris, à vol d'oiseau."

***

En somme, Paris est la première ville du monde. Les Allemands sont les premiers à le reconnaître ; pourquoi le tairions-nous ? Quant à moi, je le déclare en toute sincérité : cette année, comme en 1879 et en 1883, j'en ai trouvé le séjour des plus agréables. Parlons franc et net. Quel est donc le Canadien-Français qui peut se sentir "inconnu," "dépaysé" dans une ville où l'on parle, — et si bien,—notre langue, où le nom seul de notre patrie éveille aussitôt la sympathie la plus profonde, où l'on comble de politesse et d'attentions délicates tout gentilhomme, et en particulier les *cousins* des Grands-Lacs ? *Chacun son goût*, soit ! On peut à la rigueur préférer, — je ne sais trop comment, — Londres à Paris, l'ombre à la lumière.... ; mais affirmer, d'une façon absolue, qu'un Canadien se trouve "dépaysé" à Paris, oh ! ça, ça me paraît trop fort !

***

Au surplus, pour contrebalancer le mauvais côté, disons le mot, le mal, l'indifférence religieuse, qui ici, — comme à Londres, du reste, — nous attristent profondément, quel épanouissement de foi, de charité, d'œuvres catholiques innombrables !

A mon avis, l'on parle trop de la " déchristianisation " de la France, et l'on ne tient pas compte du bien qui s'y opère et de la régénération s'y accentuant de jour en jour. — Pourquoi cela ? Peut-être par parti pris. Peut-être aussi parce que le mal s'affiche plus haut et plus fort que la vertu. — Soyons justes. A côté de grandes défaillances, reconnaissons de sublimes dévouements. A côté de l'irréligion des gouvernants actuels, saluons la foi vive de la foule. Ainsi, sans parler des merveilles de salut dont N.-D. des Victoires et la basilique du Vœu National sont en particulier les heureux témoins, quel beau spectacle offrait Notre-Dame de Paris, le 29 novembre dernier, à la clôture des Quarante-Heures ! L'immense nef de l'église était insuffisante à contenir les flots pressés de la multitude. L'Eminentissime cardinal Richard présidait la cérémonie. Dans les rangs de la procession aux flambeaux qui se fit à l'intérieur du temple, illuminé de mille feux, toute la société française était représentée. Le soldat, portant une torche, coudoyait le noble, le bourgeois, l'ouvrier, et faisait pieusement escorte au Dieu de l'Eucharistie.

Quelle scène religieuse réconfortante, inoubliable ! Quel acte de foi public !

***

Suivez-moi maintenant à l'Avenue Friedland. Entrez dans la pieuse église des RR. Pères du Saint-Sacrement. Ici encore vous trouverez, tous les jours, une nombreuse garde d'honneur à Jésus-Hostie. Y a-t-il, le jeudi, par exemple, jusqu'à trois bénédictions solennelles à divers intervalles, eh bien ! pas une place ne reste vacante : la Foi et l'Amour ont littéralement envahi le Cénacle !

Et quel trône vraiment royal élevé au Roi des Rois ! Je n'en connais pas de plus beau, de plus riche, ni de plus symbolique. Imaginez un autel splendide, enrichi de marbre et de sculptures, un autel monumental qui a l'élan de la prière : de chaque côté vous apercevez trois anges de bronze doré, les uns portant des candélabres, les autres prosternés dans l'attitude de l'adoration. Là-haut, au pied du trône, l'archange Saint-Michel, montrant le Dieu de l'Eucharistie, et semblant redire son cri triomphal : " *Quis ut Deus ?* " Puis, sur le trône, — le Thabor, — le grand ostensoir dont les rayons éblouissants paraissent emprunter leur éclat à la blanche hostie plutôt qu'aux mille lumières environnantes. — Oh ! que la prière est facile dans ce Cénacle où tout prie avec vous ! Comme le cœur a des élans

spontanés ! — Sait-on aussi toutes les bénédictions qui descendent de ce " Trône de la grâce, " *Thronum gratiæ ?...* Certes, quand la supplication monte aussi ardente vers le ciel, la grâce nous en arrive surabondante, surabondante pour les individus et la société. Aussi aux âmes inquiètes, presque désespérées, je puis dire avec une voix plus autorisée que la mienne : l'Eucharistie sauvera la France !

***

Oui, " l'Eucharistie sauvera la France et le monde, parce que, elle seule, en définitive, est la clef, la solution de la *Question sociale* moderne." Tel est, pendant cet Avent, le thème des magnifiques conférences du Révérendissime Père Tesnière, supérieur général des Religieux du Saint-Sacrement, si avantageusement connu au Canada.

A la vérité, je voudrais que vous eussiez entendu comme moi la démonstration à la fois savante et lucide, brillante et onctueuse de cette proposition inattaquable.

Prenant pour texte ces touchantes paroles de Notre-Seigneur : *Misereor super turbam*, l'éminent orateur montre que le divin Maître, le premier, a eu pitié des misères du peuple, — conséquence du péché ; le premier, Il a voulu, Il veut encore, sinon faire disparaître l'inégalité des conditions — c'est un contre sens — au moins l'atténuer en effaçant les distances par la foi,

l'espérance et la charité, et en réunissant au même banquet eucharistique, pour les fondre dans l'amour divin, et le riche et le pauvre, et le patron et l'ouvrier : *Edent pauperes et saturabuntur.*

Par conséquent, vous le voyez, humanitaires, philanthropes, socialistes, pas besoin de révolutions, d'émeutes, de barricades et de baïonnettes pour niveler la société et faire le bonheur du genre humain !.....

Puissent ces enseignements salutaires être entendus de tous et produire leurs fruits de bénédiction !

***

Pendant les quelques jours, — hélas ! trop tôt écoulés — que j'ai eu le bonheur de passer chez les religieux du Saint-Sacrement, si bons, si hospitaliers, deux Canadiens distingués, les RR. PP. Fournier et Têtu, ont largement contribué à me rendre ce séjour délicieux. Ensemble nous avons visité Paris : mais, surtout, j'ai vécu quelques instants de leur vie tout eucharistique. Dans ce cénacle, — *ab uno disce omnes* — tout converge vers Jésus-Hostie, tout : c'est l'idéal du prêtre. Par exemple, à chaque heure du jour et de la nuit, la cloche sonne : aussitôt le religieux, là où il se trouve, tombe à genoux et adore le Saint-Sacrement. Ces détails sont trop intimes, peut-être : je m'arrête.

Toutefois, constatons en passant les merveilleux progrès de cet Institut que réclamaient, — au témoignage

de Pie IX, de sainte mémoire, — les besoins, l'indifférence de notre époque.

Etabli en France en 1856 par le R. P. Eymard, il reçut bientôt, comme toute œuvre de Dieu, son baptême de contradiction. Aussi bien, douze ans plus tard, à la mort de son illustre fondateur, c'était encore un grain de sénevé dans le champ du Seigneur. Mais cette plante, réchauffée aux rayons mêmes du divin soleil de justice, ne tarda pas à devenir un grand arbre, dont les vigoureux rameaux couvrent aujourd'hui les deux mondes !

Dieu en soit béni !

Désormais au Canada, comme en France, en Belgique et en Italie, une même prière, une même espérance monte ardente vers la Sainte Hostie perpétuellement exposée à nos adorations :

Adveniat regnum tuum eucharisticum !

LE CÉNACLE.

LÉGENDE

Le Très saint *Cénacle*, tout le monde le sait, se trouve sur le mont Sion, au Sud de la Ville Sainte.

Notre Gravure montre *l'intérieur* du Très saint Cénacle. L'Impératrice sainte Hélène éleva une Basilique sur le Cénacle.

Après l'expulsion des Croisés, l'Auguste Sanctuaire fut gardé et desservi par les Religieux de saint François d'Assise. En 1551, les Musulmans s'en emparèrent, et depuis cette époque, les Catholiques n'ont plus le droit d'y célébrer les saints Mystères.

L'église actuelle avait été bâtie par les Franciscains, vers l'année 1342. Comme toutes celles qui ont été élevées en ce lieu vénérable, elle comprend un étage et un rez-de-chaussée. L'étage seul est accessible aux Visiteurs. Cet étage est divisé en deux parties. La première est le Cénacle ou Salle de l'Institution de l'Adorable Eucharistie ; et la seconde, la Salle du Cénotaphe de David.

CÉNACLE. — C'est dans ce lieu à jamais sacré, malgré les profanations dont il est l'objet, que Notre divin Maître prononça le sublime discours de la dernière Cène ; c'est ici qu'il institua le *Sacrement de son Amour !*

Aujourd'hui, la Salle du Cénacle, qui mesure 50 pieds de long sur 30 de large, est en style gothique du XIVe siècle parfaitement caractérisé.

De la Salle du Cénacle, par un escalier de 8 marches, on arrive à la Salle du Cénotaphe de David, dont nous donnerons ailleurs l'explication.

QUATRIÈME LETTRE

Paray-le-Monial — La Chapelle des Apparitions — Le baron de Sarachaga — Villefranche et le collège Mongré — Lyon — Colonie canadienne — Fête du 8 décembre — Echos de Paris — Les Martyrs de Lyon — Fourvière — Les Servantes du Saint-Sacrement.

LYON, le 12 décembre 1892.

MALGRÈ les charmes de la vie parisienne, — honni soit qui mal y pense ! — il faut, vers le 5 décembre, songer au départ. Aussi bien, nous sommes menacés d'une température *londonnienne* en règle. Déjà l'épais brouillard a traversé la Manche et couvre sans façon la ville-lumière ; le thermomètre baisse et de légers flocons de neige flottent dans l'air. Bientôt des giboulées intermittentes vous cinglent la figure et sont en frais de couvrir complètement le

vert gazon, après avoir attaché aux arbres comme des plumes de cygne.

Fuyons alors vers le Midi, où règne, dit-on, un printemps éternel. Arrêtons-nous pourtant à Paray-le-Monial.

Paray-le-Monial, quel doux nom et quels ravissants souvenirs !

Vraiment, Dieu aime les Francs !

Ainsi, — abstraction faite de la Salette et de Lourdes, — quand, au soir du XVIIe siècle, Notre-Seigneur voulut réchauffer le monde au foyer même de son Cœur, où daigna-t-il apparaître ? Est-ce en Judée, sa patrie ? Est-ce à Jérusalem ? Au Cénacle ? Est-ce au moins à Rome ?.... Nullement, mais en France, au centre même de la France, à Paray, petite ville, — une autre Bethléem sous ce rapport, — devenue tout à coup grande et illustre par les visites réitérées du Roi des Rois !

Là, à cette époque mémorable, vivait dans le monastère des Visitandines, une humble religieuse appelée Marguerite-Marie. Comme il est dit du jeune homme de l'Evangile : " Dès que Notre-Seigneur la vit, il l'aima."

Déjà, pendant son noviciat, il lui apparaît souvent, et toujours sous un modeste bouquet de noisetiers.

Enfin, au mois de juin 1675, Jésus lui révèle ouvertement son cœur.

Ce jour-là, Marguerite-Marie, humblement agenouillée derrière la grille du chœur, priait, contemplait, adorait, les yeux fixés sur le Saint-Sacrement exposé. Tout à coup une vision nouvelle la jette dans les ravissements de l'extase. Notre-Seigneur se montre à elle, la poitrine ouverte, embrasée ; une couronne d'épines étreint douloureusement son cœur adorable... " Voilà, dit-il, ce cœur qui a tant aimé les hommes...et je ne reçois de la plupart que des ingratitudes ! "

Vous savez le reste.

Or, l'âme remplie de ces souvenirs, ai-je besoin de vous dire que le trajet de Paris à Paray (6 heures de chemin de fer) me parut long, interminable ! Nous y voici enfin !

Paray-le-Monial est situé dans une vallée charmante, et si riche, qu'autrefois on l'appelait le Val d'Or. Ce matin, un blanc tapis de neige remplace son manteau d'or.

Hâtons-nous d'entrer dans la chapelle de la Visitation ou des Apparitions.

***

Dans ses parties principales, elle est à peu près la même qu'au temps de la Bienheureuse. L'enceinte

sacrée, le chœur des Religieuses, la grille, existent toujours. Mais je cherche en vain, auprès de la balustrade, la châsse contenant, " au milieu des aromes de l'immortalité," les précieux restes de Marguerite-Marie. Pourtant en 1883, c'est bien là que je l'avais vue ; c'est bien là que, reconstituant l'une des plus belles et des plus touchantes apparitions de Notre-Seigneur, je m'étais senti si ému !.... Sans doute, mais, — on me l'a appris ensuite, — à la fin des grands pèlerinages, vers le 7 octobre jusqu'à leur reprise à Pâques, la Bienheureuse repose sous le maître-autel.

Très-bien. Je pourrai donc célébrer la sainte messe sur son tombeau !....

Quant à ce qui se passe alors de suave, de divin dans le cœur du prêtre et du croyant, Dieu seul le sait ; ce que je puis dire, c'est que, dans l'ivresse de ces joies spirituelles, je n'ai pas oublié la patrie canadienne, où les amis du Sacré-Cœur sont si nombreux.

Les cadres de cette correspondance me permettent à peine quelques détails : l'autel majeur est en marbre blanc, le tabernacle est un chef-d'œuvre, et la châsse, en argent doré, est tout à fait digne du trésor qu'elle renferme.

***

Au déjeuner, j'ai l'honneur de rencontrer à l'hôtel un baron espagnol, Don Xaviere de Sarachaga, pour lequel j'avais une lettre de présentation de la part du R. P. Lambert, S. S. S., de Paris.

Le baron, un catholique convaincu et un savant, s'occupe activement, de concert avec les Jésuites de Paray, à compléter le *Musée eucharistique*. C'est une œuvre originale et de la plus haute importance ; son but est de rétablir les titres *publics* et les actes *officiels* de Notre-Seigneur, — Sacramenté, — à travers les siècles.

Avec la meilleure grâce du monde, l'excellent baron de Sarachaga me sert lui-même de cicérone dans les nombreuses salles du musée, établi dans la belle et vaste résidence des Jésuites. Ce qui m'a frappé particulièrement, c'est la *Galerie des miracles*, où l'on peut suivre, de siècle en siècle, sur des cartes géographiques préparées *ad hoc*, l'histoire, la chronologie, la direction topographique même des miracles eucharistiques arrivés dans tous les temps et dans tous les lieux.

Enfin, dans la chapelle des Jésuites, hélas ! crochetée et fermée au public, j'ai eu le bonheur de visiter la tombe du Vénérable Père de la Colombière, le directeur, le confident et l'ami de la Bienheureuse Marguerite-Marie. Quelques jours auparavant, on avait rouvert le précieux cercueil pour constater à nouveau

l'authenticité de ses restes, qui, espérons-le, seront bientôt offerts à notre culte public, avec ceux de sa Fille spirituelle.

Mais l'heure avance : une dernière visite à la chapelle des Apparitions, et adieu !.....

***

Le trajet entre Paray et Lyon ne manque pas d'intérêt. A part les sites si riches, si variés, si pittoresques des montagnes du Mâconnais, voici Cluny avec son antique abbaye bénédictine, devenue collège ; plus loin, Mâcon, qui rappelle l'*harmonieux* souvenir de Lamartine, né ici en 1790.

Arrêtons à Villefranche et visitons le collège — Mongré, tenu par les Pères Jésuites : c'est un palais dans la force du mot. Le R. P. Dromard, recteur, me donne, — toujours sur la recommandation de l'aimable P. Lambert, — la plus cordiale hospitalité.

Dans cette école libre, il y a quatre cents élèves, dont j'ai pu admirer à mon aise la discipline, la tenue irréprochable et la profonde piété. Personne n'en sera surpris, si j'ajoute que tous font la communion *quotidienne* ou au moins *hebdomadaire*.

Quel exemple, quel modèle, même pour nos collèges canadiens, pourtant si édifiants déjà !

Amis lecteurs, si toutes ces courses rapides ne vous donnent pas le vertige, suivez-moi *presto* à Lyon. Là ! et sans perdre une minute, montons à Notre-Dame de Fourvière.

***

C'est un *pays* connu pour moi. Aussi vais-je frapper directement au couvent de Jésus-Marie. Un instant après, la supérieure générale, révérende Mère Saint-Cyrille, si bien connue et appréciée chez nous, arrivait au parloir avec toute une colonie de religieuses canadiennes, (elles sont huit ici), parmi lesquelles se trouve ma nièce, Mlle Fafard, postulante.

Les heureux moments passés alors, ensemble !

Pour les prolonger à loisir, madame la supérieure me conduit à *mes* appartements préparés tout exprès à côté de ceux de M. l'aumônier, l'excellent abbé Bourrat. Certes, le *je* et le *moi* sont haïssables, j'en conviens, et cependant *je* pousserai *l'égoïsme* jusqu'à ajouter que, pendant cette semaine passée à Fourvière, *je me* suis trouvé chez *moi*, au point d'oublier que j'étais en pays étranger !

***

Si vous êtes en France, le 8 décembre, il faut coûte que coûte vous rendre à Lyon ce jour-là ; car, nulle part ailleurs, on ne fête l'Immaculée avec plus de

pompe et d'éclat. A quarante ans de distance, on se croirait encore au lendemain de la promulgation du dogme de la Conception Immaculée de Marie : même enthousiasme, mêmes démonstrations de foi et d'amour envers la douce patronne de la cité.

Sans parler des solennités grandioses du matin, ni du pèlerinage annuel, vers une heure, des dames de Lyon, qui, au nombre de dix mille, ont gravi pieusement la colline de Fourvière, disons un mot du *clou* de la fête, les illuminations de la soirée.

Elles ont été splendides, féeriques.

Dès 6 heures, quelques vives lueurs éclatent sur les pentes de la Sainte-Montagne ; c'était comme ces premières étoiles qui s'allument au firmament quand la nuit tombe. En quelques minutes, ces clartés timides et solitaires se changent en courants irrésistibles : Lyon tout entier semble bientôt englouti dans un océan de feu. L'incendie ondoie en rayons ardents sur les pentes de ces collines, inonde ou plutôt embrase l'immense dédale des rues, des places et des quais, et transforme le Rhône et la Saône en torrents de feu. — Même les nuages amoncelés sur la ville sont empourprés de vives lueurs.

Vue de la Place Perrache, la colline de Fourvière présentait un aspect ravissant et fantastique à la fois.

Le clocher de l'antique chapelle apparaissait comme

LÉGENDE

La présente Légende ne parle que des Lieux qui se trouvent en dehors de l'enceinte actuelle des murailles de la Ville Sainte.

Sortant de la Porte de Sion, à environ 40 pas vers le Sud, on arrive à l'endroit où une foule de Juifs, pleins de rage, arrêtèrent *le Cortège funèbre de la Très Sainte Vierge.*

De ce Lieu, encore à 40 ou 50 pas, à l'Ouest, on arrive à l'église Arménienne bâtie sur *l'emplacement de la maison de Caïphe.* Dans cette petite église, on vénère :

La Prison de Notre-Seigneur.—On nomme ainsi le Lieu où Notre divin Maître passa le reste de la nuit du Jeudi au Vendredi Saint ;

La Pierre de l'Ange. —C'est la Pierre qui fermait l'entrée du T. S. Sépulcre et que l'Ange renversa à la Résurrection du Sauveur. Elle sert de table à l'autel, au fond de l'abside. Sa forme est demi-circulaire. De là, on se rend sur le

Plateau du Mont Sion.— Ce plateau sert aujourd'hui de cimetière aux Chrétiens. Au cimetière des Pères de Terre-Sainte, qui est en même temps celui de la Paroisse Latine, chaque année, au jour des Morts, on fait une solennelle et très émouvante cérémonie. Six *absoutes* d'un Rite spécial sont chantées aux six endroits différents qui partagent le cimetière !

Sur ce même plateau, on visite encore l'*Emplacement de la Maison de la Sainte Vierge*, assez proche du T. S. Cénacle, dont Notre Gravure donne ici une Vue prise de l'extérieur.

LE MONT SION.

un phare rayonnant sur toute la ville. A certains intervalles, des feux de Bengale, — aux reflets sanglants, — embrasaient de flots de lumière le sanctuaire vénéré, au-dessus duquel la Vierge de Fabish s'élève majestueuse, protectrice sur la cité lyonnaise.

Vraiment on ne saurait rêver de décor plus beau, plus féerique que le tableau présenté par Fourvière : c'est un poudroiement d'or ou mieux d'étoiles scintillantes au milieu desquelles se détachent, en lettres de feu gigantesques, les triomphales inscriptions : *Credo !* — *Lyon à Marie !...*

***

Pendant que Lyon affirmait sa foi et acclamait sa Patronne, voici comment, à Paris, Paul de Cassagnac affirmait sa foi (?) en la République actuelle et acclamait le nouveau ministère (Ribot), que *Marianne*, après un laborieux effort, venait enfin de produire : c'est à encadrer.

" Le nouveau ministère, — qui est nouveau comme un vieux chapeau retapé, ou un vieux soulier ressemelé, — est accueilli par des souhaits d'ironique bienvenue. A droite comme à gauche, ce sont des quolibets sans trève.

" Le fait est qu'on a rarement vu une pareille farce, même sous le gouvernement parlementaire, qui pourtant en comporte de toute espèce.

« Ah ! il faut un rude toupet chez ces ministres pour oser s'asseoir sur les bancs du gouvernement, étant donnés leur passé d'hier et les conditions toutes différentes dans lesquelles ils se représentent.

« Au moins, avaient-ils dû, par pudeur, mettre un faux nez ou un emplâtre sur l'œil, pour qu'on ne les reconnût pas du premier coup, et que l'on ne pût constater qu'ils acceptent aujourd'hui, bassement, ce qu'ils repoussaient hier avec une fière indignation....

« Jamais on n'a vu une pareille contradiction, à si peu de jours de distance. Les qualifier de saltimbanques et de polichinelles, n'est donc pas exagérer.

« Pour le plaisir d'être ministres, pour les profits qu'il y a toujours, sous la république, à fourrer le museau dans le ratelier, jusqu'au cou, vous le voyez, on n'hésiterait pas à passer à travers les cerceaux, à faire des culbutes, ou à marcher sur la tête.... Il est plus facile à ces gens-là de changer d'opinions et de doctrines que de chemises ou de chaussettes. Aussi comment voulez-vous qu'un ministère de farceurs comme celui-ci puisse exercer la moindre influence ou la moindre autorité sur le parlement et l'opinion publique ?

« Ils sont déconsidérés, brûlés à l'avance.

« Ni amis, ni adversaires ne sauraient avoir de l'estime ou du respect pour des gaillards éhontés qui retournent

leur portefeuille comme on retourne une veste, et qui vous offrent la doublure quand l'étoffe est salie !..."

Et voilà ! — *Plus ça change, plus c'est la même chose.*

Aussi, en attendant un changement radical, du sang nouveau, un gouvernement *catholique*, quel qu'il soit, en attendant des jours meilleurs pour notre chère France, qui étouffe entre les mains de "saltimbanques," de "polichinelles" et de "gaillards éhontés," tirons le rideau sur ces misères intestines et saluons avec orgueil son armée victorieuse à Dahomey !....

***

Plus glorieux encore, plus grands, plus magnifiques sont les triomphes dix-sept fois séculaires de ces intrépides et immortels soldats chrétiens qu'on appelle les Martyrs de Lyon !

A leur tête brille saint Pothin, premier évêque de cette ville. Il reçut la couronne du martyr sous Marc-Aurèle, dans un cachot souterrain, l'*Antiquaille* que j'ai visitée le 10 décembre. Avec lui périrent quarante-sept autres chrétiens dont quelques-uns, entre autres sainte Blandine, subirent d'inénarrables supplices. Enfin, sous Septime-Sévère, une nouvelle et horrible hétacombe porta à dix-neuf mille le nombre des généreux confesseurs de la foi, parmi lesquels figure ici au premier rang l'illustre évêque saint Irénée. Ce fut une

épouvantable boucherie. Toute la colline, écrit Saint-Grégoire de Tours, fut inondée de sang, "*ut per plateas flumina currerent de sanguine christiano*," et ces flots de sang humain ruisselèrent jusqu'à la rivière qui coule à la base. Dès lors son nom d'*Arar* fut converti en celui de *Sagona* (Sanglante), et c'est de là qu'est venue son appellation actuelle : la Saône !

***

Elle est donc bien célèbre, doublement célèbre cette montagne de Fourvière. Autrefois, sur son versant oriental, au-dessous du Forum de Trajan, les empereurs romains avaient un palais, et les dieux, un temple. Aujourd'hui, au-dessus de ces grandes ruines purifiées par le sang des martyrs, l'église monumentale de Notre-Dame a surgi à côté de l'antique chapelle. L'Immaculée Vierge Marie domine majestueusement la ville, et une pépinière de communautés religieuses s'étale à ses pieds.

Le vaste couvent de Jésus-Marie occupe au sommet du plateau la première place. On dirait que de ses ailes immenses il veut protéger avec amour et le vieux sanctuaire et la nouvelle église. Mais, on le devine, c'est lui qui est protégé et béni par les hôtes divins de ces temples vénérés.

De cette maison-mère, en effet, que d'essaims de

religieuses sont partis pour porter ailleurs, en Espagne, en Angleterre, aux Indes, aux Etats-Unis, au Canada, le miel de la formation religieuse et intellectuelle de la jeunesse.

Or, actuellement, vous le savez, la Supérieure-générale de Jésus-Marie est la révérende Mère Saint-Cyrille, laquelle célèbrera bientôt ses noces d'argent. Espérons la revoir à l'occasion de cette grande fête.

***

Pour tout dire, Fourvière, depuis un temps immémorial, est un lieu de pèlerinage renommé. Et les bénédictions sans nombre, les grâces signalées que Notre-Dame se plaît à répandre sur ses pieux serviteurs, sont le secret de Dieu.

Il est pourtant un fait, entre autres, d'un caractère public, que nous connaissons et qui pourra vous intéresser ; le voici :

Un après-midi du mois de janvier 1851, un saint religieux priait là avec ferveur devant l'image miraculeuse de la Sainte Vierge. Soudain, une vision frappe ses regards et le ravit à lui-même : Marie lui apparaissait !... Elle lui dit : " Chaque mystère a un Ordre qui l'honore ; l'Eucharistie, le plus grand de tous, est le seul qui n'en ait pas ! "

Le R. P. Eymard, — car c'était lui-même, — comprit.

Avec une ardeur infatigable et un courage plus grand que les épreuves, il fonda la société des *Prêtres du Saint-Sacrement* (dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir déjà), et puis, parallèlement, il établit la société des *Servantes du Saint-Sacrement.*

Le but en est le même : l'adoration perpétuelle de Jésus-Hostie, comme fin unique de leur vie.

Or, depuis quelque années, Montréal possède les prêtres du Saint-Sacrement. D'un autre côté, Québec, dit-on, pourrait bien avoir un jour ou l'autre les Servantes. — Tant mieux !

J'ai visité leur pieuse maison de Lyon, et quels parfums célestes de recueillement, de dévotion et d'amour divin on y respire ! Là, nous comprenons facilement que, semblables à Marie-Madeleine aux pieds de Jésus, ces religieuses contemplatives " ont choisi la meilleure part, qui ne leur sera pas enlevée ! "

Mais, que fais-je ? Il est grand temps que je termine cette trop longue lettre.

Pardon, et au revoir à Marseille.

CINQUIÈME LETTRE

De Lyon à Marseille — Marseille à vol d'oiseau — Deux anciens confrères — Gasconnades marseillaises — Notre-Dame de la Garde — La Crypte de Saint-Victor — La Provence — La Sainte-Baume — Saint-Maximin.

MARSEILLE, le 17 décembre 1892.

NOUS nous sommes un peu attardés à Lyon. Dame ! Il y avait tant à voir, à dire.... Il faudrait maintenant boucler nos malles bien vite et partir à Marseille. Mais, au dernier moment, on me ménageait une agréable surprise.

C'était le dimanche soir, 11 décembre. — Remarquez-vous cette animation inaccoutumée, ce va-et-vient continu, et là-bas, dans la salle de musique, cet orchestre, ces chants, ce ravissant chœur de *dilettanti ?*

En effet, j'apprends bientôt que les pensionnaires de

Jésus-Marie, de Fourvière, nous préparent une séance musicale, dramatique et littéraire.

Bref, vers les sept heures et demie, nous voilà réunis tous ensemble dans une vaste salle de concert, et la représentation commence avec un succès toujours grandissant. Déjà nous avions applaudi musique, poésie, opérettes, drame enlevant et enlevé, et, ravis, nous songions, bien qu'à regret, à nous retirer, quand un puissant chœur entonne *con moto* notre hymne national : " O Canada, terre de nos aïeux !"..... Si je ne m'étais fait violence, j'aurais pleuré comme un enfant ! C'était la Patrie qui passait devant moi ! Jamais elle ne m'était apparue plus belle, plus aimée, plus vivante. Elle prenait une voix..... Je me trompe, c'était la vieille France, sa mère, qui chantait les gloires et les espérances de sa fille, la Nouvelle-France !.... Tous les regards se portaient à la fois sur nous, les quelques Canadiens, qui représentions seuls en ce moment cette " lointaine terre de nos aïeux." Et, comme bien vous pensez, il fallait, — surtout après cette *provocation*, — faire un discours quelconque. Qu'ai-je dit ?.... Ça importe peu. D'ailleurs, je sais plutôt ce que je n'ai pas dit, très certainement, savoir : qu'un Canadien est " dépaysé " en France ! !

Quoi qu'il en soit, le lendemain, c'en est fait : adieu Lyon, Fourvière, petite colonie canadienne, adieu, ou plutôt au revoir !

Il est inutile, je pense, et tout à fait insipide de signaler avec complaisance toutes les gares échelonnées sur notre passage, de Lyon à Marseille. A peine vous nommerai-je les villes les plus importantes : Vienne, Valence, sur la rive gauche du Rhône ; puis Orange, Avignon, etc. Avignon est sans contredit la plus intéressante de toutes ; mais l'ayant visitée à loisir, il y a quelques années, courons sus à Marseille.

***

L'antique cité de Marseille m'était également connue. Mais passez donc sans vous arrêter dans une ville qui est la troisième de la France par sa population (400,000 âmes) et la première par son port de commerce ; une ville, en un mot, dont la rue principale est si belle, si incomparable, — au dire des habitants, — que, " si Paris avait une *Cannebière*, ce serait, mon bon ! un petit Marseille ! "....

L'aspect général en est assez pittoresque.

Bâtie sur plusieurs collines dont les pentes sont loin d'être uniformes, Marseille se divise en *vieille* et en *nouvelle* ville ; celle-ci naturellement est préférable à la première. Bref, beaucoup d'animation partout, avec une population gaie, vive, prime-sautière, gesticulante, méridionale enfin.

***

Entre tous ces braves Marseillais, il y en avait deux que je tenais à voir : M. l'abbé de Barbarin, vicaire à Saint-Vincent de Paul, et M. l'abbé Maurin, aumônier du Lycée. Anciens élèves, eux et moi, du Séminaire français de Rome, une étroite amitié nous unissait depuis longtemps. Ni la distance, ni les années ne l'ont amoindrie, témoin leur accueil empressé, cordial, fraternel....Quelles heures délicieuses nous avons passées ensemble !

***

Et puis, au retour de nos excursions à travers la ville, c'est un délassement favori de rappeler, à tour de rôle, toutes ces charmantes plaisanteries, toutes ces gasconnades qu'on prête aux Marseillais. Toujours le beau rôle est à ces messieurs, c'est entendu. S'agit-il de sang-froid, de présence d'esprit, d'hyperboles, ils ont le dernier mot : voilà !

En voulez-vous la preuve ?

Dans une rue écartée de la ville, un sinistre voleur, profitant des ténèbres de la nuit, saute à la gorge d'un Marseillais inoffensif, et lui mettant son revolver sous le nez : "La bourse ou la vie !" rugit-il.—"Té ! mon bon, pas si vite. La *Bourse* est un peu plus loin, dans la Cannebière No 13 ; et l'*avis* que je vous donne, c'est de ne pas vous y frotter !"... Effet magique : le bandit recule. Sauvé le brave homme !

Et d'une.

La suivante est plus forte encore. Un vrai Gascon, celui-ci, racontait à un Marseillais que, dans son pays, un de ses amis imitait, à s'y méprendre, le cri de tous les animaux de la création. " Oh ! à Marseille, nous avons bien mieux que cela. Ainsi, un ami de mes amis a un ami qui réussit tellement bien en ce genre, que, quand il imite le chant du coq, le soleil se lève ! ! "...

Et de deux.

Pour finir. Ce qui est singulier, c'est que ces messieurs, à force de répéter la même boutade, finissent assez souvent par la croire vraie.

Par exemple, — il y a déjà quelques années de cela, — un de ces gaillards entre dans un restaurant.... Pas une place vacante à table, et le malheureux avait une faim !.... Son parti est bientôt pris : déloger ces gens-là ! — " Hé ! mes bons, vous ne connaissez donc pas l'événement du jour ? " — " Qu'est-ce donc ? dites. " — " Comment, vous ne savez pas ça ?... Mais, trou de l'air ! on vient de capturer un monstre énorme, une baleine de 112 mètres de longueur.... Vite, il en est encore temps, allez voir ça, à la Joliette ! "

Et tous de se lever comme un seul homme pour courir voir la baleine, — pendant que l'aimable plaisant se met tranquillement à table, dégustant à son aise sa bouillabaisse.

Un instant après, il vient à la fenêtre et voit tout Marseille se diriger précipitamment dans la direction indiquée du fameux monstre marin... — " Tiens, se dit notre homme à lui-même, si c'était vrai tout de même, c'est toi qui serais la bête ! "... Sur ce, il détale à son tour, courant derrière les autres ! ! !

Et de trois. — J'en passe et des plus belles.

Cependant, en toute justice pour mes illustres et spirituels confrères, je dois déclarer qu'ils ne garantissent en rien l'authenticité de ces gasconnades marseillaises. — Soit, mais en tout cas reconnaissons qu'il y a beaucoup de sel gaulois sur les bords de la Méditerranée, tout comme sur les rivages de la Seine et de la Garonne.

***

Si on sait rire à Marseille, on sait aussi prier. Au reste, les églises y sont nombreuses, bien que, à quelques exceptions près, elles soient peu monumentales et artistiques. — Deux sanctuaires surtout sont célèbres et comme l'orgueil de l'antique cité Phocéenne : la Crypte de Saint-Victor et Notre-Dame de la Garde. La Crypte de Saint-Victor, sous l'église du même nom, est le dernier vestige de l'abbaye fondée par saint Cassien, en 410. Ce sont de véritables catacombes qui doivent en grande partie leur célébrité à saint Lazare, premier évêque de Marseille. Ici même le ressuscité

de Béthanie, devenu l'apôtre de la Gaule, trouvait une retraite assurée ; ici on voit son *second* tombeau auprès duquel vinrent reposer et dormir leur dernier sommeil S. Victor, S. Hermès, Ste Eustachie, etc. — Avec quel bonheur j'ai visité cette tombe de "l'ami" de Jésus !....

***

Gravissons maintenant la colline abrupte et dénudée qui porte à son sommet l'église de Notre-Dame de la Garde. Comme elle est belle et expressive la statue en cuivre doré de la Sainte Vierge, qui surmonte le clocher ! Marie, la "bonne Mère," soutient dans un pli de son manteau l'enfant divin. Tous les deux regardent la ville et la mer, et Jésus, étendant les bras, semble bénir l'une et l'autre, — Marseille et la Méditerranée.

C'était le 17 décembre, fête de saint Lazare. Je célèbre la sainte messe à l'autel qui lui est dédié. L'église, comme à l'ordinaire, est remplie de pèlerins. Aussi bien, à l'égal de Notre-Dame de Fourvière pour Lyon, Notre-Dame de la Garde est le rendez-vous favori de Marseille. Et ici comme là-bas, aux bénédictions innombrables de la "bonne Mère," le peuple reconnaissant répond par sa piété filiale et ses largesses royales.

En effet, il est superbe ce monument de style bysan-

tin. Quelle richesse d'ornementation ! Tous les revêtements intérieurs sont en marbre blanc de Carare, avec des soubassements en marbre rouge d'Afrique, et des colonnes en marbre vert des Alpes.

Au sortir de l'église, un magnifique panorama se déroule sous mes yeux. Vraiment la vue sur la ville, le port et la mer aux flots d'azur est ravissante. — Et pourtant, il y a mieux que cela. Regardez, à gauche du portail, ces drapeaux, ces pavillons qui ondulent doucement sous la brise du matin.... Savez-vous pourquoi ils sont là ? Voici : dans l'après-dîner, des paquebots français partiront pour Naples, Alger, Alexandrie, etc. Hé bien ! en mer, sur les ondes placides ou les vagues courroucées, on espère que Notre-Dame de la Garde reconnaîtra les *Trois couleurs* qui auront flotté, tout d'abord le matin, aux pieds de sa statue tutélaire... A bord, voyez-vous, on compte moins sur l'étoile polaire que sur la protection de Celle qui est, par excellence, l'Etoile de la mer, *Stella maris !*

Oh ! il y a encore de la foi en France !

***

Au reste, ne l'oublions pas, nous sommes en Provence, terre privilégiée, berceau du christianisme dans les Gaules. A part tous les dons de la nature, Dieu prodigua à ce beau pays tous les dons de la grâce, et encore, les prémices du Calvaire et de l'Evangile !

Comment résister au plaisir de retracer au moins les grandes lignes de son histoire ? C'est tout un poème.

On sait qu'après l'Ascension de Notre-Seigneur les Juifs, effrayés des progrès rapides de la foi naissante, suscitèrent une terrible persécution contre les premiers chrétiens. Or, Marie-Madeleine et toute sa famille de Béthanie ne furent pas épargnées. Jetée dans une barque, sans voiles, sans rames et sans gouvernail, avec Lazare son frère, Marthe sa sœur, Maximin, l'un des soixante-douze disciples, et plusieurs autres confesseurs de la foi, elle fut exposée longtemps aux horreurs d'une mort qui semblait devoir être inévitable. Mais la sainte nacelle, loin d'être submergée, vit au contraire s'apaiser autour d'elle la fureur des flots ; et, après une longue et pénible navigation, elle vint aborder heureusement sur les côtes de Provence.

" O Marseille, s'écrie Lacordaire, ô Marseille, tu vis venir l'hôte qui habita le premier cette montagne (la Sainte-Baume). Tu vis descendre d'une barque la frêle créature qui t'apporta la seconde visite de l'Orient. La première t'avait donné ton port, tes murailles, ton nom, ton existence même ; la seconde te donna mieux encore : elle te donna les reliques vivantes de la vie de Jésus-Christ, les âmes qu'il avait le plus tendrement aimées sur la terre...C'était du haut de sa croix que Jésus-Christ avait légué sa mère à Jean l'Apôtre ;

pour toi, ce fut du haut de sa résurrection, entre les ombres écartées de la mort et les lumières blanchissantes de l'éternelle vie, que Jésus te choisit pour l'asile éprouvé de ses amis les plus chers. Faut-il te les nommer ? Faut-il te dire quels ils étaient ? Non, ta mémoire leur fut fidèle toujours, ton histoire te parle d'eux, tes murs en ont mêlé la tradition aux souvenirs de ta première foi, et l'aube sacrée de ton christianisme est le tombeau même où tu vénères dans tes apôtres les amis de Jésus."

En somme, Marseille avec sa Crypte de S. Victor, la Sainte-Baume, avec sa Grotte de Marie-Madeleine, Saint-Maximin (à Aix), avec les reliques de ce saint et la tombe de Madeleine, voilà les *Lieux Saints* de la Provence, immortalisés encore depuis par la plume incomparable de Lacordaire !

Que de fois, en lisant ces pages enthousiastes de l'illustre dominicain, j'avais rêvé de visiter, entre autres lieux de pèlerinage, la Sainte-Baume et Saint-Maximin ! Que de fois, pour m'en donner l'avant-goût, j'avais savouré privément et publiquement aussi, — mes anciens élèves du collège de Lévis s'en souviennent encore, — ces ravissantes descriptions où l'on sentait passer tout entière l'âme ardente et expansive de l'inimitable écrivain !...

Eh bien ! cette année, j'eus le bonheur de réaliser ce

doux rêve, et de préluder au pèlerinage de la Palestine par celui des *Lieux Saints* de la Provence.

***

Pourtant nous étions à la mi-décembre. Depuis deux mois, les pèlerinages à la Sainte-Baume étaient interrompus. D'ordinaire, à cette saison, la neige couvre la montagne, ce contrefort des Alpes, qui recèle dans ses flancs la célèbre grotte... N'importe ! Un Canadien n'a pas peur de la neige ! Et puis, il fait si beau...

En avant !

J'avais pour compagnon de route l'excellent abbé de Beauvalet, du diocèse de Rodez. Nous prenons le chemin de fer jusqu'à Aubagne : là, vers les dix heures, nous louons un coupé, traîné par deux chevaux, pour contourner la montagne et la gravir en décrivant maintes spirales.

Tout le parcours est d'un pittoresque achevé : pics escarpés ou pentes douces, ravins profonds ou magnifiques plateaux, le coup d'œil varie à l'infini. Plus loin, la forêt nous réserve de nouvelles surprises ; nous y trouvons les arbres et les plantes de tous les climats : érables, tilleuls, hêtres, chênes blancs, ormes, ifs et sycomores, etc. Pareillement, nous y voyons croître l'hémionite, le lis, la verge d'or, le narcisse, le sureau et le genièvre. — Toutefois, aux environs de la Grotte,

qui est à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, la végétation cesse ; encore quelques hêtres ici et là, puis le rocher âpre et sauvage, " qui ajoute au saisissement du regard celui de la pensée."

Il était environ quatre heures et demie quand nous sommes arrivés à l'hôtellerie des RR. PP. Dominicains, gardiens de la Sainte-Baume, depuis 1295. Le soleil empourprait de ses derniers feux les cimes capricieuses des Alpes et du Piémont. Spectacle magnifique !..... sans doute ; mais, d'une autre part, comme la nuit se faisait aux flancs du rocher et enveloppait rapidement de ses ombres les abords de la Grotte, au point de nous obliger à remettre au lendemain notre visite, nous nous disions en soupirant : " Quel malheur, tout de même, de n'avoir pas amené avec nous ce *coq* de Marseillais dont le chant magique fait lever le soleil ! "

Cependant, il fallait bien nous résigner à notre sort ; et ce fut relativement assez facile, grâce à l'amabilité du R. P. Espanet, supérieur du couvent.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous prenons le sentier tortueux qui conduit à la Sainte-Baume. Oh ! notre cœur battait bien fort à mesure que nous approchions. A peine nous retournons-nous un instant, à la lisière du bois, pour jouir du beau lever du soleil illuminant de reflets argentés les blanches crêtes des Alpes.

Enfin, vers les huit heures, nous y voilà !

La Grotte est élevée et spacieuse, mais fraîche et humide. Le rocher qui la forme est d'une belle couleur, veiné de jaune et de gris clair. Au fond, on découvre une sorte de petite terrasse parfaitement sèche : c'est le *Lieu de la Pénitence* où Madeleine, d'après la tradition, se tenait presque continuellement en prières. On y voit une superbe statue en marbre de la sainte, — riche cadeau de Mgr Dupanloup.

Que de touchants souvenirs se pressaient alors dans notre âme ! Vraiment "ce lieu est saint !" Pendant trente années, il a été le théâtre des sublimes contemplations de Marie-Madeleine et de ses austères pénitences. Là se sont passés les faits les plus inouïs de son existence. Les anges la visitaient chaque jour, et le Christ venait fréquemment, par sa présence sensible, charmer sa solitude et adoucir les rigueurs de ses mortifications. — Ecoutons Lacordaire : " Je ne m'étonne pas quand la tradition me raconte que, chaque jour, et sept fois par jour, elle était enlevée de sa grotte au sommet du rocher qui la couvre, pour entendre là ce que saint Paul déclare avoir entendu sans pouvoir l'exprimer. Saints ravissements !.... La Sainte-Baume a été le Thabor de sainte Marie-Madeleine. Plus heureuse que saint Pierre, qui disait au Seigneur le jour de sa transfiguration : *Il nous est bon d'être ici, faisons-y trois*

tentes : Madeleine a eu cette tente refusée au prince des apôtres. Elle y a vécu solitaire entre les pénitences de la grotte et les ravissements de la hauteur."

Quel poème ineffable et divin ! — Ce jour-là, nous en avons savouré à notre aise le charme indéfinissable. Et, l'instant d'après, quand, dans cette grotte toute embaumée des souvenirs et du nard de Madeleine, je célébrai la sainte messe ; quand je lus, à l'Evangile, la scène ineffable de l'onction de Jésus par l'ancienne pécheresse ; quand je vis couler ses larmes, avec les parfums, sur les pieds du divin Maître, comment ai-je pu retenir les miennes ?.... Dieu le sait.

Quoi qu'il en soit, cette journée comptera parmi les plus belles et les plus inoubliables de ma vie.

***

Pour couronner ce pèlerinage, il fallait aller à Saint-Maximin, où se trouvent et le tombeau et les reliques de Madeleine.

En effet, lorsque vint l'heure "où sainte Marie-Madeleine devait passer de son extase terrestre et interrompue à l'extase immobile de l'éternité," elle fut portée par les anges, aux bords de la voie Aurélienne, au point où cette voie coupait la route qui mène de la Sainte-Baume à Saint-Maximin. "A quelques pas de là s'élevait le modeste oratoire de saint-Maximin, près

du bourg qui est appelé *Tegoleta* dans l'Itinéraire d'Antonin. L'évêque y attendait l'amie de son Maître; il l'y reçut, lui donna la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, et, prise du sommeil de la mort, elle s'endormit en paix. Saint Maximin déposa son corps dans un tombeau d'albâtre et lui-même y prépara sa sépulture, en face du monument où il avait enseveli les reliques qui devaient appeler sur ce coin du monde une immortelle illustration."

Partis de la Sainte-Baume, à 10 heures, nous étions à Saint-Maximin vers une heure de l'après-midi. Une magnifique église, construite par les Frères-Prêcheurs, remplace aujourd'hui l'oratoire d'autrefois. Hâtons-nous de descendre dans la crypte. La tombe de Marie-Madeleine est toujours là, mais vide ; c'est sur l'autel, en face, que reposent les reliques de l'illustre Sainte.

Au milieu, dans un buste d'or, voici le chef de sainte Madeleine. Sur le front, on remarque une tache blanche : c'est le *Noli me tangere*, l'endroit béni que le Sauveur avait touché, au matin de Pâques, en lui disant : "*Noli me tangere*," "ne me touche pas." A la gauche du spectateur, un reliquaire d'argent doré contient l'os du bras droit, avec lequel elle avait versé deux fois le parfum sur la personne sacrée de Notre-Seigneur. A droite, un vase de cristal renferme une poignée de terre prise par Madeleine sous la croix du Calvaire, et

tout imprégnée de sang divin. Or, longtemps, jusqu'à la Révolution où l'on profana cette relique du Golgotha, le sang de Notre-Seigneur, comme celui de saint Janvier, à Naples, se liquéfiait le vendredi-saint, après la lecture de la Passion. — Enfin, tout près du chef de sainte Madeleine, on conserve dans une ampoule en cristal cette particule de chair du *Noli me tangere*, retrouvée intacte, vive, mobile, transparente, quand on ouvrit le tombeau au XIIIe siècle.

Telles sont les reliques insignes de Marie-Madeleine à Saint-Maximin ; tels sont les restes sacrés de cette illustre Sainte, dont la mémoire impérissable, comme l'Evangile, fera à jamais le ravissement des âmes extatiques, et la consolation, la force, l'espérance des cœurs coupables !

SIXIÈME LETTRE

De Marseille à Rome — Rome — Fêtes de Noël — La Sainte Crèche et le Santissimo Bambino — Sur la voie Appienne — Une nièce aux Catacombes — Leçon d'archéologie chrétienne — Ouverture des fêtes jubilaires — Glanures.

Rome, le 19 janvier 1893.

LE 17 décembre, je quittais Marseille, en route pour Rome. Certes, il en coûte de dire adieu à la vieille cité phocéenne, d'une beauté si austère et d'un aspect tout différent des villes du nord et du centre de la France. " Assise aux pieds des Alpes de Provence, elle semble tourner le dos à la terre pour ne regarder que la mer d'où lui viennent ses richesses et sa gloire. Les allées ombreuses du Prado, les somptueuses bastides abritées sous les

élégants parasols des pins d'Italie, et surtout le fameux port de la Joliette donnent à la ville un air imposant de grandeur. D'innombrables vaisseaux de toute forme, de tout pays, dorment là sur leurs ancres. Des rochers bleuâtres, au front couronné de tours et de forts, veillent en sentinelles avancées à la sûreté de la France ; d'innombrables petites barques, aux blanches voiles, glissent au milieu des îlots, sillonnant les flots comme une troupe d'alcyons effrayés. Enfin, plus loin, la mer s'enfuit à l'horizon, déroulant sa vaste ceinture, du sol bien-aimé de la patrie aux plages désirées d'Italie et de Terre Sainte."

Mais il faut partir.

Le temps est beau et le parcours pittoresque. Ici et là se déroulent devant nous des plantations d'oliviers, dont les fruits pendent encore aux branches.

A quarante-deux milles, voilà Toulon, port militaire important, au pied de hautes collines et au fond d'une baie profonde. Plus loin, Cannes, renommée pour la douceur de son climat, et agréablement située sur le penchant du Mont-Chevalier, qui se prolonge dans la Méditerranée par un promontoire étroit, couronné d'une tour antique et de Notre-Dame de l'Espérance. A mesure que nous approchons de Nice, les palmiers se font plus nombreux, plus beaux, plus élégants, plus élancés.

Arrêtons un instant dans cette ville, le chef-lieu des Alpes Maritimes. Grâce à son climat exceptionnel, sa plage admirable, ses arbres toujours verts "qui marient aux flots bleus leurs feuilles avivées par un soleil d'Italie," Nice est l'Eden des stations hibernales. Protégée de toutes parts par de hautes montagnes, elle jouit, même en hiver, d'une température printanière. Et son jardin public, émaillé de fleurs, ses verdoyants parterres, ses places, ses boulevards, sa "Promenade des Anglais" large de soixante pieds, et bordée de palmiers à perte de vue, tous ces avantages en font le rendez-vous favori des étrangers.

Seulement, si autrefois on la nommait gracieusement *Nizza la Casta*, (Nice la chaste) pourrait-on encore le faire aujourd'hui sans manquer à la vérité?...

Le dimanche 18 décembre, je célèbre la sainte messe dans l'église Notre-Dame, vaste édifice néogothique, où se presse une foule nombreuse et recueillie.

Pourquoi faut-il quitter si tôt ce petit paradis terrestre? .... Rome nous appelle!

Prenons la route de la Corniche, au bord de la mer dont les vagues argentées étincellent de mille feux. Grâce aux tunnels, nous passons incessamment de l'ombre à la lumière, de la vision fantastique d'une villa, accrochée à la montagne, à une éblouissante échappée de vue sur la plaine liquide.

En effet, « la route qui relie Nice à Gênes jouit d'une réputation cosmopolite ; les touristes et les poètes l'ont célébrée à l'envi. Elle justifie bien son nom : c'est la *corniche* d'un mur grandiose formé par les rochers qui surplombent la Méditerranée. Le sentier de pâtres, devenu voie romaine, a été élargi par les Français, et, tout un jour et toute une nuit, on suit les sinuosités de ce chemin sans égal qui tantôt côtoie les rivages où les orangers, les cédrats, les palmiers croissent dans une atmosphère parfumée, et qui tantôt s'élève vers les hauteurs alpestres couvertes de sapins sévères. Et alors tout là-bas, à des milliers de pieds au-dessous, la mer étend dans l'immensité son mobile azur qui se confond au loin avec celui du ciel ; et l'on voit se dessiner ses contours en golfes, en ports, en caps qu'a jaunis, dorés, embrillantés le blond Phébus.

« Mer classique de la poésie et des grands souvenirs, salut ! Tu baignes tous les rivages historiques : l'Italie, la Grèce, l'Asie mineure, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, l'Afrique, l'Espagne, la Gaule. Tu as porté toutes les civilisations, toutes les grandeurs, toutes les décadences de l'ancien monde. Homère a chanté sur tes rivages ; Démosthène a ému tes flots de sa puissante éloquence ; sur tes promontoires, Pythagore et Platon racontaient l'harmonie des mondes. Et puis surtout, incomparable honneur ! tu fus le grand chemin de Dieu aux premiers âges du Christianisme : Pierre, le pêcheur de

Galilée ; Paul, le faiseur de tentes ; apôtres des temps primitifs ; docteurs de l'Orient et de l'Occident ont passé sur tes flots bleus, porteurs de l'Evangile et de la civilisation chrétienne. Maintenant encore tu es la mer catholique : c'est toi qui conduis à Rome les pèlerins du monde entier, servante des serviteurs de Dieu ! "

Pour nous, pressé d'arriver, poursuivons notre course. Bientôt Monaco, Monte-Carlo, Menton, bâtie en amphithéâtre, et la perle des rivages méditerranéens, Ventimille, sur la frontière de l'Italie, toutes ces villes se succèdent comme par enchantement sur notre passage.

Quels ravissants paysages : " Partout, dit Reclus, on aperçoit la verdure. Près du rivage, celle des citronniers, des orangers, des arbres exotiques ; plus haut, celle des oliviers ; plus haut encore, sur les pentes supérieures, celle des pins. Le climat est si uniforme que, dans certains hivers, la température la plus basse est de 8°, tandis qu'en été la chaleur tempérée par la brise marine est moins élevée qu'à Paris. On peut dire ici sans métaphore :

Crescono le frutta
Sotto la man che coglie.

" Les fruits croissent sous la main qui les cueille."

Après avoir subi, à Ventimille, les minutieuses investigations des officiers de douanes, qui, par parenthèse,

ont un goût prononcé pour les cigares et les cigarettes, nous saluons en passant Bordighera, la Jéricho de l'Italie ; San Remo ; Port Maurice, patrie de saint Léonard ; Savone, célèbre par la captivité de Pie VII, et enfin, la cité des Ligures, Gênes la *Superbe*.

Je revois avec plaisir ses riches églises, ses palais de marbre, son *Campo Santo* ou cimetière si justement renommé, le colossal monument de Christophe Colomb sur la place de la gare, et la superbe cathédrale de Saint-Laurent, bâtie en assises alternatives de marbre blanc et noir.

Depuis Gênes jusqu'à la Spezzia, la voie ferrée traverse quatre-vingt-neuf tunnels et plusieurs viaducs, dans un espace de vingt-trois lieues ; c'est peut-être unique au monde.

Voyez-vous là-bas Arcole, illustré par l'un des plus brillants exploits du jeune Bonaparte : Carrare, dont le marbre statuaire n'a eu de rivaux que le Paros et le Pantélique ; plus loin, le dôme de Pise et la tour penchée ?....

Bref, nous voici à Rome.

***

Elle est toujours grande, vive, profonde, l'impression du pèlerin catholique qui arrive dans la Ville Eternelle.... Plus grande encore, plus vive et plus pro-

fonde l'émotion du prêtre qui revoit la capitale de la chrétienté ; qui en connaît déjà les incomparables merveilles, qui y a fait son séminaire, qui a reçu là, avec la tonsure et les ordres sacrés inférieurs, le caractère sacerdotal !.... Je m'arrête : ces détails me paraissent trop personnels, trop intimes, et d'ailleurs chercher à les exprimer serait les amoindrir. Passons.

Et pourtant, comment résister au plaisir de citer cette page magistrale, qui vous fera mieux connaître et mieux aimer la cité des Papes ?

" Rome, dit l'abbé Boulfroy, est une ville unique au monde, une ville grave, tranquille et fière comme ses habitants... Aucune cité ne possède le privilège d'exercer une attraction aussi puissante et de provoquer des attachements aussi durables.

" N'est-elle pas la tombe des Apôtres, l'arène des martyrs, la demeure des Papes ? N'est-elle pas l'ossuaire le plus complet du christianisme, le gigantesque reliquaire des plus merveilleux souvenirs, et la custode de ce qu'il y a de plus grand et de plus saint sur la terre ?

" N'a-t-elle pas été la première cité du globe par le prestige que lui donne l'histoire ? Ne peut-on pas l'appeler avec Virgile la plus belle des choses, *rerum pulcherrima Roma* ; avec Athénée : l'abrégé du monde ; avec les anciens Romains : *Urbs*, la ville par excel-

lence ? C'est qu'en effet elle a été le berceau des héros, la capitale du plus magnifique des empires ; et elle est encore le temple des arts, avec ses forums, ses thermes, ses fresques, ses tombeaux, ses musées et ses églises incomparables.

" Rome est la seule ville commune et universelle, la ville métropolitaine des nations chrétiennes, au dire de Montaigne : la cité de l'âme, comme l'appelle Byron, la mère-patrie de tout disciple du Crucifié : enfin, le patrimoine commun et inviolable de tous les peuples.

" L'art et la religion l'ont entourée d'une auréole de gloire et de splendeur incomparable. Doyenne d'âge de toutes les villes, elle forme une chaîne ininterrompue des destinées qui ont agi sur l'histoire des peuples. Toutes les époques ont marqué leur empreinte sur ce centre du monde : les génies les plus nobles des deux continents datent de l'heure bénie où ils ont reçu, à son contact, comme un nouveau baptême intérieur et une rénovation intellectuelle...

" Deux royautés ne brillent-elles pas au front de Rome, deux royautés sœurs qui lui viennent de Dieu ? l'une par l'intermédiaire des hommes, l'autre par sa mission spirituelle et les splendeurs de sa destinée. Tandis que celle-là subissait, au cours des siècles, les fluctuations de la politique humaine, celle-ci demeurait vivante et impérissable pour le salut du genre humain.

Rome était en effet destinée à continuer l'œuvre de la Rédemption, comme Jérusalem à l'inaugurer. Et si elle n'avait pas eu la gloire de porter le berceau de l'Eglise, elle devait en posséder le trône contre lequel l'enfer verra se briser à jamais les efforts de sa haine...

" Rome est un nom plein de mystères, nom mélancolique comme une ruine ou un soupir du cœur, consolant comme l'espérance, doux comme le pardon, terrible comme la vengeance. *Roma* signifie force ; le mot, retourné en anagramme, fait *amor*, amour. Et, de fait, personne ne prononce ce mot avec indifférence ; il est entouré ou d'amour ou de haine. Depuis Brennus et Camille, Attila et Charlemagne, Garibaldi et Lamoricière, tous ceux qui sont venus planter leur drapeau devant le Capitole, y ont été conduits par l'amour ou par la haine. C'est la cité devant laquelle flottent les drapeaux de la contradiction, de la ruine ou du salut.

" Jusques à quand verrons-nous l'étendard de l'envahisseur déployer ses couleurs sur les tours du château Saint-Ange ? Quand l'auguste captif du Vatican recouvrera-t-il donc la liberté de répandre ses bénédictions et ses largesses dans les rues de sa bonne ville de Rome ?... C'est le secret de Dieu, mais l'heure s'en fait bien trop attendre au gré de nos désirs....

" Depuis que Rome est Rome, elle a eu souvent l'étrange destinée de compter dans ses murs plusieurs

villes prêtes à s'entr'égorger ; et les Papes, malgré leur prestige, n'ont pas toujours réussi à la préserver de ce dualisme. Aujourd'hui, comme Rébecca, elle porte dans son sein deux peuples frères, mais ennemis, qui vivent l'un dans l'autre et se demandent avec anxiété lequel des deux triomphera.

" Mais pourrions-nous douter que l'histoire du passé sera celle de l'avenir, et que la victoire restera à la fin à celui qui a entendu l'indéfectible promesse du Maître : *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam et portæ inferi non prævalebunt adversus eam?...*

" Choisie pour remplacer Jérusalem, Rome est sans contredit la Ville Eternelle. Si Jérusalem ne peut renaître, Rome ne peut mourir. Jérusalem, traîtresse et cruelle à son Roi, objet d'éternel opprobre, s'est vue condamnée à la désolation et à la mort : on dirait une reine découronnée, renversée sur les débris de son trône, au milieu des fragments de son sceptre et de son diadème ; Rome, accueillante au Vicaire du Christ ressuscité et immortel, a indirectement participé à cette vie qui ne meurt plus. Jérusalem était destinée à être le théâtre de la Rédemption ; et, l'œuvre accomplie, elle devait disparaître, tandis que Rome et son empire ont été créés, selon l'expression du Dante, pour le successeur de Pierre..... Sans la malédiction divine,

LÉGENDE

Le Lieu de la sainte Crèche, représenté par la Gravure, se trouve dans l'Étable même de Bethléem.

L'Étable est une Grotte, en grande partie naturelle. Elle est pratiquée dans un banc de rocher calcaire tendre et surmontée d'une voûte probablement factice. Sa longueur est de 12 mèt. (près de 40 pieds) ; sa largeur moyenne de 3 à 4 mèt. (10 à 13 pieds). La partie supérieure se termine en abside. A 10 pieds S. O. de cette abside, on descend 3 marches dans : l'*oratoire de la sainte* CRÈCHE.

Cet oratoire n'a que 8 à 10 pieds de long et 6 à 7 de large. Il est en partie creusé dans le rocher dont le sommet est couvert de draperies et dont les côtés N. et N.-O. sont soutenus par trois antiques colonnes de marbre. Au côté O., on remarque dans le rocher une excavation en forme de Crèche. Cette excavation est revêtue de marbre blanc : le fond est caché par un tableau représentant l'Enfant-Jésus dans la Crèche. Les parois sont couvertes de draperies, mais qui permettent encore de voir le rocher.

La partie E. de l'oratoire est occupée par l'autel des Rois Mages. Cinquante-trois lampes qui brûlent jour et nuit dans l'Étable et la Sainte Crèche, éclairent ce Lieu Vénérable.

PRIERE

Dieu tout-puissant, qui répandez aujourd'hui sur nous la nouvelle lumière de votre Verbe incarné, faites que la foi de ce mystère qui éclaire nos esprits, éclate aussi dans nos œuvres. Par le même N.-S. J.-C.

LA SAINTE CRECHE DE BETHLEEM.

Jérusalem serait aujourd'hui debout, et sans le secours d'en-haut, Rome serait depuis longtemps dans la poussière. Mais l'une ne peut renaître, pas plus que l'autre ne peut mourir ; celle-là est la cité de la mort, celle-ci est la cité du Vicaire de Celui qui est *la voie, la vérité et la vie.* Jérusalem redit l'éternel sanglot du Calvaire ; Rome atteste le triomphe de la vie sur la mort : *Mors illi ultra non dominabitur.*"

Voilà Rome, voilà sa glorieuse destinée !

Cependant, avant d'étudier ses monuments, consignons à la hâte quelques faits d'une plus grande actualité.

***

Comme partout ailleurs, et peut-être plus qu'ailleurs, les fêtes de Noël sont ravissantes, grandioses à Rome, particulièrement à Sainte-Marie-Majeure et à l'Ara-Cœli.

La basilique de Sainte-Marie-Majeure, appelée aussi *Sancta Maria ad Nives*, à cause du "miracle des neiges" auquel elle doit sa fondation au IVe siècle, est sans contredit l'une des plus imposantes et des plus somptueuses de Rome. Elle est à trois nefs, divisées par quarante-quatre colonnes ioniques en marbre blanc. Les chapelles latérales et la Confession sont de toute beauté. Mais une description détaillée nous entraînerait

trop loin. Ajoutons seulement que le plafond de la grande nef a été décoré avec le premier or venu d'Amérique.

Cependant, à part l'image miraculeuse de la Sainte Vierge pour laquelle Paul V a bâti la plus riche chapelle de tous les sanctuaires romains, — le plus précieux trésor de la basilique est la sainte Crèche de Notre-Seigneur. Déjà l'objet d'une vénération particulière de la part de l'impératrice sainte Hélène, qui, à son voyage d'Orient, l'avait fait revêtir de lames d'argent, la sainte Crèche fut transportée à Rome, au VIIe siècle, et déposée à Sainte-Marie-Majeure, dans un magnifique reliquaire d'argent et de cristal. Elle se compose de cinq petites planches, d'un bois noirci par le temps, et réunies aujourd'hui ensemble. Une seule fois l'année, à Noël, on l'expose à la vénération des fidèles. Aussi quelle foule compacte dans la basilique ! A l'issue des vêpres surtout, au moment de la procession avec la sainte relique, les trois nefs étaient littéralement remplies.... *transeamus usque Bethleem !* Pour les Romains, en effet, Sainte-Marie-Majeure est en ce moment un autre Bethléem, avec la véritable crèche, Jésus tout auprès dans le tabernacle, et le chant des anges *in altissimis* représenté par la musique enlevante du chœur de l'orgue, là-haut dans la tribune !

***

Non moins touchant le spectacle religieux à l'*Ara-Cœli*, aujourd'hui et les jours suivants, jusqu'à l'Epiphanie inclusivement.

Montons au Capitole !

Un escalier en marbre de cent vingt-quatre marches conduit à cette antique église dont le nom d'*Ara Cœli* (autel du ciel) doit son origine au fait extraordinaire que tout homme lettré connaît.

Au reste, pour rafraîchir votre mémoire, lisez là, au fond, sur la frise de la chapelle circulaire de sainte Hélène (dont le corps repose ici dans une urne de porphyre), l'inscription suivante : " Cette chapelle (*Ara-Cœli*) est, suivant la tradition, bâtie au lieu même où l'on croit que la Très Sainte Vierge Marie, tenant son fils entre ses bras, se fit voir à l'empereur Auguste, *dans le ciel*, au milieu d'un cercle d'or." — De là, l'*autel du ciel* ou l'*Ara-Cœli* qu'Auguste y érigea.

Or ici, comme à Sainte-Marie-Majeure, une précieuse relique concentre à peu près toute l'attention et la pieuse curiosité des visiteurs : c'est la statuette miraculeuse du *Santissimo Bambino* (le Très Saint Enfant Jésus). Elle fut taillée, au XVIe siècle, dans un arbre du Jardin du Gethsémani, par un Franciscain et achevée, dit-on, par les anges accourus aux larmes et au désespoir du pauvre religieux qui tremblait de gâter son œuvre. Le front du Bambino est très large, ses yeux

brillants révèlent un fonds de tristesse qui va bien à celui qui sera " l'homme de douleurs," et sa robe de soie blanche, ses langes sont couverts de diamants, de perles et de pierres précieuses.

Le jour de Noël et les jours suivants, on l'expose solennellement couché sur la paille traditionnelle, dans une crèche constamment éclairée *à giorno*, et au milieu d'un ruissellement d'anges qui s'arrêtent en extase devant l'Enfant divin. Auprès de lui, sa mère, à qui un berger vient d'offrir un panier de fruits, est à genoux, couvrant son fils d'un regard de tendresse. Saint Joseph est debout et les bergers se prosternent ravis d'admiration. Cependant, chaque jour, de midi à quatre heures, de jeunes enfants, montés sur une espèce de chaire en face de l'exposition, viennent célébrer par leurs gracieux petits discours la naissance du petit Jésus. Rien de plus charmant.

Que de fois je me suis donné le plaisir d'aller voir ce petit peuple d'orateurs précoces se succéder rapidement à la tribune, pendant que les grands (?) jeunes gens d'au moins dix ans montaient gravement la garde, près de l'escalier, pour empêcher les plus timides — il y a des bébés parmi ces Cicérons — de descendre, tête première, de leur glorieux Capitole !...Hélas ! sans cette précaution, plusieurs auraient trouvé, je crois, leur roche Tarpéienne ! Mais la plupart, hâtons-nous

de le dire, ont une mâle assurance. Ils sont chez eux dans la maison du Bambino et le font bien voir. Sont-ils encouragés par des sourires approbateurs, grisés par les applaudissements, ils recommencent *da capo* leur harangue triomphale et la répèteraient jusqu'au soir, si les parents n'intervenaient, comme quelquefois les électeurs chez nous, pour les arracher de la tribune et leur couper brusquement la parole.

Ce qui est amusant, c'est qu'on en voit qui, avec le plus grand sérieux du monde, se permettent de donner des *conseils* au petit Jésus. Que voulez-vous ? Ils ont sept ans bien comptés, et Lui ?... à peine un jour ? Naturellement l'expérience lui manque !

Ecoutez, entre autres, cette fillette Lui débiter une leçon de bonne philosophie : " Pourquoi ne dors-tu pas ? Le foin te semble dur et la paille te pique ! Si tu dormais, tu ne les sentirais pas ; dors, petit Jésus. L'idée de ce que tu souffriras plus tard te tourmente : ferme les yeux, tu n'y penseras plus. On dit qu'on pense triste la nuit ; dors donc, petit Jésus !"...

En somme, vous le voyez, ces scènes enfantines sont ravissantes. Leur couronnement, c'est, aux vêpres de l'Epiphanie, la bénédiction solennelle, avec le *Santissimo Bambino*, donnée sur la terrasse de l'*Ara-Cœli*, à tout le peuple romain qui se presse dans l'escalier du Capitole, et se répand, faute d'espace, jusque dans les rues voisines.

Il y a quelque temps, une excursion ou plutôt un pèlerinage aux environs de Rome fut une heureuse diversion aux joutes oratoires de nos jeunes *tribuns* du Capitole.

La plupart de nos lecteurs ont entendu parler des Catacombes de Rome, de ces antiques nécropoles ou cimetières souterrains, dans lesquels les premiers fidèles, à l'époque des persécutions, tenaient leurs assemblées, assistaient au saint sacrifice de la messe et enterraient leurs morts, presque tous des martyrs.

Quel chrétien pourrait se désintéresser de ces saints lieux ? Là revit la primitive Eglise, sortie toute sanglante du Cœur de Jésus et arrosée tant de fois de son propre sang. Là, elle nous apparaît encore dans toute sa simplicité et sa ferveur. Là, sur ces murs humides, se trouve la trace ineffaçable des mystères et des dogmes de notre foi. Là enfin repose, jusqu'au radieux réveil du dernier jour du monde, la poussière sacrée de nos plus illustres martyrs !

Or, de toutes les Catacombes de Rome, la plus importante et la plus instructive est celle qui, succédant au cimetière de la colline vaticane, est devenue au IIIe siècle le cimetière des Papes : on l'appelle "Catacombes de Saint-Calixte."

La route qui y conduit est la Voie Appienne, la reine des voies romaines, comme on la nommait

Regina Viarum. On avait raison : nulle autre ne la surpasse en grandeur, nulle autre ne fut bordée d'aussi beaux édifices, nulle autre n'a été foulée par autant de nations vaincues. Toutefois, les gloires du passé ne sont plus que des ruines gigantesques : ruines du Capitole, du Forum, du palais des Césars, des thermes de Caracalla et du tombeau des Scipions !

Par contre, l'histoire de la Rome chrétienne a donné à ces lieux une nouvelle et impérissable célébrité ; des milliers de martyrs ont passé par là, et si, à la vérité, ils n'ont point élevé, à leur mémoire, des monuments d'apparat comme ceux des Scipions et de Cécilia Métella, ils ont fait mieux encore, en bâtissant une *Rome souterraine* et en creusant, à côté de l'ancienne route vraiment royale d'Appius Claudius, cette immense crypte de Saint-Calixte, la *reine* des Catacombes romaines.

Hé bien ! la visite du cimetière de Saint-Calixte, tel est le pèlerinage que j'ai eu le bonheur de faire, le 30 décembre dernier, en compagnie de quelques confrères du Séminaire français.

Franchissant, après avoir salué le Colisée, la porte de Saint-Sébastien, nous voici vers les sept heures du matin dans la campagne romaine. Au second mille de la Voie Appienne, nous nous inclinons de respect en passant devant la petite chapelle du *Domine quò vadis*, à laquelle se rattache une touchante légende.

Se dérobant aux fureurs de Néron, le prince des Apôtres quitte par ce chemin la ville de Rome, lorsqu'il rencontre tout à coup le Sauveur. Pierre le reconnaît et lui demande tout ému : "*Domine, quò vadis?*" ("Seigneur, où allez-vous?") — Jésus répond : "Je vais à Rome pour être crucifié...." — L'apôtre comprend la sublime leçon. Aussitôt il retourne sur ses pas et subit courageusement le martyre. Or, au lieu traditionnel de la rencontre du Maître et du Disciple, on éleva un sanctuaire modeste, il est vrai, mais cher aux âmes qui souffrent, et qui "achèvent dans l'immolation personnelle ce qui manque à la passion du Christ."

Bientôt le lever du soleil fait briller à nos yeux l'un des plus beaux panoramas que l'on puisse imaginer. Au loin, les cimes neigeuses des Apennins ; plus près de nous, les vertes montagnes de la Sabine, avec Tivoli et les restes de Tibur (la cité d'Horace) à leurs pieds. Puis les monts Albains, Frascati et les ruines de Tusculum, Marino, Castel-Gandolfo, Albano et Genzano. Enfin, derrière nous, la silhouette de Rome, avec ses églises, ses palais, ses monuments, ses coupoles majestueuses et surtout le dôme étincelant de Saint-Pierre s'élevant "comme un diadème sur la cité reine du monde !"

Quel magnifique spectacle !

A peine remarquons-nous à nos pieds ces innombrables débris de marbre, de porphyre, de sculpture, souvenirs des siècles de gloire païenne évanouis ! Au reste, nous sommes à d'autres pensées ; et, tout en approchant rapidement des catacombes de Saint-Calixte, nous nous rappelons que, sur cette même Voie Appienne, un jeune chrétien, entre autres, l'a rougie de son sang.

Il s'agit de saint Tharsicius, premier martyr de l'Eucharistie.

Au lendemain de la glorieuse mort du pape saint Etienne, qui succomba en 257 sous les coups de Valérien-Auguste, Tharsicius, chargé, avec d'autres acolytes, d'aller porter en secret la divine Eucharistie aux frères captifs, est surpris par des païens qui se précipitent sur lui et s'efforcent de lui ravir son dépôt sacré. L'héroïque jeune homme s'y refuse vaillamment et tombe, sous une grêle de pierres, baigné dans son sang. Son corps mutilé est pieusement recueilli par les chrétiens et déposé au cimetière de Saint-Calixte, à côté de celui de sainte Cécile et de saint Etienne, dont il avait été le digne disciple.

Cependant, à huit heures, nous sommes à l'entrée des Catacombes : hâtons-nous d'y descendre à la lueur des torches. J'eus le bonheur d'y célébrer la sainte messe dans la crypte des Papes, là même où reposèrent long-

temps les précieuses reliques de sainte Cécile, de saint Tharsicius et de tous les Souverains Pontifes qui, au IIIe siècle, se succédèrent, à de courts intervalles, sur la chaire ensanglantée de Pierre.

Et maintenant, imaginez, si vous le pouvez, les douces et ineffables émotions du prêtre qui, à la suite des illustres confesseurs de la foi, offre en leur lieu et place le saint sacrifice, force et soutien des héros du christianisme ! Devant nous, entre deux rangées de tombeaux augustes et sacrés, s'étend un corridor où jadis se pressait, compacte et recueillie, la foule des fidèles accourus au pied de l'autel, pour assister à l'immolation de l'adorable Victime, en attendant la leur qui, hélas ! ne tardait guère. Oh ! comme l'âme du croyant se retrempe dans ces souvenirs et ces exemples fortifiants de la primitive Eglise !

Vraiment c'est avec regret que nous quittons ces lieux témoins de tant d'héroïsme et de tant de vertus ! Le manque d'espace m'empêche d'en faire la description aujourd'hui : nous y reviendrons.

Puisque nous parlons des Catacombes, pourquoi ne pas mentionner la belle conférence que l'illustre commandeur de Rossi nous a faite dans l'une d'elles, le 31 décembre ? En effet, à l'occasion de la fête de saint Sylvestre, il y avait une messe solennelle ce jour-là au cimetière de Sainte-Priscille, sur la voie Salaria. On

sait que ce Pontife fut inhumé ici, ainsi que les papes Libère, Célestin I, Vigile, Marcellin et Marcel.

Or, à l'issue du saint sacrifice, nous nous réunissons dans la *Chapelle Grecque*, vaste salle qui s'étend à l'entrée même des Catacombes. Bientôt le savant auteur de " Rome souterraine chrétienne " monte sur une tribune, aux applaudissements de tous, et commence l'exposé magistral, l'historique de cet antique cimetière.

Vu l'affluence des étrangers qui représentaient tous les pays du monde, M. de Rossi a recours à la langue universelle : il parle en *français*. — Entre nous, quel hommage rendu à notre belle langue, que des francophobes voudraient anéantir chez nous !

Voici un pâle résumé de la profonde leçon d'archéologie chrétienne que nous avons eue aujourd'hui :

" En 1889, la Providence permit que je finisse par trouver ici le tombeau des Acillii, descendants d'Acillius-Glabrion, consul sous Domitien, et martyr, lequel fut enterré dans cet hypogée. Elle est donc bien gratuite cette calomnie des ennemis de l'Eglise, qui s'efforce de prouver que les premiers chrétiens appartenaient exclusivement à la plèbe, au *profanum vulgus* : car, aux noms illustres des Aurelii, des Cornelii, des Cæcilii, de Flavia Domitilla, de Flavus Clemens, etc., s'ajoutent encore ceux des consuls Acillii..... Honneur

à eux d'être restés chrétiens, tandis que d'autres personnages de haut rang, devenus aussi disciples du Christ, apostasiaient trop souvent pour ne pas perdre leur immense fortune ! — Les Acillii, jamais !

« Que si on me demande pourquoi le pape saint Silvestre a été inhumé dans ce cimetière, on peut en donner deux raisons. D'abord, les catacombes de Saint-Calixte ayant été fermées et confisquées comme toutes les autres, — déjà deux papes, SS. Marcellin et Marcel, avaient dû être déposés dans le cimetière particulier des Acillii, aujourd'hui cimetière de Sainte-Priscille. D'un autre côté, saint Silvestre étant l'ami des Glabrion, il n'est donc pas étonnant qu'ils lui aient donné une honorable sépulture dans leur hypogée de la voie Salaria, etc.»

Et c'est ainsi que, pendant une demi-heure, M. de Rossi nous tint sous le charme de sa parole et de son érudition. Heureux les Romains à qui il est donné assez souvent d'entendre les leçons et les enseignements du savant archéologue !

***

Les fêtes du jubilé épiscopal de S.S. Léon XIII sont commencées. La première des audiences collectives a eu lieu le 8 janvier dans la vaste salle du Consistoire. Ce jour-là, le saint Père recevait les enfants. Ils étaient

au nombre de sept cents, choisis entre mille parmi les familles romaines. Deux d'entre eux vinrent devant le trône pontifical réciter, avec une grâce charmante, une poésie de circonstance sous forme de dialogue. Puis, au milieu de vivats enthousiastes à Léon XIII, comme savent en pousser les enfants, une petite fille remit à Sa Sainteté, dans une bourse finement brodée, l'offrande jubilaire, prélevée sur les étrennes de tous. Alors le Pape, visiblement ému, leur fit distribuer à chacun une médaille d'argent frappée à l'image de l'Immaculée Conception, pour les petites filles, et à l'image de saint Joseph pour les petits garçons.

Comme ces enfants privilégiés se rappelleront longtemps cette belle audience ! C'est le cas de redire avec leur poète :

Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

***

Pour abréger, glanons à la hâte quelques faits plus ou moins saillants.

En Italie, les souhaits de bonne année et les visites se font à Noël. Le salut de rigueur est *buon capo d'anno* ou *buone feste !* — Ce qui n'empêche pas qu'au premier janvier on vous prodigue de nouveau le *buon capo d'anno !...* Les étrennes se donnent ici à l'Epiphanie, en souvenir sans doute des présents offerts par les mages à Jésus-enfant.

Là-dessus, je vous dis : au revoir.

SEPTIÈME LETTRE

L'obélisque du Vatican — La basilique de Saint-Pierre — La fête de sainte Agnès — Bénédiction de petits agneaux — Les Béatifications — Glanures.

ROME, 22 janvier 1893.

LE monument par excellence de la Ville Eternelle est la basilique de Saint-Pierre. On l'appelle avec raison "la plus grande merveille du monde moderne."

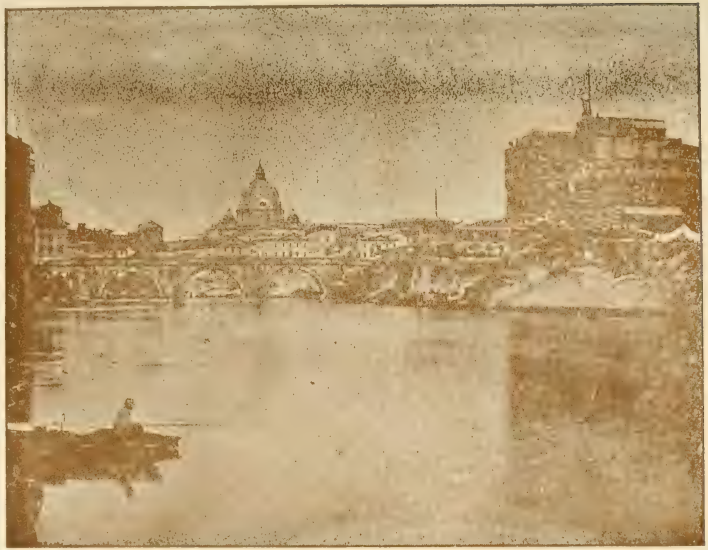
Qu'il me tardait de la revoir, après dix ans d'absence !

Un bon matin, je pars seul du Séminaire français, sans guide, pour faire plus à mon aise ce pèlerinage *ad limina*. Je longe le Tibre aux "ondes dorées," tout comme au temps d'Horace. — Saluons en passant le château Saint-Ange, bien étonné d'avoir échangé,

depuis vingt-trois ans, les couleurs papales contre celles de la maison de Savoie !... Bientôt je me retrouve sur l'immense place de Saint-Pierre, l'une des plus belles et des plus imposantes que l'on puisse imaginer. Elle a mille soixante-treize pieds de longueur.

De forme ovale, elle est environnée d'un superbe portique à quatre rangs de colonnes, surmonté de statues en marbre blanc. Ces colonnes sont disposées de telle sorte qu'en certains endroits de la place on ne voie qu'un seul rang de colonnes. Ce chef-d'œuvre est dû au génie du Bernin.

Au milieu de la *Piazza* se dresse un obélisque, monument égyptien formé d'une unique pierre de granit de soixante-douze pieds de hauteur. Ce monolithe ornait jadis les jardins de Néron. A son sommet on a placé une parcelle de la vraie croix. Lorsque, amis lecteurs, vous passerez là, découvrez-vous avec respect, et, récitant un *Pater* et un *Ave*, vous gagnerez 40 jours d'indulgence.... En attendant, lisons sur le socle de ce granit séculaire ces deux inscriptions triomphales écrites en lettres d'or : *Ecce Crux Domini, fugite partes adversæ. — Vicit leo de tribu Juda. Christus vincit ! Christus regnat ! Christus imperat !* Paroles sublimes, qui ont inspiré à notre distingué compatriote, M. le juge Routhier, une remarquable poésie dont je reproduis volontiers quelques strophes :



LE CHATEAU SAINT-ANGE ET SAINT-PIERRE DE ROME.

L'OBÉLISQUE DU VATICAN

Il est là, droit et fier, ce géant d'un autre âge,
Elevant jusqu'au ciel son front majestueux.
Il rit de la tempête, et chante quand l'orage
Vient briser à ses pieds ses flots tumultueux.

Il regarde à la fois les deux pôles du monde :
L'aurore qui se lève et le soleil couchant ;
Il jette à l'univers sa parole féconde,
Qui raffermit la foi dans l'âme du passant.

Aux forces de l'enfer contre Dieu réunies,
Il dit : " Voici la Croix ! le Sceptre du Seigneur,
" Le lion de Juda ! Puissances ennemies,
" Retirez-vous, fuyez ! Car le Christ est vainqueur !

Il règne ! Il a vaincu ! La terre est son empire !
Et l'univers entier est soumis à sa loi !
En vain votre puissance espère le détruire !
Il est des nations le Pontife et le Roi !

Ecce crux Domini ! Que tout ce qui respire
Devant cet étendard tombe enfin à genoux !
Ennemis triomphants, tremblez pour votre empire !
Les antiques Césars étaient plus forts que vous !

Du saint Pontife-Roi je suis la sentinelle.
Fuyez ! N'approchez pas si près de son palais !
Si vous portiez plus loin votre main criminelle,
Je tomberais sur vous et vous écraserais !"

Cependant, de chaque côté du monument, on admire deux magnifiques fontaines, dont les eaux jaillissantes s'élèvent en gerbes argentées jusqu'à trente-huit pieds de hauteur, et retombent en bruyantes cascades dans d'immenses vasques ou réservoirs.

Telle est la place de Saint-Pierre, la plus belle du monde et, partant, la seule digne du temple auguste que nous allons essayer de décrire.

***

Au bas des degrés, les colossales statues de saint Pierre et de saint Paul semblent protéger de chaque côté l'entrée de la Basilique. Treize autres statues gigantesques, représentant Jésus et ses apôtres, surmontent la façade ou le portique.

Vous croyez peut-être que le portique de Saint-Pierre s'élance, avec un dôme svelte et gracieux, bien haut dans les airs, à peu près comme la tour de Babel, dont on voulait se servir pour escalader le ciel ?.... C'était jusqu'à un certain point la pensée de Michel Ange ; mais on dut, hélas ! abandonner ce plan grandiose, parce qu'il ne permettait pas de construire une galerie d'où le Pape pût donner la bénédiction *Urbi et Orbi*. Inutile de le dissimuler : nous sommes un peu désappointés en arrivant en face de ce monument, qui n'en est pas moins resté, dans son ensemble, "la plus grande merveille du monde moderne."

Voici d'abord le vestibule tout brillant de marbres et de dorures. Cinq portes y donnent accès. Pour abréger, disons qu'il est si beau, si riche, si splendide, qu'on a vu des pèlerins le prendre pour la Basilique

même, s'y prosterner pour y faire leurs prières et repartir contents.....

Pour nous, ne soyons pas si naïfs : pénétrons à l'intérieur du temple.

Chose étonnante, en vain cherchons-nous les vastes proportions que doit avoir le monument ; non, hauteur, longueur, largeur, tout nous paraît ordinaire, grâce à l'harmonie de l'ensemble. Pourtant Saint-Pierre surpasse en grandeur les églises les plus considérables de l'Orient et de l'Occident.

Les bénitiers, formés de larges coquilles de marbre jaune, augmentent d'abord l'illusion. Ils semblent de grandeur ordinaire, et soutenus par des anges en marbre blanc de la taille d'un enfant. A mesure qu'on s'approche, l'illusion disparaît. On voit ces enfants grandir, et je fus tout étonné de me trouver en présence de colosses de six pieds.

De la porte d'entrée au chevet, Saint-Pierre a 575 pieds de longueur, et 419 de largeur dans le transept. La nef du milieu a 82 pieds de largeur sur 142 de hauteur, y compris la voûte...

" Mais par où commencer l'étude de ce vaste édifice ? Sous mes pieds je foule un brillant parterre émaillé de fleurs, découpé en rosaces, en losanges d'une gracieuse variété, d'une grande richesse de dessin. Le pavé est tout en marbre et en porphyre. Devant moi, autour

de moi, de quelque côté que je me tourne, l'œil se perd au milieu de ces richesses, de ces statues, de ces mosaïques, de ces bronzes, de ces marbres qui tous m'invitent à leur payer un tribut d'admiration."

Revenu de ce premier éblouissement, je me dirige vers la statue de saint Pierre accolée au dernier pilier de droite. Elle est en bronze et représente le Prince des apôtres assis sur son trône et tenant les clefs du ciel. Que de fois, pendant mon séminaire, j'ai eu le bonheur de baiser comme aujourd'hui le pied droit de la statue, usé par les lèvres des fidèles !

Cependant, une force intérieure m'attirait vers la Confession. On donne ce nom, à Rome, à l'autel des martyrs, attendu qu'ils ont *confessé* la foi en lui donnant le plus sublime des témoignages : celui du sang ! —Hé bien ! nous voici à la Confession de saint Pierre. Dans cette crypte repose le corps du premier prêtre et du premier pape, ainsi que celui de saint Paul, l'apôtre des gentils. Ils reposent dans une châsse d'argent massif, renfermée elle-même dans une enveloppe d'airain d'une épaisseur énorme.

Mon Dieu ! comment exprimer ce qui se passe alors dans l'âme du pèlerin ?.... Appuyé sur la balustrade en marbre blanc qui règne tout autour de la crypte, le front caché dans les mains, je sentais de grosses larmes me remplir les yeux et tomber brûlantes et préci-

pitées. Faut-il s'en étonner ?... Je me retrouvais tout à coup auprès du tombeau des saints apôtres ! Et, que d'émouvants souvenirs se pressaient dans ma mémoire ! Il y a seize ans — qu'on me pardonne ce détail intime — il y a seize ans, mon pauvre père, (hélas ! il n'est plus) avait prié ici pour moi, alors élève du collège de Sainte-Anne. Six ans plus tard, le 4 juin 1882, j'avais célébré ici même ma première messe... Moment ineffable, jour inoubliable de bonheur et de sainte allégresse ; oh ! il me semblait aujourd'hui te ressaisir et te savourer encore !.... Même je revoyais un à un les témoins de ces douces joies sacerdotales : Mgr Blais, Mgr Labrecque, MM. les abbés L.-A. Pâquet, H. Gouin, D. Pelletier et le R. P. A. Lemieux, rédemptoriste, alors à Rome, et accourus à Saint-Pierre, pour m'honorer de leur présence et partager mon bonheur. Au surplus, lors de mon premier séjour dans la Ville Eternelle, j'étais venu si souvent, avec mes confrères du Collège Romain, m'agenouiller sur cette tombe bénie, dont l'éloignement faisait tant gémir autrefois saint Jean-Chrysostome !

Vraiment il n'en fallait pas davantage pour m'émouvoir profondément et m'attendrir jusqu'aux larmes..... Et je restai là longtemps, en prières, oubliant que la Confession de Saint-Pierre n'est pas seulement un lieu saint, mais un monument d'art, remarquable par sa beauté, sa richesse, sa splendeur.

La crypte est précédée d'un vestibule tout étincelant de marbre précieux. Au bas des degrés qui y conduisent se trouve le tombeau de Pie VI. Il est bien à sa place parmi le cortège de martyrs qui entourent le crucifié du Janicule. Sa statue agenouillée est l'un des plus beaux ouvrages de Canova....

Autour de la balustrade qui protège la Confession, s'épanouissent des palmiers d'airain chargés de quatre-vingt-neuf lampes qui sans cesse veillent ardentes autour du saint tombeau.

Regardez maintenant le superbe baldaquin doré qui surmonte l'autel papal, placé au milieu de la coupole et sur le corps de saint Pierre. Les colonnes torses et dorées qui le soutiennent ont trente-quatre pieds de hauteur. Elles sont, paraît-il, remplies d'ossements de martyrs. Aux angles sont quatre anges debout et quatre consoles renversées qui, se réunissant dans le milieu, supportent un globe couronné d'une croix. Bref, la hauteur totale du monument est de quatre-vingt-six pieds.

Mais si le Bernin a la gloire d'avoir fait ce chef-d'œuvre, Michel-Ange revendique l'honneur autrement plus grand d'avoir élevé la majestueuse coupole. Sa hauteur et sa masse ne le cédant qu'aux pyramides d'Egypte, on dirait une construction titanesque : " c'est le Mont-Blanc des édifices ! " A voir sa légèreté, on

croirait, dit Boulfroy, que des mains invisibles le soutiennent dans les airs, tant il est svelte et gracieux, malgré ses énormes proportions. — A l'intérieur la coupole étincelle de mosaïques, radieuses peintures à fond d'or représentant les anges, les saints, la Trinité, toutes les hiérarchies du ciel. De ces hauteurs vertigineuses, la cour céleste semble s'incliner vers la terre et contempler avec amour le tombeau du prince des apôtres. "La coupole de Saint-Pierre, a écrit Ozanam, est le diadème de la Papauté suspendu entre la terre et le ciel. Des mers qui baignent la côte d'Italie, on aperçoit en passant ce dôme colossal. D'autres fois, du haut des collines voisines, on voit le soleil se coucher derrière lui : emblème admirable de cette institution que nous voyons toujours debout et immobile, tandis que nous passons sur les flots du temps, et sur laquelle se couchera encore le dernier soleil de l'humanité."

Il faut aussi aller voir une autre merveille, au chevet même de la basilique : la chaire de saint Pierre. C'est un superbe monument de bronze doré, en forme de siège, et que soutiennent les belles et grandes statues des plus illustres Docteurs de l'Eglise : saint Athanase et saint Jean-Chrysostome, saint Ambroise et saint Augustin. Cette enveloppe de bronze recouvre la chaise curule du sénateur Pudens, devenue le siège, la *chaire* de Pierre, d'où l'apôtre enseignait, prêchait et

administrait les sacrements à ses chers néophytes qui ne craignaient plus, après cela, d'empourprer de leur sang leur robe blanchie la veille dans les eaux du baptême. De chaque côté de la chaire s'élève un mausolée. A droite, celui d'Urbain VIII est un chef-d'œuvre du Bernin. A gauche, celui de Paul III est non moins remarquable : on reconnaît la main de Michel-Ange.

Mais il est impossible de donner ici une description détaillée de ce monde de merveilles que renferme la basilique vaticane. Saint-Pierre, voyez-vous, est à la fois une nécropole et un musée : tombeaux des papes, statues des évangélistes et des fondateurs d'ordres, mosaïques, bas-reliefs ou inscriptions ; bref, " toute l'histoire de l'Eglise est là, écrite en caractères indélébiles, sculptée en marbre, coulée en bronze, fixée dans d'admirables peintures, gravée en lettres immortelles par le talent, le génie, la reconnaissance, l'amour et la foi."

Au moment de sortir, quand je repassai près de la Confession, je me rappelai cette réflexion, si touchante et si juste, du marquis de Ségur : " Après le sépulcre du Sauveur, il n'en est point de plus glorieux que le sépulcre de saint Pierre. Je dirai plus, en exécution de la parole mystérieuse de Jésus-Christ à ses disciples : " Vous ferez de plus grandes choses que moi-même," le tombeau du prince des apôtres est entouré de plus

LÉGENDE

En arrivant par la Voie Douloureuse près de l'emplacement du Prêtoire de Pilate on voit devant soi, à cheval sur la même Voie, un grand arc : c'est l'

Arc de l'Ecce Homo.—D'après une Tradition, vieille de plusieurs siècles, c'est du haut de cet Arc que Pilate montra Notre Seigneur au peuple, après l'avoir fait cruellement flageller, croyant par cet acte de barbarie exciter enfin la compassion des juifs mutinés.

Evangile selon St. Jean, Ch. XIX.

...4. Pilate sortit donc de nouveau et leur dit : Voici que je vous l'amène, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime.

5. Jésus donc sortit, portant une couronne d'épines, et un manteau d'écarlate, et Pilate leur dit : Voilà l'homme : Ecce Homo !

Cet Arc se composait autrefois d'un arc central et de deux arcs collatéraux, mais celui du côté Sud a complètement disparu.

L'Arc central, autrement dit de l'Ecce Homo, conservé en entier, a le pied-droit Nord enchâssé dans l'église de l'Ecce Homo, appartenant aux Dames-de-Sion.

Notre gravure montre l'intérieur de cette Eglise.

L'Arc collatéral Nord encadre l'Autel, et l'on aperçoit, au-dessus, mais en arrière, au fond du Sanctuaire, une magnifique statue en marbre blanc, représentant Notre Seigneur, couronné d'épines !

LE SANCTUAIRE DU COURONNEMENT D'EPINES.

de splendeurs humaines que celui de son divin Maître. Le dôme qui le recouvre est la merveille et l'étonnement des âges. De toutes les pierres, de toutes les colonnes, de tous les tombeaux de la basilique, il sort un parfum d'éternité ; la majesté des siècles chrétiens y réside, et l'on croit y entendre la triple voix du génie, de la puissance et de la sainteté chanter incessamment l'éternel *Magnificat* de l'Eglise triomphante."

O Roma felix !

***

Le 21 janvier, les Romains célébraient avec joie et avec enthousiasme la fête de l'une de leurs patronnes les plus illustres et les plus vénérées : sainte Agnès, jeune vierge de 13 ans, martyrisée sous Valérien.

Dans l'église qui lui est dédiée, à la place Navone, une foule de pieux pèlerins a visité la crypte où l'héroïque jeune fille fut brutalement renfermée. Au pied de l'escalier, à main gauche, voici une petite salle où un ange apparut pour la consoler et la défendre ; au fond, à main droite, nous trouvons deux autres pièces, dont la première fut sa prison, et la seconde, celle même où elle a été égorgée et brûlée.

Sous ces voûtes tout embaumées des parfums de la virginité d'Agnès, on aime à relire les admirables pages que le grand évêque de Milan a consacrées à la louange de l'angélique enfant.

"On rapporte, écrit saint Ambroise, qu'elle avait treize ans quand elle souffrit le martyre. Cruauté détestable du tyran, qui n'épargne pas un âge si tendre ; mais, plus encore, merveilleuse puissance de la foi qui trouve des témoins de cet âge ! Y avait il place en un si petit corps pour les blessures ? A peine le glaive trouvait-il sur cette enfant un lieu où frapper ; et cependant Agnès avait en elle de quoi vaincre le glaive.

"A cet âge, la jeune fille tremble au regard irrité de sa mère ; une piqûre d'aiguille lui arrache des larmes, comme ferait une blessure. Intrépide entre les mains sanglantes des bourreaux, Agnès se tient immobile sous le fracas des lourdes chaînes qui l'écrasent ; ignorante encore de la mort, mais prête à mourir, elle présente tout son corps à la pointe du glaive d'un soldat furieux. La traîne-t-on, malgré elle, aux autels, elle tend les bras au Christ, à travers les feux du sacrifice ; et sa main forme, jusque sur les flammes sacrilèges, ce signe qui est le trophée du Seigneur victorieux. Son cou, ses deux mains, elle les passe dans les fers qu'on lui présente ; mais on n'en trouve pas qui puisse serrer des membres si petits !....

"Tous étaient en larmes ; elle seule ne pleure pas. On s'étonne qu'elle prodigue si facilement une vie qu'elle n'a pas encore goûtée ; qu'elle la sacrifie comme si elle l'eût épuisée !.....

"Quelles terreurs n'employa pas le juge pour l'intimider! Que de caresses pour la gagner! Combien d'hommes la demandèrent pour épouse! Elle s'écrie: "*La fiancée fait injure à l'époux, si elle se fait attendre. Celui-là m'aura, seul, qui, le premier, m'a choisie. Que tardes-tu, bourreau? Périsse ce corps que peuvent aimer des yeux qze je n'agrée pas!...*

"Elle se présente, elle prie, elle courbe la tête. Vous eussiez vu trembler le bourreau, comme si lui-même eût été condamné. Sa main était agitée, son visage était pâle sur le danger d'un autre, pendant que la jeune fille voyait, sans crainte, son propre péril..... Voici donc, dans une seule victime, un double martyre: l'un de chasteté, l'autre de religion. Agnès demeura vierge, et elle obtint le martyre."

Cependant, ce n'est pas ici qu'il faut chercher ses précieuses reliques. Car, aussitôt après son supplice, ses parents transportèrent son corps dans leur domaine de famille, sur la Voie Nomentane. Aujourd'hui une superbe basilique, appelée Sainte-Agnès-hors-les-murs, conserve encore son tombeau. Ici, comme dans la ville, la fête patronale y est belle, grandiose, et se termine par une gracieuse cérémonie dont je veux vous entretenir: la bénédiction de deux petits agneaux.

***

Il est à propos d'en retracer l'origine. Huit jours après la mort de l'illustre martyre, comme ses parents veillaient à la grotte de son sépulcre, ils voient — ô prodige ! — au sein d'une vive lumière, tout un chœur de vierges, revêtues de cyclades tissées d'or. Agnès tenait la place d'honneur, et, à sa droite, se trouvait un petit agneau blanc comme neige....

Or, en souvenir de cette vision, on bénit ici, chaque année, à la fête de sainte Agnès, deux petits agneaux, dont la laine sert à confectionner les *palliums* (écharpes blanches) destinés à certains dignitaires ecclésiastiques.

Cette année, j'ai eu le bonheur de suivre cette cérémonie, de point en point, au milieu d'une affluence d'étrangers extraordinaire. A l'issue de la messe pontificale, le clergé sort processionnellement de la sacristie pour entrer dans le sanctuaire. La marche est ouverte par des clercs portant des flambeaux, l'encensoir et le bénitier ; viennent ensuite deux ecclésiastiques tenant chacun sur leurs bras un riche coussin de damas rouge, orné de franges d'or, sur lequel est mollement couché un petit agneau blanc, la tête couronnée de roses, et tout le corps parsemé de rosettes en ruban rouge. Ces deux agnelets, avec les coussins, sont placés sur l'autel, l'un du côté de l'Evangile, l'autre du côté de l'Epitre. L'abbé, mitré et revêtu de la chape, monte à l'autel avec le diacre et le sous-diacre.

Et, pendant qu'à l'orgue on exécute un morceau avec accompagnement de harpe, le célébrant récite les prières du Pontifical, jette de l'eau bénite sur les charmants petits agneaux, et les parfume de l'odeur de l'encens. Le même jour, on les présente au Souverain Pontife qui les bénit de nouveau et les renvoie au monastère de Sainte-Cécile. Ces bonnes religieuses en prennent soin, et plus tard, avec la laine de ces intéressants agnelets, elles font les palliums.

***

Le jubilé épiscopal de Sa Sainteté Léon XIII, déjà si brillant sous tant de rapports, reçoit un nouveau lustre, un nouvel éclat des nombreuses béatifications qui ont lieu cette année. Il y en a six d'inscrites. Deux d'entre elles sont déjà des faits accomplis : la béatification du vénérable serviteur de Dieu François-Xavier Bianchi, des clercs-réguliers barnabites, et celle du Vénérable Gérard-Majella, frère lai, profès de la congrégation du Très-Saint-Rédempteur.

Que j'aimerais à vous faire connaître, ne fût-ce qu'à grands traits, la vie, les héroïques vertus, les miracles de ces nouveaux bienheureux ! mais le temps et l'espace me manquent. A peine puis-je rappeler les rites sacrés de leur glorification.

Depuis la sacrilège invasion de Rome, les Béatifica-

tions et les Canonisations ont lieu non plus dans Saint-Pierre, mais dans la salle de la *Loggia*, qui s'étend au-dessus du vestibule de la basilique. Dans notre pays et ailleurs aussi, cette salle ferait une magnifique cathédrale. Quelle richesse de décorations et quelle profusion de lumières ! Toutes les parois et la voûte scintillent de mille feux, à part une centaine de lustres disséminés dans la nef. Dans la lunette, au fond du sanctuaire, sur une draperie couleur d'azur et parsemée de fleurs de lis en or, se détache le grand tableau de la glorification du bienheureux. On a figuré tout autour les clartés du paradis. En un mot, le coup d'œil est ravissant, grandiose, féerique....

Il était neuf heures et demie, le dimanche, 22 janvier, quand Mgr C.-O. Gagnon, secrétaire des archives, à Québec, MM. les abbés Raymond Casgrain, membre de la Société Royale du Canada, et René Casgrain, curé de Saint-Colomban de Sillery, ainsi que moi, nous pénétrons dans ce temple éblouissant, image du ciel. Bientôt arrive le cortège des Emes Cardinaux, suivi de dix-neuf archevêques et évêques, des supérieurs et procureurs-généraux des divers ordres religieux, ainsi que des chanoines de Saint-Pierre. Quand tous ces dignitaires eurent pris place au chœur, le premier sacriste de la basilique vaticane monta à l'ambon et lut le décret de béatification.

Puis, au moment où l'évêque célébrant entonnait, au pied de l'autel, le *Te Deum* d'actions de grâces, le voile qui recouvrait l'image du bienheureux, tombe : c'est l'*apothéose !*.... Et le serviteur de Dieu, environné d'anges, nous apparaît tout à coup s'élevant au ciel, couronné de lumière et de gloire ! !

Ce dévoilement du tableau est un vrai coup de théâtre. Nous nous sentons remués, saisis, ravis à nous-mêmes.... Les yeux avidement attachés sur le bienheureux, nous le suivons d'esprit et de cœur jusque dans les splendeurs de la Jérusalem céleste, avec des chants qui semblent un écho des concerts angéliques !

En ce moment solennel, quel est celui d'entre nous qui n'a pas redit avec une foi vive et une vive espérance cette touchante strophe : " *Æternâ fac cum sanctis tuis in gloriâ numerari ?* " " Faites, ô Seigneur, qu'un jour nous soyons réunis à vos saints dans l'éternel séjour de la gloire ! "....

Oh ! qu'une béatification est une fête radieuse, émouvante, incomparable, divine ! Aussi bien un puissant chœur de cent artistes en rehaussait l'éclat. La messe, comme le *Te Deum*, a été exécutée avec un entrain, un brio ravissant.

Dans l'après-midi, nous revînmes au Vatican, car le Saint-Père, suivant l'usage, devait se rendre à la *Loggia* pour y prier devant l'image et les reliques du bienheu-

reux. A quatre heures, la salle était littéralement remplie. Soudain il se fait un mouvement dans la foule. On venait d'apercevoir la garde suisse, la garde palatine et la garde noble. Bientôt après, une immense acclamation retentit : " Vive Léon XIII ! Vive le Pape-Roi ! Vive le Pape, roi de Rome ! "... Et l'on voit en effet Léon XIII s'avancer lentement et bénir la sympathique assemblée. Entre-temps, les mêmes acclamations recommencent avec une intensité croissante. L'élan était irrésistible. Jamais, dit-on, depuis la captivité du Pape, on n'avait été témoin, au Vatican, d'un pareil enthousiasme. Tel, autrefois, l'hosanna des Hébreux saluant l'entrée triomphale de Jésus-Christ à Jérusalem.

Cependant, arrivé dans le chœur, le Saint-Père vient s'agenouiller au *faldistorium*, où il reste pendant une demi-heure profondément absorbé dans la prière. Alors, tous ensemble, nous récitons le rosaire, heureux d'unir nos faibles invocations à celles de Léon XIII, et d'alterner avec lui !

A la bénédiction du Saint-Sacrement, c'est le Souverain Pontife qui bénit l'encens et vient chaque fois, au pied de l'autel, encenser l'ostensoir d'or. Tout le monde a remarqué l'aisance et la souplesse de sa démarche. Nous avions peine à en croire nos yeux. Ne vous figurez pas un vieillard courbé, voûté et marchant

avec difficulté ! Au contraire. Son allure est légère, dégagée...Ah ! Dieu veille sur son Pontife !

Est-il besoin d'ajouter qu'au sortir de la salle, Léon XIII reçut une ovation encore plus enthousiaste que la première ? Comme son cœur de Pontife et de Roi dut tressaillir d'émotion et de sainte allégresse !

***

La santé excellente et la vigueur extraordinaire de l'auguste vieillard du Vatican font bien des heureux. Depuis deux mois, Sa Sainteté accorde tous les jours, et pendant plusieurs heures consécutives, une série ininterrompue d'audiences. Hier, l'infatigable Pontife a reçu, dans la basilique de Saint-Pierre, le premier groupe des pèlerins italiens (de l'Italie méridionale). Ils étaient bien dix mille. Léon XIII les a tous admis, après la messe, au baisement du pied, et leur a fait distribuer à chacun une médaille d'argent commémorative. La cérémonie a duré sept heures. Après la *retraite des Dix Mille*, qui se fit en bon ordre, les Italiens du Nord, tout aussi nombreux, eurent leur tour, aujourd'hui même.

Le 19 janvier, le Pape a créé quatorze cardinaux : c'est le plus grand nombre qui aient été élus dans le même consistoire. Trois jours après, huit d'entre eux, parmi lesquels S. E. le cardinal Persico (bien connu à

Québec), S. E. le cardinal Logue (Primat d'Irlande), S. E. le cardinal Vaughan (archevêque de Westminster), ont reçu le chapeau cardinalice.

Ce jour-là, à dix heures et demie, au milieu du silence le plus profond, voici les membres du Sacré Collège qui font leur entrée solennelle dans la Salle Royale du Vatican. Tous les yeux se portent vers la Chapelle Sixtine. Puis un cri formidable éclate : "*Evviva! Evviva il Papa-Re!*" — "Vive! Vive le Pape-Roi!..."

Et le Pape, porté sur la *Sedia gestatoria*, nous apparaît dans toute la beauté, la splendeur, la majesté de sa triple royauté. Sa main se lève pour nous bénir : nous nous inclinons ; mais bien vite, nous relevons nos fronts pour contempler encore et plus longtemps cet auguste vieillard dont le regard vif et profond, dont l'intelligence toujours jeune, dont toute la physionomie enfin révèlent une force, une puissance merveilleuse. Après la cérémonie, qui dure une heure et demie, le Souverain Pontife se lève. Et de son trône, auprès duquel S. G. Mgr Bégin, coadjuteur de l'Eme cardinal-archevêque de Québec, occupait une place d'honneur, le Saint-Père, d'une voix forte, sonore, vibrante, donne la bénédiction apostolique. L'émotion gagnait tous les cœurs. Et elle éclata de nouveau en *vivats* indescriptibles quand Léon XIII, repassant avec le même cérémonial de tout à l'heure, au milieu de nos rangs, daigna nous sourire et nous bénir encore.

Pas un souverain couronné ne mérite ni ne commande le respect, l'amour, l'admiration, l'enthousiasme, comme le noble et immortel prisonnier du Vatican !

***

Nous sommes en plein carnaval, et, suivant un usage *antique et solennel*, les descendants de Romulus s'en donnent à cœur-joie, à bouche que veux-tu ! Le carnaval à Rome, oh ! c'est une affaire. L'antique proverbe en fait foi : *Il santo Natale, la Pasqua ed il santissimo carnavale*, c'est-à-dire : le saint jour de Noël, Pâques, et le très saint carnaval !....Avouons que la dernière révolution l'a gâté tant soit peu.

Quoi qu'il en soit, *Don Carnavale* a extérieurement bonne mine. "Rien de joli comme la longue rue du Corso garnie de gradins, les balcons tendus de draperies, et une foule serrée le long des trottoirs....De longues files de voitures circulent de la Place du Peuple au palais de Vénise. Le carnaval à Rome, c'est un bombardement général ; les projectiles sont les *confetti*, bonbons en plâtre qu'on se lance à tours de bras, et qui, en s'écrasant sur les habits, couvrent les combattants d'un nuage de plâtre, au bruit des cris joyeux, des lazzis et d'un tumulte général.... De balcon à balcon, c'est une petite guerre amusante, mêlée de bavardages et d'éclats de rire."

Parcourez la ville, ce n'est que mascarades partout.

Chez nous, les *Mardi-gras* comme les *Mi-carêmes*, ne se pavanent qu'un jour et en petit nombre. Ici, ils circulent librement dans les rues pendant une quinzaine de jours, et sont *légion*.... Bref, la Ville Eternelle présente alors l'aspect le plus bizarre, sans perdre néanmoins son caractère dominant :

Veuve du Peuple-Roi, mais Reine encore du monde

HUITIÈME LETTRE

Sa Grandeur Monseigneur L.-N. Bégin au Vatican — Le Vatican — La Prison Mamertine — Le Forum.

Rome, le 27 janvier 1893.

Ce matin, je rencontre, sur la Place de la Minerve, Mgr C.-O. Gagnon, MM. les abbés Raymond et Réné Casgrain. " A la bonne heure, me disent-ils en souriant, nous vous cherchions. S. G. Monseigneur Bégin a une audience du Saint Père, à midi, et vous êtes du *petit nombre des élus*, — des invités ! "

Ravi de cette faveur inattendue, je me joins sans façon à ces aimables compatriotes pour faire ample provision de chapelets, de médailles, de statues, de crucifix, etc.

A onze heures et demie, un coupé devait arrêter au

Séminaire français pour me conduire au Vatican, l'audience étant fixée à midi. Je ne sais, hélas ! par quel malentendu, la voiture ne vint pas : ce fut mon quart d'heure de Rabelais !....

Fallait-il pour si peu manquer l'occasion de voir le Pape ?.... Pas possible ; allons ! débrouillons-nous.

Il était onze heures et trois-quarts. Je saute dans un fiacre et cours en toute hâte au Vatican.

Seulement, pourrais-je franchir la porte du Palais Pontifical et la haie formidable des *Suisses*, seul, *tout fin seul*, n'ayant même pas la carte de Mgr Bégin ?.... Essayons toujours. Prenant mon courage à deux mains, je prodigue de profonds saluts aux gardes de la porte de bronze et me lance bravement à l'assaut.... Je passe ! A dix pas, je rencontre un brave *Suisse* que je connaissais, et lui raconte mon aventure : " Oh ! fait-il en riant, de ce train-là, vous arriverez bien ; passez par ici." Au deuxième escalier, *midi* sonnait. *Midi !* ... — Je demande à un garde-noble : " Où sont, Signor, les appartements de Sa Sainteté ? " — " Encore deux escaliers, Monseigneur." — Tiens, me dis-je à moi-même, courage, *Monseigneur ;* ça va bien !...

Là-haut, je fais irruption dans une grande salle où d'autres *Suisses*, — ceux-là en habit rouge comme des cardinaux, — se lèvent, s'il vous plaît, pour saluer

Monseigneur. J'accoste leur chef et lui débite à brûle-pourpoint un petit discours italien dans lequel je fais vivement sentir à Sa Seigneurie que S. G. Mgr Bégin, coadjuteur de S. Em. le cardinal Taschereau, de Québec, m'appelle *subito* à son audience. — " *Favorisca, Monsignor.*" " Qu'il vous plaise d'avancer, Monseigneur !" et il s'empresse de me conduire lui-même à l'anti-chambre des appartements privés de Sa Sainteté. Par bonheur, j'y trouve tous mes compagnons, arrivés dix minutes auparavant, et qui éclatent de rire, à l'audition de mon aventure tragi-comique.

Cependant, Mgr Bégin était déjà aux pieds de Léon XIII. Il remettait au Souverain Pontife, à l'occasion de son jubilé épiscopal, une adresse de félicitations, de la part de l'Em. cardinal Taschereau et de tous les évêques de la province ecclésiastique de Québec. Sa Grandeur a également offert à Sa Sainteté un exemplaire richement relié des *Noces d'Or de S. Em. le cardinal Taschereau*, — compte-rendu des grandes fêtes du mois d'août dernier à Québec, pour célébrer le cinquantième anniversaire de l'ordination sacerdotale du premier cardinal canadien.

A midi vingt-minutes, on vient nous chercher pour entrer enfin dans le cabinet de travail du Souverain Pontife, où Sa Sainteté nous attendait avec Mgr Bégin.

Mgr Gagnon et M. Raymond Casgrain battent la

marche ; je les suis avec M. Réné Casgrain, puis à la file, MM. Joseph et Hercule Gignac, ainsi que M. McGinty, curé de Holy-Cross (San Francisco). Arrivés après les trois génuflexions d'usage aux pieds de l'auguste Vieillard, Mgr Bégin présente Mgr Gagnon : " Très Saint Père, Mgr Gagnon, secrétaire-archiviste de Québec, a rendu de grands services en compilant, de concert avec Mgr Têtu, les mandements des évêques de Québec." — " Jusqu'où remontez-vous ? demande Léon XIII. — " Jusqu'à Mgr de Laval, premier évêque de Québec... " — " Le même, ajoute Mgr Bégin, que Votre Sainteté a déclaré Vénérable."— " Est-il question aussi des affaires religieuses de Montréal ? " — " Très certainement, Saint-Père, répond Mgr Gagnon ; la création du diocèse de Montréal étant relativement récente, l'histoire de ce pays se rattache à celle de Québec." — " Et puis, s'agit-il également de Chicoutimi ? " (Le Pape a prononcé *Kicoutimi*). — " Oui, Saint Père, pour la même raison ; Chicoutimi est un démembrement de l'archidiocèse de Québec." — " C'est vrai, dit Léon XIII, Québec a été démembré.... Enfin, combien de volumes avez-vous publiés ? " — " Six, Très Saint Père. " — " Hé bien ! continuez, continuez."

" Voici à vos pieds, Très Saint Père, M. l'abbé Raymond Casgrain, notre éminent écrivain, qui, depuis plus de vingt-cinq ans, s'occupe de l'histoire de l'Eglise canadienne." — " Très bien, très bien !... Avez-vous

consulté les archives du Vatican ?" — " Nous avons commencé, et nous continuons nos recherches," reprend M. Casgrain.

" Cet autre prêtre est M. Réné Casgrain, curé de Sillery, qui, avec tous ces messieurs, vient assister à votre jubilé épiscopal." — J'étais le quatrième : " C'est M. l'abbé Dupuis, professeur de théologie, au collège de Lévis." Et alors, pendant que le Saint Père me bénissait, je baisais la mule papale, puis sa main que je tenais dans la mienne...

Mgr Bégin continue : " Voici deux frères, les messieurs Gignac ; ils viennent terminer leurs études sacrées à Rome." — " Ah ! s'écrie Léon XIII, vous venez étudier à Rome ?" " Oui, Très Saint Père, répond M. J. Gignac, nous suivons les cours du Séminaire Pontifical." Et le Pape, les caressant avec bonté : " Très bien, très bien !" fait-il. — " Enfin, dit Mgr Bégin, permettez que je présente à Votre Sainteté M. l'abbé McGinty, curé de Holy-Cross, à San Francisco, un excellent curé." " Alors, reprend Léon XIII, vous appartenez à Mgr l'archevêque Allemaney ?" — " Pardon, Saint-Père, il est mort, il y a déjà quelque temps. Notre Ordinaire aujourd'hui est Mgr Riordan."

En ce moment commence la série de bénédictions de nos objets de piété. M. l'abbé Réné Casgrain sollicite, entre autres faveurs, une indulgence spéciale pour un

grand crucifix à faire vénérer le Vendredi Saint, dans sa paroisse. — " C'est bien, dit le Pape, j'accorde une indulgence de cent jours." Puis, touchant chacun de nos articles de dévotion : " Je bénis tout et accorde les indulgences apostoliques. " — Encouragé par tant de bienveillance, je m'adresse à Sa Sainteté : " Très Saint-Père, veuillez, s'il vous plaît, appliquer à ces trois crucifix l'indulgence de la bonne mort, *pro omnibus moribundis*, et aussi les indulgences du chemin de la Croix. " — " Pour les malades alors," interrompt le Souverain Pontife. — " Parfaitement, Très Saint-Père." — " Très bien," fait Léon XIII, en les touchant. — Enfin, mettant le comble à notre joie : " Je bénis tous vos parents, vos communautés religieuses, toutes vos intentions. *Ecrivez à vos familles* que le Pape les bénit toutes en vous bénissant. "

Nous nous inclinons sous la main du bien-aimé Pontife qui prononce à haute voix la formule sacrée.

Au moment du départ — pardonnez-moi ce dernier détail — je demande une autre faveur : " Très Saint-Père, je Vous prie de bénir spécialement le collège de Lévis, où j'ai été longtemps professeur de théologie." Et Léon XIII, me regardant avec une bonté ineffable, pose la main longtemps sur mon front, et dit : " Accordé, accordé au collège."

Le mot de la fin. — Comme nous nous retirions, Sa Sainteté se tournant vers Mgr Bégin : " Venez encore

me voir. Après cinq heures du soir, venez me voir, *quand vous le voudrez, quand vous le voudrez.*"

Quel honneur pour le coadjuteur de S. E. le cardinal Taschereau ! Car le privilège de voir le Pape, *quand on le veut*, est précisément celui des cardinaux.

Non, nous n'oublierons jamais les suaves émotions de cette mémorable journée. Vous le voyez, à la majesté du *Souverain*, Léon XIII unit admirablement la bonté, la condescendance du *Père* commun des fidèles. Et, d'un autre côté, sachons le proclamer bien haut, à la vénération toujours grandissante de l'Eglise et du monde envers cet auguste vieillard du Vatican, viennent se joindre l'admiration, l'étonnement qu'excitent à bon droit et son intelligence toujours si lucide, et sa mémoire vraiment prodigieuse, et l'éternelle jeunesse de cet esprit supérieur.... Je m'arrête, me souvenant de cette profonde parole de Bossuet : " *La louange pâlit auprès des grands noms.*"

***

Le Vatican est aujourd'hui la demeure permanente du Vicaire de Jésus-Christ. Avant l'invasion piémontaise, le Quirinal était la résidence habituelle des Papes. Mais, en 1870, Victor-Emmanuel s'en est brutalement emparé, reléguant le Souverain Pontife au Vatican, d'où il ne sort plus. On affirme cependant que l'usurpateur dormait mal au Quirinal !...

Quoi qu'il en soit, le Vatican, construit à diverses époques, est moins un palais qu'une réunion de palais, auxquels ont mis la main des architectes comme San Gallo, Bramante, Michel-Ange, le Bernin. Il mesure 1080 pieds de longueur, et 720 de largeur. Outre d'immenses salles, des chapelles, des galeries, on y compte 11,000 chambres.

La Chapelle Sixtine appelle tout d'abord l'attention. Le *Jugement dernier*, de Michel-Ange, en est le principal ornement. Quel réalisme dans cette fresque !

" Aucune œuvre peut-être n'a soulevé tant de critique, ni suscité tant d'éloges. C'est le produit d'une imagination fantastique en proie à un délire sublime ; c'est la création d'un puissant esprit hanté par les visions de l'éternité. La lecture assidue de la *Divine comédie*, les sanglantes tragédies dont l'Italie était alors le théâtre, avaient rempli le cœur de Michel-Ange de sombres harmonies. En lisant l'épopée du Dante, il dessinait en marge les scènes que chantait le poète gibelin, pour les reproduire ensuite sur les murs de la Chapelle Sixtine. C'est là qu'il a pris les couleurs de sa palette, et, en le contemplant, on croirait entendre l'écho de la malédiction divine : *Lasciate ogni speranza*, laissez toute espérance ! "

Cette page grandiose et terrible à la fois est la traduction originale du *Dies iræ*" moins les stro-

phes qui chantent la miséricorde et le pardon : *Pie Jesu, domine, dona eis requiem !*

Malgré tout, le *Jugement dernier* est une œuvre magistrale, imposante, sublime, inimitable. Michel-Ange le savait plus que tout autre ; aussi, gare aux téméraires contradicteurs, — qu'ils fussent des Zoïles ou même des Aristarques !

L'un d'eux, Blaise de Césène, subit un châtiment exemplaire, *éternel*. Maître des cérémonies du Sacré-Palais, il accompagnait un jour, à la Chapelle Sixtine, Paul III, qui était venu voir le tableau encore inachevé. Scandalisé, le signor Blaise se permit de dire que cet ouvrage figurerait mieux dans une auberge que dans une chapelle. Le propos, on ne sait comment, parvint aux oreilles de l'artiste. Sa vengeance fut éclatante, terrible. Ainsi, au beau milieu d'un horrible groupe de damnés, Michel-Ange dessina malicieusement le portrait du critique, avec des oreilles d'ânes, et le corps enlacé d'un serpent monstrueux.

Furieux à son tour, le prélat s'en plaignit amèrement au Pontife. — " Où êtes-vous placé ? " demande le Pape." — " Dans l'enfer, Très Saint Père." — " Si Michel-Ange vous avait mis en purgatoire, réplique Paul III en souriant, j'aurais pu par mes prières vous en délivrer, mais en enfer, je ne puis rien, *in inferno nulla est remissio !* "

Et voilà comment Blaise y est encore, sans plus de *cérémonies !...*

Allons aux *Loges de Raphaël* qui occupent l'aile droite du Vatican.

Selon Madame de Staël, Raphaël est le peintre de l'Evangile comme Michel-Ange est le peintre de la Bible. Elle a raison. Buonarroti, " un Titan par l'audace et la force," devait exceller à rendre la Loi de Justice, Sanzio, " le divin jeune homme," à exprimer la Loi de Grâce. Et pourtant lui aussi, dans une série de cinquante tableaux qui ornent les *Loges*, a admirablement illustré l'Ancien Testament, depuis la Genèse jusqu'à l'Evangile : c'est " La Bible de Raphaël."

Mais les figures font place à la réalité ; voici, dans la dernière travée, la Crèche, l'Adoration des Mages, le Baptême de Notre-Seigneur, et la Cène, d'une si belle et si touchante exécution.

Encore un pas, et nous arrivons aux *Stanze* ou Chambres de Raphaël.

" C'était en 1508, Raphaël n'avait que vingt-cinq ans. En entreprenant ce vaste travail, la pensée du jeune artiste, pas plus que son pinceau, n'allait au hasard... Le peintre voulait manifester sous ses divers aspects le développement de la raison humaine, connaissant Dieu par la *Théologie*, cherchant les secrets de la nature et de l'âme par la *Philosophie*, s'élevant

par la *Poésie* au-dessus des réalités terrestres, enfin réglant les intérêts du monde et les relations des hommes par la *Jurisprudence*. Telles étaient les données abstraites qu'il s'agissait de rendre sensibles aux yeux, et que Raphaël a su traduire sous les formes les plus séduisantes et les plus expressives à la fois."

Quel poème sublime et que ne pouvons-nous l'examiner en détail !

Signalons, dans la Pinacothèque, une salle qui compte 47 tableaux de premier ordre, la *Transfiguration*, qui est " la plus haute expression du génie de Raphaël et la dernière limite de l'art humain," au dire de certains auteurs.

Arrêtons-nous aussi devant la *Communion de saint Jérôme* du Dominiquin. Qui le croirait ? Elle ne fut payée à l'artiste besogneux que deux cent cinquante francs. C'est vrai. Mais les experts du Louvre l'estimèrent cinq cent mille francs.

" Ce tableau a un grand mérite de coloris, mais il est surtout remarquable par les attitudes et l'expression des divers personnages. On a critiqué avec raison la nudité du saint, mais d'ailleurs quelle tendresse divine, quelle sainte impatience dans ce regard mourant ! Comme cette poitrine se dilate et se gonfle à la vue du Bien-Aimé ! *Sitivit anima mea ad Deum fortem vivum.* Ce n'est plus aujourd'hui cet homme plein de force et

d'éloquence qui, naguère, à Rome, foudroyait l'hérésie ; il s'est enseveli dans les déserts, y a consumé sa vieillesse dans les austérités de la pénitence, et, sa dernière heure approchant, il a voulu se faire porter à l'église pour y recevoir au milieu de ses frères le Viatique du grand voyage d'où l'on ne revient plus. Le contraste si frappant des suprêmes défaillances du corps et des saintes ardeurs de l'âme fait tout le charme sublime et touchant de cette auguste scène que contemplent des anges au gracieux sourire, en attendant le départ de l'âme du moribond !!..."

Quel incomparable chef-d'œuvre [1] !

Et que dire de la bibliothèque vaticane et des musées ? Le cadre restreint de cette lettre nous permet à peine de jeter un coup d'œil sur les immenses richesses qu'ils renferment.

La Bibliothèque est une vaste salle, divisée en deux nefs par sept pilastres richement décorés de magnifiques peintures. Elle est garnie d'armoires renfermant plus de 50,000 volumes et près de 125,000 manuscrits grecs, latins, italiens, orientaux.

Et, dans les musées du Vatican, outre les chefs-d'œuvre connus de tous, le *Torse du Belvédère*,

1 — Depuis le mois de décembre 1893, la basilique de Québec possède une superbe copie de l'immortel tableau du maître, — don du curé actuel de la basilique, M. l'abbé F.-X. Faguy.

l'*Apollon du Belvédère*, le *Laocoon*, quelles précieuses collections d'objets antiques ! Ici, des camées en or, en argent, en ivoire, des pierres gravées, des outils, des mosaïques ; là, des idoles de toutes sortes, des dieux en bronze, en marbre, en argent et en or.

Mais voici une collection autrement admirable. "Ce sont des calices de pur cristal, des ciboires, des croix de toutes les formes, des lampes antiques, des chalumeaux qui servaient pour la communion du précieux sang, des anneaux, des crosses, et, à côté de ces objets, qui rappellent les plus augustes mystères de notre religion, des peignes, des ongles de fer, des instruments de supplice pour les martyrs. Que d'émotions s'emparent de l'âme en considérant toutes ces reliques précieuses ! Que de saintes et pieuses joies, en contemplant ces vases du sacrifice de la messe, et en songeant qu'ils ont servi aux apôtres et aux premiers prêtres, dans le sang desquels l'Eglise de Jésus-Christ a été fondée ! Quelle famille, quelle nation possède des traditions aussi sacrées, aussi vieilles et aussi invariables que la grande famille catholique ?"... — Il n'y en a pas.

Oh ! c'est à Rome qu'on se sent fier d'être catholique !

Néanmoins, notre joie n'est pas sans mélange. Pourquoi faut-il que le Vatican, cet incomparable sanctuaire des arts, la gloire de l'Eglise et du monde, soit devenu une prison ?...Naguère encore, je visitais

la Mamertine, une autre prison qui fut le *berceau* de la papauté. Veut-on que le Vatican en soit le *tombeau ?* Peut-être. C'est le rêve insensé des méchants. Quelle étrange illusion ! Non, le bras de Dieu ne s'est pas raccourci. Il y a eu, avant les tyrans modernes, d'autres persécuteurs bien plus redoutables. Où sont-ils aujourd'hui ?...Et, pendant que l'Eglise est restée debout, quel a été le sort de ses ennemis ? Le Prophète l'a dit : *Vidi impium superexaltatum et elevatum sicut cedros Libani, et transivi et ecce non erat !*

Or, l'histoire se répète. — En attendant, suivez-moi à la prison Mamertine.

***

Avant de gravir le Capitole, nous passons, au bas des rampes de l'escalier qui y conduit, entre deux lions égyptiens à l'aspect terrifiant. N'ayez crainte, cependant. Leurs horribles mâchoires ne vous broieront pas, c'est sûr. Ces fauves, voyez-vous, sont...en granit noir. Ce n'est pas plus malin que cela.

Je ne réponds pas, par exemple, du loup et de la louve, qui, un peu plus loin, rugissent dans leur cage en fer... Passez votre chemin, mais, chapeau bas ! s'il vous plaît. Car ces personnages sont d'illustre origine. S'il faut en croire les cicérones, ils descendent, *en droite ligne*, de la fameuse louve qui nourrit jadis Romulus et Rémus !

Au sommet du Capitole se dresse la statue équestre de Marc-Aurèle. Michel-Ange était épris de sa beauté ; et l'on se rappelle peut-être l'apostrophe du grand artiste au cheval impérial qu'il avait lui-même restauré : " Marche donc ! "

N'entrons pas au palais du Sénat : la grande voix de Cicéron est muette depuis longtemps.

Ne nous jetons pas non plus au bas de la Roche Tarpéienne, — bien qu'aujourd'hui ce ne soit pas un saut périlleux.

Sur le versant oriental du Capitole, voyez, à main gauche, l'humble église de Saint-Joseph-des-Charpentiers. Elle est précisément bâtie au-dessus de la *Prison Mamertine*, " le plus ancien monument de Rome antique, qui est en même temps le plus ancien monument de Rome chrétienne."

Cette prison remonte au roi Ancus-Martius. Formée de deux cachots superposés, elle est sombre, humide, horrible à voir ; *horrible ?* Non, puisqu'elle a été sanctifiée par la captivité des saints apôtres, Pierre et Paul.

C'est le lieu le plus tragique de Rome.

" Creusé sous le mont Capitolin, cet antre a vu de lugubres tragédies et entendu les imprécations et les cris de rage des héros vaincus : Syphax, Vercingétorix, Catilina, Séjan. Là, mourut de faim le Numide Jugurtha, cet implacable ennemi des Romains. Là furent

étranglés les complices de Catilina, et la nouvelle en fut portée à Cicéron par ce simple mot : "*Actum est*, c'est fait." Ordinairement on retirait de ce sinistre asile, avec des crocs de fer, les malheureux qu'on jugeait sur le point de succomber au désespoir ou à la faim, et on les exposait aux outrages ou à la pitié des passants sur des marches voisines appelées *gémonies*.

"C'est là que, par ordre de Néron, les apôtres Pierre et Paul furent incarcérés comme criminels d'Etat et convaincus, suivant l'expression de Tacite, de haine du genre humain, *odio generis humani*. Ils y demeurèrent neuf mois enchaînés, y convertirent leurs geôliers, et comme ils manquaient d'eau pour les baptiser, une source jaillit miraculeusement du sol, à la prière des saints captifs. Cette fontaine coule encore, et la prison est devenue un oratoire ; on y accède par un escalier taillé dans le roc, et on y vénère la colonne de granit où étaient scellées les chaînes des deux Apôtres....

"Comme la crèche de Bethléem, comme le saint Sépulcre, ce cachot taillé dans le roc est un berceau, et Dieu qui fait naître du grain de blé enseveli dans la terre la moisson dont se nourrit le genre humain, a fait sortir de la prison Mamertine ce grand arbre de la Papauté qui porte, abrite et nourrit tous les hommes de bonne volonté."

Qu'on me permette d'ajouter que j'y ai offert le saint

sacrifice plusieurs fois, sans oublier, au départ, de boire de cette eau miraculeuse, limpide comme le cristal.

***

Le *Forum* est devant nous. Rome en possédait plusieurs. Celui-ci, — le *Forum romanum*, — traversé par la Voie Triomphale, est le plus ancien et le plus illustre de tous. Le peuple-roi y tenait ses assemblées si souvent tumultueuses. L'éloquence païenne y atteignit l'apogée de sa gloire. L'architecture y éleva des monuments dont les superbes fragments nous donnent une merveilleuse idée... Mais le temps, les révolutions, les barbares ont tout renversé.

Quelle désolation !

Partout des ruines éparses, des fûts de colonnes renversées, des débris de sculptures, et, par-dessus tout, un silence de mort effrayant.

On dirait un cimetière !

C'est le cimetière de la grandeur romaine évanouie !

C'est le sépulcre de cette "grande Babylone" dont parle l'Aigle de Pathmos. "Elle est tombée la grande Babylone, elle est tombée !...."

Et sur le socle des dernières colonnes du Temple de Stator, on pourrait écrire, en guise d'épitaphe, ces vers du poète :

Urbs cecidit, de qua si dignum dicere quidquam
Moliar. Hoc potero dicere : Roma fuit.

Poursuivons notre marche.

Voici la colonne de Phocas, les restes du Temple de la Concorde, la Tribune aux harangues — les Rostres — et plus loin l'Arc de Septime-Sévère, en marbre pentélique.

Mais abrégeons.

Pendant cette intéressante excursion, je ressuscitais dans ma mémoire les grands événements qui s'étaient déroulés ici. Le souvenir de Cicéron se présentait naturellement à mon esprit. Sa terrible et foudroyante apostrophe : " *Quousque tandem abutere, Catilina, patientiâ nostrâ ?* " résonnait encore à mon oreille. Sa mort tragique ne m'émouvait pas moins. Hélas ! sa tête sanglante et ses deux mains furent clouées sur les Rostres mêmes.

Puis, en repassant auprès des trois colonnes du Temple de Stator, je me rappelai aussi les beaux vers que leur consacra notre éminent écrivain, M. le juge Routhier :

Quand la nuit déployait ses splendeurs éternelles,
J'ai souvent admiré, sur le Forum romain,
Trois colonnes, debout, comme trois sœurs jumelles
Qui, regardant les cieux, se tiendraient par la main.

Distinctes, mais joignant leurs têtes solennelles,
Comme une trinité sur le bord du chemin,
Au touriste rêveur, arrêté devant elles,
Elles semblent conter leur étrange destin.

Comment n'en pas saisir le sens allégorique ?
Elles tenaient jadis au temple magnifique
Consacré par César à Jupiter Stator ;
Mais Jupiter n'est plus : Dieu seul en trois personnes

Règne sur l'univers, et les grandes colonnes
Pour symboliser Dieu semblent survivre encor.

LE COLISEE.

NEUVIÈME LETTRE

Le Colisée — Les Catacombes — La Chandeleur à Rome.

Rome, le 4 février 1893.

NOUS nous sommes laissés au Forum Revenons-y en passant de nouveau par le Capitole.

Le panorama est toujours ancien et toujours nouveau.

Le Palatin est devant nous, cachant dans ses entrailles déchirées les imposantes ruines des résidences impériales. A gauche, le Forum étale à nos pieds " ses splendeurs et ses misères." L'Arc de Titus, là-bas, est comme un immense diadème jeté au-dessus de la Voie Sacrée. Et plus loin, le Colisée " dessine sur le ciel cru sa gigantesque silhouette."

Allons au Colisée.

Mais, comment ne pas accorder un regard d'admiration à l'Arc de Titus ?

Cet impérissable monument, le sénat et le peuple romains l'érigèrent en l'honneur du vainqueur de la Judée. L'inscription du frontispice en fait foi : *S. P. Q. R.* — bien que ces initiales, que les Romains d'aujourd'hui prodiguent partout, puissent tout aussi bien se traduire : *Si Peu Que Rien*, ou encore : *Sine Papa Quid Roma ?* (Sans l'pape qu'est Rome !). Deux bas-reliefs représentent, l'un, l'apothéose de l'empereur, couronné de lauriers par la Victoire ; l'autre, un cortège de prisonniers juifs portant les dépouilles du temple de Salomon.

Cependant, si cet arc triomphal redit à la postérité la destruction de Jérusalem et la dispersion du peuple déicide, l'Arc de Constantin, à quelque distance de là, rappelle non moins éloquemment aux âges futurs la chute de l'empire des Césars et la fin du monde païen

En dépit de tout, de quelle gloire, de quelle splendeur, de quels immortels chefs-d'œuvre le Peuple-Roi n'a-t-il pas enrichi la capitale de l'univers ?

Au premier rang de toutes ces merveilles, il faut placer le Colisée, le symbole par excellence de la grandeur romaine.

C'était le grand amphithéâtre de la Ville Eternelle. Cent mille spectateurs y étaient à l'aise.... Construit en pierre de Tivoli, aussi dure que le marbre, il forme un ovale dont la hauteur est de 157 pieds sur 1641 de circonférence.

Comme les pyramides d'Egypte, le Colisée est l'œuvre des malheureux Juifs. Titus, dit-on, y fit couler un fleuve d'or, en attendant que lui et ses successeurs y répandissent des torrents de sang et de larmes.

Le peuple avait demandé à grands cris : *Panem et circenses.* Je ne sais si le pain lui a manqué ; mais les spectacles, jamais !

Et cela dura plus de trois siècles.

Il fallait du sang !...

Quel "abattis d'hommes et d'animaux !"

En passant devant la loge de l'empereur, les gladiateurs lui envoyaient ce salut : *Ave, Cæsar, morituri te salutant !*

D'autres athlètes plus calmes, le front serein, les yeux élevés au ciel, saluaient quelquefois, mais avec une légère variante. Ils disaient : *Ave, Cæsar, morituri te judicabunt !* (Salut, César, ceux qui vont mourir te *jugeront !*).

C'était le défi des chrétiens, nos frères, nos martyrs.

Nonobstant ces scènes d'horreur, ces festins de chair humaine, il était beau, imposant le Colisée aux jours de sa splendeur.

Il se composait de trois parties : " Le *podium*, qui régnait tout autour de l'arène : espèce de terrasse en marbre où brillait le pavillon de l'empereur et des

Césars. A droite et à gauche se plaçaient les prêtres, les vestales et tous les dignitaires de l'empire.

Au-dessus du *podium* s'élevaient, en forme de fer à cheval, plusieurs rangs de gradins séparés par des couloirs. Ils formaient autant de compartiments qui allaient en s'élargissant à mesure qu'ils s'élevaient. C'est là que se plaçait la foule. Quatre-vingts portes conduisaient à ces différents gradins ; et l'on voit encore au-dessus de chacune d'elles le numéro d'ordre qui indiquait à chaque classe de citoyens la porte par laquelle ils devaient plus facilement et sans confusion arriver à leur place.

Au-dessous était la terrasse, bordée de parapets, et qui pouvait contenir douze mille spectateurs. De nombreuses poutres placées sur cette terrasse soutenaient un immense voile de pourpre, parsemé d'étoiles d'or et appelé *velarium*, qui couvrait l'amphithéâtre tout entier, et garantissait les spectateurs des ardeurs du soleil.

Du podium jusqu'à la terrasse, à des distances très rapprochées, on voyait des tubes de métal d'où jaillissaient des eaux de senteur qui retombaient en rosée sur les assistants.

De nos jours, un côté est à moitié détruit ; mais le Colisée est encore un géant, un colosse, un vigoureux vieillard qui porte gaillardement ses mille huit cent quatorze ans d'existence.

Hier, je montai une fois de plus sur la terrasse supérieure et une vision passa devant mes yeux éblouis.

L'amphithéâtre s'anime tout à coup. Cent mille hommes sont là, qui attendent l'heure des combats. Au-dessus de nos têtes on agite le voile de pourpre, et les jets d'eau parfumée sont également mis en action. A nos pieds, les ours, les lions, les taureaux, les léopards, les tigres rugissent dans l'arène et font trembler le Colisée.

On amène les premières victimes : ce sont de malheureux captifs, des prisonniers de guerre ou des esclaves. Alors les vestales, douces vierges du paganisme, donnent le signal du carnage. Les herses se lèvent et les bêtes fauves, aiguillonnées par la faim, piquées, brûlées par leurs gardiens, s'élancent furieuses dans l'amphithéâtre. Des têtes, des bras et des jambes broyés, des corps déchirés, palpitants, rougissent le sol, aux applaudissements frénétiques de la foule.

Il faut d'autres victimes. Les bestiaires sont morts, ne restent-ils pas les gladiateurs pour les remplacer ou bien s'entr'égorger ? En ce cas, la scène change de décor. Les épées se croisent, le sang ruisselle de nouveau, et l'on rapporte que sous Trajan dix mille d'entre eux tombèrent successivement frappés à mort....

A cette boucherie succèdent des batailles navales. L'arène, pavée en marbre, se transforme en lac, grâce

à des canaux souterrains qui communiquent avec l'aqueduc de Claude. Même un jour, "l'amphithéâtre est rempli de vin et l'on voit trente-six crocodiles, avec plusieurs hippopotames, lutter contre des gladiateurs montés dans des barques."

Tel m'apparut le Colisée avec ses jeux, ses plaisirs et ses horribles festins de chair humaine. Il vous épouvante, il vous indigne peut-être ; ne le maudissez pas, cependant : ce monument est saint, il a bu le sang d'illustres martyrs ! Je nommerai au hasard quelques-uns de ces héros. D'abord, Gaudentius, l'architecte même du Colisée. Saint Ignace, évêque d'Antioche, qui expire sous la dent des lions, en s'écriant : " Je suis le froment du Seigneur ; il faut que je sois moulu sous la dent des bêtes pour devenir le pain de Jésus-Christ ! " Saint Eustache, général des armées romaines, qui, après avoir triomphé au Capitole, vient recueillir ici la couronne du martyre. Voici maintenant de chastes vierges, des fils de sénateurs, des princes, des évêques, deux cent soixante soldats à la fois, et une foule de héros et d'héroïnes dont la mort glorieuse illustrera à jamais le Colisée, ce nouveau Calvaire de l'Eglise, ou plutôt ce vrai *Capitole* de *Rome chrétienne*, qui, en échange des lauriers de Mars, donnait la palme du martyre !

***

L'étude de l'histoire a toujours excité l'attention et l'intérêt des hommes. Etres d'un jour, ne pouvant compter sur l'avenir, voyant le présent nous échapper sans cesse, alors, nous nous tournons instinctivement vers le passé. Bref, nous ne vivons que de souvenirs.

Bien plus, si l'objet de notre pensée est une famille, une société, une nation tout entière, nous trouvons un indicible plaisir à remonter de génération en génération, jusqu'à la souche première de la famille, jusqu'aux fondateurs de la société ou de la nation qui nous occupent. S'agit-il, par exemple, de notre pays, de la patrie canadienne, qui, parmi nous, n'a tressailli quelquefois et ne tressaille encore aux seuls noms des Champlain ou des de Maisonneuve ? Qui ne se rappelle avec un légitime orgueil les combats homériques, les luttes de géants, les brillants faits d'armes, qui ont marqué d'un large sillon de gloire presque toutes les pages de notre jeune histoire ?....

Or, comme catholiques, nous appartenons à une noble et grande famille ; nous appartenons à un peuple choisi, *gens electa*. La plupart de nos ancêtres dans la foi sont des héros, des martyrs !

Est-il étonnant, alors, que nous, " les fils des saints," nous aimions à évoquer le souvenir de notre glorieux passé ?

Aussi bien, grâce à Dieu ! même à dix-neuf siècles

de distance, nous pouvons suivre pas à pas nos illustres aïeux.

Les Catacombes romaines — vastes cimetières souterrains où se réfugièrent pendant trois siècles les premiers chrétiens — les Catacombes romaines ont été découvertes. Elles ne sont pas seulement le berceau de l'Eglise ; elles forment un livre immense, un écrin gigantesque où les tombeaux, les autels, les inscriptions tumulaires, les fresques elles-mêmes retracent admirablement les grandes lignes de notre histoire religieuse.

A la suite de S. Jérôme, de S. Philippe de Néri qui s'y ensevelissaient souvent à la tombée de la nuit, pénétrons nous aussi dans ces cryptes sacrées.

Pour vous donner tout d'abord une idée de leur disposition, je vous dirai que si, placés sur le dôme de Saint-Pierre, la voûte des catacombes disparaissait tout à coup, nous aurions devant nous tout un royaume souterrain, une vaste nécropole divisée en soixante états ou cimetières, qui ressemblerait assez à une carte géographique des Etats-Unis.

La première fois que j'ai eu le bonheur de visiter les catacombes — celles de Saint-Calixte — c'était au printemps de 1880. Nous étions une dizaine de séminaristes, et un guide italien nous accompagnait. Certes, le cœur bat bien fort chaque fois que nous parcourons ce séjour de nos frères, les martyrs ; mais la *première*

fois, l'émotion est naturellement plus vive que jamais. Silencieux et recueillis, nous venions de descendre l'escalier humide qui conduit à cette sombre nécropole, et au milieu de ce dédale de tombeaux, nous suivions pieusement notre cicérone, à peu près comme Dante suit Virgile dans son mystérieux voyage.

En ce moment, les torches que nous tenions à la main jetaient autour de nous une lueur vacillante. C'était, pour parler le langage de Châteaubriand, " comme la lumière lugubre des lampes primitives se mouvant avec lenteur le long des sépulcres et répandant une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles."

Plusieurs de ces tombeaux sont ouverts et complètement vides ; on en a retiré les reliques pour les placer sur les autels. D'autres, également ouverts, renferment encore des ossements, des crânes desséchés ou une simple poussière. Enfin, quelques-uns sont toujours fermés et scellés. Même un certain nombre nous apparaissent avec une palme ou une ampoule de sang : double emblème du martyre.

Cependant, ce n'est pas partout une série ininterrompue de sépulcres superposés. " De loin en loin les niches symétriques cessent. On se trouve en présence d'une espèce de tombeau arqué, assez large pour qu'un corps humain puisse y être étendu à la base, et donnant

abri à un sarcophage de pierre, ou recouvrant une simple excavation creusée dans le tuf : c'est l'*arcosolium*. Cette petite arche indique que là a été déposé un martyr...De place en place s'ouvrent des chambres où un groupe de quarante à cinquante personnes pouvait assister à la messe célébrée sur les tombeaux des martyrs. Les plus célèbres sont la crypte des Papes et la chapelle de Sainte-Cécile...Ainsi, pendant que les hauts lieux étaient envahis par le prince des ténèbres, les fidèles du Christ descendaient dans les entrailles de la terre, pour y trouver la lumière " qui illumine tout homme venant en ce monde." Et les mystérieux refuges créés pour les morts, offrant asile aux vivants, présentaient alors des spectacles à ravir les anges. Ces hypogées s'illuminaient soudain de clartés saintes et joyeuses, et se parfumaient des vapeurs de l'encens ; dans les longues avenues, les foules chrétiennes restaient silencieuses, pendant que dans un carrefour central où tous les regards pouvaient atteindre, se tenait devant un tombeau le pontife romain, le grand-prêtre de la nouvelle alliance. Il était là, au centre de la lumière et de l'amour, tandis que la couronne de ses prêtres, de ses diacres, de ses lecteurs, de ses exorcistes, de ses fidèles l'entourait comme une couronne de cèdres sur le Liban. Parfois les hymnes sacrées s'élevaient du sein de la foule, et, des couloirs profonds, s'échappaient comme d'un orgue

puissant de divines harmonies. Tous ces proscrits de la société païenne éclataient en transports surnaturels et les corps des martyrs tressaillaient d'allégresse sur leurs couches sanglantes."

Vous figurez-vous ce que devaient être ces cérémonies religieuses au fond des catacombes ? La foi de ces hommes, assistant au saint sacrifice célébré sur la tombe d'un de leurs frères martyrs, et se préparant à affronter eux-mêmes la mort, peut-être à la porte du cimetière ?...

Ah ! un jour entre autres, je crus en avoir une idée. C'était le 2 avril 1883. Accompagné de deux prêtres canadiens, je m'étais rendu aux catacombes de Sainte-Agnès, sur la Voie Nomentane, pour y dire la messe. Placée à l'extrémité d'un corridor, la chapelle de l'illustre martyre n'est pas bien grande. Elle peut avoir 25 pieds de profondeur et 12 de hauteur. C'est là que le corps de la vierge a reposé jusqu'au 17e siècle. Aujourd'hui, il est dans la basilique supérieure, renfermé dans une châsse magnifique. Cependant, l'heure de la messe était arrivée. Quel moment solennel ! Renouveler les saints mystères, immoler l'Agneau divin sur cet autel virginal d'Agnès autour duquel les chrétiens persécutés s'étaient réunis tant de fois pour s'encourager à la mort et au martyre !... Mon Dieu ! comment exprimer notre émotion !....

La messe commence. Sous ces voûtes sombres, dans ce lieu "muet de lumière," un profond silence règne partout. A peine pouvons-nous percevoir le bruit sourd des voitures et des chariots roulant sur la Voie Nomentane ; puis rien, si ce n'est le son voilé de la petite clochette annonçant l'Elévation et la communion.

O saints ravissements de l'âme ! Où vous goûter mieux qu'ici ?

Nous étions remués, attendris... Mais, alors, que se passait-il donc dans le cœur de nos martyrs, agenouillés au pied de ce même autel ? Quel devait être leur recueillement ? Ne tenait-il pas de l'extase ?... Sans doute, et, de cette extase "terrestre, ininterrompue," ils arrivaient bientôt à "l'extase immobile de l'éternité."

Néanmoins, le témoignage du sang, le martyre, ne fut pas la seule profession de foi des premiers fidèles. Partout sur les murs, sur les tombes, et sur les voûtes des chapelles, ils ont gravé le symbole de leurs croyances religieuses. Aucun article du *Credo* n'a été oublié. Sous diverses figures, ils ont hautement proclamé tous les dogmes de notre foi.

Il faut, hélas ! nous contenter ici d'en faire une rapide mention.

Dieu, la Trinité, la Foi, l'Espérance et la Charité, tous les sacrements, la résurrection et la vie future, le culte de la croix, de la Sainte Vierge et des martyrs,

l'invocation des saints, le jugement, le ciel, le purgatoire et l'enfer, l'efficacité des suffrages, la communion des saints, tout est là, tout.

Quel sujet de consolation pour nous, catholiques, et quelle éloquente leçon de théologie pour les prétendus *réformateurs* de l'Eglise !

Non, l'Eglise n'a pas besoin de réforme ; elle ne change pas, *non mutor !* Elle est une et indéfectible. Ce que nous croyons aujourd'hui, les chrétiens des catacombes romaines le croyaient. La foi qui les a sauvés (et qui nous sauvera), c'est la foi du Christ, non pas celle d'un moine quelconque !

Telle est la vérité qui se dégage, en *lettres de feu*, des monuments des Catacombes.

Aussi, comme l'observe si judicieusement Boulfroy : " Le protestant de bonne foi qui descend aux catacombes en doit sortir catholique ; la vérité lumineuse, indéniable crie du sein de la muraille, *de pariete clamabit !* Et de fait, par permission divine, jusqu'à l'apparition néfaste de Luther et de Calvin, les catacombes obstruées et fermées étaient demeurées dans l'oubli. Mais à peine les protestants se furent-ils élevés contre l'Eglise romaine, l'accusant d'avoir corrompu le christianisme primitif, que la Providence permit la réouverture des catacombes : et l'Eglise put dire avec autorité aux réformateurs : " Venez et voyez !

Le christianisme primitif, il est là écrit en caractères authentiques sur les tombeaux des martyrs, et ce christianisme est le mien, jusqu'à un iota."

Pourquoi ne terminerions-nous pas notre pieux pèlerinage par la citation de quelques ravissantes strophes de Mgr Gerbet, auteur de : "Esquisses de Rome chrétienne ?"

Hier, j'ai visité les grandes Catacombes
Des temps anciens ;
J'ai touché de mon front les immortelles tombes
Des vieux chrétiens,
Et ni l'astre du jour, ni les célestes sphères,
Lettres de feu,
Ne m'ont jamais fait lire en plus grands caractères
Le nom de Dieu !

.....

Un roc sert de portique à la funèbre voûte.
Sur ce fronton,
Un artiste martyr dont les anges sans doute
Savent le nom,
Peignit les traits du Christ, sa chevelure blonde
Et ses grands yeux,
D'où s'échappe un rayon d'une douceur profonde
Comme les cieux.
Plus loin, sur les tombeaux, j'ai baisé maint symbole
Du saint adieu,
Et la Palme, et le Phare et l'Oiseau qui s'envole
Au sein de Dieu.

.....

Près d'un enfant sans pain, la mère consternée
Restait sans voix,
Et, l'œil brillant d'espoir, de sa main décharnée
Montrait la croix !
Et quand l'enfant disait : Le soleil, ô ma mère,
Astre si beau,

Reviendra-t-il bientôt de auffer de sa lumière
Mon froid berceau?
Sa mère répondait qu'une aurore inconnue
Bientôt luirait,
Et qu'un ange de Dieu sur son aile étendue
Le bercerait.

.....

Lieux sacrés où l'amour pour les seuls biens de l'âme
Sut tout souffrir,
En vous interrogeant, j'ai senti que ma flamme
Ne peut mourir.
Qu'à chaque être d'un jour qui mourut pour défendre
La vérité,
L'Etre éternel et vrai pour prix du temps doit rendre
L'Eternité!
C'est là qu'à chaque pas on croit voir apparaître
Un trône d'or,
Et qu'en foulant aux pieds des tombeaux, je crois être
Sur le Thabor!
Descendez, descendez au fond des Catacombes,
Aux plus bas lieux.
Descendez, le cœur monte, et du haut de ces tombes,
On voit les cieux!

***

Le jour de la Purification, il est d'usage, à Rome, d'offrir chaque année au Souverain Pontife de magnifiques cierges peints et historiés. Les chapitres des grandes basiliques patriarcales, des basiliques mineures et des collégiales, les ordres religieux, les instituts ecclésiastiques et les confréries se font un honneur et un devoir d'être représentés au Vatican. De même, l'Université Laval de Québec et nos collèges ne restent

jamais en arrière quand ils peuvent avoir des délégués auprès du Saint-Père, ce jour-là.

Or, cette année, le Canada, grâce au jubilé épiscopal de Léon XIII qui a attiré dans la Ville-Eternelle un grand nombre de nos compatriotes, a pris une large part à cette belle cérémonie. Pas moins de dix députations canadiennes se pressaient avant-hier dans la salle du Trône, pour offrir à Sa Sainteté, avec le cadeau d'usage, l'hommage de notre amour filial et de notre attachement au siège de Pierre.

A la suite de S. G. Mgr Bégin, coadjuteur de S. Em. le cardinal Taschereau, et de S. G. Mgr Emard, évêque de Valleyfield, nous avions le bonheur de nous présenter aux pieds de Léon XIII, à peu près dans l'ordre suivant :

Mgr C.-O. Gagnon et M. l'abbé Lortie, (Université Laval). MM. les abbés Palin d'Abbonville et McNaly, d'Ottawa, (Collège canadien). MM. les abbés Réné Casgrain et J. Gignac, (Paroisse de Saint-Colomban, Sillery). M. l'abbé Primeau, curé de Boucherville, (Paroisse de Boucherville). M. l'abbé Leblanc, curé de Chéticamp, Antigonish, et M. l'abbé Perrin, (Paroisse de Chéticamp). MM. les abbés Allard et Bastien, (Sainte-Cécile de Valleyfield). MM. les abbés Coutu et Auclair, (Collège de Joliette). M. l'abbé Saint-Amour, (Collège de Saint-Hyacinthe). MM. les abbés Magnan

et Lapointe, (Collège de Chicoutimi). MM. les abbés Dupuis et Kirouac, (Collège de Lévis).

Quand le Saint-Père vit arriver ce dixième groupe, il leva les mains au ciel en disant : " Oh ! ces bons Canadiens...Voyez, ajouta-t-il en souriant, il y en a bien une vingtaine ! "

Cependant, à chacun de nous le Souverain Pontife daigna adresser quelques paroles bienvaillantes. Il bénit aussi nos objets de piété, toutes nos maisons d'éducation, nos familles, nos amis, etc.

La cérémonie dura près de trois heures et pourtant l'auguste vieillard ne manifesta aucune fatigue. Quelle vigueur extraordinaire sous cette frêle enveloppe !

Vive Léon XIII !

DIXIÈME LETTRE

Le mont Palatin — Le Panthéon d'Agrippa — Les deux pouvoirs à Rome — Léon XIII et l'Histoire ecclésiastique du Canada.

ROME, le 9 février 1893.

LE quartier fashionable de la Rome primitive était le Palatin.

"De tous les points du globe que les annales des révolutions humaines signalent à notre attention, le plus illustre peut-être est la petite colline qui a vu naître sur son plateau, à sept siècles d'intervalle, la cabane de Romulus et le palais d'Auguste. Les souvenirs de trois mille ans planent comme un nuage de gloire sur cette motte de terre...

"Lorsque les Césars eurent établi leur demeure en cet endroit, elle fut désignée par un nom emprunté à celui de la colline, *Palatium*. Ce mot voyagea avec les Césars, et fut le nom propre de leur résidence, en

quelque lieu qu'elle fût située. De là, il est advenu que, dans presque tous les idiomes dérivés de la langue latine ou modifiés par elle, les résidences des souverains et les édifices splendides ont été des *palais*."

Sur le Palatin commence et finit l'histoire romaine. Toutes les gloires et toutes les hontes du paganisme s'y sont donné rendez-vous.

Les rois, les consuls, les orateurs les plus célèbres et les empereurs habitèrent tour à tour et embellirent l'auguste colline.

Aucun, cependant, ne surpassa le faste, la magnificence, les folles prodigalités, le luxe tout oriental de Néron — " chef-d'œuvre de l'insolence de Satan." Son palais, la maison d'or, bâti sur les ruines fumantes de la ville, était immense. D'après l'épigramme de Martial, le monstre couronné menaçait de faire de Rome une seule maison :

Unaque jam tota stabat in Urbe domus.

Seulement il oubliait, le malheureux, que la Roche Tarpéienne est près du Capitole !... Sa fin fut misérable, sa chute terrible. La maison d'or s'écroula de même. On finit par l'abattre tout à fait. "C'était un signe menaçant pour la fortune de Rome, que ce monument — en qui l'on voyait le symbole de toutes ses grandeurs — eût reçu son suprême éclat de l'homme qui personnifiait en soi toutes les folies et tous les crimes."

On le rasa, et les Barbares, en dispersant ses ruines, achevèrent l'œuvre de destruction.

Bien plus, par un de ces retours que ménage la Providence, les derniers débris de ces trop fameuses résidences impériales, d'où étaient partis les terribles décrets de persécution contre les chrétiens, servirent en grande partie à reconstruire les églises ou à réparer les basiliques des martyrs !

Aujourd'hui encore, " dans ses visites aux divers sanctuaires de Rome chrétienne, le voyageur peut remarquer des blocs de granit, des colonnes de jaspe, des urnes de porphyre, des mosaïques remarquables qui ornent les tombeaux des martyrs. Tel chrétien obscur qui, jadis, rougit de son sang l'amphithéâtre de Flavien, a ses cendres soigneusement gardées dans une urne précieuse. Les rôles sont changés : le nom du César persécuteur n'est plus qu'un vain son que l'écho répète avec horreur, tandis que celui du martyr retentira à toujours dans les harmonies de la terre et du ciel."

Que dis-je ? Le Palatin lui-même a été sanctifié. Du vivant des Césars, il y avait au milieu de leur cour voluptueuse de chastes chrétiens, convertis par les saints apôtres Pierre et Paul.

De nos jours, des églises et des couvents couvrent ici et là la montagne aride et déserte.

Quant à moi, je n'oublierai jamais le consolant pèlerinage que j'ai fait à Saint-Bonaventure. Là, chez ces bons religieux de saint François d'Assise, j'ai eu le bonheur de célébrer la messe sur la tombe de saint Léonard de Port-Maurice. Le corps de l'illustre missionnaire est parfaitement conservé. " Admirable glorification d'une chair virginale et pure ! Glorification mille fois plus admirable dans ce lieu où la chair fut divinisée par l'orgueil et la débauche ! "

Que si l'on me demande : Quel est l'aspect actuel du Palatin ? Je répondrai par la description qu'en a faite autrefois l'auteur des *Fastes :*

Hic ubi nunc Roma est, orbis caput, arbor et herba
Et parvæ pecudes, et casa vara fuit.
Hic ubi nunc Roma est, olim fuit ardua silva,
Tantaque res parvis pascua bobus erat.

Ou encore : " C'est une ville morte dans la Ville-Eternelle ! "

***

A l'exception du Colisée, nul monument antique n'est comparable au Panthéon d'Agrippa.

C'est une merveille d'architecture.

Et l'emblème le plus imposant de la transformation de Rome païenne en Rome chrétienne.

Le Panthéon est un vieux pécheur converti.

Auguste en ayant refusé la dédicace, Agrippa, son

gendre, le consacra, faute de mieux, à tous les dieux.

Les habitants de l'Olympe, installés dans des niches, formèrent bientôt comme une couronne autour de la statue en bronze de Jupiter Vengeur.

Et que d'autres divinités s'entassèrent dans le Panthéon ! Toutes les idoles des peuples vaincus y eurent droit de cité.

Ce fut le *Forum* de tous les cultes, dans un temple où " tout était dieu, excepté Dieu lui-même ! "

Mais ce monument, unique au monde, n'en était pas moins un chef-d'œuvre. Le plus bel éloge qu'on puisse lui décerner, selon Mgr Gerbert, c'est qu'il ravit Michel-Ange lui-même. " Je le mettrai en l'air, " s'écria un jour l'artiste. Et, de fait, ce Titan " par l'audace et la force " *porta* le Panthéon *en l'air* pour en faire la coupole de la basilique de Saint-Pierre.

Le temps a respecté cette merveille de l'art antique et les barbares ne l'ont pas trop maltraitée.

Son péristyle est encore le plus beau de l'Italie. Il est formé de seize grandes colonnes corinthiennes de granit soutenant un fronton des plus imposants.

L'intérieur du temple ne le cède à l'extérieur ni en noblesse ni en majesté.

" La forme convexe du Panthéon représente à merveille le ciel. L'ouverture de la voûte, par où le temple s'éclaire, offre, par sa forme sphérique et son éléva-

tion, une belle allégorie de la lumière éternelle qui d'en haut vient *illuminer tout homme venant en ce monde.* On est frappé en y entrant de cet œil sublime de la voûte, œil cyclopéen toujours ouvert, comme l'œil de Dieu sur l'univers. Le jour, on y voit briller le soleil et courir les nuages ; la nuit, la lune y épanche sa lumière ; quand il pleut, la pluie y tombe à grand bruit au centre du pavé creusé en bassin, ce qui donne à l'eau un écoulement souterrain. On y entend parfois la messe en parapluie."

Enfin, l'heure de la *conversion* du Panthéon vint à sonner : c'était en l'an 608. Boniface IV en ayant pris possession, le dédia à tous les saints, surtout aux martyrs et à la Reine des martyrs. " Vingt-huit chariots magnifiquement ornés transportèrent au milieu des acclamations du peuple les ossements saints ravis au silence des catacombes. Le temple de tous les dieux s'appela dès lors Sainte-Marie-des-Martyrs. Au IXe siècle, Grégoire IV consacrant le Panthéon à tous les saints, ordonna que dans toute la chrétienté on célèbrerait, le premier novembre de chaque année, une fête qui s'appellerait la Toussaint."

Ces jours derniers, j'ai visité de nouveau la célèbre rotonde. En vérité, ses belles proportions ne m'ont pas ému autant que les deux tombeaux qu'elle renferme, bien qu'à des titres différents.

Voyez-vous, à gauche, la statue de la *Madonna del Sasso ?* Elle orne la tombe de Raphaël, de ce *divin jeune homme* dont on a pu dire : " Les madones naissaient naturellement sous son pinceau comme les fleurs sur l'oranger." Ses cendres reposent dans une belle urne en porphyre, et l'on aime à y lire ce dystique gravé par les soins de Léon X :

Ille hic est Raphael, timuit quo sospite vinci,
Rerum magna parens, et moriente mori.

" Ici repose ce Raphaël, par qui la nature craignit d'être vaincue, quand il vivait, et d'être frappée de mort quand il mourut."

Pourquoi faut-il qu'une autre tombe, tristement célèbre, ait trouvé place ici ? Pourquoi a-t-on déposé, derrière le maître-autel, les restes de l'oppresseur de la Papauté, de *Victor*, ce " prince perfide," qui " a flétri le nom d'*Emmanuel ?* " Pourquoi aussi ces insolentes couronnes, ces pompeuses et provocantes inscriptions : *Au père de la Patrie ?* Pourquoi enfin, chaque année, ces démonstrations profanes et antichrétiennes, dans le temple de tous les saints ?

Il y a à peine un mois, on a renouvelé une de ces scènes scandaleuses dont les *Piémontais* et les autres coryphées de l'*Italia irridente* deviennent, hélas ! coutumiers.

C'était le 9 janvier, anniversaire de la mort du roi

galantuomo : une messe *de requiem* se chantait au Panthéon. Tous les corps de l'Etat, toutes les associations, bannières en tête, y étaient représentés. Soit ; mais on eut le mauvais goût de travestir une cérémonie religieuse en une manifestation antipapale. Devant l'autel de Jésus-Christ on insulta lâchement son vicaire. Dans une église consacrée, on vit se dresser une bannière sacrilège, portant au sommet de sa hampe la repoussante image de la louve de Romulus foulant aux pieds la tiare, — emblème du pouvoir spirituel du Souverain Pontife. De plus, on avait groupé autour de la bête — le rapprochement est saisissant — les figures de ceux que la police de Rome avait frappés sous le gouvernement des Papes... En vérité, comme le faisait remarquer le *Moniteur de Rome* l'air que respirent ici depuis vingt-cinq ans les hommes du *nouveau régime*, ne semble pas leur avoir développé le sens moral ; car, entre les plis de l'ignoble bannière, ils avaient inscrit leur honte : *Condamnés politiques pontificaux !*

Et, pourtant, vous n'avez là qu'un des mille incidents regrettables qui affligent à tout moment l'auguste prisonnier du Vatican !

Qui ne voit, en observant de près ce qui se passe dans la Ville Eternelle, que la situation faite à la Papauté est absolument anormale ? Qui ne voit que le *double pouvoir* à Rome est un contre-sens intolérable ?

Le grand Constantin avait bien compris cette vérité élémentaire, lorsque *motu proprio* il transférait sur les rives du Bosphore le siège de son empire.

Pour la parfaite administration de l'Eglise, il faut que le Pape soit libre, chez lui, et ne dépende point de César. Autrement, quels conflits entre les autorités rivales et souvent quelles criantes injustices !

L'expérience le prouve.

Par exemple, depuis la sacrilège occupation de Rome et la violente installation au Quirinal d'un César quelconque, sait-on tous les malheurs qui sont venus fondre sur la Ville et sur l'Eglise ?....

Rome n'est plus ce qu'elle était. Les nouveaux maîtres cherchent à italianiser, à vulgariser la cité des Papes.

Et la laïcisation est à l'ordre du jour.

Quelle honteuse métamorphose !

" Child-Harold prétend avoir entendu les pâtres de la campagne romaine chanter ce refrain sur un air triste et monotone :

Roma, Roma, Roma,
Non è più come era prima !

Que doivent-ils donc chanter maintenant ?

" Au frontispice des couvents on a remplacé les armes du Pape par l'écusson de Savoie, et à la porte des monastères une sentinelle, l'arme au bras, vous

crie : " Qui va là ? " Dans les cloîtres, au lieu du susurrement de la sandale monastique, on n'entend que le cliquetis des armes ou les jurons des soldats. Les pieux échos, habitués à redire les *Ave* des fils de saint Dominique ou de saint François, gémissent au bruit des crosses de fusils tombant lourdement sur les dalles. Les maisons religieuses, si chères à toutes ces familles conventuelles, spoliées et bannies, sont converties en casernes, en ministères, en bureaux de police et d'administration. Ah ! si le Dante, le poète au vers qui stigmatise et qui brûle, pouvait voir ce spectacle navrant, comme il redirait encore : " *Le badie sono fatte caverne*, les abbayes ne sont plus que des cavernes."

Du même coup, quoi qu'on en dise, on a porté atteinte à la liberté de l'Eglise.

L'autorité pontificale est pratiquement méconnue.

Le Pape lui-même est bafoué, dans la presse et dans la tribune.

Le *patronat*, arbitrairement exercé par le gouvernement italien sur certains sièges épiscopaux, est un attentat, une tyrannie.

Et la *Loi des garanties ?....* Quel trompe-l'œil !

En un mot, le *double pouvoir* à Rome est un contresens, une anomalie intolérable.

Rome a été faite par les papes pour les papes.

" Elle ne peut pas être abaissée à n'être plus que le

théâtre vulgaire où paradent quelques fantoches de commande. Non, la noble épouse des papes ne peut pas être la fiancée d'un roi d'aventure..... Le roi d'Italie n'a qu'un moyen de se réconcilier avec le pape : c'est de sortir de Rome comme il y est entré, armes et bagages, par la porte Pie !"

***

A l'audience pontificale, accordée le 27 janvier à S. G. Monseigneur Bégin, le Saint-Père — on s'en souvient — s'est informé avec le plus vif intérêt de l'histoire religieuse de notre pays. Il s'est réjoui de la publication des *Mandements et Lettres pastorales des Evêques de Québec* par Mgr Têtu et Mgr Gagnon, et a mis les archives du Vatican à la disposition de nos écrivains, ajoutant : "Très bien !... Continuez."

Encouragé par tant de bienveillance, Mgr Gagnon, quelques jours après, avait l'heureuse inspiration d'offrir à Sa Sainteté un magnifique exemplaire de son ouvrage, avec une lettre vraiment remarquable. C'est une des belles pages de notre histoire. Or, le *Moniteur de Rome* publie ce soir et la lettre de Mgr Gagnon et la réponse de l'Eminentissime cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat de S. S. Léon XIII.

Ces deux documents ne manqueront pas d'intéresser nos chers compatriotes.

Voici *in extenso* l'article du *Moniteur* :

LE CANADA ET SON HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

" Nous reproduisons ci-après une lettre que vient d'adresser au Souverain Pontife un jeune prêtre canadien, Mgr C.-O. Gagnon, qui a accompagné à Rome Sa Grandeur Mgr L.-N. Bégin, archevêque de Cyrène et coadjuteur de S. Em. le cardinal Taschereau. On y verra une nouvelle preuve de l'impulsion qu'a donnée aux études le grand Pape Léon XIII.

" Pour répondre aux intentions du Saint-Père, le cardinal Taschereau ne s'est pas contenté d'adopter la Somme de saint Thomas pour l'enseignement théologique dans son séminaire diocésain, à Québec : il a fait préparer de longue main une histoire ecclésiastique très élaborée de la Nouvelle-France, aujourd'hui le Canada.

" On comprend l'importance d'une pareille histoire, quand on sait que le Canada a été le berceau du catholicisme dans presque toute l'Amérique du Nord. Parmi les matériaux de cette histoire, il n'en est pas de plus précieux que la collection des *Mandements et Lettres pastorales des Evêques de Québec*, qui remontent à l'origine même de la hiérarchie au Canada. Cette collection qui vient d'être publiée par Mgr H. Têtu et Mgr C.-O. Gagnon, tous deux de l'archidiocèse de Québec, forment six volumes in-8° très considérables.

" Mgr Gagnon, actuellement occupé à faire des recherches dans les archives du Vatican, vient d'offrir au Saint-Père un exemplaire de cette collection, en lui adressant la lettre suivante :

" A Sa Sainteté le Pape Léon XIII.

" Très Saint-Père,

" Durant l'audience que Votre Sainteté a daigné accorder, le 27 de ce mois, à Mgr Bégin, coadjuteur du cardinal Taschereau, Elle a bien voulu admettre en sa présence les prêtres du Canada qui accompagnaient Sa Grandeur. L'un d'eux a eu l'insigne honneur d'entendre signaler à Votre Sainteté un ouvrage auquel il a travaillé, je veux dire *Les Mandements des Evêques de Québec* (six volumes : 1659-1888).

" La seule mention du titre de cette publication a paru intéresser si vivement Votre Sainteté, que j'ai cru rencontrer ses désirs en Lui offrant un exemplaire de cet ouvrage, sûr d'être en même temps agréable à Mgr Bégin.

" La lettre de S. Em. le cardinal Taschereau, adressée aux deux collaborateurs, Mgr Tétu et moi, fait ressortir l'importance de notre travail.

" C'est avec un extrême plaisir, dit-il, que je donne mon approbation à l'importante publication que vous vous proposez de faire.

" Le Souverain Pontife désire que l'histoire de l'Eglise soit de plus en plus étudiée et connue, et tout le monde sait avec quelle munificence Sa Sainteté Léon XIII invite tous les érudits à puiser aux incomparables trésors historiques du Vatican.

" L'Eglise du Canada a ses trésors, et le travail que vous entreprenez en fera connaître une des plus riches parties.

" En lisant ces vénérables documents écrits par les anciens évêques de Québec, on comprendra leur zèle, leur dévouement apostolique, leur amour pour la France, plus tard leur inviolable loyauté envers l'Angleterre, et par-dessus tout leur union avec le Saint-Siège.

" L'on verra que, depuis les premiers jours de son existence, l'Eglise de Québec n'a cessé d'avoir les rapports les plus intimes avec l'Eglise de Rome, celle-ci se montrant toujours une mère vigilante et dévouée, celle-là une fille respectueuse et obéissante.

" Ces Lettres Pastorales diront aussi combien les évêques de Québec savaient partager les joies et les malheurs de leur peuple, avec quelle sagesse ils le dirigeaient dans les crises si difficiles qu'il traversa, et avec quelle autorité ils administraient l'immense diocèse confié à leur sollicitude.

" Pendant deux siècles, l'Eglise de Québec a cru aux

mêmes vérités, elle a été soumise à la même autorité ; voilà l'éloquent témoignage que lui rendra la publication qu'il s'agit de faire. (Vol. I, p. 7.)

" Dès l'année 1660, le Vénérable François de Montmorency-Laval disait dans un rapport fait au Saint-Siège sur l'Evêché du Canada : *Romanum ritum hic omnes sequimur : neque errores alli, nulli abusus irrepserunt.* (Vol. I, p. 21.)

" Trois ans plus tard, le même saint Prélat pouvait dire aussi : " Les Saints Conciles, celui de Trente particulièrement, pour remettre efficacement la discipline ecclésiastique dans sa première rigueur, n'ont rien trouvé de plus utile que d'ordonner le rétablissement de l'usage ancien des séminaires, où l'on instruit les élèves dans les vertus et les sciences convenables à leur état... A ces causes... nous avons érigé et érigeons dès à présent et à perpétuité un Séminaire pour servir de clergé à cette nouvelle église." (Vol. I, p. 44.)

" La dévotion à la Sainte-Famille de Jésus-Marie-Joseph, que Votre Sainteté vient de présenter au monde comme une source de prospérité pour la société domestique et civile, a été établie dans la Nouvelle-France dès son origine par Mgr de Laval, et y est restée florissante jusqu'à nos jours. (Règlements faits par Mgr de Laval pour la Confrérie, 1665, (Vol. I, p. 56.)

" Un des successeurs du premier évêque de Québec,

Mgr Briand, qui eut à gouverner l'Eglise du Canada dans les temps difficiles qui suivirent la cession de notre pays à l'Angleterre, faisait preuve de cet esprit de conciliation dont Votre Sainteté donne aujourd'hui de si grands exemples. " Nous devons certainement, dit-il à son clergé, soutenir les vérités de la foi, même au péril de notre vie, les prêcher et en instruire les peuples ; mais il ne convient ni à la religion de le faire avec rigueur, ni à la gloire de Dieu de le faire avec mépris. Vous éviterez donc soigneusement de vous servir de termes offensants et injurieux pour ceux des sujets du Roi, qui sont d'une autre religion ; ceux de *protestants* et de *frères séparés* seront les seuls dont vous vous servirez, lorsqu'il sera absolument nécessaire de le faire pour expliquer notre croyance. Une autre conduite ne ferait qu'aliéner les cœurs, troubler la bonne harmonie qui doit régner entre les anciens et nouveaux sujets, ne ferait pas de prosélytes, et pourrait engager le gouvernement à retirer la protection et la liberté qu'il veut bien accorder à notre sainte religion." (Vol. II, p. 214.)

" Les conversations de Mgr Plessis avec sir James Craig, gouverneur du Canada (1811), seront d'éternels monuments de sa sollicitude pastorale et de son invincible attachement aux doctrines de l'Eglise.

" Le Roi, disait le gouverneur, nomme aux cures

protestantes en Angleterre et ici, et les évêques ne le trouvent pas mauvais. Est-ce que vous prétendez avoir plus d'autorité que l'évêque protestant ? " — Mgr Plessis lui répondait : " L'évêque protestant suit les règles de son église, je suis celles de la mienne. Or, l'Eglise catholique a toujours délégué à ses prélats plus d'autorité que l'église anglicane n'en donne aux siens. Si le gouvernement de Sa Majesté veut du bien, comme je n'en doute pas, à l'Eglise catholique de ce pays, il faut la maintenir dans ses principes. Si vous la tirez de là, vous en faites un monstre, une religion bâtarde qui participerait de la Catholique et de l'Anglicane, et ne serait véritablement ni l'une ni l'autre."

" Ces sentiments d'inaltérable dévouement à l'Eglise et à ses enseignements, chez des évêques placés aux confins du monde et très souvent dans l'impossibilité de recourir à Rome, se retrouvent à toutes les pages de la collection des documents épiscopaux que j'ai l'honneur d'offrir à Votre Sainteté. Elle sait déjà le bonheur qu'ont éprouvé tous les catholiques du Canada en voyant cette étroite et constante union des évêques de Québec avec le Saint-Siège si solennellement reconnue et récompensée par la création d'un cardinal à Québec !

" Daignez, Très Saint-Père, bénir les travaux qui nous restent à faire pour compléter l'histoire ecclésias-

tique du Canada, si glorieuse pour l'Eglise et le Saint-Siège en particulier.

"Nous travaillerons désormais avec un zèle d'autant plus ardent que Votre Sainteté a pris un grand intérêt à nos recherches, jusqu'à s'informer si nous avions consulté les archives du Vatican, et nous féliciter en apprenant que nous avions déjà commencé à y puiser.

"Je baise les pieds de Votre Sainteté et me souscris bien humblement son fils très dévoué.

"C.-O. GAGNON, prêtre,

"*Camérier secret de S. S. Léon XIII.* [1]

"ROME, 1er février 1892."

Voici maintenant la lettre que Mgr Gagnon vient de recevoir de S. Em. le cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat de S. S. Léon XIII :

"Illme Seigneur,

"J'ai le plaisir de vous annoncer que le Saint-Père a reçu avec des expressions d'une satisfaction toute particulière l'exemplaire que vous lui avez envoyé de l'ouvrage intitulé : "Les Mandements des évêques de Québec." et la lettre dont vous l'avez accompagné. Sa Sainteté, profondément reconnaissante de cet hommage

1—Mgr Gagnon a été promu depuis à la dignité de *Prélat de la Maison du Pape*.

filial, donne de tout cœur la bénédiction que vous avez sollicitée et fait des vœux pour que les travaux qui ont pour but de compléter l'histoire de l'Eglise canadienne soient le plus tôt possible conduits à bonne fin.

" En vous faisant cette communication, je suis heureux de me déclarer, avec les sentiments d'une sincère estime,

" Votre très affectueux serviteur,

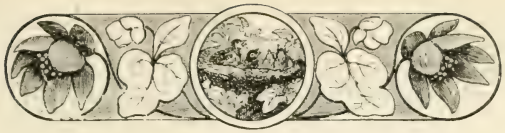
" M. Card. Rampolla.

" Rome, 3 février 1893.

" A Mgr C.-O. Gagnon,

" *Camérier secret de Sa Sainteté,*

" *au collège canadien.*"



ONZIÈME LETTRE

Le Forum de Trajan — La colonne Antonine — Les vieux sanctuaires de Rome — Saint-Paul-Aux-Trois-Fontaines — " O Roma felix ! "

Rome, le 11 février 1893.

RIEN d'intéressant comme une course à bâtons rompus dans la Ville Eternelle.

Chaque pierre, pour ainsi dire, rappelle un souvenir.

Et que de monuments historiques se dressent partout sur votre passage !

Déjà nous avons mentionné le Panthéon, le Capitole, le Forum romain, les Arcs de Titus et de Constantin, le Colisée, le Palatin, ainsi que les catacombes.

Combien d'autres imposants vestiges de la Rome antique il nous reste encore à admirer !

Voici, par exemple, le Forum de Trajan.

Trajan, le vainqueur des Daces (aujourd'hui les Roumains), voulut que ce Forum, érigé en son honneur, surpassât tous les autres en magnificence.

Il réussit, car, s'il faut en croire un auteur contemporain, les dieux de l'Olympe se penchaient tout exprès pour contempler cette merveille.

Aussi bien, à cette époque, l'art gréco-romain était à son apogée.

Du milieu des débris qui jonchent le sol, à côté des ruines grandioses du temple d'Adrien, s'élève d'un seul trait la magnifique colonne Trajane, dont la colonne Vendôme à Paris reproduit les belles proportions.

On dirait un monolithe. Et, pourtant, elle se compose bel et bien de vingt-trois blocs de Carrare.

Un immense bas-relief en spirale, qui la recouvre tout entière, raconte les épisodes de cette guerre du Danube ; c'est un poème en marbre illustré de 2,500 figures. Et, pendant que le piédestal, orné d'aigles, de trophées et de guirlandes, renfermait dans une urne d'or les cendres de Trajan, la statue en bronze doré du conquérant couronnait la colonne. Au XVIe siècle, Sixte V la fit remplacer par celle de saint Pierre, le vrai protecteur de la cité des Papes, de sorte que l'immortel pêcheur de Galilée peut, de ce sommet, contempler le sceptre brisé des maîtres du monde et les ruines accumulées à ses pieds, tandis qu'il tient à

LE TOMBEAU D'ABSALON.

LEGENDE

En visitant la *vallée de Josaphat*, décrite plus loin, voici les principaux monuments que nous rencontrons du Nord au Sud :

1° La Basilique de l'Assomption qui renferme le Tombeau de la Sainte Vierge ;—2° La sainte Grotte de l'Agonie ;—3° A un jet de pierre, vers le Sud, le Rocher où Notre-Seigneur trouva ses Apôtres endormis ;—4° Près de là, le Lieu de la trahison de Judas ;—5° Le Jardin de Gethsémani ;—6° Plus loin, sur le bord oriental du Cédron, le Lieu de la station des 8 Apôtres ;—7° Près du lit du Cédron, le Rocher des Vestiges des genoux du Sauveur ;—8° Le Tombeau d'Absalon ;—9° Le Tombeau de Josaphat ;—10° Le Tombeau de Saint-Jacques-le-Mineur ;—11° Le Tombeau de Zacharie (?) ;—12° Le Mont du Scandale ;—13° Le Village de Siloé ;—14° La Fontaine de la Sainte Vierge ;—15° Le Jardin du Roi ;—16° La Piscine de Siloé ;—17° Le Lieu du Martyre du prophète Isaïe ;—18° *Bir-Ayoub.*—On croit que c'est dans ce puits (puits de Jacob) que les Israélites, avant de partir pour la Captivité de Babylone, cachèrent, par ordre du prophète Jérémie, le Feu Sacré du Temple ; et que c'est là qu'au retour s'opéra l'étonnant Prodige dont il est parlé au Deuxième Livre des Machabées (II, Mac. C. I.).

toujours entre ses mains les clefs qui ouvrent les portes de l'éternel et inamissible royaume."

Chaque fois que je visite la place Trajane, je ne puis me défendre d'un profonde rêverie.

Si le Forum romain a retenti des plus beaux accents de l'éloquence latine, le Forum de Trajan a entendu une voix autrement noble et fière, puissante et persuasive prononcer " l'une des proclamations les plus solennelles dont l'histoire ait conservé le texte : celle qui annonça officiellement les funérailles du monde païen et le couronnement chrétien du monde nouveau."

Un jour, c'était en l'an 312, Constantin convoque une assemblée du peuple romain, sur la place Trajane. Il entre dans la basilique Ulpienne et se place dans l'abside.

Du haut de cette tribune improvisée, devant laquelle pâlissent les Rostres, l'empereur adresse ces paroles à la foule :

" Les funestes divisions des esprits ne peuvent avoir
" une heureuse fin, tant que nul rayon de la pure
" lumière de la vérité n'a éclairé ceux qu'enveloppent
" les ténèbres d'une ignorance profonde. Il faut donc
" ouvrir les yeux des âmes. C'est de cette manière
" que doit mourir l'erreur de l'idolâtrie. Renonçons
" à cette superstition que l'ignorance a enfantée et que

" la déraison a nourrie. Que le Seigneur, unique et " vrai, qui règne dans les cieux, soit seul adoré !....

" Pour faire connaître à tout l'univers romain que " nous baissons la tête devant le vrai Dieu, devant le " Christ, nous avons entrepris de bâtir en son honneur " une église dans notre palais. Il sera prouvé ainsi au " monde entier qu'aucun vestige de doute ou de notre " erreur passée ne reste au fond de notre cœur...."

Les sénateurs atterrés écoutèrent ce discours dans un morne silence. Pressée le long des nefs, la multitude des chrétiens, rapporte un auteur, s'épanouissait pour la première fois. Lorsque l'empereur se tut, la joie populaire éclata et pendant deux heures les échos de la basilique et du Forum redirent ces acclamations :

" Malheur à ceux qui nient le Christ ! Le Dieu des chrétiens est le seul vrai Dieu ! Que les temples soient fermés et que les églises s'ouvrent !

" Ceux qui n'honorent pas le Christ sont ennemis des Augustes ! Ceux qui n'honorent pas le Christ sont ennemis des Romains ! Celui qui a sauvé l'empereur est le vrai Dieu !

" Celui qui honore le Christ triomphera toujours de ses ennemis ! "

Cependant, exaspéré par l'attitude des sénateurs, le peuple voulait leur faire un mauvais parti.

Constantin les en empêcha du geste et de la voix :

" Pour être chrétien, s'écria-t-il, il faut désirer le " devenir. Refuser l'admission à qui la demande serait " coupable ; l'imposer serait inique : telle est la règle " de la vérité. Ceux qui ne nous imiteront pas ne " perdront pas nos bonnes grâces ; ceux qui se feront " chrétiens avec nous seront nos amis..."

Qui ne voit que ce jour fut l'un des plus beaux qui aient lui sur le monde ?

Rome venait d'entendre l'oraison funèbre du paganisme.

La persécution cessa.

D'après les anciennes chroniques, les rues s'illuminèrent, et toute la ville se para spontanément d'une couronne de cierges et de lampes.

***

A quelque distance de ce lieu mémorable, j'aime à saluer, sur la place Colonna, l'apôtre des nations, saint Paul, dont la statue en bronze doré domine majestueusement la colonne Antonine.

Le sénat dédia jadis ce monument à Marc-Aurèle, pour célébrer ses glorieuses campagnes contre les peuples germaniques : les Marcomans, les Quades, les Roxolans, les Vandales et les Sarmates. Au sommet, naturellement, brillait la statue de l'empereur, surnommé le *Philosophe*.

L'un des bas-reliefs rappelle le miracle de la *Légion Fulminante.*

Marc-Aurèle poursuivant les Barbares traverse le Danube et s'engage imprudemment dans les montagnes de la Bohème. Bientôt il est cerné par des ennemis supérieurs en nombre, et, pour comble de malheur, le manque d'eau et la chaleur accablante réduisaient ses troupes à la dernière extrémité.

La mort était imminente.

Alors le commandant des cohortes prétoriennes vient trouver le général : " César, dit-il, la Légion Mélinite qui fait partie du corps d'armée, est composée de chrétiens auxquels rien n'est impossible." — " Faites-les mettre en prière," lui répond Marc-Aurèle. — Ces six mille hommes en prière et les bras étendus formaient un spectacle si étrange, que les Barbares qui, à cette heure, s'avançaient pour attaquer l'armée romaine, s'arrêtèrent tout surpris. C'est alors qu'une pluie abondante commença à tomber ; mais, dit un auteur païen lui-même, la pluie qui inondait les Barbares semblait s'enflammer comme de l'huile ; les hommes et les chevaux brûlaient ; quelques soldats désespérés se blessaient de leur épée pour éteindre le feu avec leur sang, et ils se jetaient au milieu des Romains où l'eau seulement était rafraîchissante."

La foudre et la grêle achevèrent la déroute des ennemis ; les Quades furent complètement défaits.

En mémoire de ce fait, l'armée proclama Marc-Aurèle empereur pour la septième fois, et ce prince voulut que la Légion Mélinite s'appelât désormais *Légion Fulminante.*

Or, la colonne Antonine atteste encore aujourd'hui ce prodige. C'est, d'une autre part, un superbe monument composé de vingt-huit blocs de marbre, et qui mesure cent quarante-huit pieds de hauteur. En 1589, Sixte-Quint — " le plus grandiose des poètes, car il a chanté les gloires de l'Eglise avec des colonnes, des obélisques et des palais" — le fit relever. Et comme la statue de saint Paul, ce pacifique conquérant des âmes, remplace maintenant celle du vainqueur des Barbares, voici comment la colonne Antonine célèbre sa nouvelle destinée :

Triumphalis
Et sacra nunc sum
Christi vere pium
Discipulum ferens
Qui per crucis
Praedicationem
De Romanis
Barbarisque
Triumphavit

" Je suis désormais triomphale et sacrée, portant le disciple vraiment dévoué du Christ, qui, par la prédication de la croix, triomphe des Romains et des Barbares."

***

A côté de ces divers monuments du paganisme que l'Eglise a conservés, restaurés, ennoblis et consacrés, il y a, à Rome, une foule de sanctuaires antiques, plus modestes peut être, mais non moins précieux et vénérables.

Au pied de l'Esquilin, voici, par exemple, l'église de Sainte-Pudentienne, bâtie au-dessus de la maison du sénateur Pudens. C'est ici que saint Pierre, à son arrivée à Rome, reçut l'hospitalité. Pendant sept années consécutives, cet asile sacré fut le cénacle où le vicaire de Jésus-Christ célébra les augustes mystères, baptisa les premiers fidèles et donna l'onction sainte à saint Lin et à saint Clet, ses successeurs. Entre-temps, saint Paul fréquenta aussi la demeure de ces fervents néophytes.

Saurons-nous jamais ce que les fondateurs du christianisme firent ici pour le bien de l'Eglise naissante ?

Ce que nous ne pouvons ignorer, c'est l'héroïsme des vierges Pudentienne et Praxède, petites-filles du sénateur Pudens.

Regardez à gauche, près d'un pilier, cette grille de fer qui recouvre l'orifice d'un puits immense. A genoux !...car ce puits n'est autre chose qu'un vaste reliquaire où les deux courageuses jeunes filles ont déposé les ossements de milliers de martyrs. Ainsi, quand les persécutions éclatèrent, sainte Pudentienne

et sainte Praxède — avant d'en devenir elles-mêmes les glorieuses victimes — n'eurent qu'un souci : recueillir, au péril de leur vie, les corps des martyrs, prendre leur sang avec des éponges et le faire couler dans les fioles funéraires et les puits de leur palais où elles descendaient furtivement les restes sacrés de leurs frères.

Comme notre foi et notre courage se retrempent sur la tombe de ces vrais soldats du Christ !

Une chapelle renferme un autre trésor : une table de bois, qui sert d'autel, et sur laquelle le prince des apôtres offrit bien souvent le saint sacrifice.

Jamais je n'oublierai les suaves et fortes impressions que nous laisse la visite de ce vénérable sanctuaire. C'est d'un œil distrait, je l'avoue, que j'ai regardé, au départ, la mosaïque de l'abside représentant sainte Pudentienne. Et pourtant, cette mosaïque est la plus belle de Rome...

De même, dans l'église de Sainte-Praxède, qui est à quelques pas de nous, toutes les richesses, toutes les beautés artistiques le cèdent pour moi à un souvenir de la Passion de Notre-Seigneur : une portion notable de la colonne de la Flagellation. Elle est en marbre noir veiné de blanc et mesure trois pieds de hauteur.

En vérité, devant une telle relique, l'esprit se trouble, le cœur s'émeut et les yeux se remplissent de larmes. Y songez-vous? Pendant trois quarts d'heure, au

rapport de Catherine-Emmerick, les bourreaux, munis de verges, de lanières de cuir armées de fer, et de bâtons hérissés d'épines, déchirèrent le corps virginal du Sauveur attaché à cette colonne.... Mon Dieu, qu'elles vous ont coûté cher " ces délicatesses sensuelles, ces jouissances criminelles dont la chair baptisée des chrétiens est trop souvent l'instrument ! "

Le mont Esquilin est riche en monuments historiques. Outre ces deux antiques églises, et la basilique de Sainte-Marie-Majeure que nous connaissons déjà, il s'enorgueillit à bon droit de Saint-Pierre-Aux-Liens. On y conserve, dans un superbe tabernacle en bronze, les chaînes du prince des apôtres.

Chaque fois que je fais ce pèlerinage *ad vincula*, je me rappelle avec émotion les ardents soupirs et les touchantes paroles de saint Jean-Chrysostome : " O bienheureuses chaînes ! bienheureuses mains qui en furent ornées !.... Etre enchaîné pour Jésus-Christ, c'est plus que d'être apôtre, que d'être évangéliste, que d'être ange ! Chaînes bienheureuses, plus belles que tous les diadèmes, que toutes les couronnes des rois, qui me donnera de vous voir ? "

Plus fortuné que le saint évêque, j'ai pu les voir de mes yeux, les toucher de mes mains, les baiser de mes lèvres, et les passer un instant à mon cou....

Elle est belle l'église de Saint-Pierre-Aux-Liens, et

le simple touriste, comme le pieux pèlerin, peut y trouver son compte.

Toutefois, on peut dire, en dépit de certains critiques, qu'au point de vue de l'art, toute l'attention du spectateur se concentre sur un chef-d'œuvre : la statue de Moïse par Michel-Ange.

" Le grand artiste s'est surpassé dans cette œuvre extraordinaire. Son fougueux génie l'anime, la remplit et déborde de toutes parts. Ce colosse mystérieux déconcerte nos habitudes esthétiques et inspire en même temps l'admiration et l'effroi.

" Ce marbre superbe et terrible nous représente bien le législateur des Hébreux, tel que nous le concevons. C'est la loi vivante, incarnée, implacable. Le front, muni de deux cornes naissantes, semble tout flamboyant encore des foudres du Sinaï ; la main frémissante s'apprête à briser les tables de la Loi ; le pied nu, violent, porte à terre sur un seul doigt comme pour écraser les ennemis de Dieu ; les ondes de la barbe épaisse, la perfection anatomique du bras et de la jambe nus, la vigueur dans l'art de faire ressortir les muscles, le bizarre vêtement aux amples plis, les sandales asiatiques, tout révèle le génie de l'incomparable artiste qui semble avoir voulu souffler son âme en même temps que celle de Jules II à son Moïse, qu'après avoir contemplé longtemps, il interpella en

ces termes : " Parle donc, puisque tu vis ! " Et ce disant l'artiste lui donna un coup de marteau sur le genou. Cette signature du génie est encore visible."

Vraiment, nous sommes trop près de la prison de saint Paul pour ne pas aller la visiter tout de suite. Entrons donc dans l'église de Sainte-Marie *in Via Lata*, sur le Corso.

Ce temple est tout resplendissant de marbres, de jaspes et de dorures. Mais il doit sa célébrité au séjour prolongé que l'apôtre y fit dans le sombre cachot que nous allons décrire. Nous sommes, en effet, sur l'emplacement même de la maison de Martial, soldat romain, chargé de le garder. Tout le monde connaît les circonstances de son emprisonnement.

Accusé par les Juifs, il fut cité à Césarée devant le tribunal de Festus.

Paul, se prévalant de sa qualité de citoyen romain, en appela à César. On le conduisit à Rome. Or, pendant son procès qui dura deux ans, l'auguste captif jouit d'une demi-liberté.

Lisez, en effet, au-dessus de l'escalier qui conduit à la prison ce passage des Actes des Apôtres, (XXVIII, 31) :

" Quand nous fûmes arrivés à Rome, on permit à Paul de demeurer seul avec le soldat qui le gardait."

L'apôtre eut la consolation de recevoir ici d'illustres

visiteurs : saint Pierre, saint Luc, saint Timothée, Onésiphore d'Ephèse, beaucoup d'autres ardents disciples et même des familiers de Néron.

"Qui pourrait dire les gloires de cette humble demeure, plus illustre qu'un palais ? Elle a vu Paul, elle a été remplie du son de sa parole. C'est là qu'il écrivit ces admirables lettres aux Philippiens, aux Hébreux, aux Ephésiens, aux Colossiens, à Timothée, et celle si touchante à Philémon, dans laquelle il supplie avec la tendresse d'un cœur maternel, et implore la grâce de l'esclave Onésime, qui avait fui le toit de son maître.

"Saint Luc, son disciple, écrit sous ses yeux les Actes des Apôtres, et reproduit sur la toile les traits bien-aimés de la Mère de Jésus...

"Je ne crois pas qu'il y ait un lieu au monde où l'on puisse lire avec plus de fruit et de bonheur les Epîtres de saint Paul."

La prison a été convertie en deux chapelles. La seconde est la plus importante. On y voit la source miraculeuse que fit jaillir l'apôtre pour baptiser son geôlier, Martial (plus tard martyr), et plusieurs autres catéchumènes. L'eau en est limpide et reste toujours au même niveau.

Approchez maintenant de cette colonne, et baisez-la avec respect. Tous les jours le soldat y attachait son noble prisonnier.

Que j'aime à y lire cette fière sentence du grand apôtre : *Verbum Dei non est alligatum*, "la parole de Dieu n'est pas enchaînée !"

Le fait est qu'à toutes les périodes les plus tourmentées de l'histoire de l'Eglise, ce mot sublime a toujours fait la force des Pontifes romains.

Aujourd'hui encore, il est l'unique ressource de l'auguste prisonnier du Vatican.

On cherche vainement à bâillonner le Pape et à étouffer sa voix....

Léon XIII, par ses allocutions et ses encycliques, répond avec l'apôtre aux Césars et aux tyranneaux modernes : *Verbum Dei non est alligatum !*

La parole de Dieu n'est pas enchaînée !

Et malgré vous elle sauvera le monde !... *Os orbi sufficiens !*

***

Il y a quelques jours, le 25 janvier, à l'occasion de la fête de la conversion de saint Paul, une foule immense se dirigeait vers la basilique de Saint-Paul-Hors-les-Murs. A l'issue de la messe solennelle, on y vénéra les chaînes de l'apôtre. Ils furent nombreux aussi les pèlerins qui se rendirent à Saint-Paul-Aux-Trois-Fontaines.

Saint-Paul-Aux-Trois-Fontaines ! Quel mystérieux

souvenir se cache sous ce nom étrange ? Essayons de le dire. Détenus dans la Prison Mamertine depuis neuf mois, saint Pierre et saint Paul en sortirent enfin le même jour : c'était pour cueillir la palme du martyre.

Ecoutez, par anticipation, le chant triomphal de l'hymne liturgique :

Mundi Magister, atque cœli Janitor,
Romæ Parentes, Arbitrique gentium,
Per ensis, ille, hic per crucis, victor necem,
Vitæ senatum laureati possident.

" Le Maître du monde et le portier du ciel, Pères de Rome, et arbitres des nations, arrivent ainsi l'un par le glaive, l'autre par la croix au palais de la vie."

Les illustres captifs sortirent par la porte d'Ostie. Leurs adieux furent touchants.

Paul dit : " Que la paix soit avec toi, fondement de l'Eglise et pasteur de tous les agneaux de Jésus-Christ ! " — " Va en paix, prédicateur des bons et guide des justes dans la voie du salut ! " répondit Pierre.

" Ils se quittèrent, et Paul, promenant ses regards sur les chrétiens en pleurs, aperçut une noble matrone, Plautilla, à laquelle il demanda un voile pour envelopper sa tête avant de l'offrir à la hache du bourreau. Saint Denis nous a transmis le récit de cette scène auguste, et une humble chapelle en garde le souvenir à quelques

minutes de la porte d'Ostie. La cohorte continua son chemin et parvint bientôt aux *Eaux Salviennes*, dans une région solitaire, triste et désolée."

Là, d'un coup de lance, un confecteur lui tranche la tête...

O miracle ! En tombant, la tête du martyr fait trois bonds, et des trois points du sol qu'elle touche, on voit sourdre une fontaine.

Elles coulent encore toutes trois — mystérieux emblème du jaillissement invisible de la grâce sur le passage des saints !

Tout près de là se trouve le billot de marbre sur lequel l'apôtre eut la tête tranchée.

Vous figurez-vous l'émotion du pèlerin qui visite ces lieux sacrés ? Il est pourtant plus facile de le concevoir que de l'exprimer.

Hé quoi ! C'est *ici* que cessa de battre ce cœur de Paul qui a tant aimé Jésus-Christ : "*cor Pauli, cor Christi !* C'est *ici* — et *ici* seulement — que le grand apôtre cessa de marcher, de courir à la conquête des âmes pour Jésus-Christ ! C'est *ici* même qu'il rendit sa belle âme à Dieu ! C'est d'*ici* qu'il alla recevoir au ciel le prix de ses travaux et de ses souffrances : la "couronne de justice," comme il l'appelle, et sur laquelle il comptait à bon droit !

Glorieux saint Paul, donnez-nous quelque chose de

votre amour, de votre générosité, de votre zèle tout apostolique !

L'église qui s'élève sur le lieu de l'exécution, porte donc bien le nom de Saint-Paul-Aux-Trois-Fontaines. Des Trappistes français en ont la garde et leur couvent est la célèbre Abbaye des Trois-Fontaines. Les braves moines, par leurs plantations d'eucalyptus, achèvent d'assainir cette partie de la campagne romaine. Et, pour tout dire, ils ont composé une liqueur renommée à laquelle l'étranger ne manque jamais de faire honneur : c'est l'*eucalyptine*, un breuvage hygiénique et très estimé qui est en train de laisser dans l'ombre le légendaire élixir du P. Gaucher.

Or, pendant que saint Paul expirait sous la hache du licteur, son collègue, saint Pierre, était donné en spectacle à toute la ville. Par un raffinement de cruauté, Néron voulut repaître les yeux de ses sujets de la longue agonie du premier pape.

Après maints détours dans les quartiers les plus fréquentés de Rome, on finit par entraîner le prince des Apôtres sur la colline Vaticane.

Condamné à mourir sur le gibet, il demanda et obtint d'être crucifié la tête en bas. Non, il n'osait subir le supplice de la croix absolument comme son divin Maître : sa modestie et son repentir le lui défendaient....

Saint Pierre expira donc dans cette humble attitude ; c'est vrai. Mais, en même temps, on eût dit que, de ses deux mains, de ses deux bras étendus vers la terre, il embrassait la ville et le monde, il en prenait possession pour les donner à Jésus-Christ !

Agenouillés successivement sur la glorieuse tombe de ces deux héros, achevons l'hymne triomphale de l'Eglise :

O Roma felix, quæ duorum Principum
Es consecrata, glorioso sanguine
Horum cruore purpurata, cæteras
Excellis orbis una pulchritudines.

" O heureuse Rome, consacrée par la glorieuse mort de ces deux héros ! Leur sang, dont tu es teinte, te rend la plus belle de toutes les cités ! "

DOUZIÈME LETTRE

Les églises de Rome — Sainte-Cécile — Sainte-Sabine — Souvenirs du Tasse.

Rome, le 13 février 1893.

ELLES sont nombreuses, riches et belles les églises de Rome. Aucune ville au monde, si ce n'est Naples, n'en possède autant. On en compte près de quatre cents, qui correspondent bien au cycle liturgique.

La plupart, avouons-le, n'offrent rien de saillant comme extérieur et comme style ; mais, en revanche, chacune d'elles renferme des merveilles de beauté, des chefs-d'œuvre variés, et des reliques incomparables : *omnis gloria.... ab intus !* Ce sont, presque partout, des pavés en mosaïque, des colonnes de jaspe et de porphyre, des plafonds à caissons dorés, des marbres

multicolores, des autels, des baldaquins en jaune, vert ou rouge antique, de superbes décorations en lapis-lazuli, des incrustations de pierreries dans les ornements de l'autel, quelquefois toute une galerie de tableaux de maître, ou un peuple de statues.

Ne cherchez pas cependant, en Italie, ces nefs profondes et mystérieuses, ces belles verrières qui tamisent la lumière, ces arceaux élancés et ces flèches vertigineuses qui caractérisent les cathédrales du Nord. A part l'admirable *Duomo* ou cathédrale de Milan, et l'église de la Minerve à Rome, point d'ogive pure, point de gothique. Ici, " c'est la Renaissance qui triomphe avec ses colonnes torses, ses chapiteaux de bronze, ses marbres bigarrés, ses caissons dorés et ses chérubins bouffis."

Malgré tout, prises dans leur ensemble, ces églises sont " le plus bel ornement et la plus solide richesse de la capitale du monde chrétien ; elles brillent sur sa robe de reine comme les pierres précieuses resplendissent sur la chape des pontifes et sur la mitre des évêques. On peut dire de Rome ce qu'un historien du moyen âge disait de l'Irlande, qui, délivrée au dixième siècle d'une affreuse servitude, ne tarda pas à se couvrir d'une blanche parure d'églises : " *Excutiendo semel rejecta vetustate passim candidam ecclesiarum vestem induit.*" Ainsi, du sol de la Ville Eternelle tout empourpré du sang des martyrs s'éleva, dès que le

christianisme eut droit de cité dans le monde, une brillante floraison de basiliques et d'églises qui est restée sa plus belle parure."

Vraiment on est frappé, on marche de surprise en surprise quand on entre pour la première fois dans bon nombre de ces sanctuaires. Sont-ce des salons décorés pour le bon Dieu ? Des boudoirs apprêtés pour la Madone ? Ou des musées dont les œuvres d'art font oublier *il Santissimo ?*

Quoi qu'il en soit, il est fidèle ce tableau des impressions étranges qu'éprouve le visiteur.

" Il parcourt silencieusement une nef, et voilà qu'une tête semble sortir d'une niche pour le regarder : c'est la tête d'un cardinal ou d'un prince enseveli dans l'église. Il veut se mettre à genoux devant une chapelle, et voilà qu'un mort semble se lever de sa couche funèbre pour l'interpeller : c'est un fondateur ou un protecteur de l'église dont les cendres reposent dans la chapelle. Il passe dans un bas-côté et il voit un pontife assis sur son trône, qui lève la main pour lui donner sa bénédiction : c'est un pape qui, glacé par la mort, n'a pas oublié de bénir. Il s'assied près d'un pilastre, et voilà que des anges, beaux comme les rêves d'une mère, ont l'air de s'avancer vers lui, pour lui parler : il est tenté de les caresser et de leur dire bonjour : ce sont des anges qui gardent un sépulcre. Il

sort enfin, et voilà qu'il aperçoit sur la porte un général qui soulève un linceul et qui a l'air de lui crier : " Halte-là ! " Il a presque un sentiment de frayeur, il se demande s'il ne faut pas reculer ; mais le général est en marbre, il ne bouge pas, il ne dit rien : c'est un vieux soldat des saintes causes qui dort son éternel sommeil et qui semble à tout instant vouloir se réveiller pour la bataille."

Spectacle consolant : les adorateurs ne manquent jamais ici. Oh ! elle est encore vivace la foi du peuple italien. — Et, si les orgues ne sont pas des instruments de premier ordre, où trouver de meilleurs orchestres, des chœurs plus complets, des maîtres de chapelle supérieurs au maëstro Capocci, des virtuoses comparables à Moreschi, " l'ange de Rome," et en général, une musique plus belle, plus enlevante, j'allais dire plus théâtrale ? Dans les vastes basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Jean de Latran, l'effet en est superbe ; mais ces mélodieux concerts ne m'impressionnent peut-être nulle part autant que dans l'église de Sainte-Cécile, sur la rive droite du Tibre.

Aussi bien, quand le mois de novembre, si triste par lui-même, nous ramène la radieuse fête de cette sainte " autour de laquelle résonnent toutes les harmonies du ciel et de la terre," les Romains, les étrangers se portent en foule au delà du Tibre.

Pendant les quatre années de mon premier séjour dans la Ville-Eternelle, je n'ai jamais manqué à ce rendez-vous d'un attrait irrésistible.

Suivez-moi un instant dans cet antique sanctuaire, encore parfumé des souvenirs et des vertus de l'héroïque martyre.

***

Cécile, de l'aveu de tous, est la plus séduisante figure de l'histoire. Son nom est synonyme d'innocence et d'harmonie. Sa vie est tout un poème.

Cécile appartenait à l'une des plus illustres familles de Rome. " Pure et candide comme le lis des champs et le premier rayon de l'aurore," la petite-fille des Scipion et des Pompée s'éprit de bonne heure pour la beauté sublime et poétique de la morale évangélique.

Son idéal fut de devenir l'épouse sans tache de Jésus-Christ.

Elle lui voua tout de suite sa virginité.

Néanmoins, ses parents encore païens la fiancèrent à un jeune Romain, d'une noble et opulente famille : Valérien.

Or, pendant le festin nuptial, au milieu des joyeuses symphonies qui ravissaient les convives, Cécile entendait au fond de son cœur un concert divin et angélique. Et elle chantait, les yeux au ciel : " Seigneur ! Seigneur !

veille sur mon cœur et sur mon corps, et fais la garde autour d'eux, pour qu'ils te restent immaculés et purs."

La nuit vint, nuit sainte et lumineuse comme celle de Bethléem, nuit radieuse et remplie, pour ainsi dire, des mêmes harmonies célestes, nuit féconde où une épouse-vierge enfanta une âme au Christ !...

Entrez dans la chambre nuptiale et prêtez l'oreille à ce dialogue d'un charme exquis.

Fortifiée par la grâce de Dieu, Cécile dit à son époux : " O très doux et bien-aimé jeune homme, j'ai un secret à te révéler, mais jure-moi que tu sauras le respecter."

Valérien lui promit tout.

" Ecoute, reprend la vierge, j'ai pour amant un ange de Dieu, jaloux de la virginité de mon corps, et qui la garde jour et nuit avec son glaive. Si tu l'outrageais, il te frapperait, et tu perdrais la fleur de ta charmante jeunesse ; mais s'il voit que tu m'aimes d'un amour chaste et pudique, il t'aimera lui aussi, et il se montrera à toi dans sa gloire." — " Cécile, si tu veux que je te croie, fais-moi voir cet ange : je ferai ce que tu voudras ; si, au contraire, c'est un homme que tu aimes, je vous frapperai tous deux avec mon épée." — " Si tu veux croire au vrai Dieu et que tu me promettes de te faire baptiser, je te le ferai voir. Va au troisième mille de la Voie Appienne. Là, tu trouveras des pauvres qui

demandent l'aumône, et qui sont l'objet de ma constante sollicitude. Tu leur diras : Cécile m'envoie vers vous, pour que vous me fassiez voir le saint vieillard Urbain : j'ai un message secret à lui confier. Quand ils t'auront mené auprès de lui, tu lui rediras mes paroles. Il te baptisera, et, au retour, tu verras l'ange du Seigneur."

Valérien, subjugué par la grâce divine, obéit.

Quand le saint jeune homme, devenu chrétien, rentra dans la chambre nuptiale, il y trouva l'ange qui s'entretenait avec Cécile.

L'ange tenait à la main deux couronnes de roses et de lis. Les plaçant sur leur tête : " Gardez, dit-il, ces couronnes, et avec elles le cœur pur et le corps vierge. Ce sont des roses et des lis du paradis ; je les ai cueillis pour vous. Jamais ils ne se faneront. Jamais leur parfum ne s'évaporera, et des yeux chastes pourront seuls les voir...."

Bientôt, Tiburce, frère de Valérien, se convertit à son tour. Tous deux cueillirent la palme du martyre.

Peu content de ce premier exploit, le proconsul Almachius fait traduire Cécile à son tribunal et lui ordonne de sacrifier aux idoles ou de se préparer à la mort.

Les assistants, touchés de sa beauté et de sa candeur, pleuraient. Elle leur dit avec un sourire céleste : " O

bons jeunes gens, ne pleurez ni sur ma beauté, ni sur ma jeunesse, car je ne fais que les échanger contre une beauté meilleure et une jeunesse sans déclin. C'est donner de la boue pour recevoir de l'or." Plus de quarante crurent et furent baptisés.

Irrité, le procureur condamne Cécile à être brûlée vive.

On la jette dans une salle de bains chauffée outre mesure.

Le feu respecte ce corps virginal.

Comme les trois enfants des Hébreux précipités dans une fournaise ardente, Cécile chantait les louanges du Seigneur.

Sur l'ordre du cruel Almachius, un licteur la frappe à la tête. Trois fois la hache est impuissante à décapiter la douce victime.

La loi défendait au bourreau d'aller plus loin.

Etendue à demi-morte sur les dalles ensanglantées, Cécile continue son apostolat. Elle convertit les uns et console les autres.

Le troisième jour, le pape Urbain lui-même étant venu la visiter, elle lui dit : " Père, j'ai demandé au Seigneur ce délai de trois jours, pour remettre aux mains de votre béatitude mon trésor : ce sont les pauvres que je nourrissais et auxquels je vais manquer. Je vous lègue aussi cette maison que j'habitais, afin

LA PISCINE DE SILOE.

LÉGENDE

Cette Piscine, qui se trouve à la pointe Sud-Ouest du Mont Ophel, est à jamais célèbre par le miracle de *l'aveugle-né* qui alla s'y laver par ordre du Sauveur, et qui devint plus tard un grand saint (saint Sidoine.).

Aux premiers siècles du Christianisme, on venait se baigner dans la Piscine de Siloé afin d'obtenir la guérison de toutes sortes de maladies. Une église y fut bâtie et dédiée au Sauveur Illuminateur. Le bassin renfermé dans cette église fut environné d'une balustrade et divisé en deux parties, l'une réservée aux hommes, et l'autre aux femmes. Les eaux qui avaient servi pour les bains s'écoulaient par une ouverture dans la piscine du Roi, d'où elles sortaient pour aller arroser les jardins.

Il ne reste plus rien de cette ancienne Basilique, sinon quelques troncons de colonnes en pierre calcaire du pays, visibles dans la paroi Orientale de la Piscine. Cette Piscine, qui est à ciel ouvert, a environ 15 mètres de long sur 4 de largeur moyenne. Du côté Nord, on voit une arcade avec un escalier ruiné par lequel on descend dans un très petit bassin où débouche le canal qui vient de la Fontaine de la Sainte Vierge. Ce canal présente ici une hauteur de plus de seize pieds.—(*Guide Indic.*).

qu'elle soit par vous consacrée en église, et qu'elle devienne à jamais un temple du Seigneur." Ayant ainsi parlé, elle rendit son âme à Dieu [1].

Est-il besoin d'ajouter que je suis venu célébrer la sainte messe sur son tombeau ?...

Près de la sacristie, un sombre couloir donne sur l'antique salle de bains, le *caldarium*, théâtre du glorieux martyre de la sainte. Le pavé est le même qu'autrefois. Sous une grille en fer, voyez l'une des chaudières, et, tout autour de la salle, les restes des tuyaux de plomb et de terre cuite qui conduisaient la vapeur.

Vers la fin du XVIe siècle, on ouvrit pour la première fois le tombeau de sainte Cécile. Revêtue de sa robe brochée d'or, étendue sur le côté droit, les bras affaissés en avant du corps, la tête inclinée, avec une large cicatrice au cou, la vierge semblait respirer encore.

" L'habile ciseau d'Etienne Maderne en a éternisé la mémoire dans un marbre virginal qu'on ne peut voir à l'autel de la Confession, sans éprouver des aspirations angéliques."

Tous les arts lui rendent hommage.
On lui donne des traits touchants.
Raphaël a peint son image.
D'après ses chants.

1—Actes de sainte Cécile.

Une auréole est sa couronne,
Un luth est sous ses doigts sacrés !
Sainte Cécile est la patronne
Des inspirés.

Le poète a raison ; comme tout était beau, parfaitement beau en elle, Cécile méritait d'être la patronne des beaux-arts. Depuis plus de trois siècles, elle est la reine de l'harmonie ; elle le sera toujours.

***

Les collines de Rome, comme les montagnes de la Judée, ont leur histoire, leurs souvenirs, leur impérissable célébrité. Tels le Vatican, le Palatin, le Capitole, l'Esquilin que vous connaissez. Gravissons aujourd'hui les pentes abruptes et les rampes sinueuses de l'Aventin, dont le nom signifie *séjour d'oiseaux.*

Dicaverunt nidis domus opportuna volucrum.

Le sanctuaire de Sainte-Sabine, berceau de la famille dominicaine, est bâti comme un nid d'aigle au sommet de cette mystérieuse montagne. Là, s'élevaient jadis les temples de Jupiter, de Junon et de Minerve.

Au commencement du IIe siècle, une noble matrone romaine, Sabine, avait sa demeure sur l'Aventin. Devenue chrétienne, elle y subit le martyre sous l'empereur Adrien : on lui trancha la tête.

Les Souverains Pontifes entourèrent d'honneurs son

tombeau. Cependant, l'une des gloires les plus éclatantes de Sainte-Sabine sera d'avoir été la première maison où l'ordre des Frères Prêcheurs a été définitivement constitué. Et, à la suite de saint Dominique, que d'illustres personnages séjournèrent ici ! Saint François d'Assise, saint François de Sales, saint Raymond de Pennafort, saint Thomas d'Aquin, saint Hyacinthe, saint Ceslas, saint Pie V, et, plus tard, le prince de l'éloquence, Lacordaire, qui arbora hardiment à Notre-Dame de Paris le glorieux froc de saint Dominique et restaura en France l'ordre des Frères Prêcheurs.

L'antique église est partagée en trois nefs par vingt-quatre colonnes cannelées, de marbre de Paros, à chapiteaux corinthiens.

Dans la chapelle de Saint-Hyacinthe, vous pouvez admirer le chef-d'œuvre de Sassoferato : *La Vierge au Rosaire.* Marie, du haut du ciel, tient l'enfant Jésus qui se penche vers saint Dominique à genoux ; celui-ci offre à Jésus le Rosaire qu'il vient de composer, et Jésus le donne à sainte Catherine qui lui montre ses mains stigmatisées [1].

Il faut voir aussi la chambre de saint Dominique, et

1—On peut voir une belle reproduction de ce tableau dans la basilique de Québec : la *Vierge au Rosaire* fait le pendant à la *Communion de saint Jérôme*, — grâce au bon goût et à la libéralité de M. Faguy, curé de Québec.

celle de Pie V, dans laquelle fut révélée au grand pape dominicain la brillante victoire de Lépante.

Dans le jardin du monastère, j'ai cueilli une bonne provision de feuilles sur le célèbre oranger planté par le saint fondateur. Détail saisissant : " Quand le Père Lacordaire vint faire son noviciat à Sainte-Sabine, un nouveau rejeton sortit du tronc six fois séculaire. Actuellement, il s'élance vigoureux vers le ciel à côté de la tige principale : image frappante de la branche dominicaine française s'élevant, elle aussi, pleine de vie, à côté de la tige italienne, la tige mère."

Maintenant, si vous êtes poète, venez un peu plus loin contempler le panorama qui se déroule devant nous. Au pied de la terrasse du jardin, voici le Tibre, dont les ondes dorées, les plus historiques du monde, se heurtent contre les débris du pont qu'Horatius Coclès défendit seul contre l'armée de Porsenna ; au delà, étincelle la coupole de Saint-Pierre ; plus à droite, la ville tout entière, " ruisselante de lumière et de rosée comme une reine couverte de pierreries."

***

Le Janicule a aussi ses traditions et ses gloires.

On voudrait — ce qui est bien contestable — que saint Pierre ait été crucifié sur le sommet de cette montagne, dont le sable jaune l'a fait surnommer *Mont d'or*.

Quoi qu'il en soit, le monastère et l'église de Saint-Onufre, sur le versant oriental, possèdent de précieux et authentiques souvenirs.

Un poète malheureux et sympathique, le Tasse, y passa les dernières années de sa vie.

Quelle existence tourmentée que la sienne !

Né à Sorrente en 1544, Torquato Tasso était allé étudier le droit à Padoue. Il renonça bientôt à cette science aride, se livra avec ardeur à la poésie, et composa à 18 ans un poème chevaleresque : *Renaud*, qui fixa sur lui l'attention.

Il songeait dès lors à écrire son immortelle épopée, capable d'illustrer un siècle, lorsque Alphonse II l'appella à la cour de Ferrare. De là, il passa en France, puis revint en Italie, fit jouer son inimitable poème pastoral : l'*Aminta*, et termina en 1575 l'œuvre capitale de sa vie : la *Jérusalem délivrée.*

" Jamais sujet ne fut mieux choisi ; car jamais héros et événements ne furent plus prodigieusement épiques que ceux de la première croisade. Combien pâlit la guerre de Troie devant la guerre de Jérusalem ! Qu'est-ce que cette petite bande de guerriers grecs vengeant une querelle vulgaire autour d'une ville sans souvenirs, si on les compare à ces multitudes de l'Occident marchant à la conquête du tombeau de Jésus-Christ et

s'abattant, terribles, autour de la ville sainte pour venger les droits de Dieu ?....

" Dans la peinture de l'héroïsme guerrier et chevaleresque, le Tasse est inimitable. Si la plupart de ses héros ne sont qu'une transformation des héros d'Homère, cette transformation ressemble à une création nouvelle. La vertu de ces preux nous attire, nous les fait aimer. Qui ne préfèrerait Renaud à Achille ? Où trouver dans l'antiquité un héros comparable au généreux Tancrède ou à ce vieux comte de Toulouse qui a gardé sous ses cheveux blancs toute la bravoure et l'ardeur de son héroïque jeunesse ? Quel poète ancien a fait une peinture comparable à celle de Godefroy de Bouillon, type immortel de foi, de vaillance et d'humanité qu'un poète chrétien était seul digne de concevoir et de faire revivre ?....

" Malheureusement, le Tasse n'a pas su s'emparer de toutes les grandes pensées et de tous les grands sentiments qu'une méditation plus profonde et surtout un sens plus chrétien pouvaient lui fournir. Il semble qu'il aurait dû chercher dans la Bible plutôt que dans l'*Illiade* l'inspiration de son poème...Chacun de ses pas sur cette terre bénie (de Palestine) pouvait lui rappeler les mystères de la foi chrétienne ; les hautes cimes du Liban et les sommets gracieux du Carmel pouvaient encore résonner pour lui des chants des pro-

phètes ; partout enfin, sous ce ciel d'Orient, où les anges avaient chanté la naissance du Sauveur, il pouvait respirer le parfum des anciens jours, peindre comme Salomon, chanter comme David, pleurer comme Jérémie.

"Pourtant, il n'est rien passé de cette grande poésie biblique dans l'œuvre du Tasse. Les beautés de cette nature enchantée qu'il voit, qu'il dépeint, le poète ne fait que les voir et les dépeindre. Il n'élève pas sa pensée plus haut ; que dis-je ? Il semble qu'il n'y ait pour lui dans cette magnificence de la nature qu'une amorce de plus pour la volupté....

"Malgré ces taches, la *Jérusalem délivrée* est un des plus grands poèmes que le monde possède. Le Tasse est inférieur à Dante et à Homère, cela est vrai ; mais nous n'en admirons pas moins l'étendue et la grandeur de son action, la facilité avec laquelle il l'a resserrée dans des limites aussi étroites, la richesse des épisodes, l'abondance et la variété des récits, l'art de transporter sans secousse l'imagination du lecteur d'une scène à l'autre, enfin la force et la puissance de caractère des personnages.... [1] "

Si le malheur consacre le génie, cette gloire n'a pas manqué au poète de Sorrente. Epris d'une passion aveugle pour une sœur du duc Alphonse, sa raison

1—*Questions d'histoire littéraire*, par l'abbé Victor Charland.

s'égare. Il quitte brusquement la cour sans argent, sans but, le cœur brisé de dépit et de chagrin.

He brought a weary heart, a wasted frame.

Un jour, après bien des courses, il se hasarde à revenir à Ferrare ; on le renferme dans une maison d'aliénés où il languit pendant sept longues années. Remis en liberté sur les vives instances du Pape et de plusieurs princes, le Tasse, toujours sombre et mélancolique, reprend sa vie errante. On le retrouve à Mantoue, à Naples et enfin à Rome où Clément VIII l'accueille avec bonté.

Même, par décret du sénat, le poète devait recevoir bientôt au Capitole la couronne de laurier, lorsqu'il se vit atteint d'une maladie grave.

Sur-le-champ, il se fait transporter chez les Religieux de Saint-Onufre — les Hiéronymites — "afin, disait-il, de commencer dans ce lieu élevé, et dans la conversation avec ces saints Pères, sa conversation dans le ciel."

C'est là qu'il mourut pieusement le 24 avril 1595.

Sa tombe monumentale est dans l'église. Le sculpteur de Fabri a représenté le chantre de la *Jérusalem délivrée*, debout, son poème à la main, appuyé sur des trophées et sur un bouclier portant une croix, avec cette devise : *Pro fide.*

J'ai tenu à voir la cellule qu'il habita vingt-cinq

jours, et ce qu'on peut appeler ses reliques : un fauteuil, une coupe, un encrier, une ceinture d'écorce, et surtout l'autographe suivant écrit d'une main défaillante : " *Amico Antonio Constantini, Che dirà il mio signor Antonio quando udira la morte del suo Tasso ?* " (" Ami Antonio Constantini, que dira mon seigneur Antonio quand il apprendra la mort de son Tasse ! ")

Dans le jardinet, on nous montre le tronc du chêne du Tasse, foudroyé, lui aussi, il y a cinquante ans.

Bien des fois, le poète mourant a dû venir ici, d'où la vue sur la Ville Sainte est si belle.

Est-ce dans une de ces promenades mélancoliques ou à l'ombre de son chêne favori qu'il a composé son admirable sonnet ?

" O Rome ! ce ne sont point les colonnes, les thermes, les arcs de triomphe que je recherche en toi, mais le sang répandu pour le Christ, et les os dispersés des martyrs dans cette terre maintenant consacrée. Bien qu'une autre terre l'enveloppe et la recouvre partout, oh ! puissè-je lui donner autant de baisers et de larmes que je puis faire de pas en traînant mes membres infirmes ! "

TREIZIÈME LETTRE

La basilique de Saint-Jean-de-Latran — La Scala Santa — Sainte-Croix-de-Jérusalem — Saint-Paul-hors-les-murs.

Rome, le 14 février 1893.

UNE autre colline est le point d'attraction du pèlerin de Rome : le mont Cœlius.

On y vénère le saint escalier du Prétoire, on y admire la basilique de Saint-Jean-de-Latran.

Sur la place, la vue a je ne sais quoi de mélancolique qui nous plonge dans une profonde rêverie.

Au loin, par delà la campagne romaine, les cimes neigeuses des montagnes de la Sabine ; ici, les sept collines avec leurs souvenirs, leurs monuments, leurs basiliques.

Or, comme l'observe Veuillot, " la croix s'est élancée

du Latran et elle a volé sur ces sommets orgueilleux. Là-haut Dieu a pris sa demeure ; des églises se sont élevées ; la foi s'emparant des montagnes en a fait des ostensoirs d'où rayonne le Saint-Sacrement."

La croix s'est élancée du Latran — grâce à Constantin. Baronius, dans ses *Annales*, en a conservé la mémoire.

" Peu de temps après sa victoire au pont Milvius, l'empereur est frappé d'une lèpre hideuse. On consulte les augures. Ces imposteurs conseillent au prince d'égorger des enfants et de prendre un bain dans leur sang. Constantin s'y refuse avec horreur. La nuit suivante, il voit apparaître les saints apôtres Pierre et Paul qui lui ordonnent de rappeler à Rome le pape Sylvestre et de recevoir de ses mains le bain vraiment salutaire, le seul capable de guérir son corps et son âme.

" L'empereur obéit, le double miracle a lieu, et alors, peu content d'avoir richement orné le baptistère où il avait été lavé de ses souillures physiques et morales, il voulut que la capitale de son empire fût peuplée de basiliques consacrées au vrai Dieu, et que la principale de toutes s'élevât dans son propre palais."

Telle est l'origine de Saint-Jean-de-Latran, la première église épiscopale de l'évêque de Rome.

Et je ne m'étonne plus de lire au frontispice de sa double façade cette inscription répétée deux fois :

Sacrosancta Lateranensis ecclesia
Omnium urbis et orbis ecclesiarum
Mater et caput.

" La sacro-sainte église de Latran, mère et maîtresse de toutes les églises de la ville et du monde."

Aussi, jusqu'à Léon XIII, les Souverains Pontifes, immédiatement après leur intronisation, visitaient-ils tout d'abord cette reine-mère des basiliques. Mais, depuis l'invasion piémontaise, cette prise de possession est impossible ; seules les ordinations continuent à se faire ici.

Me permettra-on, à ce propos, de rappeler quelques-uns des meilleurs souvenirs de ma vie ?

C'est ici même, à Saint-Jean-de-Latran, que j'ai reçu en 1879 la tonsure cléricale, puis successivement les ordres mineurs et les ordres sacrés. Enfin, le 3 juin 1882, j'étais également du nombre des trente diacres, ordonnés prêtres par Son Em. le cardinal Monaco La Valetta, vicaire de Sa Sainteté.

Avec quelle joie, avec quel religieux empressement, je revois aujourd'hui ce temple magnifique par lui-même, magnifique surtout par les merveilles de grâces que le Seigneur se plaît à y opérer.

Etre prêtre est déjà un honneur immense en soi. Mais recevoir l'onction sacerdotale à Rome, au nom et tout auprès du Souverain Pontife — la source du sacer-

doce catholique sur la terre — au pied de ce maître-autel dont la partie supérieure contient les chefs vénérables de saint Pierre et de saint Paul, premiers prêtres de la Loi Nouvelle, quelle insigne faveur ! Quelle grâce de choix !.... Mon Dieu ! ma reconnaissance égalera-t-elle jamais l'étendue de ce bienfait ? Pourquoi faut-il que mes larmes, larmes de joie et de bonheur, soient à peu près ma seule prière ?...

Je restai longtemps prosterné dans le sanctuaire, à cette même place qui fut témoin de mes premières émotions sacerdotales. Chose étonnante ! Ces émotions, je les ressentais aussi fortes peut-être, aussi vives, aussi pénétrantes, aussi intenses qu'au jour de mon ordination. Bref, je ne sais quelle fut en ce moment mon action de grâce... Ce que je puis affirmer, c'est que je n'oublierai de ma vie les ravissements de cette heure bénie, qui ne reviendra peut-être plus !

Mais il faut visiter ensemble, ne fût-ce qu'à la hâte, ce superbe monument surnommé la *Basilique d'or*, à cause de sa magnificence.

Sans parler de la façade principale que plusieurs préfèrent à celle de Saint-Pierre, l'intérieur de cette basilique est vraiment imposant avec ses cinq nefs, ses marbres précieux, son riche plafond doré et ses resplendissantes chapelles latérales.

" Au centre du transept, sous le grand arc de la nef

principale, soutenu par deux colonnes de granit oriental, s'élève l'autel papal, le même sur lequel saint Pierre célébrait les saints mystères. Il est là tel qu'il fut tiré des catacombes par le pape saint Sylvestre. Sa simplicité et sa pauvreté même rappellent les premiers siècles de l'Eglise : quelques planches de sapin sans dorures et sans ornement, à l'exception d'une croix taillée sur la partie antérieure, voilà tout. C'est l'unique autel où il n'y a point de reliques. Le pape seul a le droit d'y célébrer. Au-dessus de l'autel, à une grande hauteur, un pavillon de velours cramoisi, rehaussé d'or, cache aux regards une arche en marbre soutenue par quatre colonnes de marbre égyptien. Là sont enfermées les têtes vénérables des apôtres Pierre et Paul...

" Dans la grande nef, douze niches à fronton supporté par des colonnes en vert antique, sont occupées par les statues grandioses des douze apôtres. Plus haut, des bas-reliefs en marbre merveilleusement travaillés, représentent d'un côté les scènes de l'Ancien Testament relatives au Messie, et de l'autre les faits évangéliques qui en sont l'accomplissement."

Cette décoration est à elle seule un résumé de l'Eglise catholique : elle est bien à sa place dans cette basilique " mère et maîtresse de toutes les églises."

Et que de précieuses reliques partout ici ! A part celles des apôtres, voici la table de bois du cénacle sur

laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ a institué le sacrement de l'eucharistie ; et dans le *Trésor*, le vêtement de pourpre qu'on jeta sur les épaules du Sauveur dans le prétoire, l'éponge trempée dans le fiel, une partie des chaînes et de la tunique de saint Jean l'évangéliste, la coupe dans laquelle on présenta du poison au même saint Jean et dont il n'éprouva aucun mal, un bras de sainte Hélène, etc.

En sortant de la basilique, le pèlerin ne manque jamais de visiter le baptistère où Constantin reçut le baptême. Il est encore beau ce monument de la reconnaissance de l'empereur. A chaque angle correspond une colonne de porphyre rouge, portant une architrave octogone, surmontée de huit pilastres en marbre blanc au-dessus desquels s'élance la coupole.

Les fonts baptismaux sont formés d'une urne antique en basalte, ornée de bronze doré.

On y baptise, assez souvent, des adultes le samedi saint. En 1881, j'ai assisté moi-même à cette touchante cérémonie.

Au centre de la place latérane, admirez ce gigantesque obélisque, le plus beau, le plus grand et le plus ancien du monde. Oui, " du haut de ce monolithe trente siècles vous contemplent ! " Jadis cette merveille décorait le temple du Soleil à Thèbes.

Mais passons.

LÉGENDE

1.—Basilique du T. S. Sépulcre. La grande Coupole, surmontée aujourd'hui d'une croix dorée, couvre le saint Edicule qui renferme le Tombeau de N. S. J.-C.

2.—La voix Douloureuse, qui s'étend du Prétoire de Pilate au sommet du Calvaire, dans la Basilique du T. S. Sépulcre.

3.—Arc de l'Ecce-Homo, au Sanctuaire du Couronnement d'Epines.

4.—Le Prétoire de Pilate, converti en caserne turque.

5.—Eglise de sainte Anne, près de la Piscine Probatique.

6.—Mosquée d'Omar, sur l'emplacement du Temple de Jérusalem.

7.—Emplacement de la maison du grand prêtre Anne, occupé par les Religieuses Arméniennes Schismatiques.

8.—Mosquée El Aksa, l'ancienne Basilique de la Présentation.

9.—La tour de David, formant la partie N. de la forteresse Jébuséenne.

10.—Les Murailles de la Ville Sainte.

11.—Emplacement de la Maison de Caïphe, occupé par les Arméniens Schismatiques.

12.—Le T. S. Cénacle, converti en Mosquée Turque !

13.—Le Tombeau de la Sainte Vierge, dans la vallée de Josaphat.

14.—La Porte Dorée, dans la partie orientale de l'ancienne enceinte du Temple.

15.—Porte de saint Etienne, appelée au temps d'Israël Porte des Troupeaux. C'est par cette Porte qu'on descend dans la Vallée de Josaphat.

16.—Le Mont Sion, actuellement en dehors de l'enceinte des murs.

17.—Jardin de Gethsémani, confusément reproduit dans la Gravure.

18.—Vallée d'Hennom, ou de la Géhenne, dont on ne voit pas ici toute la profondeur.

19.—Vallée de Josaphat, entre Jérusalem à l'occident et le Mont des Oliviers, à l'orient.

20.—Voie de la Captivité, parcourue par N.-S. la nuit du Jeudi au Vendredi Saint.

JERUSALEM.

Préparant de longue main mon pèlerinage de Jérusalem, tous les souvenirs, toutes les reliques de la Ville Sainte que j'ai pu rencontrer à Rome, je les ai recherchés avec avidité.

Sur l'Esquilin, j'ai vénéré, on s'en souvient, la colonne de la Flagellation. Ici, sur le mont Cœlius, près de la basilique latérane, sous le beau portique de Dominique Fontana, j'ai vu avec une émotion non moins grande l'un des plus attendrissants vestiges de la Passion de Notre-Seigneur : la *Scala Santa* ou le saint escalier du prétoire que le divin Sauveur monta et descendit quatre fois.

L'impératrice sainte Hélène le fit transporter à Rome en 326.

On ne le gravit qu'à genoux.

Il se compose de vingt-huit marches en marbre blanc veiné, recouvertes de madriers en noyer, pour les protéger contre l'indiscrétion et les pieux larcins des pèlerins.

Il y a quelques jours, le 7 février, j'allai dire la sainte messe dans la chapelle de la *Scala Santa*.

Faisons tout d'abord l'ascension de l'auguste escalier.

Au bas des degrés, Pie IX, de glorieuse mémoire, a installé deux magnifiques statues de marbre, deux chefs-d'œuvre qui impressionnent vivement : un *Ecce homo* et *Notre-Seigneur trahi par Judas*.

son éternité, mais ignorait encore qu'elle ne serait éternelle que par la croix. Rome chrétienne a hérité de la gloire et de la sainteté de Jérusalem. Et elle s'est enrichie de ses dépouilles, c'est-à-dire de ses plus précieuses reliques."

La table de la cène eucharistique et l'escalier du Prétoire sont au Latran ; la colonne de la Flagellation, à Sainte-Praxède ; la lance, le suaire et le voile de Véronique, à Saint-Pierre ; enfin la vraie croix, les épines, un des clous, l'écriteau ou *Titulus crucis*, dans la basilique de Sainte-Croix-de-Jérusalem, que nous allons visiter.

L'impératrice sainte Hélène, pleine de reconnaissance envers le *signe mystérieux* par lequel Constantin avait remporté une si brillante victoire, était allée à Jérusalem, à la recherche de la vraie croix.

" Si le génie a ses illuminations soudaines, la piété ardente a aussi ses inspirations." On fit des fouilles, et le 2 mai, 326, au pied du Calvaire, dans une citerne, on découvrit la croix de Notre-Seigneur, celles du bon et du mauvais larron, la couronne d'épines, les clous, l'éponge et le titre qui surmontait la tête de la victime adorable.

De retour à Rome, l'impératrice pria Constantin de lui bâtir une basilique pour garder ces trésors d'outre-mer, ces touchants souvenirs de la Passion.

Et voilà l'origine de Sainte-Croix-de-Jérusalem.

L'intérieur est à trois nefs séparées par d'énormes pilastres et par huit colonnes de granit égyptien. Le maître-autel est surmonté d'un baldaquin que supportent quatre colonnes de marbre précieux.

Mais, nous nous sentons attirés vers la chapelle de droite consacrée à sainte Hélène.

Ici, nous sommes à *Jérusalem !....*

Pour vous en convaincre, lisez cette inscription placée au centre du riche pavé de marbre : " *La terre du saint Calvaire de Jérusalem, déposée dans la partie intérieure de cet édifice par la bienheureuse Hélène, a été conservée ici, et de là le nom de Jérusalem donné à la chapelle.*"

Par conséquent, l'arbre du salut, transplanté à Rome, y retrouve quelque chose du sol arrosé par le sang du Sauveur !

Que de fois j'ai prié dans cet oratoire !

Là, un vénérable religieux faisait passer successivement devant nos yeux et nos baisers : trois grands morceaux de la sainte croix, le titre de la croix, écrit dans les trois langues hébraïque, grecque et latine, deux épines de la couronne de Notre-Seigneur, un des clous teint du sang de Jésus, les bras de la croix du bon larron, et le doigt avec lequel saint Thomas sonda les plaies du Sauveur ressuscité.

Nous sommes réellement émus, attendris jusqu'aux larmes : et pourtant, comme Louis Veuillot, faisons un aveu : " Nous sentons que nous n'aimons pas Jésus-Christ ; nous ne l'aimons pas, non, nous ne l'aimons pas !.... Pourquoi en sommes-nous là, que le seul nom de Jésus-Christ ne fasse pas fondre nos cœurs, que la seule vue de la croix ne nous attire pas comme un invincible aimant !

" Lorsqu'il a monté cet escalier du prétoire, il avait déjà subi l'agonie pour nos péchés ; et nous avons pu toucher ces pierres sans mourir de douleur et d'amour !

" Lorsque la couronne d'épines a déchiré son front, elle y a fait moins de cruelles blessures que la frivolité et la perversité de nos pensées, et toutes nos pensées ne sont pas pour lui !

" Lorsque son corps pendit à la croix, le poids fut moins lourd à ses mains clouées que les œuvres de nos mains, et nos mains font encore des œuvres mauvaises !

" Jésus avait compté tous mes pas, et les clous qui percent ses pieds sont des pas que nous faisons dans le mal : et tous mes pas ne sont pas dirigés vers Jésus !

" Pilate, Pilate, de quel droit t'avons-nous méprisé ? Tu l'as livré : ne le livrons-nous pas aussi ? Ne lui avons-nous pas préféré le pervers ? Pierre, Pierre, faible un instant, donne-nous des larmes intarissables ; obtiens-nous ce regard qui te fit pleurer toute la vie et aimer toujours ! "

Il s'est heureusement trouvé de fidèles amants de la Passion de Notre-Seigneur : des âmes à la fois sensibles et fortes qui ne pouvaient se lasser de contempler Jésus souffrant, et qui se sont consumées d'amour pour la Victime d'amour.

Parmi les plus célèbres et les plus ardents disciples du divin Crucifié, je dois nommer saint Paul.

Le Calvaire s'était en quelque sorte établi dans son cœur.

Ecoutez-le s'écrier : " Je ne veux savoir qu'une chose : Jésus et Jésus crucifié ! " Ou encore : *Mihi vivere Christus, et mori lucrum*, " le Christ est ma vie, mourir est un gain." Il ajoutait : " Je meurs tous les jours, et j'achève dans la mortification de ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ ! "

O sublime folie de la Croix, quels prodiges tu peux accomplir ! A peine converti, saint Paul vole à la conquête des âmes *per fas et nefas*.

Souvent il est flagellé, battu de verges, lapidé, laissé pour mort, emprisonné, chargé de chaînes, son zèle ne se ralentit pas. Apôtre des gentils, il est partout : l'Asie, la Grèce, l'Italie, la docte Ibérie entendent sa voix.

Mais, " un aimant mystérieux l'attire dans la Ville-Eternelle, car c'est là qu'il doit donner à son Maître le suprême témoignage de l'amour. La mort a mis le

seau à sa vie, et l'une et l'autre ont conquis des milliers d'âmes."

Et mori lucram !

Voilà les grandes choses que rappelle et éternise la basilique de Saint-Paul-hors-les-murs.

En vérité, à celui qui occupe dans l'Eglise la première place après le prince des apôtres, il fallait un temple qui ne le cédât qu'à Saint-Pierre.

Constantin eut encore la gloire de construire ce monument.

Vous connaissez peut-être la description qu'en a donnée Prudence : " Tout ici est royal. Un excellent prince a conçu ce monument, et en a fait resplendir l'enceinte de mille richesses. Les poutres sont dorées, afin que la lumière ne répande à l'intérieur que des reflets d'or. Des colonnes de marbre de Paros soutiennent des lambris de couleur fauve, et les arceaux sont ornés d'admirables mosaïques qui rappellent la variété et l'éclat des fleurs du printemps." — La charpente, dit-on, était en cèdres du Liban, et cent trente-deux colonnes, dont vingt-quatre en marbre phrygien, d'un travail exquis, partageaient l'édifice en cinq nefs...

Naturellement, cette basilique, comme toutes les autres, a subi bien des vicissitudes et diverses transformations.

Détruite par les Vandales, dévastée par les Sarrasins

LE SANCTUAIRE DE LA FLAGELLATION.

LÉGENDE

Notre Gravure représente l'intérieur de l'église de la Flagellation.

Le Lieu qui fut inondé du Sang adorable de Notre Seigneur Jésus-Christ a été vénéré par les premiers Chrétiens, comme tous les autres Lieux sanctifiés par quelque circonstance particulière de la Passion du Sauveur.

Un Oratoire avait été bâti, de temps immémorial, sur le Lieu même de la Flagellation. Ce très-ancien Sanctuaire ravi tout d'un coup, en 1618, à ses légitimes possesseurs par Moustapha Bec, dont le père était alors Pacha de Jérusalem, fut par lui converti en écurie où il logea ses meilleurs chevaux. Le Seigneur le châtia de sa profanation sacrilège, mais Moustapha n'en profita point pour sa conversion, et il ne rendit point le Sanctuaire aux Franciscains, Gardiens des Saints-Lieux. Ce ne fut qu'en 1838, qu'Ibrahim Pacha en restitua les ruines aux Pères de Terre-Sainte.

Nous parlerons des particularités du châtiment de Moustapha et de la restitution d'Ibrahim, lorsque nous ferons la Description complète du Sanctuaire.

EVANGILE SELON ST-JEAN, C. XVIII.

40.—Ils (les Juifs) se mirent tout de nouveau à crier tous ensemble : Nous ne voulons point de celui-ci (de JÉSUS), mais donnez-nous Barrabas. Or, Barrabas était un voleur.

C. XIX, 1.—Alors Pilate ordonna de prendre JÉSUS, et il le fit *flageller*.

2.—Et les soldats ayant fait une couronne d'épines entrelacées, la lui mirent sur la tête, et ils le revêtirent d'un manteau d'écarlate.

3.—Et ils venaient à lui et lui disaient : Salut, roi des Juifs ; et ils lui donnaient des soufflets !

qui remontaient le Tibre, démolie par un tremblement de terre, incendiée trois fois, toujours elle s'est relevée de ses ruines et de ses cendres, comme le phénix de la fable, renaissant plus riche et plus belle.

Enfin, le 9 décembre 1854, Pie IX la consacra une dernière fois en présence de tous les évêques venus à Rome pour la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception.

" On est saisi d'admiration quand on pénètre dans cette basilique qui a cent vingt mètres de long, soixante de large et vingt-trois de haut, cinq nefs, un transept, un riche plafond à caissons et quatre-vingts colonnes de granit. Une lumière douce et blanchâtre, comme celle de la lune, rayonne sur les mosaïques de la dalle nacrée et transparente, tandis que le chœur, tout brillant d'or et de peintures, semble recevoir cette teinte chaude et empourprée des feux du soleil qui filtrent à travers les vitraux. Sur l'autel de la *Confession* où reposent le corps de saint Paul et celui de Timothée, s'élève un double baldaquin, soutenu par quatre colonnes de porphyre et quatre d'albâtre veiné comme la peau des tigres d'Afrique ; la base de ces dernières colonnes est en malachite, minéral rare offert par Nicolas Ier, empereur de Russie. Ces simples mots gravés sur la pierre résument la vie de l'apôtre : " *S. Paulus, apostolus et martyr.*" " S. Paul, apôtre et martyr." On lit encore

sur la frise du baldaquin : " Vous êtes un vase d'élection, saint Paul, apôtre, prédicateur de la vérité dans le monde entier."

" Une autre richesse de la basilique est la frise formée par les deux cent soixante portraits en mosaïque de tous les papes. On y voit les chefs de l'Eglise universelle, depuis saint Pierre jusqu'à Léon XIII glorieusement régnant. Nombreux sont ceux dont le nimbe d'or nous révèle qu'ils sont inscrits au catalogue des saints. Radieuse et imposante couronne !

" Dans la chapelle du crucifix, une statue en marbre blanc de sainte Brigitte, par Charles Maderne, rappelle les longs et amoureux colloques que Notre-Seigneur eut avec la généreuse veuve en cet endroit. La divine image qui s'entretint avec la sainte a une expression d'indicible douleur. Le cou, dit Bléser, est violemment tourné vers la droite ; la bouche est entr'ouverte, comme si elle venait de parler avec effort. Après celle de sainte Brigitte, ce crucifix reçut la visite et aussi les pieuses confidences des saints qui habitèrent Rome, notamment de sainte Françoise Romaine. On voit encore là une image en mosaïque de la Sainte Vierge, aux pieds de laquelle, le vingt-deux avril 1541, saint Ignace de Loyola et ses premiers compagnons prononcèrent les vœux de l'Ordre qu'ils venaient de fonder."

Cependant, je me sentais rappelé vers la *Confession* et je revins sur la tombe de saint Paul.

C'était le 25 janvier, fête de la conversion du grand apôtre. Sait-on tout le bonheur que nous éprouvons auprès de ses restes sacrés ? Le doux rêve de saint Chrysostome, ses paroles enflammées le feront peut-être comprendre. Qu'on relise cette page si vibrante d'émotion, si pathétique :

" Qui me donnera, s'écriait-il, de me prosterner sur le corps de saint Paul, de m'attacher à son sépulcre, de voir la poussière de ces membres qui portaient les stigmates de Jésus-Christ, et accomplissaient en eux ce qui manquait à sa passion ? Oh ! oui, je voudrais voir la poussière, les restes de cette bouche de Paul, révélatrice de plus hauts mystères que n'en découvrit le Christ lui-même.... Oh ! oui, je voudrais voir le sépulcre où reposent ces membres, armes de justice, armes de lumière, membres pleins de vie dans la mort, comme ils étaient morts autrefois en pleine vie ; membres sacrés, animés de l'esprit du Christ, crucifiés au monde, organes et vêtements de Jésus-Christ, temple du Saint-Esprit et son divin sanctuaire."

Et, dans son enthousiasme, l'éloquent évêque adressait à la ville cette sublime apostrophe :

" Voilà ton vrai rempart, ô Rome, et plus sûr et plus inexpugnable que les forteresses et les plus profondes circonvallations. O Rome, voilà pourquoi je t'aime !

"Je pourrais exalter ta vaste étendue, ton antiquité, ta magnificence, et ton peuple innombrable, et ta puissance, et tes richesses, et les merveilleux triomphes de tes armes : mais non, pour moi, ta gloire, c'est que Paul ait daigné t'écrire, c'est qu'il aimait tes fils, c'est qu'il vint te voir et te parler, c'est que chez toi s'est achevée sa carrière. Voilà ta seule vraie gloire, ô Rome, géant immense, où brillent comme deux yeux étincelants les corps des deux apôtres. Le ciel ne resplendit pas sous les feux du soleil, comme tu resplendis toi-même sous l'éclat de ces deux flambeaux, dont tu illumines le monde. C'est de Rome que Pierre et Paul sortirent glorieux du sépulcre. Quel spectacle Rome alors contemplera, quand Paul, sortant du tombeau, s'élèvera avec Pierre, emporté dans les cieux à la rencontre du Seigneur ! Quelle rose offre Rome au Christ ! Quels diadèmes, quels colliers d'or, quelles jaillissantes fontaines, lui sont ces deux apôtres ! O Rome, reçois l'hommage de mon admiration, non pas pour l'or qui te couvre, les trophées qui te parent, les monuments dont tu t'enorgueillis. Ces deux colonnes qui portent l'Eglise, voilà ce que j'admire en toi !"

QUATORZIÈME LETTRE

Les jeunes saints de Rome : S. Louis de Gonzague — S. Jean Berchmans — S. Stanislas de Kostka — La brèche de la Porta Pia.

Rome, le 15 février 1893.

L'UN des charmes du séjour de Rome, c'est, pour le prêtre, de pouvoir visiter les pieux sanctuaires de la Ville-Eternelle, et surtout de célébrer la messe sur la tombe des saints, dans les cellules qu'ils ont habitées, ou au moins devant une de leurs reliques insignes, et quelquefois au pied d'une image ou d'une madone miraculeuse.

Et, qu'ils sont nombreux ici ces oratoires privilégiés !

La liste complète en serait trop longue. Signalons au hasard les chambres de S. Camille de Lellis, de

sainte Catherine de Sienne, de S. Dominique, de S. Pie V, de S. François d'Assise, de S. Félix de Cantalice, de sainte Françoise Romaine, de S. Ignace de Loyola, de S. Benoit Labre, de S. Grégoire-le-Grand ; les cellules de S. Philippe de Néri, de S. Jean de Matha, du B. Jean-Baptiste de Rossi, et enfin, *the last but not the least*, les chambres de S. Louis de Gonzague, de S. Jean Berchmans, et de S. Stanislas de Kostka.

Entre tous ces sanctuaires, il en est qui nous attirent particulièrement et fascinent davantage : tels sont ceux dédiés aux trois *jeunes saints* que je viens de nommer.

L'église de Saint-Ignace, près du Panthéon, possède à elle seule les corps et les cellules de saint Louis et de saint Berchmans. — Saint Stanislas repose à Saint-André du Quirinal.

Ces trois *anges* de la Compagnie de Jésus sont peut-être les saints les plus populaires de Rome.

Les étudiants, les séminaristes et même les gens du monde ne séparent point leur culte de celui de la Reine des anges.

Louis, Jean, Stanislas ! Quels ravissants modèles de sainteté douce, facile, aimable, charmante !

" Dans le champ de l'humanité, qu'il cultive avec amour, Dieu produit, en tout temps, mille et mille prodiges qui nous ravissent et nous arrachent ce cri

du prophète : " Dieu est admirable en ses saints." " *Mirabilis Deus in sanctis suis.*" Mais il lui plaît de créer, parfois, d'humbles merveilles où, pour être plus cachée, sa puissance n'est pas moins féconde. Il choisit, de temps en temps, une plante délicate sur laquelle il répand silencieusement l'abondance de ses grâces : c'est son droit, car il est le maître absolu de ses dons. La plante qu'il a choisie se hâte de germer, elle monte, grandit, elle envoie partout les fertiles ondées d'une sève généreuse, et quand les autres commencent à peine à s'affermir, elle est déjà devenue le palmier superbe et couvert de fleurs qu'il faut transporter dans les jardins célestes, l'arbre robuste qu'il faut placer avec honneur dans les constructions de la Jérusalem éternelle." [1]

Tels nous apparaissent ces patrons accomplis de la jeunesse : Louis de Gonzague, Berchmans et Stanislas. Rien d'éclatant, de singulier ou d'extraordinaire dans leur vie. La sainteté de ces anges terrestres est héroïque, mais accessible à tous. Et, comme elle est attrayante dans de si jeunes saints !

" Il en est de la sainteté comme des fleurs. Celles, dit-on, qui s'ouvrent avant le solstice ont un charme plus doux, une grâce plus délicieuse, un parfum plus suave que celles qui s'épanouissent sous les feux du

1—Le Père Monsabré. — Panégyrique du B. Jean Berchmans.

soleil. Il est incontestable que le doux charme de la jeunesse se fait sentir jusque dans la vertu et dans la sainteté, et qu'il répand sur elle un délicieux reflet de grâce et d'amabilité."

Sans doute, *ce délicieux reflet de grâce et d'amabilité* rayonne d'un même éclat au front de Louis, de Jean et de Stanislas. Mais, l'avouerai-je ? Mes préférences sont pour Louis.

A ce propos, je me rappelle qu'en 1882, au retour de nos promenades par la ville, nous ne manquions jamais, mon compagnon (M. l'abbé N. Leduc, de St-Hyacinthe) et moi, de saluer nos *amis*, à Saint-Ignace. Or, en entrant dans l'église, nous nous croisions invariablement : M. Leduc me laissait la droite pour me rapprocher de *mon* saint Louis de Gonzague, et lui passait de l'autre côté pour être plus près de *son* cher Berchmans.....

Quoi qu'il en soit, j'ai cru, cette année, devoir faire des excuses à l'*ami* de mon ami, d'autant plus que de Bienheureux qu'il était alors il est saint aujourd'hui.

Pour le moment, suivez-nous dans cette riche et somptueuse église de Saint-Ignace.

Elle est partagée en trois nefs par d'énormes pilastres surmontés chacun de petites coupoles. Les remarquables peintures de la voûte produisent un effet de perspective des plus étonnants.

Sans nous laisser trop distraire par ce luxe d'ornemention, allons pieusement nous agenouiller au tombeau de saint Louis de Gonzague.

A la vérité, " on ne peut songer sans admiration à ce jeune homme qui renonça à la couronne avant de l'avoir portée, et qui commença à mener une vie parfaite, à l'âge où la raison s'épanouit à peine chez les autres enfants. Emule de saint Jean-Baptiste pour l'innocence et de Madeleine pour la pénitence, il lutta de candeur avec les anges et d'austérité avec les anachorètes, aima l'Eucharistie comme saint Thomas d'Aquin, eut des extases comme saint François d'Assise, fit oraison comme Thérèse de Jésus, et conserva l'innocence baptismale jusqu'à son dernier soupir. On ne saurait dire quelle vertu lui manqua : il était la perfection même."

C'était un ange, un séraphin.

Avez-vous vu quelques-unes des images qui nous le représentent absorbé dans la prière ?... Dans ses mains frêles, amaigries, décolorées, saint Louis de Gonzague tient un crucifix et le presse amoureusement sur son cœur. Une auréole céleste entoure son front, l'œil est immobile et le regard noyé dans la contemplation. " On dirait, aux mouvements rythmés de sa poitrine, qu'il compte ses actes d'amour et ses instants de bonheur."

Le saint et héroïque jeune homme mourut le 20 juin 1591, victime de son dévouement au chevet des pestiférés. — martyr de la charité.

Au même instant, sainte Madeleine de Pazzi, qui l'entrevit au ciel, s'écria : " Ah ! qu'elle est éclatante cette gloire de Louis, fils d'Ignace ! "

L'Eglise de la terre lui prodigua à son tour, outre la canonisation, d'impérissables honneurs.

Comme celui du Christ, " son tombeau est glorieux."

Regardez : le corps de l'angélique saint Louis repose sous l'autel dans une urne revêtue de lapis-lazuli, et ornée d'arabesques en argent. Quatre colonnes torses en vert antique soutiennent l'autel. Sur un bas-relief en marbre blanc, on a représenté Louis de Gonzague s'élevant vers le ciel, au milieu d'un groupe d'anges. L'un de ces esprits célestes agite une couronne au-dessus de sa tête. Bref, des anges en marbre et en bronze, qui tiennent à la main des lis ou des lampes allumées, forment autour de cette tombe virginale un cortège d'honneur.

Quels doux souvenirs se pressent dans ma mémoire ! C'est ici que j'ai eu le bonheur de célébrer ma deuxième messe, le 5 juin 1882. Et que de fois j'y revins par la suite !....

***

L'autre autel du transept, à gauche, est dédié à

saint Jean Berchmans, le digne émule de saint Louis de Gonzague.

Il est monumental, lui aussi, et d'une grande richesse.

Que j'aime le médaillon qui le décore ! Saint Berchmans est sur le point de mourir : deux anges se tiennent à ses pieds ; l'un lui présente un chapelet et un crucifix, l'autre, les Règles de la Compagnie de Jésus.

Ces trois objets qu'il affectionnait le plus en ce monde, c'est son triomphe, sa gloire.

Le chapelet ! Dès qu'il put prier, il le récitait à l'écart cinq ou six fois de suite. Comme il aimait la Reine du Très-Saint-Rosaire ! La veille de sa mort, il écrivait à un de ses confidents : " C'est le culte de Marie qui a été le principe et le fondement de ma vie spirituelle." — A un autre : " Il n'y a pour moi de sécurité que dans une vraie et fidèle affection pour la Vierge Marie." Et avec quelle familiarité enfantine il traitait sa bonne Mère : " Sainte Vierge, disait-il, il faut que vous m'accordiez telle grâce, j'en ai besoin. Vous aurez en récompense tant de chapelets, tant de mortifications ;" puis il attachait un petit billet à l'image de la Madone jusqu'à ce que sa prière fût exaucée.

Le crucifix ! L'image de Jésus ! Ce signe sacré le ravissait. Et, comme pour saint Bernard, le nom de Jésus était " une mélodie à son oreille, un rayon de miel à ses lèvres, et un baume à son cœur."

Ecoutez son amoureuse et ravissante élégie sur le nom de Jésus : " Jésus ! Jésus ! si la muse me donnait cent bouches, toutes abreuvées de l'onde sacrée qui inspire les poètes ; si le guide divin des chastes sœurs de Castalie me dictait ses chants, jamais, jamais, je ne pourrais redire les douceurs de ton nom. O mon Jésus, le plus suave de tous les noms, frais et embaumé comme le souffle du printemps ! Les cieux, la terre, l'immensité des ondes connaissent ta demeure, ô source de félicité. Tu es plus doux que le miel de l'Hybla, plus doux que le parfum des lis, des violettes et des roses, plus doux que les ondes parfumées qui s'échappent de la prairie, plus doux que les flots d'ambroisie qui coulent dans les veines fécondes de la nature... Point de son plus harmonieux ne flatta nos oreilles, jamais pensée plus douce ne berça notre esprit... Jésus ! à toi les saluts de mon cœur, à toi la langue que tu m'as donnée pour chanter ton nom sacré !"

Et les règles de la Compagnie ! L'amour qu'il leur portait n'avait d'égal que celui dont il brûlait pour la Compagnie elle-même. Or, dans son enthousiasme, il s'écriait : " Ma chère Compagnie, et ma sainte Compagnie, Compagnie d'amour, œuvre divine, je veux t'aimer toujours."

Ne quittons pas ces deux tombes : ne disons pas adieu à ces deux anges de la terre sans visiter leurs

cellules encore embaumées du parfum de leurs souvenirs, de leurs vertus, j'allais dire de la "bonne odeur de Jésus-Christ."

Malheureusement, un voile de tristesse plane sur ces lieux vénérés.

Le Collège Romain, qui les renferme, est devenu depuis 1870 le Lycée Victor-Emmanuel.

Le gouvernement usurpateur n'a laissé aux Pères Jésuites que ces deux modestes chambres, auxquelles il n'attachait, comme bien on pense, aucun intérêt.

La première, celle de saint Louis de Gonzague, ne mesure que dix pieds sur huit.

On y conserve l'ancienne porte derrière une autre vitrée. Ce cercueil vide est celui où reposa d'abord le saint. Son portrait authentique, qui surmonte l'autel, est dû au cardinal Bellarmin.

J'ai voulu voir aussi le traité de théologie écrit tout entier de la main de saint Louis : don de Pie IX au Collège Romain.

La pièce voisine — chambre de saint Jean Berchmans — est moins riche en souvenirs. Mais, savoir qu'il l'a habitée nous suffit. N'avait-il pas dit en en franchissant le seuil : "Je veux devenir un saint, un grand saint ?" — Et encore : "Pas de choses extraordinaires, mais faisons les actions communes d'une

manière non commune. Tout le mérite de nos actes vient de la parfaite union à Dieu ? "

***

Les noms de ces deux anges en appellent naturellement un troisième : celui de Stanislas de Kostka, une des plus pures gloires de la Pologne catholique.

Rendons-nous à Saint-André du Quirinal.

Elle est gracieuse cette église et tout à fait digne du trésor qu'elle contient. C'est le Bernin qui en a dressé les plans.

La façade est décorée d'un portique semi-circulaire à colonnes ioniques. L'intérieur du monument, en forme de rotonde, est entièrement revêtu de marbres précieux, de dorures et de fresques remarquables. Enfin une vaste coupole à rosaces et à caissons dorés domine l'édifice.

La deuxième chapelle, à gauche, est précisément celle de S. Stanislas. Le corps du bienheureux repose sous l'autel dans une belle châsse en lapis-lazuli. Les tableaux qui ornent le pieux oratoire rappellent les deux mémorables visions que mérita cette âme pure et extatique : la Sainte Vierge remettant l'enfant Jésus dans les bras de Stanislas ; Stanislas recevant la communion de la main d'un ange.

Hélas ! la chambre qu'il occupa dans le noviciat de

Saint-André, n'a pas échappé, comme celle de S. Louis et de S. Berchmans, au vandalisme des Piémontais. Il y a à peine quatre ans, ces envahisseurs décrétèrent sa destruction. En vain plus de dix mille dames polonaises adressèrent-elles une émouvante supplique à la reine Marguerite, tout fut inutile.

En désespoir de cause, les Jésuites emportèrent les murs de la cellule pièce par pièce et la reconstruisirent près de la sacristie de Saint André.

C'est là que je l'ai visitée ces jours derniers après y avoir célébré le saint sacrifice.

Au milieu se trouve une œuvre d'art du plus puissant effet : *la mort de Stanislas*. Le saint jeune homme, doucement étendu sur un lit de marbre jaune, la tête appuyée sur un coussin identique, tenant dans ses mains le crucifix et un chapelet, paraît légèrement endormi ; il semble que le moindre bruit va l'éveiller.

La tête, les mains et les pieds sont en marbre blanc, et la soutane en marbre noir.

Ce chef-d'œuvre est de Legros. Quand il l'eut achevé, l'artiste, dit-on, abjura le protestantisme.

Tels sont les souvenirs, les monuments et les reliques des *jeunes saints* de Rome.

O S. Louis, S. Berchmans, S. Stanislas ! Priez pour l'Eglise et pour nous !

***

Nous sommes ici dans la rue du Quirinal. Plus loin, elle se nomme rue du 24 septembre et aboutit à la *Porta Pia*.

La *Porta Pia* ! Quelle honte, quel sacrilège elle rappelle !

Un écrivain a dit : " Une grande expiation (la fuite de Néron) a fait la célébrité de la Porte Nomentane ; un grand crime, celle de la *Porta Pia* : les Piémontais sont entrés par là."

Le 20 septembre 1870, soixante mille hommes, commandés par le renégat Cadorna, donnèrent l'assaut.

" On aurait pu croire, observe l'abbé Boulfroy, à une nouvelle invasion des Barbares ; ces Barbares étaient les sujets d'un roi catholique qui s'était dit l'ami du Pontife de Rome. Il prétendait répondre aux aspirations nationales de vingt-quatre millions d'Italiens, en mettant le siège devant la Ville Eternelle. En entendant une telle énormité, Pie IX laissa éclater son indignation : " Vous mentez, dit-il à l'émissaire de Victor-Emmanuel, et vous calomniez ce pauvre peuple d'Italie. Sur ces vingt-quatre millions dont vous parlez, il y en a vingt-trois qui sont mes enfants, qui m'aiment en vérité, qui veulent que je sois respecté dans mon caractère spirituel et rétabli dans mon pouvoir temporel. Je vous abandonne l'autre million, que vous avez corrompu, entraîné et réduit à la plus lâche servitude."

VUE DE TIBERIADE.

LÉGENDE

Les Pèlerins qui vont à Tibériade, partant de Nazareth, passent généralement par le Thabor : de Nazareth au Thabor, il y a 2 heures et 44 minutes de marche, et du Thabor à Tibériade, 5 heures.

La Tibériade actuelle n'est pas celle bâtie par Hérode Antipas dont il ne reste que des ruines. Elle est située au Nord d'une petite plaine et au Nord de l'emplacement de la Tibériade hérodienne. Elle forme un parallèlogramme d'environ douze cents pas de long. L'enceinte, construite en blocs de basalte et flanquée de tours circulaires, est battue du côté de l'Est par les vagues du Lac. La citadelle qui occupe l'angle Nord-Ouest tombe en ruines. Tibériade n'a qu'une seule porte ; mais les énormes brèches faites aux murailles par le tremblement de terre de 1837 permettent d'y pénétrer de tous les côtés.

Cette ancienne capitale de la Galilée est aujourd'hui une des villes les plus sales que l'on puisse imaginer [1]. Cependant une cinquantaine de palmiers, semés çà et là, lui donnent de loin un aspect agréable.

Tibériade renferme environ 6,000 habitants dont 5,200 Juifs ; 600 Musulmans ; 230 Grecs-unis, et 10 Latins. (*Guid. Indic.*). Les Pères de Terre-Sainte y desservent la petite Paroisse naissante, et ils sont les Gardiens du Sanctuaire.

1—Ceci était écrit en 1887. Tibériade vient d'être pavée à neuf. Il sera plus facile, désormais, d'y maintenir la propreté.

L'envoyé royal regagna la porte à reculons, cherchant à cacher son visage dont il essuyait la sueur, et maudissant son ingrate mission.

On se prépare à défendre vigoureusement la ville.

Le bombardement commence.

Une poignée de zouaves pontificaux, parmi lesquels je salue des compatriotes, des Canadiens, tient en échec, pendant quatre heures, les bataillons ennemis vingt fois plus nombreux.

Tout à coup, un pan de mur, d'une largeur de cent pieds, s'écroule.

La brèche était faite. Sur l'ordre du Pape, on arbore le drapeau blanc. Le feu cesse.

Proh dolor !..... horresco referens !

En dépit du droit des gens, les Piémontais se ruent sur la porte démantelée, la baïonnette en avant ; ils s'élancent — les barbares ! sur les zouaves qui se laissent égorger pour la cause sacrée de l'Eglise. " Ils avaient, cependant, s'écrie Louis Veuillot, toutes les forces de la vie, tous les élans de la jeunesse, toutes les flammes de l'amour, et ils étaient enivrés du désir et de l'espérance de mourir pour leur amour. Quel rêve plus enchanté que d'être à Rome, jeune et fort, et une arme au flanc, comme gardien et défenseur de ces beautés et de ces majestés, élu de Dieu pour les conserver au

genre humain ! Ils vivaient dans ce rêve, sous ce beau ciel où la prière universelle accourt de tous les horizons ; entre le Vatican et le Capitole, à genoux sur les tombeaux des martyrs, ils voyaient les palmes des martyrs à la portée de leurs mains."

Ces palmes, plusieurs les recueillirent alors.

Honneur aux soldats du Christ !

QUINZIÈME LETTRE

La Reine des Romains — Une visite à quelques sanctuaires de Marie — Dans les montagnes — Les villas de Rome et le Pincio.

Rome, le 16 février 1893.

Si les saints et les martyrs sont l'objet d'une grande dévotion à Rome, Marie, leur reine, occupe naturellement le premier rang dans le culte public.

Pour les Romains, la *Madonna*, c'est leur reine à eux, leur mère ; la *Madonna*, c'est l'espérance, la vie, l'âme du peuple. Regardez : l'image de Marie est partout : elle orne les angles des maisons, le seuil des monuments, même les cafés et les lieux de réunions publiques ; ses tableaux remplissent les temples, les galeries de peinture et les musées ; ses statues, honorées dans les sanctuaires et les demeures particulières, brillent au frontispice des églises et jusqu'au sommet des colonnes antiques.

Bref, en dépit des incrédules et des sarcasmes de la libre pensée ; en dépit des révolutions et des commotions politiques, la sainte Vierge, la *Madonna*, est restée et restera la Reine des Romains.

Notre estimable écrivain, M. le juge Routhier, a parfaitement saisi ce phénomène religieux. Comment résister au plaisir de cueillir " *A travers l'Europe* " cette perle, entre mille, et ne pas la déposer avec respect sur le front virginal de la Madone ?

" Rome, dit-il, a bien souvent changé de maîtres, et l'avenir lui réserve sans doute de nouveaux changements ; mais c'est en vain que tous les régimes politiques s'y succèdent : Rome n'a jamais eu depuis Constantin, et n'aura jamais d'autre roi véritable que le Pape.

" C'est une souveraineté que ni la diplomatie ni la guerre n'ont pu détruire. Elle a eu des éclipses, comme le soleil en a, mais elle n'a jamais été complètement, ni longtemps voilée. Toujours ses rayons ont percé les ténèbres que des époques malheureuses répandaient sur la Ville Eternelle, et après quelque temps d'épreuve, le jour se faisait.

" Qui dissipait ainsi la nuit ? Tantôt la Parole infaillible suffisait ; tantôt c'était une épée foudroyante qui venait briller aux portes de Rome pour en défendre l'entrée comme le glaive de l'ange à la porte de l'Eden ; tantôt c'était l'œuvre d'un grand saint, d'un éloquent docteur, ou d'un pieux monastère.

"Mais toujours l'ordre, la paix et la justice n'étaient rétablies dans Rome que lorsque son Souverain légitime, le Pape, remontait sur son trône. Quand son sceptre brillait sans voile, il faisait jour....

"Mais si le Pape est le véritable Roi de Rome, quelle en est donc la Reine? De quel nom s'appellera la femme digne de régner sur une telle ville? Il suffit de jeter un regard sur Rome pour trouver la réponse à cette question; car les images et les statues de cette grande Reine s'y trouvent partout. Elle y possède des palais plus nombreux et plus riches que le roi lui-même; et dans tous les quartiers de la cité, vous voyez ses coupoles et ses tours surgir de la masse des édifices.

"On l'a compris, la Reine des Romains, c'est la très sainte Vierge, et nul peuple au monde n'entoure sa souveraine de plus d'hommages et de vénération.

"Parcourez les différents quartiers de la ville, et vous y verrez, tantôt sur la façade des maisons, tantôt au coin des rues, ou sur les places publiques, des médaillons, des portraits, des statuettes de la Madone, placés dans de petites niches ornées de fleurs. Quand vient la nuit, ces niches ornées s'illuminent, et des lampes y brûlent jusqu'au matin.

"On a calculé qu'il y a dans Rome plus de 1,400 madones, sans compter celles que renferment les églises, et plus de 1,000 lampes qui brûlent chaque nuit devant elles....

" C'est sans doute pour donner satisfaction à cette dévotion, et pour répondre à toutes les demandes, que les artistes ont peint et sculpté tant d'images de la sainte Vierge dont les églises, les galeries et les musées sont remplis. Jamais reine n'a possédé tant et de si précieux joyaux, et c'est à plusieurs millions qu'il faudrait évaluer les pierres précieuses qui décorent ses images et scintillent à ses couronnes.

" Il y a dans Rome soixante-douze églises consacrées à la sainte Vierge, et la plupart rappellent quelques bienfaits ou quelques faveurs signalées de la Reine à ses sujets..."

Impossible de les visiter toutes; mentionnons les principales.

Déjà au fond des catacombes on dressa des autels à Marie. Dans le seul cimetière de Saint-Calixte, sur la Voie Appienne, nous trouvons plus de vingt fresques dans lesquelles la douce image de la Madone occupe la place dominante.

Et, quand les chrétiens purent construire des temples au grand jour, Marie reçut les premiers honneurs. Sous Alexandre-Sévère, on consacra la vingt-sixième église à la divine Mère.

***

Cette église, la plus ancienne de toutes, est *Sainte-*

Marie du Transtévère. Reconstruite au IXe siècle, elle est à trois nefs, divisées par vingt-six colonnes de granit arrachées aux thermes et aux temples du paganisme. Le pavé est en porphyre, de belles mosaïques ornent l'abside, et un chef-d'œuvre du Dominiquin, l'*Assomption*, décore la voûte.

A droite, près du sanctuaire, voyez-vous à vos pieds une ouverture circulaire de plus de six pieds de diamètre, garnie d'une grille de fer, et dont l'orifice est en marbre blanc? Lisez les inscriptions : *Fons olei*, " Fontaine d'huile." Et encore : *Hinc oleum fluxit quum Christus Virgine luxit*, " Ici coula une fontaine d'huile lorsque le Christ naquit de la Vierge." Enfin, à gauche : " L'huile coule de ce lieu quand Dieu naît de la Vierge, par cette double action Rome est sacrée reine du monde."

Au pilier voisin, allons aussi vénérer une touchante relique : c'est la pierre avec laquelle le pape saint Calixte fut précipité dans le puits où il consomma son glorieux martyre.

De l'autre côté du Tibre, voici une antique église qui date également du IIIe siècle : *Sainte-Marie in Cosmédin.* Son principal trésor est une Madone orientale qu'on a soustraite jadis à la fureur sacrilège des iconoclastes. Comment ne pas nous rappeler que saint Augustin enseigna ici la rhétorique à la jeunesse romaine ?

Vers l'an 352, le miracle des neiges valut à la Ville Eternelle la basilique de Sainte-Marie-Majeure, décrite ailleurs.

En 608, le Panthéon d'Agrippa, on se le rappelle, devint *Sainte-Marie ad Martyres.*

Au Xe siècle, le temple de Jupiter Capitolin se transforma à son tour en l'église de *Sainte-Marie de l'Ara Coeli* que nous connaissons déjà.

Plus tard, Michel-Ange dessina les plans de *Sainte-Marie des Anges*, bâtie sur les thermes de Dioclétien.

On y admire les tombes de deux cardinaux.

L'inscription de celle du cardinal Alciati est un chef-d'œuvre de concision, presque intraduisible en notre langue :

Virtute vivit.
Memoria vivit.
Gloria vivet.

" Il vécut vertueux. Il vit inoublié. Il vivra glorieux."

Une autre merveille, due au sculpteur français Houdon, est la statue de saint Bruno. Le saint semble vouloir sortir de sa niche et marcher. " Il parlerait, disait Clément XIV, si la règle de son ordre ne le lui défendait ! "

A peu de distance, venez admirer *Sainte-Marie-de-la-Victoire*, sur la rue de la Porta-Pia.

Ce superbe et pieux sanctuaire, où affluent les

MARIE, MÈRE DE JÉSUS

pèlerins, doit son origine au triomphe éclatant remporté par Maximilien de Bavière, sur les protestants, à la bataille de Prague, en 1620. Au reste, lisez au-dessus de l'autel cette inscription qui parle d'elle-même :

Gaude, Maria Virgo, cunctas hæreses sola interemisti !

" Réjouissez-vous, ô Vierge Marie, seule vous avez terrassé l'hérésie ! "

Sainte-Marie-de-la-Victoire, grâce à ses richesses et à ses œuvres d'art, est la perle des églises de Rome. Pour la décorer dignement, le Dominiquin, le Guide, le Bernin, ont rivalisé de génie.

On y vénère une copie de la Madone miraculeuse portée par un illustre moine à la bataille de Prague.

Avec quel bonheur j'ai revu aujourd'hui ce gracieux sanctuaire placé actuellement sous la protection du premier cardinal canadien ! [1]

Près de Saint-Pierre-aux-Liens, il est une humble église que nous ne pouvons visiter sans une vive émotion : *Sainte-Marie-des-Monts.*

Devant la Madone miraculeuse qu'elle possède depuis

1 — S. Em. le cardinal Taschereau, archevêque de Québec, est du titre de Sainte-Marie-de-la-Victoire. On sait que les cardinaux-prêtres, au nombre de cinquante-six, reçoivent un titre au moment de leur promotion. Ce titre n'est autre que celui d'une de ces églises de Rome dont les anciens cardinaux ou curés étaient autrefois simples titulaires, et dont ils deviennent aujourd'hui les protecteurs.

1577, saint Benoit-Joseph Labre pria bien souvent. Il y venait tous les jours, passant des matinées entières en contemplation.

Né à Amettes, dans le diocèse d'Arras, le 26 mars 1748, l'illustre mendiant volontaire visita, la besace au dos et le bâton de pèlerin à la main, les sanctuaires de Lorette, d'Assise, de Naples, la grotte de saint Michel au mont Gargan et vint se fixer définitivement à Rome, en 1777.

Les ruines du Colisée lui servaient le plus souvent d'asile pendant la nuit, et chaque jour il y faisait le chemin de la croix. De là, il se rendait toujours pieds nus à l'église où se célébraient les XL Heures, puis il revenait s'agenouiller de longues heures devant sa madone favorite, immobile, extasié, ravi à lui-même...

Une autre image miraculeuse, que j'ai vénérée souvent, est celle de Saint-André *delle Fratte*.

C'était en 1842. Un juif, Ratisbonne, entre comme par hasard dans cette église. Tout à coup il tombe à genoux devant la madone. O prodige ! Marie lui apparaissait.... Ratisbonne, subjugué par la grâce, se convertit. Devenu prêtre, il partit pour Jérusalem, consacrant sa vie, nouveau Saul, à la conversion de ses compatriotes.

De la vision de la sainte Vierge, il ne dit que ces mots : "Je l'ai vue ! Je l'ai vue !.... "

Saluons, à quelque distance sur la place d'Espagne, la colonne de l'Immaculée Conception.

Pie IX, d'immortelle mémoire, élèva ce monument en 1857 pour perpétuer le souvenir de la proclamation de la plus belle prérogative de Marie.

La statue de l'Immaculée qui le couronne, est en bronze. La sainte Vierge est debout sur le globe du monde, les yeux et les mains levés au ciel. De son pied virginal elle écrase le serpent. La colonne est en marbre cipolin. Quatre prophètes en marbre blanc, Moïse, Isaïe, David, Ezéchiel, décorent le soubassement et semblent porter tout le monument.

O Marie immaculée, ô vous, la *Reine des Romains*, protégez Rome, le Pape et l'Eglise !

***

Pour faire diversion à ces différents pèlerinages, il n'est rien d'agréable et d'instructif à la fois comme une excursion aux environs de Rome.

Au delà de la campagne romaine, Albano, Ariccia, Frascati, Tusculum, Genzano, Tivoli sont le rendez-vous favori des citadins et des touristes. A l'époque des chaleurs, la *mal'aria* fait-elle son apparition, les Romains quittent la ville, comme des essaims effarouchés fuient la ruche, et ils se dirigent *presto* vers les montagnes de la Sabine, aux ravissantes villas.

Déjà au mois de février, on peut respirer ici l'air tiède et embaumé du printemps.

Traversons, en chemin de fer, l'*agro romano* où paissent çà et là des troupeaux de bœufs aux cornes énormes et des chèvres de chétive apparence.

Rome antique a laissé dans ce désert, comme le long de la Voie Appienne, d'impérissables vestiges de sa puissance.

Une lumière vive et chaude
Inonde l'aqueduc de Claude
Qui dresse ses rouges arceaux,
Vieux tronçons d'un serpent de pierre
Qui vers la ville de saint Pierre
Déroule ses larges anneaux.

Cette campagne solitaire
N'a pas une motte de terre
Dont le nom ne soit illustré :
Et de chaque grain de poussière
Que nos pas laissent en arrière
S'élève un souvenir sacré.

(E. Lafond.)

Voici Albano. A la porte de la ville, découvrez-vous devant le tombeau d'Ascagne (?), fils du pieux Enée.

Albano est la fille d'Albe-la-Longue (aujourd'hui Palazzola) dont Ascagne fit la capitale de son empire.

Et longam multa vi muniet Albam.

(Enéide VI.)

Près de l'église Saint-Paul, on montre les ruines de

l'amphithéâtre de Domitien, cet empereur à la fois bizarre et cruel, qui "passa sa jeunesse à faire des vers et à tuer des mouches à coups d'épingles." Il était aussi la première *fourchette* de son temps. N'assembla-t-il pas un jour le Sénat pour délibérer gravement sur la manière d'apprêter le plus délicieusement possible un énorme turbot ?

Et le turbot fut mis à la sauce piquante.

Avis aux intéressés.

Les environs d'Albano sont simplement enchanteurs.

Lorsque, élèves du Séminaire français de Rome, nous venions habiter en vacances la villa Rospigliosi, c'était un plaisir toujours nouveau de faire une promenade, par exemple, sur les bords poétiques du lac d'Albano, "un saphir enchâssé dans un cadre de basalte," et ombragé d'arbres magnifiques.

Quelquefois nous poussions une pointe jusqu'à Castel-Gondolfo, villégiature des Souverains Pontifes avant l'invasion piémontaise. Ou bien, nous gravissions à dos d'âne le Monte-Cavo derrière lequel s'étend le Camp d'Annibal.

Un autre jour, nous *chevauchions* sur nos bourriques dans la direction du lac de Némi, viâ Ariccia.

Ici, pour nous réconforter, nous arrêtions à la meilleure *osteria* (restaurant) qui mérite pourtant comme autrefois ce compliment peu flatteur du satirique :

Egressum magna me accepit Aricia Roma.
Hospitio modico.

Comme il est gracieux le lac Némi, que les anciens appelaient *Speculum Diana* (miroir de Diane) !

Et toi, pur miroir de Diane
Comme on te nomme, ô lac Némi !

J'ai aussi passé des heures délicieuses à Frascati. — Un heureux concours de circonstances voulut que j'eusse, il y a quelques années, mes entrées libres chez feu S. Em. le cardinal Pitra, évêque suburbicaire de cette ville.

Que de charmantes excursions j'ai pu faire ainsi avec Mgr A. Battandier, protonotaire apostolique *ad instar*, et vicaire-général de Son Eminence !.... *Forsan et hæc olim meminisse juvabit.*

Pour abréger, Frascati est "célèbre par ses villas, ses horizons magnifiques et sa situation unique au monde, où l'on jouit d'un air salubre et de vues admirables."

De cette ville à Tusculum, il n'y a qu'un pas. D'illustres Romains y avaient leurs maisons de campagne, Cicéron était du nombre. Ici encore, le panorama est de toute beauté.

Il est une autre ville qui nous attire par le prestige des réminiscences historiques : Tivoli. En entendant ce nom, vous croyez voir défiler devant vous et se

promener au pied des cascatelles, sous les frais ombrages, les silhouettes d'Horace, de Salluste, de Properce, de Catulle, de Mécène, et d'une pléïade de célèbres Romains, la gloire du siècle d'Auguste.

Bien des fois, j'ai visité ces riants paysages, m'arrêtant au temple de Vesta, à la Grotte des Sirènes et descendant me reposer sur les bords harmonieux du bassin où se déversent en chantant les blanches cascatelles.

Plus loin, Subiaco rappelle des souvenirs autrement plus précieux que ceux de Tivoli.

Saint Benoit, sainte Scholastique, sa sœur, et saint François d'Assise l'illustrèrent tour à tour.

Près de la grotte de saint Benoit, se trouve un massif de ronces et d'épines où l'héroïque patriarche des moines se roula vif un jour pour éteindre à jamais dans son sang " le feu infernal qui l'enflammait jusque dans le désert."

Ajoutons, avec M. de Montalembert, que " de cette caverne et de ce buisson d'épines sont issues des légions de moines et de saints dont le dévouement a valu à l'Eglise ses conquêtes les plus vastes et ses gloires les plus pures."

Reprenant, le cœur allègre et joyeux, la route de Rome qui se détache là-bas sur l'azur du firmament, je me surpris à chanter avec le poète :

A Rome ! à Rome ! car sans cesse
Une voix nous parle et nous presse
De nous hâter sur ce chemin
Qui vers Rome enfin nous ramène.
Voici la campagne romaine
Et le vaste horizon romain.

.....

Là-bas, là-bas l'immense dôme
Domine en roi l'antique Rome
Et ses temples et ses palais,
Et nous prouve par sa durée
Que le pêcheur de Césarée
A bien su jeter ses filets.

Sur l'éternelle métropole
Scintille la grande coupole,
Phare de l'horizon latin.
La croix d'or, sur qui tout se fonde,
Apparaît, étoile du monde,
Depuis les jours de Constantin !

***

Il ne faut pas croire cependant qu'il faille absolument sortir de Rome pour fuir le bruit de la ville, la chaleur du jour et le souffle débilitant du sirocco...

Une foule de jolies villas nous donnent, même en plein hiver, l'illusion d'un printemps éternel.

Ce sont ici et là des parcs grandioses, avec des lacs naturels ou artificiels, des viviers ombragés de saules-pleureurs, et remplis de poissons multicolores, de casinos élégants ou plutôt des palais riches en œuvres d'art, des nappes de gazon fleuri, des grottes, des cascades, et de riants bosquets où le magnélia, le chêne vert, le

pin, le palmier, le cactus, le sapin, le laurier marient leurs feuillages toujours verts. Parmi ces ravissantes villas, les plus renommées sont celles d'Albani, de Madame, de Ludovisi, de Médécis, de Mattei, de Palatina, de Pamfili et de Borghèse.

Ces deux dernières priment toutes les autres.

La villa Pamfili, sur le Janicule, est à un mille de la Porte Pancrace. Nous ne décrirons que celle-ci.

Vraiment, écrit M. E. Lafond, " elle plaît par ses masses énormes de pins qui ont une végétation prodigieuse, et dessinent sur le bleu du ciel leurs élégants parasols.

"Quel arbre poétique et pittoresque que le pin ! Il est à l'Italie ce que le palmier est à l'Orient ; il donne de l'ombre en laissant de la lumière ; il vous abrite sans cacher le ciel ; il est élancé comme une colonne, et se termine par une tente de soie verte, transparente et frissonnante au vent ! "

Deux fois, cette villa servit de quartier-général en 1849 : d'abord aux républicains romains de Garibaldi, et à l'armée française commandée par Oudinot.

Enfin, après un siège opiniâtre, héroïque, les Garibaldiens sont mis en déroute aux cris de : *Vivent les Français ! Vive Pie IX !*

Au fond d'une allée, voyez-vous ce monument, en marbre blanc, couronné d'une croix ?

J'y lis avec émotion l'inscription française suivante :

" Ici reposent les dépouilles mortelles des Français. Qui ont succombé sur ce sol pendant la guerre de MDCCCXLIX. Philippe André, Prince Doria Pamfili. Par un sentiment de piété chrétienne. Leur a élevé ce monument. L'an de grâce MDCCCLI. Le sixième du Pontificat de Pie IX."

N'oublions pas de signaler l'incomparable promenade en terrasse du Pincio.

Le ravissant monticule est le *Bois de Boulogne* de Rome. Il est sillonné d'allées sablonneuses qui se croisent en tous sens et s'enfoncent dans des bosquets ombreux pour s'ouvrir tout à coup sur des parterres émaillés de fleurs.

C'est le rendez-vous favori de l'aristocratie romaine. On y voit circuler les plus brillants équipages.

Vers le soir, au moment où la fanfare militaire, qui n'a d'égale que la meilleure de Paris, commence ses concerts, le Pincio présente un coup d'œil des plus animés. C'est un pêle-mêle charmant de prêtres et de soldats, de moines et de financiers, de séminaristes et d'artistes, de prélats et de ministres, qui se précipitent de partout vers le kiosque des musiciens et ne s'arrêtent que pour écouter et applaudir.

Du haut du balcon de marbre qui entoure la plateforme du Pincio, le panorama est splendide.

Rome tout entière est à nos pieds, avec ses dômes, ses palais, ses obélisques et ses collines.

C'est d'ici que la majestueuse coupole de Saint-Pierre, illuminée ou plutôt embrasée des derniers feux du soleil, produit l'effet le plus saisissant.

Silvio Pellico affirme que, contemplant un soir des sommets du Pincio le soleil couchant, qui revêtait d'or et de rubis le dôme de Saint-Pierre, il entendit à ses côtés une pieuse personne s'écrier : " Voilà les deux plus belles œuvres que l'univers ait vues sortir de la matière idéalisée : Dieu a attaché pour l'homme cette lampe dans le ciel ; l'homme a élevé à son Dieu ce temple sur la terre ! "

SEIZIÈME LETTRE

Physionomie du peuple romain — Son caractère religieux — Défauts et qualités — La " Bouche de la Vérité " — Echos de la messe jubilaire de S. S. Léon XIII.

Rome, le 20 février 1893.

ME rappelant, peut-être un peu tard, la vérité de l'axiome :

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire,

je vous adresse présentement, ami lecteur, ma dernière lettre sur *Rome*. — Et après ? — Nous visiterons les villes d'Orient, notamment *Jérusalem*.

Pour le moment, donnons un rapide croquis de mœurs italiennes.

Autrefois, le peuple romain, fier, robuste, maître du monde, méritait d'être appelé le peuple-roi. Aujourd'hui — *quantùm mutatus ab illo !* — ce n'est plus la

même chose. Tout en gardant un reste de sa fierté naturelle et le sentiment de son antique primauté, le Romain s'est efféminé. En général, il est mou, énervé, indolent. Toutefois, ne le condamnez pas trop vite : le plus grand coupable, c'est le climat.... D'ailleurs, pourquoi le fils de Romulus s'astreindrait-il à un travail pénible et assidu, si ses besoins sont modestes et la vie à bon marché ? Il est très sobre, le Romain. Donnez-lui dix sous : il s'achètera des provisions pour deux jours. D'abord, il ne déjeune pas, dans son pays, ou bien il déjeune *sur le pouce ;* le midi, un plat de macaroni, avec ou sans potage, composera son dîner, et il soupera avec une salade, des châtaignes ou des fruits verts. Est-il donc étonnant que l'Italien s'adonne le plus souvent au *dolce far niente ?*

***

Mais si l'Italien est mou, énervé, nonchalant, en revanche, sa foi est vive, ardente, expansive.

Le Français prie tout bas : l'Italien, tout haut. Le Français paraît à la gêne avec le bon Dieu ; l'Italien le traite d'égal à égal. Le Français est poli, particulièrement dans ses *oremus ;* l'Italien est familier jusqu'à la hardiesse. Le Français supplie ; l'Italien commande. Le Français se concentre en soi-même et s'isole : l'Italien ne craint pas d'afficher sa foi : pas de moyen terme, pas de respect humain, il va droit au but.

En voulez-vous des exemples saisissants ?

Un pauvre paralytique venait tous les jours prier devant une Madone pour obtenir sa guérison, mais..... sans succès. Fatigué, vexé de ce refus, il dit un bon matin à la sainte Vierge : " Voilà assez longtemps que je viens. Faites ce que vous voudrez, voici mes béquilles. Ou vous me rendrez mes jambes ou je reste ici."

Le cœur de Marie ne put résister à cette sommation. Aussitôt le pauvre perclus recouvra l'usage de ses membres.

Et d'une.

Dernièrement, une femme était à genoux dans la chapelle latérale de l'église *San Paolo*, à Naples ; elle était à genoux devant une statue de la sainte Vierge portant dans ses bras l'Enfant-Jésus. Les yeux de cette femme étaient plutôt tendus qu'élevés vers la sainte image ; il y avait dans le jeu de ses traits comme un mélange très marqué de prière et de reproche ; elle était en proie à la plus vive émotion.

Tout à coup s'adressant à la Madone, sans s'occuper des assistants : " Oh ! sainte Vierge, s'écrie-t-elle, est-ce bien envers moi que vous pouvez agir ainsi ? Vous ai-je abandonnée, moi, comme vous m'abandonnez aujourd'hui ? Depuis que j'ai l'âge de raison, ai-je passé un seul jour sans dire au moins un dizain de chapelet ?... A la fête de l'Assomption, c'est encore moi qui vous ai

apporté ce beau cierge qui a brûlé jusqu'à minuit devant votre image ! Je ne passe pas une seule fois devant votre église sans m'y agenouiller le temps d'un *Ave Maria*.... Et pourtant, voilà que mon fils est désigné par le sort pour le service militaire ! Si vous ne le sauvez, il va partir, sainte Madone, il va partir, mon enfant, mon seul enfant !"... Alors, cette pauvre femme se met à fondre en larmes, à dire des paroles incohérentes, à pousser des soupirs et des exclamations... Puis, l'œil en feu, elle se lève, et regardant fixement la Vierge : " Ainsi vous ne m'avez pas entendue. Vous ne voulez pas m'écouter !... Je n'ai pourtant qu'un seul enfant comme vous, moi !... Et si votre Enfant vous laissait seule, à votre tour ! Si on vous l'enlevait votre Enfant !..." — Là-dessus elle s'élance, pose un genou sur l'autel et arrache violemment des bras de la sainte Vierge l'Enfant-Jésus... " Hé bien ! qu'en pensez-vous à présent ?"...

Vous le devinez : Marie ne put résister aux prières et aux larmes de cette mère désolée. Quelques jours après, son fils était exempté du service militaire.

Et de deux.

Avouons que saint Joseph n'est pas mieux traité que sa sainte épouse quand il fait la sourde oreille.

La scène se passe sur les bords du fleuve-roi, le Tibre, dont maître Scarron, par parenthèses, disait avec une pointe de malice :

Il vous sied mal, monsieur le Tibre,
De faire ici tant de façon,
Vous en qui le moindre poisson
A peine a le mouvement libre.

A Rome, quand un jeune homme désire la main d'une jeune fille, il va, le soir, sous sa fenêtre, jouer un air de guitare, de harpe ou de mandoline. Si alors la croisée s'ouvre, si un mouchoir s'agite, le signe est favorable et le prétendant peut monter : est-ce assez poétique ?

Or, dans une rue qui longe le Tibre et qu'on appelle pour cela *Ripetta*, habitait avec ses parents une jeune fille qui n'était...plus jeune. Depuis longtemps, elle prêtait l'oreille au bruit de la rue : mais la guitare ne jouait jamais...pour elle. En désespoir de cause, elle commence une neuvaine à saint Joseph, lui demandant la faveur de rencontrer enfin l'objet de ses désirs : un époux chrétien.

Dès le premier jour, notre *signorina* met la statue du saint sur le bord de sa fenêtre, et chaque soir, je vous l'assure, sa prière est fervente. — Elle était au cinquième jour, et le futur n'arrivait pas...Le sixième et le septième se passent ; encore personne. Alors, presque furieuse, elle dit à saint Joseph : " Prenez garde ! Si, à la fin de ma neuvaine, le joueur de guitare ne vient pas sous ma fenêtre, c'est vous qui irez ! "...

Néanmoins, le huitième jour ressemble aux autres ;

pas un chat dans la rue ! — Aussi, le lendemain, la *signorina* apostrophe de nouveau saint Joseph : " Hé bien ! lui dit-elle, si à neuf heures ce soir personne ne se présente, je vous fais culbuter dans la rue, c'est sûr ! "

Les heures s'écoulent lentement. Le soleil disparaît enfin. Huit heures sonnent. Quelle anxiété ! — Un bruit sec ! Est-ce le futur ?...Hélas ! non : c'est l'écho du canon du Château Saint-Ange annonçant neuf heures.

Neuf heures !.... notre *signorina* n'y tient plus. Découragée, affolée, elle ouvre la fenêtre d'un mouvement nerveux, saisit fièvreusement la statue de saint Joseph, et vlan ! la jette avec force sur le pavé... Puis, elle ferme les volets et pleure à chaudes larmes.

Cependant, au moment où la statue, après avoir tournoyé plusieurs fois dans l'espace, allait s'abattre sur le trottoir, un officier qui passait là, la reçut droit sur la tête. Son shako en jeta des étincelles.

Furieux de cette attaque imprévue, l'officier secoue le plâtre qui couvrait ses épaulettes et bondit dans la maison. En un clin d'œil, il arrive au deuxième étage. — " Est-ce ici, rugit-il, est-ce ici qu'on assomme les gens paisibles qui passent dans la rue ?... C'est un vrai casse-cou cette Ripetta ! *Per Bacco !* Qui a ouvert la fenêtre, dites ? " — " Personne, signor. Nous avons entendu du bruit, voilà ! " — " Ah ! c'est donc là ; les brigands ! " — Il tourne sur les talons et escalade

le second escalier. — " Hola ! s'écrie-t-il en entrant, c'est bien vous qui m'avez jeté par la fenêtre cette bombe chargée de plâtre ? Regardez-en les débris." — " Pardon, monsieur." — " *Per Bacco !* ce sont les anges, je suppose !... Etes-vous seul ici ? " — " Ma fille est dans la pièce voisine, mais..." — " Faites-la venir. Cette affaire n'en restera pas là : j'irai jusqu'au bout." — La *signorina*, aussi brisée que sa statue, se présente timide, tremblante...

Qui l'eût cru ? En l'apercevant, le brave militaire perd contenance. Le voici doux comme un agneau, aimable comme pas un. Et même, vous le pressentez déjà, quelques jours après, il conduisait l'heureuse jeune (?) fille à l'autel — grâce à la statuette de saint Joseph ! — Curieux hyménée qui se conclut cette fois sans autre musique que le fracas de la statue et les rudes accents de l'officier !

Et de trois.

En vérité, je ne sais si, dans notre pays, on pourrait, dans les mêmes circonstances et avec le même succès, maltraiter de la sorte les saints ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que les Italiens n'ont pas à se repentir de leur foi vive et de leurs ferventes prières.

***

Ce caractère profondément religieux des Italiens donne à leur langage un cachet particulier.

Ainsi, quand un Français s'écrierait : la vilaine affaire, l'abominable affaire ! l'Italien, lui, dirait : *quale benedetta affare !* — Un pauvre diable se dit ici : *un' povero cristiano.* — Un mari détestable : *un' benedetto marito !*....Charmant ce *benedetto*, n'est-ce pas ?

Vous le voyez, ces messieurs bénissent quand nous maugréons.

Mais, qui ne sait qu'il y a des taches jusque dans le soleil ?

Or,

> Suivant mon naturel, je hais tout artifice.
> Je ne puis déguiser la vertu ni le vice.

L'Italien a le sang chaud. Il est prompt, vindicatif. Ne le poussez pas à bout. Là où l'homme du Nord se contenterait de donner une gifle, il donnera, lui, un coup de poignard.

Quoi qu'il en soit, on a exagéré la passion de l'Italien pour la *vendetta* ; et aujourd'hui, si un Italien pardonne difficilement, il tue plus rarement encore.

On n'est donc pas obligé de prendre à la lettre l'épigramme suivante :

> Je rends grâce au ciel de n'être pas Romain
> Pour conserver encore quelque chose d'humain.

Au surplus, un des traits caractéristiques des habitants de la Péninsule, c'est le goût et le culte des arts. Disons à leur louange qu'ils ne connaissent guère, à

l'encontre des gens du Nord, que " l'ivresse de l'esprit et du cœur." Ils se grisent d'amour, de poésie et de musique, rarement de vin. Ils se passionnent pour leurs immortels chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture. Pas un ne reste indifférent devant une *Vierge* de Raphaël, un *Moïse* de Michel-Ange, ou une toile du Titien, de Vinci, de Véronèse, etc.

Souvent des valets, des cicéroni, des gardiens de musées vous étonneront par leurs connaissances, leurs appréciations enthousiastes, mais justes.

Les Italiens sont des artistes.

Et puis, écoutez-les : leur langue est essentiellement musicale : c'est un chant, une mélodie. Plus que cela : leur langage est imagé, poétique, brillant comme le beau ciel de ce pays.

Habitués de bonne heure à n'entendre que des sons doux, suaves, harmonieux, de tout jeunes enfants se révèlent musiciens, virtuoses ou instrumentistes.

Mais abrégeons.

Outre que l'Italie a produit, en musique, des chefs-d'œuvre que lui envient les étrangers, aucun peuple au monde ne l'a surpassée dans l'art de la peinture et de la sculpture.

Et ce culte du beau, de l'idéal, ces artistes semblent le poursuivre partout.

Examinez en effet leurs travaux, vous serez charmés, ravis.

En 1881, j'ai eu l'avantage de visiter, à Milan, l'exposition industrielle nationale ; on eût plutôt cru à une exposition de beaux-arts, tant la finesse du travail et la richesse du dessin étaient irréprochables, parfaites. Le terrain de l'exposition me parut comme un immense musée d'architecture, de sculpture et de peinture.

Dans les diverses salles que j'ai parcourues à loisir, le matériel des chemins de fer et de la navigation, les tissus de toutes sortes, les instruments de musique, les appareils scientifiques et de précision, l'horlogerie, la bijouterie, la carrosserie, les mosaïques vénitiennes, florentines ou romaines, même les instruments agricoles, en un mot, tout rivalisait de beauté et d'élégance, tout.

Mirabile visu !

Entre autres souvenirs, je me rappelle que, dans la galerie affectée à l'agriculture, une œuvre d'art attira mon attention. J'approchai de très près pour mieux voir cette merveille. Quel était donc ce chef-d'œuvre, cette machine si belle, si gracieuse ?.... C'était tout simplement une *couveuse* artificielle !... oui, une poule gigantesque qui fait éclore, dit-on, 90,000 poulets par année !

Et voilà comment les Italiens savent mêler l'utile à l'agréable : *utile dulci.*

Vraiment, on serait tenté d'appliquer à ce peuple-artiste ce que le poète dit de l'oiseau :

Et même quand il marche, on sent qu'il a des ailes.

En somme, il ressort de nos observations que si ce peuple privilégié a ses défauts, comme tout autre peuple, il a aussi d'incontestables qualités ; s'il est un peu mou, énervé, nonchalant, sa foi est toujours vive, ardente, expansive ; s'il ne brille pas par son commerce et son industrie, il éblouit par sa langue enchanteresse et les plus belles productions du génie humain ; s'il n'est pas riche, il a la religion pour se consoler et un printemps continuel pour jouir de son *dolce far niente*. Enfin, il peut être content et fier de soi-même, car son histoire est glorieuse. Dans le passé, c'est l'ensemble des guerres heureuses et des conquêtes providentielles qui ont fait de l'Italie la maîtresse du monde ; c'est ensuite le choix de Rome comme siège de la papauté, cette puissance morale qui a remplacé chez elle la brutale puissance des armes ; dans le présent, c'est la ferme conviction que Rome restera à jamais la Ville Eternelle du vicaire de Jésus-Christ, le centre de l'univers catholique, et le phare lumineux qui éclairera le monde et le sauvera !

***

Sous le portique de *Sainte-Marie-in-Cosmedin*, on voit un grand disque à figure humaine, un masque

colossal en marbre veiné dont la bouche est entr'ouverte ; c'est la *Bocca della Verità* (la Bouche de la Vérité). D'après la tradition populaire, ce masque servait d'épreuve aux citoyens accusés de mensonge, sous la République. Malheur à eux s'ils étaient coupables ! car ils ne pouvaient plus retirer la main de la bouche fatale....

De siècle en siècle, les mères répètent à leurs enfants cette histoire de croque-mitaine. Et, au moindre soupçon de mensonge, elles les menacent de la terrible mâchoire de la *Bocca*. Les bambins en rient, mais rarement osent la braver : ils consentent plutôt à faire des aveux.

" Mais, comme l'observe M. Lafond, la véritable *Bouche de la Vérité* à Rome, c'est la bouche du Souverain Pontife, cette bouche qui suffit au monde, *os orbi sufficiens*.

" Pie IX a dit un jour que si la sincérité disparaissait de la terre, elle devrait se réfugier dans le cœur d'un Pape. Le livre des proverbes assure qu'une lèvre menteuse ne sied pas à un prince (Prov. 17-7.). Combien de princes, à ce compte, ne méritent pas de l'être, tandis que le Pape a une parole qui est toujours l'expression de la vérité divine.

" Les protestants eux-mêmes ont admiré l'attitude énergique qu'a gardée Pie IX devant le mensonge

LÉGENDE

Capharnaüm, où Notre-Seigneur opéra tant de miracles, était une ville bâtie à l'extrémité nord du lac de Tibériade. Sous les Romains, elle était considérable : elle avait un bureau de douane, une garnison et une synagogue. Jusqu'au IVe siècle, les Juifs surent s'y maintenir sans permettre aux chrétiens de s'y établir. Constantin fut le premier qui donna à un Juif converti, nommé Joseph, la permission d'y bâtir une église : de là seulement date le christianisme à Capharnaüm, à Tibériade et à Diocésarée (Séphoris). Joseph commença par Tibériade, puis il construisit une belle Basilique sur l'emplacement de la maison de la belle-mère de saint Pierre.

Capharnaüm (l'orgueilleuse) possède aujourd'hui sept ou huit pauvres cabanes bâties en pierres sèches ! On les trouve quelquefois occupées par des Bédouins.

Les ruines de Capharnaüm s'étendent sur un espace considérable, principalement sur la plage le long du Lac. (*Guide Indic.*).

Nota.—Les Pères de Terre Sainte allaient autrefois, chaque année, à la Fête de saint Pierre, en Pèlerinage à Capharnaüm. Nous avons fait nous-même ce Pèlerinage en l'année 1882, à notre retour du Canada en Terre Sainte. La chaleur excessive qui régnait alors sur cette plage septentrionale du Lac faillit donner la mort à notre Maître chantre, par une insolation foudroyante ; et nous dûmes quitter ces ruines en fuiyatn et sans avoir chanté les Prières Liturgiques.

VUE DE CAPHARNAUM.

armé, devant la calomnie politique pleine de haine et d'astuce. Voyez comment il a confondu d'un mot tous ces faux témoins, qui avaient osé venir déposer leurs mensonges diplomatiques à la face de celui qui est sur la terre le représentant suprême de la vérité ! "

La bouche de la vérité ! c'est encore le haut enseignement théologique et canonique donné à Rome sous les yeux et la direction du vicaire de Jésus-Christ.

Parmi les universités pontificales, il faut mentionner avec honneur l'université Grégorienne, l Apollinaire, la Propagande, la Minerve, etc.

On pourrait les qualifier d'œcuméniques à cause de l'universalité des matières qu'on y enseigne, et des élèves qui en suivent les cours.

Presque tous les pays de l'Europe ont fondé, à Rome, un séminaire national.

Le séminaire français, près du Panthéon, est aujourd'hui l'un des plus vastes et des plus beaux que possède la Ville-Eternelle. Il compte annuellement 80 à 90 élèves, dont les succès aux concours de l'université Grégorienne et de l'Académie de Saint-Thomas font la joie et l'orgueil de la France catholique.

C'est aussi avec une vive satisfaction que je salue ici le séminaire canadien, à quelque distance du Quirinal.

Fondé en 1887-88, par MM. les sulpiciens de Mon-

tréal, ce superbe collège fait grandement honneur à notre pays. Nous y avons aujourd'hui une trentaine de nos compatriotes qui vont puiser ainsi, aux sources les plus pures, les sciences sacrées. Or, chaque année, de brillants examens prouvent hautement que la Nouvelle-France est digne de la mère-patrie !

***

Le 19 février 1893 restera désormais historique. Cette date mémorable redira aux âges futurs le glorieux anniversaire demi-séculaire de la consécration épiscopale de S. S. Léon XIII.

Ainsi, hier, la solennité de la messe jubilaire a eu lieu dans la basilique de Saint-Pierre.

Quelle fête grandiose !.... Rome a vu ce jour-là le plus beau spectacle qu'on puisse imaginer. Déjà de son temps, Virgile appelait Rome "la plus belle des choses," *rerum pulcherrima Roma.* Qu'eût-il dit s'il avait contemplé comme nous cette même ville, se révélant non plus seulement comme la métropole du puissant empire romain, mais comme la cité des papes, la ville par excellence, *Urbs*, la capitale de tout l'univers catholique !. ..

Et voilà pourtant ce que nous avons admiré dimanche dernier. Le Vatican, plus que jamais, a éclipsé le Quirinal. Pour la deuxième fois depuis cinq ans,

l'auguste prisonnier du Vatican a vu les rois et les nations de la terre former autour de sa tiare une glorieuse couronne, et déposer à ses pieds l'hommage de la chrétienté. Le voile de deuil et de tristesse qui, depuis vingt-deux ans, plane sur la Papauté captive, s'est déchiré un instant, et, pendant toute la messe jubilaire, la Rome pontificale nous est apparue dans tout l'éclat de sa gloire : *rerum pulcherrima Roma !...*

Faute de temps, je ne puis, hélas ! qu'indiquer bien succinctement les principaux détails de cette incomparable fête.

Ainsi, dimanche, aux premiers rayons de l'aurore, on s'acheminait déjà vers la basilique Vaticane. Un détachement de troupes — seul hommage rendu par le gouvernement usurpateur à la grande manifestation papale — faisait la police auprès de l'obélisque de Saint-Pierre, et ne laissait passer que les personnes munies de billets. A 9 heures, près de 60,000 pèlerins remplissaient la basilique, et des milliers d'autres durent rebrousser chemin. J'eus le bonheur d'occuper une tribune, en face de la confession de Saint-Pierre, et à quelques pas seulement de l'autel papal où le Souverain-Pontife devait célébrer la sainte messe.

Le coup d'œil était superbe.

Tout à coup les chantres de la chapelle Sixtine attaquent le motet " *Tu es Petrus*," pour saluer l'arri-

vée du Saint-Père. Tous les yeux se tournent du côté de la chapelle de la *Pietà*, par où Sa Sainteté devait venir. On l'aperçoit enfin porté sur la *Sedia gestatoria* au milieu des *flabelli*... Aussitôt une immense acclamation mille fois répétée retentit et couvre complètement la voix des chantres. C'étaient des vivats enthousiastes, formidables, indescriptibles. Et pendant que Léon XIII, visiblement ému, levait sa main tremblante pour nous bénir, les cris de joie et d'amour redoublaient d'intensité.

Le calme ne s'est rétabli qu'au moment où le Saint-Père, descendant de la *Sedia*, est venu devant l'autel papal commencer la sainte messe.

Alors, les chantres de la chapelle Sixtine, sous la direction de leur célèbre maëstro Mustafa, exécutent avec entrain les versets du Psaume : " *Jubilate Deo omnis terra, cantate et exultate et psallite !* " Un autre chœur, composé d'enfants et placé dans une galerie de la coupole, à 325 pieds de hauteur, répond au premier. L'effet en est saisissant : on dirait un écho des concerts angéliques. Aussi bien l'illustre soprano Moreschi, qu'on appelle l'*Ange de Rome*, est là-haut !

A l'Elévation, des artistes, également placés dans cette galerie aérienne, exécutent, avec des trompettes d'argent, une admirable symphonie. Encore quelques morceaux de chant, et enfin, à l'issue de la messe, le

Saint-Père, debout au pied de l'autel, entonne le *Te Deum*. Le chœur de Mustafa continue le verset et alterne avec le peuple. Non, jamais l'hymne d'actions de grâce ne m'a paru plus belle que sous les voûtes harmonieuses de la basilique Vaticane !

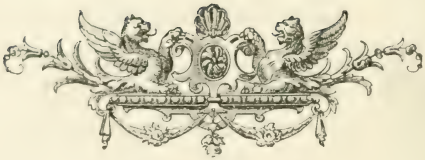
Sur le point de se retirer, le Souverain Pontife monte sur la *Sedia*, le front ceint de la tiare. Arrivé au milieu du temple, il s'arrête. Après avoir récité les prières de la bénédiction solennelle, il se lève avec majesté, entr'ouvre les bras, et d'une voix forte, distincte, prononce la formule sacrée. Ce fut, alors et sur tout le parcours du cortège papal, une nouvelle acclamation, une ovation spontanée, irrésistible, telle que les souverains couronnés n'en reçoivent pas de plus vraie, de plus sincère, de plus filiale, de plus enthousiaste !

Ah ! pour nous comme pour Sa Sainteté, ce grand jour restera une date bénie, inoubliable et pleine d'espérance : *hæc dies erit in monumentum !*

Longue vie à Léon XIII ! Puisse-t-il voir le triomphe prochain de l'Eglise et de la Papauté, sur lesquelles son pontificat glorieux et fécond a jeté tant de gloire et d'éclat !

Ajoutons que Léon XIII partage avec un nombre restreint de pontifes l'honneur et la consolation d'avoir eu ses noces d'or épiscopales. Avant lui, quatorze

papes seulement sont arrivés à ce jubilé : Jean XII, Grégoire XII, Calixte III, Paul III, Paul IV, Innocent X, Clément X, Innocent XII, Benoit XIII, Clément XII, Benoit XIV, Pie VII, Grégoire XVI, Pie IX.



DIX-SEPTIÈME LETTRE

En route pour la Palestine — Naples à vol d'oiseau — Excursion à Pompéi — Miracle de saint Janvier — De Naples à Brindisi — En mer.

A BORD DU *Poséidon*, le 28 février 1893.

AYANT assisté à toutes les fêtes du jubilé épiscopal de S. S. Léon XIII, le premier but de mon voyage d'Europe était atteint. Aussi, presque au lendemain de la messe papale à Saint-Pierre de Rome, partais-je pour la Terre-Sainte, prenant toutefois le chemin des écoliers.

C'était le 22 février.

Au fond, le pèlerinage de Jérusalem était l'objet prédominant de mes vœux. Qui pourrait s'en étonner ?

" Il n'est presque pas un chrétien, écrit M. Arthur Loth, il n'est presque pas un chrétien, pas

un antiquaire, pas un érudit qui n'ait rêvé d'aller voir la Palestine, cette terre illustre et sacrée, toute remplie des monuments les plus insignes des premiers âges et des souvenirs les plus vénérables du monde. D'Abraham à Jésus-Christ, tout ce qui peut intéresser l'humanité est là. Aussi nulle contrée n'exerce-t-elle autant d'attrait sur les imaginations et sur les cœurs ; nulle n'occupe une aussi grande place dans les annales du genre humain. C'est par elle, pour ainsi dire, que commence l'histoire et c'est à elle que se rattachent les destinées des peuples. Jésus-Christ domine tous les siècles et la Palestine est sa patrie, la patrie du peuple juif auquel tout converge avant lui, la patrie de l'Eglise à laquelle tout se rapporte après lui."

Donc, en avant !

J'avais pour compagnons de route : MM. les abbés C. Swéron, curé de Sainte-Luce (Maine), Fox, Kaster (Wisconsin) et H. Deslauriers, vicaire à Woonsocket. La joie se lisait peut-être sur nos fronts ; mais ce n'était pourtant pas sans émotion que nous quittions la Ville Eternelle. Semblable à O'Connell qui, mourant à Gênes, léguait son corps à l'Irlande et son cœur à Rome, tout chrétien, et le prêtre en particulier, ne sort point de Rome sans y laisser une partie de son cœur.

Et longtemps après l'image de Rome nous poursuit toujours :

Ante oculos errant domus, urbs et forma locorum.

(OVIDE.)

Cependant, de Rome à Naples, le trajet est intéressant et par les souvenirs historiques et par la toilette printannière du paysage. Les champs sont ensemencés. Ici et là, le blé a déjà deux ou trois pouces de hauteur. On taille les vignes dont les bourgeons commencent à poindre. Ailleurs, ce sont des plantations considérables d'orangers, de citronniers et d'oliviers. Presque plus de fruits aux arbres, à part quelques oranges et citrons en retard. Plus loin, les vallées arrosées par le Volturne sont des mieux cultivées et des plus fertiles. Bref, on retrouve encore ici les "délices de Capoue," comme au temps d'Annibal : c'est toujours la *Campania Felix*, la "Campagne Heureuse." On y fait trois récoltes par an ; et pourtant l'Italie est pauvre !.. Sans doute l'incurie y est pour quelque chose ; mais une cause de ruine indéniable est l'entretien désastreux d'une immense armée. Oh ! on ne se le cache plus, la Triple alliance coûte cher aux "Italianissimes !! "

A Capoue — petite ville assez coquette, mais tristement célèbre et par l'amollissement des soldats d'Annibal et par une victoire de l'aventurier Garibaldi — on nous fait remarquer, à peu de distance de la gare, le monument funèbre d'un officier anglais tombé ici lors de la bataille de 1859. Plusieurs compatriotes du héros descendent pour le saluer de plus près :

Sta, viator, heroum calcas !

Bientôt Caserte montre avec orgueil le superbe palais de marbre bâti par Charles III de Bourbon.

A une demi-heure de distance, nous apercevons la cime enflammée du Vésuve, ou son " capuchon," comme l'on dit ici.

Enfin, il était six heures et trois quarts quand nous arrivâmes à destination.

En attendant que le beau soleil de Naples se lève sur la ville, entrons à l'Hôtel d'Amérique et causons un peu.

***

Naples est toujours l'attraction des étrangers. Elle sourit aux touristes comme Rome aux pèlerins. Naples, " c'est la gaieté, l'entrain, la jeunesse irréfléchie, l'insouciance. C"est une cité bruyante, exubérante, où la vie éclate en fusées et en chansons. Si on représentait Rome sous les traits d'une grave matrone d'âge mûr, sérieuse et imposante, Naples serait bien figurée par une jeune fille légère et rieuse, pleine de vie et de joie expansive. Oui, Rome avec ses ruines, ses arcs de triomphe, ses églises, ses basiliques ; Rome avec Saint-Pierre, avec le Vatican, avec le Pape, revêt une majesté qui lui est propre, qui frappe et qui subjugue ; c'est bien toujours la noble " matrone " d'autrefois. Naples,

au contraire, c'est le bruit, c'est la vie qui déborde, l'agitation fébrile, les chants animés, les cris joyeux, etc....." Et puis, ce qui en fait surtout le charme, c'est son climat incomparable, l'air, le soleil, la mer, le site.

Février, c'est déjà le printemps ; demain, l'été — tel que les *Voix Intérieures* l'indiquaient à Victor Hugo :

L'été, la nature éveillée
Partout se répand en tous sens :
Sur l'arbre en épaisse feuillée,
Sur l'homme en bienfaits caressants.

.....

Pour le moment, suivez-nous au couvent de Saint-Martin des Chartreux. Et là, sur le balcon de ce sanctuaire des arts, contemplez le panorama qui se déroule devant vous. A vos pieds, la ville avec ses palais, ses églises, ses villas, ses jardins. Plus loin, le Pausilippe, Ischia, Pouzzoles, Cumes, Herculanum, Pompéï, le Vésuve, Castellamare, Sorrente, Capri. Regardez encore, regardez à loisir et ce ciel d'azur et cette plaine bleue de la mer, et cette côte éclatante de soleil et de blancheur, Naples enfin, "au bord de son golfe à l'arc recourbé, s'étalant comme une reine assise dans sa robe royale.

De palais et d'ombrages
Ce golfe immense est couronné

.....

Quel magnifique spectacle ! Ce panorama n'a d'égal,

dit-on, que celui de Constantinople. Celui de Québec viendrait donc en troisième lieu ?....

***

Une excursion intéressante est celle du Vésuve et de Pompéï. Comme le temps devient sombre, et que d'ailleurs j'ai déjà vu de près le volcan, contentons-nous de visiter à nouveau les ruines de l'antique cité.

Au reste, d'illustres personnages nous y ont précédés. Cicéron y composa plusieurs ouvrages ; Phèdre, des fables, et Senèque y passa les plus beaux jours de sa vie.

Mais aujourd'hui on est saisi d'émotion et de pitié quand on se rappelle la fin lamentable de l'ancienne Pompéia des Romains, ensevelie tout à coup sous une formidable éruption du Vésuve, l'an 79 de l'ère chrétienne. Ce fut un horrible châtiment comme celui de Sodome et de Gomorrhe. La main vengeresse de Dieu s'est appesantie sur ce théâtre des jouissances païennes et n'y a laissé que l'image de la mort. L'homme est venu après, et, secouant la poussière de cet immense tombeau, il a achevé, sans s'en rendre compte, l'œuvre de la destruction en transportant ailleurs — au Musée National de Naples —jusqu'aux débris de mosaïques qui couvraient ici et là le pavé de l'opulente cité....

***

Le 24 février.

Pour faire diversion à ces tristes souvenirs, nous visitons le lendemain les sanctuaires les plus célèbres de Naples.

L'église de Saint-Janvier tient le premier rang. Tout le monde connaît le miracle qui s'y produit régulièrement le dix-neuf septembre et le six de mai : la liquéfaction du sang du glorieux martyr, évêque de Bénévent.

Les reliques du saint reposent dans une chapelle somptueuse. Colonnes, statues, tableaux, marbres, bronzes, dorures, pierreries, tout rivalise de beauté et d'éclat.

Au mois de septembre 1882, j'ai été moi-même témoin oculaire du fameux miracle, et de la scène à la fois émouvante et originale qui l'accompagne.

Je cède la parole à l'abbé Boulfroy :

" Deux chanoines de la collégiale déposent sur l'autel le buste en argent du saint renfermant son crâne. Les deux fioles antiques, pleines de son sang coagulé et conservé précieusement dans un ostensoir d'argent, sont retirées d'une cachette fermée par une porte d'argent massif pratiquée derrière le maître-autel, et placées devant l'insigne relique. Parfois, le miracle s'opère en quelques minutes ; d'autres fois, il se passe une heure et plus avant que le sang des ampoules

devienne liquide et vermeil. Pendant ce temps, la foule prie : mais la dévotion des Napolitains n'a rien qui ressemble à l'oraison de quiétude de sainte Thérèse. On entend d'abord un murmure confus de voix suppliantes ; peu à peu, avec un *crescendo* que la foi et l'amour rendent magnifique, ce murmure s'accentue, il vibre, il éclate. Les femmes lèvent les bras vers la statue du saint qu'elles conjurent avec larmes en lui donnant de petits noms d'amitié, et bientôt une immense clameur remplit la vaste église. Ce désordre, ce bruit, ces cris surprennent d'abord l'étranger ; mais il y a dans cette foi passionnée quelque chose de si saisissant que les plus indifférents ne tardent pas à partager l'émotion générale. Quand le sang, devenu liquide, bondit en gros bouillons dans le reliquaire, un chanoine s'écrie en le montrant au peuple : *Sanguis liquidus*, sang liquide ! Alors aux prières ferventes, aux invocations pressantes de la foule, succède un long cri d'enthousiasme, le *Te Deum* s'échappe de milliers de poitrines, l'orgue et les voix prennent ces inflexions émues que communique l'enthousiasme, et le frisson du divin court dans cette multitude de croyants. La bannière est aussitôt hissée sur l'une des tours de la cathédrale, vingt et un coups de canon sont tirés en rade, les navires se pavoisent, et toutes les cloches de la ville se mettent en branle ; le soir, il y a illumination générale."

J'ai donc assisté à ce miracle périodique. Et, cette fois-là, saint Janvier a rudement exercé notre patience ; il exigea bel et bien deux longues heures de prières, de supplications bruyantes, de cris et de clameurs, avant de rendre le sang des ampoules liquide, vermeil, bouillonnant " *San Gennaro, faccia il miracolo !* Saint Janvier, faites le miracle ! continuaient à crier divers groupes de Napolitaines.

Enfin, le miracle eut lieu, et je vénérai immédiatement la sainte relique : le sang était comme en ébullition et d'un rouge foncé.

Voilà le fait.

Je n'ignore pas que des sceptiques l'ont révoqué en doute .. Qu'importe ? " Voltaire et Lavoisier ont voulu mordre à cette fiole, dit Alexandre Dumas, peu suspect en fait de crédulité religieuse, et, comme le serpent de la fable, ils y ont usé leurs dents. Est-ce un secret gardé par les chanoines du Trésor et conservé de génération en génération depuis le quatrième siècle ? Cette fidélité même, on en conviendra, est plus miraculeuse que le miracle. J'aime donc mieux croire tout bonnement au miracle, et, pour ma part, je déclare que j'y crois. " [1]

---

1 — Le trop célèbre auteur des *Mousquetaires* avait résidé longtemps à Naples où il exerçait les fonctions de surintendant des musées nationaux.

Dans l'église de Saint-Dominique des Frères-Prêcheurs, avec quel bonheur je m'agenouille devant la tombe de saint Tharsicius dont je vous ai parlé dans ma "Sixième Lettre." Le corps de l'illustre martyr de l'eucharistie a été transporté ici en 1646.

On l'a représenté, au moyen d'une statue en cire, grandeur naturelle, et remplie de ses reliques, portant d'une main un bouquet de lis, et de l'autre un ciboire qu'il presse amoureusement sur sa poitrine.

Dans la chapelle latérale, à droite, regardez au-dessus de l'autel le crucifix miraculeux qui adressa la parole à saint Thomas d'Aquin. Le docteur angélique venait de composer le magnifique office de la Fête-Dieu, et il priait devant cette image sacrée. Tout à coup, de la bouche du Christ, il entend ces paroles : *Bene scripsisti de me Thoma ; quam mercedem recipies ?* Vous avez bien écrit de moi, Thomas ; quelle récompense désirez-vous ? "Nulle autre que vous-même, Seigneur, *Non aliam nisi te, Domine,*" répondit le saint.

***

Le 25 février.

Mais il faut partir pour l'Orient, viâ Brindisi. Le trajet est long : 92 lieues de chemin de fer. Ce sera une course d'au moins dix heures, à cause des Apennins que nous franchirons à une hauteur de 3,400 pieds, vers Portenza. De là, nous descendrons rapide-

VUE DU LAC DE TIBERIADE.

LÉGENDE

Le Lac de Tibériade doit son origine à un cratère dont l'existence remonte à l'époque préhistorique. La forme qu'il affecte, ainsi que son bassin, les eaux thermales qui coulent sur ses rives, les blocs des rochers volcaniques qui l'entourent, les violents tremblements de terre qui ont jadis bouleversé ce point du globe et s'y font encore sentir parfois aujourd'hui, en sont des indices indubitables.

Les eaux de Tibériade forment un des plus beaux lacs de notre hémisphère. Il ressemble quelquefois à une immense nappe d'argent sur laquelle s'ébat une grande quantité d'oiseaux nageurs, tels que : canards sauvages, sarcelles, grèbes, etc. ; on y voit quelquefois des oies, des cygnes et des pélicans.

Ce lac se présente sous un aspect irrégulièrement ovale. Sa longueur, du Nord au Sud, est d'environ *quatorze* milles, et sa plus grande largeur est d'environ *sept* milles. Son niveau est de plus de *six cents* pieds au-dessus de celui de la Méditerranée. Il a près de *huit cents* pieds dans sa plus grande profondeur. Ses eaux sont douces et très poissonneuses.

Autrefois, les eaux du Lac étaient sillonnées dans tous les sens par de petits navires marchands : à peine y voit-on aujourd'hui trois ou quatre misérables barques de pêcheurs. (*Guide Indicateur de la Terre Sainte.*)

ment la pente dans la direction de Métaponto et de Tarente.

Revenons au point de départ. Au sortir de la gare, le Vésuve, à gauche, est coiffé de son "capuchon." Une épaisse fumée avec des scories enflammées s'échappe de son énorme cratère et fuit vers le nord ; signe de mauvais temps, d'après les Napolitains. Cette année, chose extraordinaire, la neige a couvert le Vésuve pendant dix jours. C'était tout à fait curieux de voir le feu et la fumée sortir de ce mont blanc improvisé. Soit ; mais jamais, à mon avis, le Vésuve n'avait eu une meilleure occasion de se coiffer alors de son "capuchon," bariolé de rouge et de noir....

A quelque distance, nous distinguons les ruines de Pompéï et les vestiges de ses anciens quais. Car la Méditerranée baignait jadis le pied de ses murs. Depuis, elle s'est retirée à une notable distance et notre chemin de fer court sur ses grèves desséchées. Aujourd'hui, le figuier, l'oranger et le citronnier remplacent l'alcyon, le varech et les coquillages. Les vignes abondent également partout.

Salerne nous apparaît bientôt, au milieu de ce jardin de délices.

Jusqu'ici la route, avec ses nombreux tunnels et ses échappées de vue sur la plaine éblouissante de la mer ou ses coteaux où grimpe la vigne et que couron-

nent des châtelets, rappelle assez bien la Corniche. Mais, en ce moment, nous pénétrons dans les terres et fuyons vers l'Adriatique, en gravissant peu à peu la montagne. Rien de plus pittoresque. De chaque côté de la voie, les ramifications des Apennins aux cimes capricieuses découpent sur le ciel une ligne brisée qui ondule comme la mer... Ce sont des cônes, des pics escarpés couverts de neige, puis des gorges profondes, des ravins où bondissent des torrents, et plus loin des plateaux incultes ou de gras pâturages. Ici, le grain fait très bien ; mais l'Italie manque de bras : l'émigration est une plaie comme son armée !

A partir de Portenza, nous descendons avec une vitesse vertigineuse le versant oriental. Le littoral de l'Adriatique est aussi riant et aussi fertile que celui de la Méditerranée. Mais abrégeons.

A six heures et quart, nous sommes à Brindisi ou Brindes, l'antique *Brundusium* dont le nom est souvent cité dans l'histoire des guerres de Macédoine, de Grèce et d'Asie. Sylla, Cicéron, Pompée, Horace, Mécène y séjournèrent tour à tour. Virgile y mourut l'an 19 avant J.-C. Pourtant, cette petite ville perdait déjà de son importance.... Peu pittoresque, avec des collines sans relief, Brindisi et ses environs méritent plus que jamais cette description peu flatteuse due à la plume de l'auteur de l'*Enéide* :

" *Procul obscuros colles, humilemque videmus Italiam.*"

Le même soir, 25 février, nous nous embarquions à bord du *Poséidon* (dieu de la mer), de la compagnie Lloyd : le lendemain, à trois heures et quart, nous levions l'ancre et voguions vers Alexandrie.

Vers huit heures du matin, nous apercevions encore les côtes d'Italie, auxquelles un soleil éblouissant donnait une teinte argentée.

Température superbe.

Le 27 au matin, voici à gauche les hauteurs de l'île Céphalonie, la côte de Zante aux blanches falaises et bientôt les montagnes du Péloponèse. L'arrête allongée du Rhôme en constitue le point culminant. Plus en arrière, la longue chaîne de Taygète se dresse fièrement avec tous les souvenirs de Sparte. Vers midi, nous doublons le Métapan, le cap le plus méridional de tout le continent européen.

A une heure, nous sommes en vue de l'île de Crête ou Candie. Ses montagnes, comme les plus élevées de la Grèce, sont couvertes de neige. L'une d'elles a 8,000 pieds de hauteur. — On dit que cette île est très riche. Le raisin de Corinthe, avec tous les fruits tropicaux, est son principal article de commerce. — Les Crétois sont des hommes bien faits, de haute taille, forts et vigoureux comme tous les montagnards.

Malheureusement, les Turcs et les Grecs persécutent

ces héroïques chrétiens...Comme l'Eglise souffre, surtout en Orient !

La mer est calme, tranquille, rien n'en ride la surface : c'est le Saint-Laurent par un beau jour de juillet. En vérité, nous sommes plus heureux, plus heureux sous ce rapport, que l'apôtre saint Paul qui, se rendant de Syrie à Rome, après en avoir appelé à César, subit ici une violente tempête. (Actes des Apôtres 27, 7, 20). Le récit sacré nous apprend que, cherchant un abri pour sa frêle embarcation, le batelier contourna la côte orientale de l'île (vers le cap Salmone), mais fut rejeté par le vent contraire l'*Euroclydon* à l'île Claudia (auj. Gavdo) et enfin alla faire naufrage sur les brisants de Malte. Il est vrai que tous se sauvèrent suivant la prédiction de l'apôtre, mais je n'aimerais pas à tenter l'épreuve !

A trois heures, nous passons près de Gavdo, habité par de hardis pêcheurs, des chasseurs émérites et d'habiles marins.

Maintenant, nous perdons la terre de vue.

Le 28, temps magnifique, soleil radieux, ciel et mer d'azur. Je ferme à la hâte cette lettre déjà trop longue et vous dis : Au revoir dans la terre des Pharaons.

DIX-HUITIÈME LETTRE

Coup d'œil sur Alexandrie — Une messe de requiem — Reminiscences — La ville actuelle — Une intéressante excursion — En route pour Jaffa.

ALEXANDRIE, le 2 mars 1893.

A dernière lettre nous a laissés en vue du mystérieux continent africain, et à quelques heures seulement de la terre des Pharaons.

Aussi, le lendemain matin, premier mars, abordions-nous sains et saufs au port d'Alexandrie.

Il était huit heures.

Vous ne pouvez vous faire une juste idée du coup d'œil pittoresque que présente là-bas, sur le rivage, cette légion de Nègres, d'Arabes, de Turcs, de Grecs, d'Italiens, de mulâtres qui guettent le moment de

prendre le navire d'assaut.... Les plus intéressants sont les Arabes avec le *tarbouche* (toque), le burnous, la longue chemise flottante d'un bleu obscur ou d'un blanc équivoque et le pantalon plus large que long laissant à nu leurs jambes couleur de brique. Comme vue d'ensemble, que dire de toutes ces figures bizarres qui se meuvent sur le quai comme des fantômes ? Toutes les couleurs de la peau, depuis le noir opaque jusqu'aux carnations à peine brunies, en passant par toutes les nuances du bronze, se mêlent sur ces visages étranges. — Mais, ne riez pas. Loin de là ; pour le moment, tenez-vous bien, tenez surtout vos colis, car c'en est fait, les fils de Cham et du Prophète envahissent déjà la passerelle. Oh ! le flot montant de croissants, de fez, de turbans, de burnous, de tarbouches !... Battant en retraite, nous cédons un instant à l'invasion mahométane, à ce tourbillon de moukres et de drogmans — la onzième plaie d'Egypte. Enfin, grâce à un employé de l'agence Cook, nous échappons heureusement et aux nègres, et aux mulâtres, et aux Arabes, et aux abominables *bakchiches* (pourboires.)

" Alexandrie est comme la porte d'entrée d'un monde, d'un ensemble de mœurs et d'usages tout à fait étranges, pour celui qui vient d'Europe ou d'Amérique.

" Ville semi-orientale et semi-européenne, elle offre

toutes les variétés de costumes ; et l'Arabe avec son turban, sa tunique, son manteau de poil de chameau et ses pieds nus, y coudoie le Parisien émigré, coiffé du chapeau de soie et portant l'habit noir ; on y rencontre la femme turque avec son tatouage, ou la figure voilée d'une manière assez bizarre, et les modes les plus fraîches s'y étalent comme dans les grands centres civilisés : l'indigène, méprisant les meubles de toutes sortes, dort sur la dure, mange accroupi sur sa natte et fume nonchalamment avec sa chibouque, pendant que l'étranger donne des dîners et des bals dans ses salons somptueux." [1]

***

A notre arrivée au couvent Sainte-Catherine, des Pères Franciscains, nous assistons aux funérailles d'un religieux de leur ordre, le R. P. Gabriel, curé de Rosette. Son corps reste exposé dans le cercueil tout le temps du service. — Comme nous sommes émus d'entendre chanter la messe de *Requiem* comme " chez nous ! " C'est le même *Introït*, le même *Kyrie*, le même *Dies iræ*. Elle est belle cette unité de l'Eglise romaine, qui se manifeste jusque dans sa musique sacrée....

***

Avant de commencer la visite d'Alexandrie, rafraî-

1— *Souvenirs d'un voyage en Terre-Sainte*, par M. l'abbé J. M. Emard, aujourd'hui évêque de Valleyfield.

chissons un peu nos souvenirs. Fondée par Alexandre-le-Grand, l'an 332 avant Jésus-Christ, elle partagea avec Memphis, Thèbes, Eléphantine et le Caire, l'honneur d'être la capitale de l'Egypte. Sous les Ptolémées, elle atteignit l'apogée de sa gloire. Ptolémée Soter commença sur l'île de Pharos, qui se dresse à l'entrée du port, comme une sentinelle avancée, le célèbre phare, regardé comme la septième merveille du monde. Ce phare, on le sait, a donné son nom à tous ceux qu'on construisit ensuite, partout ailleurs, pour guider les navires.

Cependant, après les Ptolémées, la Rome de l'Orient connut des jours de décadence. Malgré tout, au temps de saint Paul, ses vaisseaux sillonnaient encore toutes les mers (Actes des apôtres, 27, 6 et 28). Saint Marc, disciple de saint Pierre, fut le premier apôtre de ce pays. Marchant sur ses traces, saint Athanase et saint Cyrille y établirent une chrétienté florissante, pendant que saint Antoine peuplait d'ermitages les solitudes de la Thébaïde.

Mais abrégeons. En 1798, Napoléon débarque avec son armée sur la plage du Marabout, et, sans coup férir, s'empare d'Alexandrie. Peu de temps après, les Anglais brisent les digues de la Méditerranée et inondent complètement les vallées environnantes : un " blocus continental " en miniature !...Cependant, se

fiant à son étoile, le jeune Bonaparte, à la tête de ses troupes, traverse *per fas et nefas* la plaine liquide (aujourd'hui le lac Maréotis), et remporte la victoire d'Aboukir. Enfin, la célèbre bataille des pyramides, dans laquelle des milliers de Mameluks mordent la poussière, décide du sort de l'Egypte.

" Le jeune général — écrit le R. P. Julien — voulant ajouter à la gloire des armes celle des conquêtes scientifiques, que ce vieux berceau du monde lui promettait abondantes, s'entoura de savants distingués. La multiplicité des travaux, des fructueuses recherches sur toutes les branches de la science, qu'ils menèrent à terme durant deux années de guerres et de révolutions, est étonnante : l'ensemble forme le monument scientifique le plus considérable qui existe sur la vallée du Nil, et leur carte d'Egypte est encore la plus complète que l'on possède.

" La retraite des Français, en septembre 1801, remit le pays sous la domination ottomane."

Bref, un siècle plus tard, en 1881, les troupes anglaises occupent Alexandrie, que les Arabes venaient de livrer aux flammes ; et la déroute d'Arabi-pacha, à Tell-el-Kébir, laisse le champ libre à la prépondérance envahissante de la fière Albion.

***

Actuellement, la ville se relève rapidement de ses

ruines, et prend de plus en plus une toilette européenne. Sa population est d'environ 350,000 habitants, dont les catholiques se répartissent ainsi : Latins, 40,000 ; Maltais, 8,000 ; Grecs-unis, 6,000. Le reste se compose d'Arméniens, de Turcs, de protestants, etc. L'évêque latin d'Alexandrie est aujourd'hui Mgr Corbelli, de l'Ordre Séraphique. Le coup d'œil n'est pas des plus pittoresques. Dans la Basse-Egypte, en particulier, il n'y a ni montagnes, ni collines. Ce sont partout des plaines généralement arides. Seuls les bords enchanteurs du Nil font exception. En somme, Alexandrie est basse, unie et sans relief. Et puis tant de révolutions l'ont bouleversée qu'il n'y reste guère d'antiquités. Jusqu'au quartier arabe qui, en se modernisant, perd de plus en plus sa physionomie orientale d'autrefois.

Pourtant, il y a pour le touriste une intéressante excursion à faire.

***

Accueillis avec la plus grande bienveillance par le R. P. Antonio da Tivoli, supérieur de l'hospice franciscain, nous avons encore le bonheur d'avoir pour ciceroni le R. P. Stanislas et l'excellent Frère Antoine. Prenant alors deux coupés, traînés chacun par deux superbes coursiers arabes, nous visitons à loisir Alexandrie et ses environs.

Voici d'abord la colonne de Pompée, le seul monu-

ment qui ait résisté aux ravages du temps. J'en rapporte un léger fragment de granit, échangé contre un bakchiche quelconque. A la place des Consuls, s'élève une belle statue équestre de Méhémet-Ali, arrière-grand'père du jeune Khédive actuel, Abbatti. Au sortir de la ville, après avoir visité l'hypogée chrétien, nous longeons l'une des branches du Nil, où maints fils et filles du Prophète s'administrent des ablutions, selon le rite du Coran. Un peu plus loin, vous avez l'endroit traditionnel où S. Athanase, fuyant, dans une barque, ses persécuteurs, est surpris par quelques émissaires. Toutefois, ne le reconnaissant pas, ils lui demandent à brûle-pourpoint : " Savez-vous où est Athanase ?.... nous le cherchons." — " Il n'est pas loin, répond l'évêque lui-même, courez toujours." Ils coururent si bien que le noble fugitif eut tout le temps de sauter sur le rivage et de gagner une grotte qui servait de tombeau à sa famille.

Il va sans dire que nous nous arrêtons pour vénérer ce souterrain fameux, renfermé aujourd'hui dans un magnifique jardin d'un grec schismatique, sir Antoniadis.

Peu de villas romaines peuvent être comparées à cet Eden, planté de palmiers, d'acacias, d'abricotiers, de sycomores, de citronniers, d'orangers, tout en fleurs, avec des avenues splendides et des parterres où s'étale toute la richesse de la végétation tropicale.

Là-bas, à l'extrémité du jardin, il faut gravir ce tertre, ombragé de palmiers, et jouir du panorama : d'un côté la plaine, le canal du Nil, aux ondes dorées comme celles du Tibre ; au delà la ville, puis le lac Maréotis qui se confond au loin avec la ligne bleue de la Méditerranée.

A nos pieds, un escalier en pierre nous conduit à la grotte de S. Athanase. Elle est fraîche, humide, malsaine. On y voit cinq ou six tombes vides, creusées dans le roc.

Rebroussant chemin, nous allions sortir du jardin quand nous rencontrons un gentilhomme aux cheveux blancs : " C'est le propriétaire, sir Antoniadis," nous dit le frère Antoine. Aussitôt nous lui présentons nos hommages.

Entre-temps arrive le jardinier, un Arabe, dont la manière de saluer nous amuse beaucoup. A quelques pas de son maître, l'Arabe s'arrête, portant sa main à la bouche, au front et à la poitrine : c'est le *nec plus ultra* de la civilité vis-à-vis de son maître. Le fils du désert ne se découvre jamais, même pour saluer le khédive et le sultan. Seulement pour eux, il commence par toucher la terre du doigt avant de poser sa main de bronze sur la bouche, le front et la poitrine. S'agit-il d'envoyer un bonjour à son ami, ou veut-il vous remercier d'une politesse, il se contente de

frapper sa poitrine, en ajoutant quelquefois : *El-hhamdoulillah, séid* (merci, monsieur).

Autres pays, autres mœurs.

Au retour de la villa, nous visitons l'église Saint-Antoine, où jadis le fondateur des ermites de la Thébaïde venait prier souvent, dit-on.

Continuant notre course à bâtons rompus, nous passons près du lieu où saint Marc, l'apôtre de ce pays, fut décapité. On sait que les restes de l'illustre martyr ont été transportés à Venise.

A vingt minutes de là, nous arrivons aux *Aiguilles de Cléopâtre*, ou plutôt à l'endroit qu'occupaient ces deux obélisques dont l'un est aujourd'hui à Londres, l'autre à New-York.

En face de nous, voici les blocs énormes du vieux phare tombé en ruines. L'ancienne île de Pharos qui lui servait de piédestal, est reliée à la mer par une chaussée.

Nous terminons enfin notre excursion en parcourant le quartier arabe, sale, malpropre, tortueux, pauvre, avec une population misérable, nonchalante, hideuse à voir. La moitié de ces gens-là est couchée à terre ; l'autre moitié est plus ou moins accroupie, à côté de bazars à peu près déserts et dans lesquels dominent des pyramides d'oranges, de citrons et de pastèques au ventre rebondi.

Décidément — on l'a dit avec raison — ce n'est pas en Egypte qu'il faut chercher le beau type de l'Arabe fier, digne, noble et civilisé, mais bien à Tunis et à Alger.

***

Aujourd'hui même, à 10 heures du matin, nous partons pour Jaffa, remettant au mois d'avril le voyage dans la Haute-Egypte. Notre paquebot est le *Khédivieh* (en arabe *Dahkahlieh*). Le soleil est brillant, l'atmosphère tiède, la mer une nappe d'azur. L'équipage est gai, souriant, animé. Parcourez les groupes de voyageurs, vous entendrez tous les idiomes de la tour de Babel. A l'avant du vapeur, les Arabes ne quittent leurs divans que pour invoquer, sept fois le jour, Allah et son Prophète. Vous connaissez leur prière favorite : *Allah séidi, Mohammed bel Kébir !* (Dieu est grand, et Mahomet est son prophète !) Oh ! vont-ils nous en donner du *bel Kébir* d'ici à Jaffa !.... et, pas une vague, pas un sifflement du navire pour étouffer de temps à autre leur chant plaintif.

Cherchons à nous distraire en voyant fuir derrière nous les rivages fameux de l'antique terre des Pharaons.

Pour moi, me promenant de bâbord à tribord, je fredonne avec les Hébreux se dirigeant vers la Terre Promise, le joyeux psaume : *In exitu Israel de*

Ægypto..... de populo barbaro ! Cependant, l'astre du jour baisse rapidement et empourpre les flots de la Méditerranée en y éteignant un à un ses derniers rayons. Rien de comparable à un coucher de soleil en pleine mer. Spectacle grandiose, saisissant qui plonge l'âme dans une douce rêverie.... Certes, il ne faut rien moins que messieurs les Musulmans pour nous rappeler à la réalité. Les voilà debout comme un seul homme. Puis, prosternés le front contre terre, entendez-les soupirer en *do mineur* leur adieu au soleil qui s'en va ; c'est la simpiternelle invocation : *Allah séidi Mohammed bel Kébir* [1] !...

Pauvres gens ! Quel malheur pour eux de méconnaître le vrai Dieu, le vrai Soleil de Justice, et de rester comme cela " assis " (ou couchés) " à l'ombre de la mort !..."

Quelle splendide nuit !

Le firmament est constellé d'étoiles scintillantes qui font cortège à Phébé au disque argenté ; et nous glissons sur les flots sans secousses et presque sans bruit — *per amica silentia lunæ*, comme dirait Virgile.

1—En toute justice pour les Musulmans, je dois signaler une autre formule beaucoup plus correcte pour traduire " Dieu est grand et Mahomet est son prophète " ; la voici : *La Allah il Allah, vé Mohammed regoul Allah.*

Rêveur, les coudes appuyés sur le bastingage, je restai longtemps, écoutant ce mystérieux concert de la nature qu'entendit un jour la mélancolique auteur des *Orientales*.

EXTASE

Et j'entendis une grande voix.
(Apocalypse)

J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles.
Pas un nuage aux cieux, sur les mers pas de voiles.
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel,
Et les bois, et les monts, et toute la nature
Semblaient interroger dans un confus murmure
Les flots des mers, les feux du ciel.
Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu ;
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient, en recourbant l'écume de leur crête :
" C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu ! "

Le 3 mars, de bonne heure, nous sommes sur le pont : il nous tarde d'apercevoir la Terre Promise ! Mais, hélas ! la distance qui nous en sépare est encore bien grande. Comme la mer est belle avec ses reflets argentés !.... Soudain, vers onze heures, voici le sommet du Mont-Carmel qui émerge du sein des eaux.

Peu à peu la longue chaîne des montagnes de Judée se dessine à l'horizon. Enfin, Jaffa nous apparaît à son tour avec ses maisons blanchissantes, ses mosquées, ses minarets et ses grandes dunes au sable fin et jaune.....

LÉGENDE

Jaffa, l'antique Joppé, passe pour une des plus anciennes villes du monde. On croit que c'est à Joppé que Noé construisit l'Arche et que son fils Japhet rebâtit cette ville, après le déluge.

C'est là que le prophète Jonas, dont Notre-Seigneur rappelle ici le souvenir, s'embarqua pour aller à Tharsis, *afin de fuir de devant la face du Seigneur.*

Aujourd'hui, Jaffa est le premier port de Terre Sainte où débarquent tous les Pèlerins qui se rendent directement à Jérusalem. Tout Pèlerin qui aborde en Terre Sainte, quel que soit d'ailleurs le point du débarquement, peut gagner l'*Indulgence Plénière*, en récitant un *Pater* et un *Ave* dans l'église paroissiale Latine, desservie par les Franciscains, gardiens des Saints Lieux.

On peut visiter, à Jaffa, l'emplacement de la Maison de Simon-le-Corroyeur, où le prince des Apôtres eut la célèbre vision des animaux purs et impurs. C'est aujourd'hui une petite et misérable Mosquée (turque) : elle est située près du phare, au bord de la mer, à peu de distance du Couvent de Terre Sainte.

En traversant les *jardins* de Jaffa, aujourd'hui célèbres dans le monde entier, on peut aussi visiter l'emplacement de la Maison de Tabithe [1], la sainte Veuve, *remplie de bonnes œuvres, qui faisait beaucoup d'aumônes* et qui fut ressuscitée par saint Pierre.

1—Cet emplacement se trouve, d'après la Tradition, dans un vieux cimetière abandonné : mais on ne reconnaît plus l'endroit précis de la Maison de Tabithe.

VUE DE JAFFA.

Quelle vive émotion et quel saisissement étrange s'emparent de notre âme, en ce moment solennel ! L'un des grands rêves de notre vie va donc se réaliser..... Encore quelques instants, et nous toucherons, nous baiserons cette terre sacrée de la Palestine, témoin de tant d'événements célèbres, mais, avant tout, de la naissance, de la vie, de la mort et de la glorieuse résurrection du Sauveur du monde, Notre-Seigneur Jésus-Christ !

D'autres souvenirs se pressent encore dans notre mémoire : Jaffa est l'antique Joppée qui échut à la tribu de Dan. Ici, arrivèrent les cèdres du Liban, pour la construction du temple de Salomon. Noé, suivant la tradition, y construisit l'arche. Le prophète Jonas partit de cette ville pour Tarsis. Judas Macchabée et ses frères livrèrent ici d'héroïques batailles. L'apôtre S. Pierre y ressuscita Tabithe, et eut, chez Simon le corroyeur, cette mémorable vision qu'on peut appeler la vocation des Gentils à l'Evangile. Enfin, à la suite d'illustres pèlerins, S. Louis passa ici avec les croisés et réédifia les murs de la ville. — Mais déjà les barques entourent le paquebot et les bateliers en se disputant nos personnes nous arrachent brusquement à ce monde idéal des souvenirs. Nous sautons dans une chaloupe de l'agence Cook, et, grâce à l'absence du vent, nous abordons heureusement le rivage, en dépit des récifs

et des brisants redoutables du port de Jaffa. Bref, à une heure, nous sommes à l'hôtel de *Jérusalem*, dont le nom nous fait tressaillir....

Au revoir dans la Ville Sainte.

DIX-NEUVIÈME LETTRE

Jaffa à vol d'oiseau — De Jaffa à Jérusalem — La plaine de Sâron — Ramleh — Abougosche — Térébinthe — Jérusalem ! — Une visite au Saint-Sépulcre.

JÉRUSALEM, le 5 mars 1893.

VUES de loin, les villes d'Orient ont en général la plus belle apparence. A la moindre brise, des bosquets de palmiers, à la tête gracieuse et élancée, ondulent au-dessus des toits et des blanches terrasses, absolument comme, dans la plaine voisine, les champs de blé balancent légèrement leurs épis dorés. Des centaines de minarets montent d'un seul bond et dressent fièrement leur flèche aiguë qui déchire le firmament d'azur.... Vraiment le coup d'œil est pittoresque, enchanteur ; mais, pénétrez-vous à l'intérieur de ces antiques cités de l'Asie, oh ! l'illusion

qui vous a séduits, tout à l'heure, disparaît bien vite. — Par exemple, la petite ville de Jaffa, étagée en amphithéâtre, est d'un aspect ravissant. Mollement accoudée sur sa poétique colline, elle semble n'avoir rien perdu des charmes qui lui ont valu son nom de *belle, gracieuse*.... Vous mettez pied à terre !... Quelle horreur !

Assaillis tout d'abord par des essaims d'Arabes en haillons qui, dans tous les jargons inimaginables, vous demandent vos colis et le bakchiche, vous traversez des rues sales, étroites, tortueuses, voûtées, mal pavées — véritables casse-cous indescriptibles. Et, pour agrémenter la promenade, vous croisez, à tout moment, ces longues files de chameaux, venus de Gaza et d'un peu partout, avec leurs énormes charges d'oranges ou de céréales. Gare à vous ! Comme leur ancêtre, le chameau de Jérusalem, ils ont un goût prononcé pour les " trous d'aiguilles " ; et alors, jetés à terre ou contre la muraille, vous pourriez voir du même coup plus de chandelles que vous ne le voudriez... Voilà Jaffa la belle !

Cependant, à un carrefour voisin, regardez ce clocher de l'église des Franciscains qui, sur la hauteur, domine tous les minarets de l'Islam ! N'est-ce pas merveilleux de voir la croix supplanter ainsi le croissant dans une ville essentiellement mahométane ?

Certes, nous aurions voulu nous agenouiller tout de suite aux pieds du Christ vainqueur, et saluer chez lui le " lion de Juda " ; mais notre programme est inexorable. Il faut partir à Ramleh, en route pour Jérusalem. Déjà deux coupés traînés chacun par trois chevaux arabes aux jarrets d'acier nous attendent.... *Jallah !* (en route !) s'écrie l'un des moukres. Mustafa ; —*Jallah !* répond l'autre, Mohammed. Tout est prêt ; nous partons.

***

Au bout de cinq minutes, nous traversons le marché arabe avec ses pyramides de pastèques, d'oranges, de citrons, de figues, de grenades — et une population bigarrée, gesticulante, mêlant ses cris gutturaux qui écorchent l'oreille, au charivari plus ou moins harmonieux des ânes, des mulets et des chameaux qui gémissent lamentablement sous les coups de fouet.

Quelle vision fantastique ! — A côté du soldat turc en pantalon blanc, veste bleue et fez rouge, vous voyez l'Arabe portant sous son burnous la jaquette en coutil blanc et sa veste de chasse fringante. Le bédouin du désert se reconnaît au *koufieh* (voile) multicolore, roulé autour d'un chapeau indien en écorce d'aloès. Les femmes ont la tunique bleue ou blanche : c'est une longue chemise flottante à laquelle elles ajoutent, en guise de voile, un capuchon noir ou blanc

qui enveloppe la tête et finit aux sourcils ; là, il se joint, pour laisser juste la place des yeux, à une bannière d'étoffe de même couleur, attachée sous les paupières (au moyen d'une douille de cuivre dorée), couvrant hermétiquement le visage et descendant jusqu'aux genoux.

Comme ensemble, quel fouillis de couleurs, et quel tohu-bohu ! C'est le marché arabe, passons.

***

Le spectacle change et s'agrandit au delà des portes de la ville. La route est large et bordée de hautes haies de cactus dans lesquelles nichent des pigeons-ramiers. Plus loin, ce sont des allées sinueuses, ombragées de figuiers de Barbarie, de mûriers, d'oliviers, de grenadiers, de nopals, de bananiers, de cannes à sucre, de sycomores et de térébinthes. Enfin, des éclaircies dans les bois de cactus nous font voir des vergers luxuriants avec de grands carrés de légumes plantureux et de fruits exquis ; véritable Eden où l'imagination du Tasse a placé les " Jardins d'Armide."

Nous voici dans la plaine de Sâron, longue de trente lieues et bornée au sud par les montagnes bleues de la Judée. Aujourd'hui comme au temps d'Isaïe, elle est d'une prodigieuse fertilité. Or, pendant que nous admirons ces superbes tapis de verdures, ces gras pâturages tout émaillés des fleurs les plus brillantes et les plus

variées, ou bien ces champs de grains déjà chargés d'épis jaunissants, notre imagination mettait encore devant nous — mirage biblique — ces deux scènes inoubliables qui égayèrent notre enfance, mais frappèrent d'effroi les habitants de cette contrée : Samson dévastant les moissons au moyen de 300 renards à la queue enflammée ; Samson tuant, aux environs de Ramleh, mille Philistins avec une mâchoire d'âne !

Bercés par ces souvenirs et cahotés par la voiture, nous atteignons Ramleh vers cinq heures et demie du soir. Nous y passerons la nuit convenablement installés au couvent des bons Pères Franciscains.

***

Ramleh est l'ancienne Arimathie, patrie de Nicodème et de Joseph d'Arimathie qui eurent l'honneur d'ensevelir Notre-Seigneur. C'est une jolie bourgade, une délicieuse oasis plantée d'oliviers, de figuiers et de dattiers aux stipes élancés.

A dix minutes du couvent, nous allons visiter la tour des Quarante-martyrs, dominant un souterrain dans lequel reposèrent, dit-on, les restes des martyrs de Sébaste. Au retour, traversant le cimetière musulman, nous assistons à une scène toute nouvelle pour nous. Auprès d'une tombe fraîchement fermée, un groupe de femmes arabes, flanquées d'un derviche aveugle, pleurait et criait à qui mieux mieux. Rien de saisissant

comme ces roulades aiguës et mélancoliques, poussées par des fantômes qu'éclaire à peine la lumière blafarde de quelques torches ! Le visage caché sous leurs longs voiles blancs, remuant la tête comme un balancier d'horloge, cherchant à se surpasser l'une et l'autre, elles poussent des cris déchirants, ces *lou-lou-lou*, qui rappellent *l'ululatus* de Rachel (Matth. II, 18.)

En Orient, il n'y a pas, à vrai dire, de crépuscule. Le soleil a-t-il disparu, il fait déjà nuit. Et qui s'en plaindrait ? elles sont si belles, les nuits d'Orient ! Longtemps, ce soir, nous en avons contemplé le spectacle ravissant. La lune resplendissait de tout son éclat et les étoiles brillaient avec une intensité incomparable.... Regardez aussi ces myriades de soleils étincelants, ces constellations scintillantes, ici comme nulle part ailleurs — jusqu'à la Petite-Ourse qui se détache sur le ciel bleu avec une netteté vraiment étonnante !...

Cependant, il faut que les plus belles choses aient un terme ; rentrons au couvent, pauvre il est vrai, mais riche en souvenirs. Il est bâti sur l'emplacement de la maison de Nicodème, et la chapelle remplace son atelier. En 1799, lors de l'expédition française de Syrie, Bonaparte logea dans le monastère, transformé en hôpital pour les blessés. Or, comme ses officiers lui demandaient s'il se rendrait à Jérusalem, Napoléon, d'ordinaire si fertile en bons mots, ne trouva cette fois que cette platitude : " Non, répondit-il,

LÉGENDE

La Gravure représente le Monument du Tombeau de N.-S. J.-C. Il est divisé en deux parties : la première porte le nom de :

Chapelle de l'Ange : c'est là que l'Ange annonça aux Saintes-Femmes la Résurrection du Sauveur ; elle forme une sorte de vestibule, long d'environ *douze* pieds (5 mètres, 45 centimètres) sur *neuf* de large (2 mètres, 90 centimètres).

Au centre, sur un piédestal, et enchâssée dans un cadre de marbre blanc, on conserve un fragment de la Pierre sur laquelle l'Ange était assis.

De cette Chapelle, une petite porte cintrée, haute de *quatre* pieds et large de *deux*, pratiquée dans le mur Est, conduit dans la :

Chapelle du T.-S. Tombeau : sa longueur est de *six* pieds et demi (2 mètres, 7 centimètres) sur *six* pieds de large. Les parois extérieures sont revêtues de plaques de marbre blanc, qui cachent le saint Rocher.

Le Très-Saint Tombeau, que l'on a, à main droite en entrant, s'élève au-dessus du pavement de 65 centimètres : il a 93 centimètres de large et un mètre, 89 centimètres de long (c'est-à-dire, environ 2 pieds de haut, 3 de large et 6 de long). Il est inhérent aux parois Nord, Ouest et Est. Le devant et le dessus sont entièrement revêtus de marbre blanc. *Quarante-trois* lampes brûlent jour et nuit au-dessus du T.-S. Tombeau : 13 appartiennent aux Franciscains, Gardiens des Saints-Lieux ; 13 aux Grecs schismatiques ; 15 aux Arméniens schismatiques, et 4 aux Cophtes schismatiques !

LE TRÈS-SAINT SÉPULCRE

Jérusalem n'entre pas dans ma ligne d'opération." — Sa ligne d'opération !... Le rocher de Sainte-Hélène n'y entrait pas non plus, et pourtant ! ...

Quant à nous, la Ville Sainte, voilà précisément le but à atteindre. Aussi, le lendemain, 4 mars, au petit jour, nous nous élancions au grand trot vers les montagnes de Judée dont les gracieuses ondulations semblaient fuir au loin devant nous.

Le paysage est toujours riant et le sol fertile. Autrefois, David avait ici de nombreux troupeaux sous la garde de Sétrai. Toutefois, à l'extrémité de la plaine, voici le désert dont Châteaubriand disait qu'il " semble respirer encore la grandeur de Jéhovah et les épouvantements de la mort."

Enfin, nous commençons à gravir les montagnes. Ce petit village à gauche, *El-Latroun*, est ni plus ni moins la patrie du bon larron. De pauvres masures, habitées par quelques fellahs arabes, recouvrent le repaire présumé de ce brigand, de ce voleur assez heureux pour *voler* en quelque sorte le bonheur éternel.

Plus loin, au versant d'une haute colline, apparaît une bourgade considérable qui a échangé son nom biblique de Kariathiarine contre celui beaucoup moins poétique d'Abougosche. — On sait que l'arche d'alliance, si funeste au Dagon des Philistins, fut

déposée ici dans la maison d'Abinadab. Elle y resta vingt ans, après lesquels David la transporta à Jérusalem.

Vers midi et demi, nous sommes en vue de Kalounieh, village pittoresque dominant une belle vallée que traverse le torrent de Térébinthe. — En souvenir des cinq cailloux dont le jeune David arma ici sa fronde, nous descendons en prendre quelques-uns dans le même torrent aujourd'hui desséché. Et, entre nous, sans être des frondeurs, qui sait si ces petites pierres ne nous serviront pas tôt ou tard pour nous défendre contre quelques Goliaths de Bédouins ?

En attendant, ici commence l'ascension abrupte et tortueuse des derniers sommets qui servent de piédestal à la Ville Sainte : *Ecce ascendimus Hierosolymam.* La vérité est qu'il faudra monter beaucoup avant d'atteindre la ville, située à 2,400 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée. Quelle route âpre, raide et sauvage ! Et comme ces hauteurs sont désolées ! Aucune trace de végétation : ce sont partout des montagnes nues et stériles, des rochers brûlés à blanc, calcinés ; tableau désolant qui rappelle ces terrifiantes paroles du Prophète : "Même l'étranger qui viendra de loin s'étonnera de la misère répandue sur ce pays." — Saluons en passant ce petit village à main gauche : c'est Ramatha, patrie de Samuel ; plus loin, Gabaon, où Josué arrêta le soleil.

Enfin, au sommet d'un plateau inégal et derrière un pli de terrain, se dessinent les arêtes aiguës du mont des Oliviers. Devant nous et à notre droite, voici les coupoles, des minarets, des maisons aux blanches terrasses et une enceinte crénelée : *El Kods* ! (La Sainte !), s'écrie le guide. — " Jérusalem ! Jérusalem ! " répétons-nous à la suite des anciens croisés. Et alors, descendant de voitures, nous chantons, avec l'enthousiasme de la foi, le psaume *Lætatus sum.... in atriis tuis, Jerusalem !* Notre émotion, on le devine, était grande ; elle gagna même un ministre protestant — un de nos compagnons de route — qui vint nous prier de chanter encore. C'est pourquoi, les yeux mouillés de larmes et tournés vers Sion, nous disons en faux-bourdon le *Lauda Jerusalem ;* puis, silencieux, graves et pensifs, l'âme inondée d'une joie indicible, nous atteignons bientôt la porte de Jaffa. Dix minutes après, nous étions à Casa-Nova, le magnifique hospice franciscain.

***

Est-il bien vrai que nous sommes à Jérusalem ? N'est-ce pas un rêve ?... Hé quoi ! Jérusalem qui nous paraissait si loin, si loin ; Jérusalem dont nous avons appris le nom sur les bancs de l'école, et bien avant celui de Rome et d'Athènes ; Jérusalem qui résume l'Ancien et le Nouveau-Testament ; Jérusalem, la glorieuse cité de David et le théâtre non moins glorieux

de notre Rédemption... — nous en foulons en ce moment le sol sacré ! — Rien de plus vrai, et voilà pourquoi, oubliant les fatigues de la journée, nous montons tout de suite sur la terrasse du couvent pour jouir de notre bonheur et satisfaire notre pieuse curiosité. Oh ! le panorama incomparable, grâce surtout au prestige des souvenirs ! Voyez, à l'ouest, le mont Sion et la tour de David ; à l'Est, le mont Moriah et le mosquée d'Omar ; et plus près, le dôme massif de la basilique du Saint-Sépulcre. Toute notre âme était dans nos yeux ! A peine jetons-nous un regard fugitif sur le mont des Oliviers et la longue chaîne bleue des montagnes de Moab, notre cœur et notre foi nous ramènent irrésistiblement vers ce point qui marque la tombe du Christ !

Une demi-heure après, conduits par l'excellent Frère Lucas, nous nous rendions au Saint-Sépulcre, à travers des rues absolument orientales, c'est-à-dire étroites, sales, tortueuses, voûtées et disposées en forme d'escaliers.

Quel saisissement étrange nous éprouvons au moment de franchir le seuil de la basilique !

Ce demi-jour mystérieux qui vient de la voûte, cet entremêlement de couloirs, d'escaliers, de portes, de chapelles et d'habitations monacales, ces parvis et ces murs couverts de tapisseries bizantines, ces enlumi-

nures grecques ou russes, ces peintures sur champ d'or qui reflètent la lumière tremblante des lampes partout suspendues, cette atmosphère d'encens qui flotte comme un nuage et nous parfume encore, et puis cette foule nombreuse et diverse, debout ou assise, agenouillée ou prosternée le front contre terre — tout cela nous impressionne et nous remue profondément.

A quelques pas de la porte d'entrée se trouve la Pierre de l'Onction, avec son cordon de lampes d'albâtre toujours ardentes ; c'est un quartier de rocher, recouvert d'une plaque de marbre veiné de rouge, et sur lequel Nicodème et Joseph d'Arimathie déposèrent le corps du Sauveur pour l'embaumer. Comme tous les pèlerins, nous baisons avec respect cette précieuse relique et pressons le pas pour vénérer au plus tôt le tombeau du Christ.

Passant sous de sombres arcades, nous apercevons à gauche, au centre de la grande rotonde, un édicule en marbre jaune couvert de peintures orientales et de lampes d'argent artistement disposées.... A genoux ! c'est le Saint-Sépulcre !

Et comme, en ce moment, il était illuminé, il nous apparut dans tout son éclat et toute sa gloire : *Et erit sepulcrum ejus gloriosum !*

Pénétrés de joie, de reconnaissance et d'amour, ivres de bonheur, nous restons quelque temps absorbés dans

la prière avant d'oser franchir le seuil de l'édicule sacré.

Il est partagé en deux parties : le vestibule et, au fond, le saint tombeau. Ce vestibule s'appelle la chapelle de l'Ange. Jour et nuit, quinze lampes y brûlent au-dessus d'une colonne de marbre blanc sur laquelle se trouve exposé un fragment de la pierre qui fermait le Saint-Sépulcre. Devant vous, regardez cette petite porte de marbre festonnée, fouillée avec un art d'une délicatesse infinie, enguirlandée et dans le tympan de laquelle apparaît Jésus ressuscité entouré d'anges au vol gracieux. Et alors, courbant la tête, franchissez respectueusement cette baie cintrée : vous êtes dans la chambre sépulcrale, le Saint des Saints, le tombeau de Notre-Seigneur tout resplendissant des feux de cierges, de bougies, de girandoles, et des cinquante lampes d'or et d'argent qui pendent à la voûte....

De quels baisers brûlants et de quelles douces larmes nous couvrons le marbre du Saint-Sépulcre ! Pour moi, du moins, ce fut à peu près ma seule prière. Il est parfois des émotions si fortes qu'elles ne s'expriment que par le silence !

Quand nous nous retirâmes pour faire place à d'autres pèlerins et monter au Calvaire, je me souvins de l'impression que fit le sépulcre de Notre-Seigneur sur Lamartine. " Pour le chrétien ou pour le philosophe,

dit-il, pour le moraliste ou pour l'historien, ce tombeau est la borne qui sépare deux mondes, le monde ancien et le monde nouveau ; c'est le point de départ d'une idée qui a renouvelé l'univers, d'une civilisation qui a tout transformé, d'une parole qui a retenti sur tout le globe. Ce tombeau est le sépulcre du vieux monde et le berceau du monde nouveau ; aucune pierre ici-bas n'a été le fondement d'un si vaste édifice, aucune tombe n'a été si féconde, aucune doctrine ensevelie trois jours ou trois siècles n'a brisé d'une manière aussi victorieuse le rocher que l'homme avait scellé sur elle, et n'a donné un démenti à la mort par une si éclatante et perpétuelle résurrection."

A bientôt, sur le Golgotha !

LÉGENDE [1]

La Basilique du Très-Saint-Sépulcre, la plus auguste du monde, renferme *douze* principaux Sanctuaires que les Franciscains de Terre Sainte visitent tous les jours processionnellement, en récitant et chantant *douze* hymnes accompagnées d'autres prières.

Ces Sanctuaires sont :

I.—La Colonne de la Flagellation, dans la Chapelle de l'Apparition.

II.—La Prison du Christ, au fond de la Galerie des 7 arceaux de la Vierge.

III.—La Chapelle de la Division des Vêtements.

IV.—Le Lieu de l'Invention de la Sainte Croix, au fond d'une vaste citerne.

V.—La petite Eglise à trois nefs, dédiée à sainte Hélène.

VI.—La Chapelle de la Colonne des Impropères.

VII.—La Chapelle du Crucifiement sur le Calvaire.

VIII.—La Chapelle de la Plantation de la Croix, également sur le Calvaire.

IX.—La Pierre de l'Onction, au pied du Calvaire.

X.—Le vénérable Edicule du Très-Saint-Sépulcre.

XI.—La Chapelle de l'Apparition de Notre-Seigneur à sainte Marie Madeleine, sous la forme d'un Jardinier.

XII.—La Chapelle de l'Apparition de Notre-Seigneur à sa sainte Mère, le matin de sa glorieuse Résurrection.

1—Notre Gravure représente la Façade de la Basilique, avec l'ancienne tour (clocher) bâtie par les Croisés, et dont on a, depuis, enlevé le sommet.

LA BASILIQUE DU TRÈS-SAINT SÉPULCRE.

VINGTIÈME LETTRE

Coup d'œil sur la basilique du Saint-Sépulcre — La chapelle d'Adam — Au Golgotha ! — Une nuit sur le Calvaire.

JÉRUSALEM, le 7 mars, 1893.

AVANT de visiter le Calvaire, où je vous ai donné rendez-vous, jetons un rapide coup d'œil sur l'incomparable basilique qui doit au tombeau du Christ d'éclipser à jamais le Temple de Salomon.

Depuis les croisés, la basilique actuelle recouvre à la fois le Saint-Sépulcre, le Golgotha et l'église souterraine de l'Invention de la sainte croix. Certes, le plan est loin d'être uniforme et ne présente pas à l'œil de l'observateur ces belles et grandes lignes des cathédrales d'Occident. C'est un monument colossal, une

sorte de forteresse, entourée de hautes murailles et renfermant trois églises distinctes.

L'église proprement dite du Saint-Sépulcre, où l'on constate l'alliance du style roman et de l'ogive sarrasine, a la forme d'une croix latine avec deux absides : l'une à l'occident où se trouve la tombe sacrée ; l'autre à l'orient, précédée de l'antique chœur des chanoines, usurpé par les Grecs. Un déambulatoire obscur entoure cette seconde abside et conduit à diverses chapelles, telles que celles de Sainte-Marie-Madeleine, de Saint-Longin, de la Division des vêtements de Notre-Seigneur, de Sainte-Hélène et de l'Invention de la sainte croix.

La chapelle souterraine ou plutôt l'église de Sainte-Hélène, de style bysantin, est surmontée d'une coupole que supportent quatre colonnes. Située à l'extrémité orientale de la basilique, et sur le versant de la colline, elle est presque toute taillée dans le roc. On y remarque deux autels dédiés l'un au bon larron, l'autre à la pieuse impératrice. C'est ici que se tenait sainte Hélène pendant qu'on faisait des fouilles pour découvrir la vraie Croix. Plus bas, un oratoire de forme irrégulière remplace la citerne où les Juifs jetèrent pêle-mêle les trois croix, les clous, la couronne d'épines, l'éponge et le titre qui surmontait la tête de la divine victime : c'est la chapelle de l'Invention de la Sainte-Croix.

Enfin, au sud-est de la basilique, nous apercevons l'église du Calvaire. Un escalier de dix-huit marches mène au sommet de ce monticule peu élevé, il est vrai, mais pourtant " la plus haute cime de l'histoire de l'église et de l'histoire du monde," le Sinaï de la Loi Nouvelle. — Cette petite église, qui n'a guère subi de modifications depuis l'époque du royaume latin, se divise par de lourds pilastres en deux parties égales ; voici à droite la chapelle du crucifiement appartenant aux catholiques ; à gauche, la chapelle de la plantation de la Croix, que possèdent les Grecs Schismatiques.

***

Mentionnons encore, sous le Calvaire, la chapelle d'Adam qui s'avance jusque sur la cavité dans laquelle fut dressée la Croix du Sauveur. — Une ancienne tradition rapportée par saint Basile, Origène, saint Jérôme, saint Epiphane, saint Ambroise et saint Augustin, place ici la sépulture du premier homme. D'après cette respectable légende, Noé aurait pris avec lui, dans l'arche, les ossements du père du genre humain, et Cham, dépositaire du crâne d'Adam, l'aurait déposé dans l'excavation de ce monticule rocheux appelé pour cela *Cranion*, Calvaire (lieu du crâne). Puis, comme à la mort du Christ, les rochers se fendirent et que la large fissure se prolongea jusque dans cette grotte, le sang du " nouvel Adam," répandu

sur le Golgotha, put distiller ainsi sur la première tête coupable et nous racheter d'une manière plus sensible... — Quoi qu'il en soit du fait lui-même, on a coutume, en souvenir de cette pieuse tradition, de peindre ou de sculpter une tête de mort au pied du crucifix — touchant symbole de notre salut acheté au prix des souffrances et du sang de l'Homme-Dieu !

Ajoutons que c'est au seuil de cette dernière chapelle que se voyaient encore, au commencement de ce siècle, les monuments funèbres en marbre blanc des deux premiers rois de Jérusalem : Godefroy de Bouillon et Beaudoin. Deux gradins accolés aux murs remplacent aujourd'hui leurs tombes vénérées.

Les Grecs —

Proh dolor !.... horresco referens ! —

les Grecs ont pu profaner leurs cendres et les jeter aux quatre vents du ciel, mais la mémoire de ces héros chrétiens n'en sera pas moins éternelle ! Dans le Trésor de la basilique, les Pères Franciscains conservent avec un soin jaloux l'épée et les éperons du vaillant Godefroy. Avec quel respect j'ai pris dans mes mains cette glorieuse épée — cette nouvelle *Durandal* — si funeste aux Sarrasins et qui porte l'écusson du royaume latin : une croix grecque entre les croisillons de quatre croix plus petites, ou pour parler le langage

héraldique, *à la croix des gueules, potencée et cantonnée de quatre !*

Tel est — à part ce beau souvenir des croisades — l'intérieur de la basilique du Saint-Sépulcre.

***

Or, le 4 mars — jour de notre arrivée à Jérusalem — après avoir vénéré le Saint-Tombeau et tout auprès le lieu de l'apparition de N.-S. à Marie-Madeleine, après une pieuse visite à la colonne de la Flagellation, à la prison du Sauveur, à l'Invention de la Sainte-Croix, et à la Colonne des Opprobres, nous gravissons tout émus la sainte colline du Calvaire. Il y fait sombre. Seules les lampes de toutes couleurs et de toutes dimensions qui ornent la voûte éclairent de lueurs vacillantes ce lieu terrible — *terribilis est locus iste* ! — auquel le soleil, par pitié pour son Auteur et par horreur pour l'épouvantable déicide, refusa un jour sa clarté. Dans cette pénombre mystérieuse et presque sinistre se détache à gauche, sur fond d'argent repoussé, la Croix grecque portant le Sauveur, entre Marie et Jean vêtus de robes d'argent miellé. Tout auprès le chandelier à sept branches et le reliquaire d'or.

Mais, vous le devinez sans peine, ce luxe d'ornementation ne nous distrait pas longtemps. Passant à droite, nous allons nous agenouiller à l'endroit même du cru-

cifiement. Ai-je besoin de le dire? Ah! c'est le front dans la poussière, les lèvres collées à cette rosace de marbre qui nous cache le roc ensanglanté du Calvaire; c'est le cœur agité par un trouble compréhensible et les yeux baignés de larmes, que nous implorons *ici* pardon et miséricorde pour nous et tous ceux qui nous sont chers.

O crux, ave, spes unica
Hic Christi tendens brachia,
Auge piis justitiam,
Reisque donare veniam.

En ce moment toutes les scènes de la douloureuse Passion se déroulent devant nous, en particulier le supplice de la crucifixion qui a eu lieu *ici* même. Oui, *ici* le sang de l'adorable victime a jailli avec force sous les coups de marteau; *ici* ce sang m'a racheté!.... Oh! ce qui se passe alors dans notre cœur attendri, ce que l'on ressent, ne me le demandez pas. Quelle langue humaine pourrait jamais l'exprimer?

Sous l'empire de la plus vive émotion, nous nous relevons pour saluer à droite, par une petite fenêtre grillée, la chapelle extérieure de Notre-Dame des Sept-Douleurs, érigée à l'endroit où se tenait avec saint Jean et sainte Madeleine, au moment du crucifiement, la Reine des Martyrs. Revenant sur nos pas et franchissant l'arcade voisine, nous nous prosternons un instant devant l'autel de la Compassion ou du *Stabat*,

dressé là où la Sainte Vierge reçut dans ses bras le corps inanimé de Jésus. Tout à côté, soulevez cette plaque de marbre et voyez la fente miraculeuse qui coupe transversalement les veines de la pierre ; il est donc bien vrai qu'à la mort de Notre-Seigneur le rocher du Calvaire se fendit, pendant que le voile du temple se déchirait !

Avancez de quelques pas, toujours plus à gauche, inclinez-vous profondément sous l'autel des Grecs, et regardez dans le roc à nu cette ouverture : ici fut plantée la Croix !....

Quelle douce jouissance pour le pèlerin de plonger sa main tout entière et de promener ses doigts frémissants dans cette cavité imprégnée jadis de sang rédempteur ! *Ici* durant trois longues heures Jésus crucifié resta suspendu entre le ciel et la terre. *Ici* il nous donna Marie pour mère. *Ici* il pria pour nous, ses véritables bourreaux. *Ici*, par amour pour nous, il mourut, *expiravit* ! .... Ah ! que ce cri poussé par l'évangéliste : *expiravit* ! même après dix-neuf siècles, retentit encore douloureusement dans notre âme !

Frappant notre poitrine comme le centurion, mais plus éclairés et plus confiants, nous nous écrions avec un pieux pèlerin : "Salut, montagne de la Rédemption, autel du divin sacrifice, rocher du désert d'où ont jailli les flots vermeils du fleuve de la vie ! Toutes les

grandes choses qui ennoblissent l'humanité chrétienne, vérités, vertus, civilisations, saintetés, sont descendues de ton sommet radieux. Tu es le Sinaï des splendeurs, l'horizon des âmes, la vision sanglante et douce de l'amour cruxifié ! Le martyr qu'on torture, le malade qui gémit, l'agonisant qui meurt, se tournent vers toi et ils se sentent fortifiés. Les cœurs souillés qui reviennent à Dieu, les âmes pures qui embrassent le dévouement, pensent au Calvaire, et cette pensée met dans leurs repentirs des larmes délicieuses, dans leurs sacrifices des joies enivrantes."

Cependant il faut nous arracher à ces douces et attendrissantes impressions, car il se fait tard et la basilique se refermerait sur nous.

***

La nuit me parut interminable.

Trop longue nuit, dureras-tu toujours ?

Ne vous scandalisez pas de mon impatience : je devais ce matin célébrer la sainte messe sur le Golgotha et alors.... comme le temps me durait ! Enfin, à six heures, messieurs les Turcs daignent ouvrir les portes de la basilique : un quart d'heure après, je gravissais en chasuble la sainte montagne.

J'y lus la messe votive de la *Passion* à l'autel du Crucifiement. Nouvelle émotion. En effet, y songez-

LE CALVAIRE.

LÉGENDE

Notre Gravure représente un des Lieux les plus augustes du monde, où l'on ne doit monter qu'avec de saintes pensées, et que l'on visite dans un profond recueillement : elle nous montre la partie supérieure du Golgotha, ou Calvaire proprement dit.

Le Golgotha que l'on a taillé à dessein, servit de noyau à un édifice distinct qui fut englobé dans la Basilique au temps des Croisades. Il en occupe la partie Sud-Est, et s'élève à la hauteur de 15 à 16 pieds au dessus du sol. On y monte par deux escaliers très raides, dont l'un a 18 marches, et l'autre 19.

L'Eglise ou Sanctuaire du Calvaire est établie, pour un quart environ, sur la surface du rocher et pour les trois autres, sur une plate-forme artificielle. Le Calvaire est sensiblement carré et mesure environ *cinquante* pieds, sur chacun de ses côtés.

Le côté droit, en montant, renferme le Lieu du dépouillement des Vêtements et du Crucifiement : le fond laisse voir un autel monumental en bronze, et une série de lampes qui brûlent jour et nuit : c'est l'Autel de la *Crucifixion.*

Le côté gauche renferme le Lieu de la Plantation de la Croix, que la Gravure laisse voir aussi très visiblement.

Ces deux Chapelles parallèles partagent ainsi le sommet du Calvaire : deux piliers massifs les séparent. Adossé au pilastre du fond, entre les deux Chapelles du Calvaire, se trouve l'Autel du *Stabat Mater.* C'est l'endroit précis où Marie, la Mère des douleurs, reçut dans ses bras le corps inanimé de son Divin Fils !

vous? Renouveler d'une manière non sanglante le sacrifice sanglant de la Croix au lieu même où il s'est accompli, quelle faveur inappréciable! Et que peut-on souhaiter de plus?

***

Pourtant, le lendemain, le ciel me réservait, ainsi qu'à mon excellent confrère, M. l'abbé Deslauriers, une grâce non moins précieuse : la messe au Saint-Sépulcre. Aussi, dès ce soir, nous nous rendons à la basilique pour y passer la nuit et célébrer à l'aurore, immédiatement après la *fonction* des Grecs.

Aussi bien, quatre communions chrétiennes ont le droit de faire à tour de rôle les offices divins au Tombeau de Notre-Seigneur — indépendamment de ceux qu'ils chantent dans leurs chapelles respectives : ce sont les latins (on désigne ainsi en Orient les catholiques), les Arméniens, les Cophtes et les Grecs. Pour éviter la confusion, on a fixé des heures d'occupation auxquelles les uns et les autres sont tenus de se conformer. Or, comme la basilique reste toujours close la nuit et quelquefois des jours entiers, les diverses sectes chrétiennes ont chacune un petit couvent attenant au Temple et y donnant accès ; des moines s'y renferment pour pouvoir chanter incessamment les louanges du seigneur; ici donc, comme dans la Jérusalem céleste, l'adoration est perpétuelle : *laus perennis !*

Quant à nous, hôtes privilégiés des bons Pères Franciscains, nous nous installerons dans l'humble cellule réservée aux pèlerins catholiques.

Mais, là-bas, quel bruit assourdissant de clefs qui s'entrechoquent !.... Entendez-vous aussi rouler sur ses gonds et cadenasser la porte de fer du grand portail ? C'en est fait, nous sommes les prisonniers volontaires de la foi et de l'amour ; soldats du Christ, nous monterons la garde toute la nuit auprès de son tombeau : telle autrefois la veille d'armes des chevaliers !

Entre-temps, le jour baissait rapidement sous les sombres voûtes de la basilique. Profitant de ces ténèbres et de ce silence si favorables au recueillement et à la prière, nous nous séparons l'un de l'autre, nous isolant pour mieux suivre l'attrait personnel et nous égarer à loisir dans les multiples chapelles qui s'étendent de la grotte sépulcrale jusqu'au sommet du Calvaire.

Vers neuf heures, nous entrons dans notre cellule, mais.... pour revenir irrésistiblement prier encore, du haut de cette galerie qui règne autour de la coupole et domine le Saint-Sépulcre. Ce Sépulcre, nous étions venus le chercher si loin, pouvions-nous maintenant nous en éloigner ? Comment détacher nos yeux et notre cœur de cette même tombe où l'Amour crucifié ramenait avec tant de force Marie-Madeleine et lui

arrachait des torrents de larmes ?.... Aussi, penchés sur la rampe d'une tribune, nous ne pouvions nous lasser de contempler, à la lueur des lampes qui ne s'éteignent jamais, l'adorable tombeau du Christ, ce tombeau que les Croisés conquirent un jour et qu'ils perdirent ensuite ; ce tombeau que les Turcs, hélas ! possèdent aujourd'hui, mais que je puis voir encore, que je puis toucher et baiser, et sur lequel je célèbrerai, dans quelques heures, les saints mystères !.... Comme nous nous sentons émus, impressionnés, ravis ! Quel trouble étrange ! C'est à peine si la prière monte du cœur aux lèvres ; toutes nos facultés sont en quelque sorte assoupies, paralysées. Et pourtant cette quiétude, ce mutisme n'est qu'apparent : l'âme prie !....

A l'heure des Matines, minuit, je descends cette fois dans la basilique et vais tout droit au Saint-Sépulcre pour remonter bientôt au Calvaire. Les lentes psalmodies des Franciscains arrivaient jusqu'à moi. J'étais seul. Soudain un prêtre grec — un caloyer à la longue barbe blanche et revêtu d'une chape étincelante d'or et de pierreries — vient encenser l'autel de la Plantation de la Croix et ceux du *Stabat* et du Crucifiement. Puis il disparaît, me laissant rêveur, mélancolique. Cet hommage du schisme, le Seigneur peut-il l'avoir pour agréable ? Ah ! perfide Photius !

Ton encens, à ses yeux, est un encens souillé !

Au pied du Calvaire, j'aperçois de grandes ombres

qui se meuvent le long du déambulatoire : ce sont des pèlerins, hommes et femmes, qui se sont laissé enfermer hier soir : quelques-uns parcourent pieusement tous les sanctuaires, tandis que d'autres, vaincus par la fatigue, dorment plns ou moins bruyamment, soit à la porte du Saint-Sépulcre, comme jadis les gardes des Princes des prêtres, soit un peu plus loin, la tête appuyée contre un pilastre ou une colonne. Sans doute, j'aurais préféré le silence et la solitude ; mais qu'importe ? il est des moments dans la vie où le bruit des créatures n'arrive pas jusqu'à l'âme....

Et les heures de cette nuit mémorable s'écoulèrent ainsi — avec quelques intervalles de repos — entre ces courses émouvantes, ces pieux pèlerinages du Tombeau au Golgotha, et du Golgotha au Tombeau.

Finalement, à cinq heures et quart, je reviens au Saint-Sépulcre, revêtu cette fois des ornements sacrés. Par un privilège spécial et perpétuel, le prêtre peut, tous les jours de l'année — à part la Semaine Sainte et deux ou trois solennités — dire ici une messe votive, *de Resurrectione* avec *Gloria* et *Credo*. J'eus donc le bonheur de lire la messe de Pâques : *Resurrexit !* C'est un *Alleluia* continuel. A l'Evangile, je crus voir les saintes femmes, Madeleine en tête, accourir au Tombeau de grand matin, *orto jam sole*. En entrant dans le sépulcre, un ange leur dit : " Ne craignez rien.

Vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié ; il est ressuscité, il n'est pas ici ; voici le lieu où on l'avait mis." — Or, ce lieu trois fois saint, ce tombeau qui n'a pu garder sa victime, il était encore bien là sous l'autel où je sacrifiais ! Aussi, au moment de la Consécration, je crus le voir se réouvrir ; je crus voir le corps meurtri de Notre-Seigneur se relever radieux pour s'immoler de nouveau à la gloire de son Père : *Vidi Agnum stantem tanquam occisum.* Scène à la fois douce et sublime, souvenir délicieux de la Résurrection qui ne nous émeut pas moins que le drame du Calvaire !

Mais, " ces impressions ne s'écrivent pas : elles s'exhalent avec la fumée des lampes pieuses, avec les parfums des encensoirs, avec le murmure vague et confus des soupirs. Elles tombent avec les larmes qui viennent aux yeux, au souvenir des premiers noms que nous avons balbutiés dans notre enfance, du père et de la mère qui nous les ont enseignés, des frères, des sœurs, des amis avec lesquels nous les avons murmurés. Toutes les impressions pieuses qui ont remué notre âme à toutes les époques de la vie, toutes les prières qui sont sorties de notre cœur et de nos lèvres au nom de Celui qui nous apprit à prier son Père et le nôtre, se réveillent au fond de l'âme et produisent par leur retentissement, par leur confusion, cet éblouissement de l'intelligence, cet attendrissement du cœur,

qui ne cherchent point de paroles, mais qui se résolvent dans des yeux mouillés, dans une poitrine oppressée, dans un front qui s'incline, et dans une bouche qui se colle silencieusement sur la pierre du Sépulcre. Je restai ainsi longtemps priant le Père céleste." (Lamartine).

VINGT-UNIÈME LETTRE

Le mont Sion — La Tour de David — Autres souvenirs — Le Cénacle — Le mont Moriah et la mosquée d'Omar — Légendes arabes.

JÉRUSALEM, le 9 mars 1893.

LE Dieu des Hébreux est le Dieu des montagnes," lisons-nous au Livre des Rois. Rien de plus vrai. Ouvrez la carte de la Palestine, il n'est peut-être pas une des innombrables montagnes de ce pays, pas une colline qui ne rappelle un nom de victoire, un prodige éclatant ou quelque mystère de la vie de Notre-Seigneur. Pour ne parler que des merveilles chrétiennes accomplies sur les hauteurs, personne ne niera que le mont des Béatitudes, le Thabor, le mont des Oliviers ont été tour à tour l'objet des prédilections divines.... Il est pourtant à Jérusalem une petite montagne que Jésus-Christ aima plus que toute autre : c'est le mont Sion ! *Mons Sion quem*

dilexit. Il l'aima même avant sa naissance temporelle, l'illustra de toutes manières, et l'immortalisa à jamais, la veille de sa Passion, par le plus ravissant des miracles : l'Eucharistie ! !

"O Sion, qui pourrait égaler ses chants à tes grandeurs ? Ton nom familier à notre enfance a quelque chose de mystérieux et de saint qui remplit harmonieusement le monde. Tu es le haut lieu de la prière, de la poésie sacrée et des visions prophétiques, l'image du ciel. Tu as entendu les plus beaux accents de la prière, résonnant sur la harpe de David et éclos de ses enthousiasmes divins."—Sur ton sommet radieux reposa l'Arche d'Alliance, à côté du palais royal. Tu vis les malheurs et les triomphes de David, son double délit et son amer repentir, le sceptre et la lyre. Plus tard, ta gloire, ô Sion, s'accrut bien davantage et atteignit même ses dernières limites : le Cécacle dont tu t'enorgueillis encore, éclipsa l'Arche d'Alliance !....

Mais, hélas !

> Qu'as-tu fait de ta gloire ?
> Sion ! tout l'univers admirait ta splendeur.
> Tu n'es plus que poussière, et de cette grandeur
> Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
> Quand verrai-je, ô Sion, relever tes remparts
> Et de tes tours les magnifiques faîtes ?

La vérité est que la colline de Sion — dont les Livres Saints exaltent près de deux cents fois les beautés et les richesses — n'a pas échappé à la désolation qui règne

partout ici. Même les rues environnantes sont tristes ; comme autrefois, on peut dire qu'elles pleurent : *Viæ Sion lugent* ! Et comment ne pas pleurer nous-mêmes en voyant flotter la bannière du Croissant là où se déployèrent jadis les étendards de la Croix ?

O palais de David et sa chère cité,
Mont fameux par Dieu même habité,
Comment as-tu du ciel attiré la colère ?

*
* *

C'en est fait ; une citadelle turque est là, menaçante comme l'antique forteresse des Jébuséens. Entourée de fossés, elle est flanquée de quatre tours rectangulaires dont la principale — la tour de David — excite toujours notre admiration. Chose étonnante, la partie inférieure de cette construction, d'après les archéologues, remonte jusqu'à l'époque du Roi-Prophète. Et — mirage biblique — l'une des fenêtres plonge dans une salle appelée *Oratoire de David*, lieu témoin de ses larmes et de ses regrets après sa chute avec Bethsabée, mère de Salomon. Enfin, de la plate-forme on jouit d'un superbe panorama. " La ville tout entière est sous les yeux de l'observateur avec sa ceinture de vallées et de collines. Au nord, le regard plonge sur la route de Bethléem ; au sud, on distingue un petit coin de la mer Morte, et à l'est, la grande chaîne des montagnes de Moab, derrière lesquelles on

devine le grand désert qui s'étend jusqu'aux champs de Sennaar, où cheminèrent les premières générations du monde. On embrasse ainsi d'un même coup d'œil la Genèse et l'Evangile."

Cependant, le Cénacle nous attirait vivement. Il est là, vers l'extrémité orientale de Sion, en vue du chemin de Bethléem. Pour y arriver nous traversons le quartier arménien, l'un des plus riants de la Ville Sainte : couvents, églises, parterres verdoyants, le tout enrichi des plus attachants souvenirs. Ici, l'emplacement du palais d'Hérode-le-Grand, où vinrent les Mages, et que recouvre aujourd'hui un temple hérétique. Là, une mosquée s'élève à l'endroit de la maison de saint Thomas l'apôtre. Plus loin, l'église des Sœurs arméniennes offre plus d'intérêt encore : nous sommes chez Anne le grand-prêtre. Voyez, dans l'oratoire, le lieu de l'interrogatoire de Jésus (S. Jean, XIII.) Il faut visiter aussi cette belle cathédrale des Arméniens (XIe siècle), dédiée à saint Jacques-le-Majeur. A trois nefs et à coupole, elle est étincelante de dorures, de peintures, de mosaïques et d'incrustations de nacre. Dans une petite chapelle, à gauche, on vénère le lieu précis du martyre de l'illustre Apôtre des Espagnes. On sait que ses insignes reliques sont à Compostelle. Entrons encore dans cet humble monastère que possèdent également les disciples d'Eutychés : c'était autrefois la maison de Caïphe. Au fond de la chapelle,

l'autel majeur renferme un fragment très considérable de la pierre du Saint Sépulcre. Mais notre émotion est à son comble quand nous pénétrons dans la sombre alcôve qui se trouve dans le mur à droite : c'est la prison de Notre-Seigneur, misérable cellule où le divin Maître, bafoué par les bourreaux et renié par saint Pierre — le Jeudi Saint — passa le reste de la nuit, nuit affreuse dont le souvenir nous arrache des larmes comme à l'apôtre infidèle, nuit horrible qui ne pouvait avoir d'égale que l'horrible journée du lendemain ! A quelques centaines de pas de la cour du reniement, nous sommes allés voir une grotte solitaire qui porte encore le nom de *Flevit amare* (il pleura amèrement). L'apôtre présomptueux, converti par un regard de Jésus et un rayon de sa grâce, vint aussitôt pleurer ici sa faute. O puissance des larmes ! O suprême consolation des cœurs repentants !

Les cimetières chrétiens que nous traversons ensuite ne sont pas de nature à dissiper les sombres pensées qui nous obsédaient tout à l'heure. Au surplus, le Cénacle lui-même — que nous nous faisons une fête de visiter — le Cénacle, hélas ! ne devait laisser dans nos âmes qu'une bien pénible impression. Tout d'abord ce minaret, qui le surmonte insolemment, indique qu'il est la proie des Turcs. Et puis, vous qui êtes chrétiens et catholiques, vous qui venez de loin vénérer la première église du monde, vous rêvez sans doute, pour l'honneur

de ce temple, une immense place publique qui y donne accès — à peu près comme celle de la basilique de Saint-Pierre de Rome.... Quel désenchantement! A peine avez-vous franchi une lourde porte voûtée, vous traversez une vaste écurie et tombez dans une cour infecte; oserai-je le dire?... Ce sont les alentours du Cénacle!

Nous étions au 6 mars, neuf heures du matin; cette date ne s'effacera jamais de notre mémoire. Silencieux, recueillis, l'âme remplie d'un trouble étrange, nous gravissons lentement l'escalier en pierre fruste qui aboutit à la " salle haute et bien ornée " dont parle l'Evangile, et où Notre-Seigneur envoya un jour ses disciples préparer la Pâque. Les ornements ont disparu, la table de la Cène est à Rome, dans la basilique de Saint-Jean de Latran; mais ce lieu, en dépit des profanations des musulmans, est toujours saint et toujours cher aux cœurs catholiques; le sacrifice eucharistique et plus tard la descente du Saint-Esprit sur les apôtres l'ont consacré à jamais!

Tombant à genoux, sous les yeux des gardiens turcs ébahis, nous disons à voix basse le *Tantum ergo*, que ces fanatiques nous empêchent de chanter. — Que de souvenirs émouvants se réveillaient en nous! *Ici* même, s'accomplit le plus auguste et le plus touchant des mystères. *Ici*, Jésus-Christ célébra la première messe du monde. *Ici*, il institua la sainte Eucharistie par

ces sublimes paroles que les anges et les hommes admireront éternellement : " Ceci est mon corps, ceci est mon sang ! " *Ici*, pour la première fois, il donna, en nourriture, à ses apôtres attendris, son corps et son sang adorables. *Ici*, il " frémit en lui-même," et dénonça l'énorme sacrilège de Judas, disant : " L'un de vous me trahira ! " *Ici*, malgré la prévision de toutes les profanations sacramentelles qui commençaient si vite, il résolut de perpétuer, à travers les siècles, son sacrement d'amour : il établit donc le sacerdoce catholique ! Et alors, qui pourrait en douter ? En contemplant ses chers disciples, en voyant leurs lèvres encore teintes de son sang, le divin Maître pensait à tous les futurs communiants ; il pensait à vous, il pensait à moi ! Il entrevoyait, par exemple, les douces joies de notre première communion.... Et nous, ses humbles prêtres de l'avenir, il nous nommait déjà dans son cœur. *recordatus est nominis mei !* (Is. XLIX, 1, 2.) — Or, cette année — la vingt-cinquième depuis ma première communion et la onzième de mon ordination sacerdotale — je me trouvais tout à coup dans le Cénacle, point de départ de ces deux grandes grâces de ma vie.... Ai-je besoin de le dire ? Je ne sus, dans l'impuissance de remercier dignement le Seigneur, que répéter : *Quid retribuam, Domino ?* Ah ! s'il m'avait été douné d'ajouter : *Calicem salutaris accipiam ?* " Je prendrai le calice du salut," je l'offrirai en actions de

grâces?...Mais, non. Le crime de l'Iscariote a-t-il valu aux catholiques une pareille privation, un tel châtiment? Mystère! Quoi qu'il en soit, depuis des siècles, la sainte messe, au Cénacle, est absolument interdite....Baisons au moins ces murs sacrés, et ce pavé, mouillons-le de nos larmes!

Autre déception. Vous voyez, à gauche de l'entrée, cet escalier qui descend dans la salle inférieure du "lavement des pieds": le fanatisme musulman vous en interdit l'accès. — Avant de partir, jetons un coup d'œil dans l'alcôve, sur le sarcophage en dos d'âne que recouvre un tapis vert fané: c'est, dit-on, le cénotaphe de David.

Notre excursion était terminée.

En repassant près de la Tour de David, en longeant de nouveau cette colline autrefois la "joie de toute la terre," et aujourd'hui si désolée, nous nous sentons envahis par un vague sentiment de tristesse et de mélancolie. Toutefois, évoquant la douce image des gloires du passé, nous nous surprenons bientôt à refaire ce beau rêve de Lamartine.

"J'aurais, dit-il, moi, humble poète d'un temps de décadence et de silence, j'aurais, si j'avais vécu à Jérusalem, choisi le lieu de mon séjour et la pierre de mon repos précisément où David choisit le sien à Sion. C'est la plus belle vue de la Judée, de la Palestine et de la

Galilée. Jérusalem est à gauche avec le temple et les édifices sur lesquels les regards du roi pouvaient plonger sans être vu. Devant lui, des jardins fertiles, descendant en pentes mourantes, le pouvaient conduire jusqu'au fond du lit du torrent, dont il aimait l'écume et la voix. Les figuiers, les grenadiers, les oliviers l'ombragent ; c'est sur quelques-uns de ces rochers, c'est dans quelques-unes de ces grottes sonores, rafraîchies par l'haleine et le murmure des eaux, c'est au pied de quelques-uns de ces térébinthes, que le poète sacré venait sans doute attendre le souffle qui l'inspirait si mélodieusement. Le palais de David plonge ses regards sur la ravine alors verdoyante et arrosée de Josaphat ; une large ouverture dans les collines de l'est, conduit de pente en pente, de cime en cime, d'ondulation en ondulation, jusqu'au bassin de la mer Morte, qui réfléchit là-bas les rayons du soir dans ces eaux pesantes et opaques comme une épaisse glace de Venise qui donne une teinte mate et plombée à la lumière qui l'effleure."

***

A Jérusalem, deux magnifiques monuments fixent, à des titres divers, l'attention des étrangers : la basilique du Saint-Sépulcre et la mosquée d'Omar : la basilique du Saint-Sépulcre, l'église par excellence des chrétiens ; la mosquée d'Omar, le temple le plus saint des musulmans, après celui de la Mecque, la *Kaaba*.

Nous connaissons la basilique, allons à la mosquée. Dominant le mont Moriah, elle occupe l'emplacement du temple de Salomon. Le temple de Salomon ! — ô prestige de l'histoire ! — qui ne tressaille à son souvenir ? Sa magnificence, chantée par les Saintes Ecritures, nous éblouit encore. Que dis-je ? même le plateau qui lui servait d'assise — le Moriah — a acquis, à travers les âges, une illustration qui nous jette dans le ravissement : c'est vraiment la montagne de l'Eternel. Malheureusement, à peine pouvons-nous tracer les grandes lignes de son histoire. Voyez le patriarche Abraham gravissant cette montagne, prêt à immoler son fils Isaac, sur l'ordre de Dieu. David y offre des victimes pour apaiser Jéhovah et obtenir la cessation de l'horrible fléau qui décimait son peuple. Salomon enfin a l'honneur d'élever, sur ce plateau, le Temple, " l'une des plus belles créations du génie humain." Détruit par le général de Nabuchodonosor, il est relevé par Zorobabel, embelli par Hérode, puis de nouveau et pour toujours anéanti par Titus.

Avant de disparaître, le Temple de Zorobabel eut une gloire que ne connut pas celui de Salomon. La Sainte Vierge vint ici, dès sa plus tendre enfance, se consacrer au Seigneur. Plus tard, elle y présenta son divin Fils. A douze ans, Jésus étonna les docteurs de la loi par sa sagesse surhumaine. Le voyez-vous aussi inaugurer son ministère public en chassant les vendeurs

LA MOSQUÉE D'OMAR.

LÉGENDE

La Mosquée d'Omar.—Autrefois et jusqu'à la guerre de Crimée, il y avait peine de mort pour tout Chrétien qui aurait osé franchir son enceinte. La Mosquée d'Omar, bâtie sur l'emplacement du Temple de Salomon, s'élève sur une plate-forme de 6 à 15 pieds de haut et de 2000 pieds de pourtour. Cette plate-forme s'élève, à son tour, au centre d'une immense esplanade, parfaitement nivelée, de 1600 pieds de longueur moyenne, sur 1000 pieds de largeur, et entourée d'un mur de soutènement, aux proportions colossales. [1]

Ce splendide monument se compose de deux enceintes octogonales de forme concentrique, et d'une troisième de forme circulaire. Les plafonds sont à caisson, et la coupole est soutenue par deux rangées de piliers et de colonnes qui partagent le monument en trois parties. La première enceinte est limitée par le mur extérieur de l'édifice dont les8 piliers, à l'intérieur, sont placés à l'opposite des 8 angles du bâtiment. Entre ces piliers sont placées 16 colonnes, portant des arcs en plein-cintre et couverts de mosaïques. Ces colonnes, monolithes, du plus beau marbre, sont toutes de hauteur et de module différents. Elles proviennent évidemment de monuments antiques.

La deuxième enceinte est séparée, du côté de son plus grand pourtour, par les piliers dont nous venons de parler ; et, du côté du centre, par 4 piliers et 12 colonnes de même matière et de même forme que les précédentes. Une belle grille en fer occupe les espaces vides entre les colonnes et les piliers sur lesquels repose la vaste coupole.

1—Nous avons mesuré nous-même une pierre d'angle, d'un seul bloc qui a 38 pieds de long.—Nous publierons une longue étude sur la Mosquée et sur le Temple.

qui profanaient la maison de Dieu et en faisaient une " caverne de voleurs ? " De même, entendez-vous, au jour des palmes, les acclamations du peuple le recevant triomphalement aux cris d'Hosanna ? — Néanmoins, comme quelques jours plus tard la colère de cette même foule en délire devait se tourner contre le Christ et causer sa mort, ainsi, l'an 70 de l'ère chrétienne, la colère divine devait s'appesantir sur ce temple et le détruire de fond en comble. Bien plus, en vain Julien l'apostat veut-il le rebâtir, en vain les Juifs se redressent-ils contre l'arrêt de Dieu, non, il n'en reste pas " pierre sur pierre " !.... Par contre, les mahométans — que ne regardait pas cette malédiction prophétique — ont pu construire, à sa place, une mosquée qui continue à faire la rage et le désespoir des fils d'Israël.

Pleure, Jérusalem ; pleure, cité perfide,
Des prophètes divins, détestable homicide.
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé,
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfants et ces femmes ?
Le Seigneur a détruit la reine des cités.
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés ;
Dieu ne veut plus que l'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi, cèdres, jetez des flammes !
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur ?

***

Mais on conçoit facilement quel attrait exerce sur l'esprit de l'observateur chrétien ce théâtre des grandeurs bibliques évanouies ; et, à vrai dire, lorsque, le 7 mars, vers les neuf heures du matin, nous nous dirigions vers le Moriah, c'était le passé plutôt que le présent qui stimulait nos pas. — Munis de la permission du pacha de Jérusalem, accompagnés d'un de ses *Kawas* ou janissaires, nous nous engageons dans les sombres ruelles qui s'étendent de notre couvent Casa-Nova jusqu'à la basilique du Saint-Sépulcre. Nous traversons le bazar Souk-el-Kattanine, à voûtes ogivales, et apercevons bientôt, à l'est, l'imposante mosquée d'Omar dont le gigantesque Croissant doré se détache vivement sur l'azur du ciel.

Il est superbe ce monument, le chef-d'œuvre de l'art arabe. C'est un édifice octogone régulier, de style bizantin, de 165 pieds de diamètre. On l'a dit avec beaucoup de vérité : " Peu d'édifices ont atteint à un si haut degré la légèreté, l'élégance, la richesse et la grandeur." — On y arrive en traversant une esplanade, antique parvis des Gentils. Un escalier de six marches conduit à la plate-forme, parvis d'Israël. Au moment d'atteindre le parvis des Prêtres — toutes ces diverses cours étaient en plein air comme aujourd'hui — des gardiens turcs accourent et passent des babouches par-dessus nos souliers. La consigne est sévère, *dura lex sed lex.* Pour pénétrer dans une mosquée, il faut ou

quitter sa chaussure ou la couvrir de pantoufles arabes. Pas d'autre alternative ; donc, vivent les babouches !

Du côté est, nous visitons la petite rotonde élevée à l'endroit qu'occupait jadis l'autel des holocaustes, puis nous franchissons le seuil du temple de l'Islam.

Si l'aspect extérieur de la mosquée d'Omar est grandiose, à l'intérieur, l'effet est plus beau encore, plus saisissant.

" Un demi-jour mystérieux règne dans tout l'édifice ; il est produit par les vitraux arabes dont sont garnis les 56 fenêtres ogivales. Ce ne sont pas des verrières proprement dites, mais des fragments de vitres unicolores juxtaposés qui lui donnent une lumière douce, veloutée, composée de couleurs harmonieusement fondues. Un grillage extérieur en faïence ne laisse arrriver les rayons du jour qu'à travers un tamis d'émeraudes, de saphirs, de topazes, de rubis du plus merveilleux effet."

Cette mosquée est divisée en deux enceintes concentriques ; les murailles, le pavé, les colonnes et les piliers disparaissent sous un revêtement de marbre ; la coupole est décorée d'arabesques et de textes du Coran en lettres d'or. — Somme toute, le coup d'œil est ravissant.

Au centre de l'édifice, sous la coupole, se trouve la *Sakrah*, vénérable rocher de calcaire sur lequel Abraham plaça le bois du sacrifice ; David, l'Arche ; les

Croisés, un autel, et enfin les musulmans vainqueurs, une tente d'un tissu précieux, le *Khémeh*, dont nous parlerons tout à l'heure.

Ici finit l'histoire.

Maintenant, prêtez, s'il vous plaît, l'oreille aux désopilantes légendes, que nous débite, dans un italien de cuisine, le concierge turc, Mustafa. — Seulement, ne souriez pas : lui, voyez-vous, il est très sérieux. Dame ! Allah le regarde et Mahomet l'écoute.... Narrateur fidèle, je traduis substantiellement son récit : ce doit être du Coran tout pur :

— "Mes *signori*, sur cette pierre (la Sakrah) Abraham allait tuer Isaac. Prenant donc son fusil (*sic*) et couchant son fils en joue, il avait déjà le doigt sur la détente, prêt à faire feu, quand un ange — ô *maraveille !* — versa de l'eau sur la capsule.... Le fusil rata !"

Et d'une

"Lorsque Mohammed monta un jour au ciel pour affaires importantes, il s'élança *subito* dans les airs, du sommet de ce rocher. Or, la noble Sakrah s'attacha si bien aux pieds du Prophète qu'elle le suivit *presto* jusqu'aux portes du paradis. Par bonheur pour nous, l'archange Gabriel vint en personne la remettre en place : vous la voyez devant vous. Même regardez bien : ici se trouve encore l'empreinte de sa main !" — C'est décisif, n'est-ce pas ?

Et de deux.

— " Approchez, mes signori ; dans cette cage en fer, voyez un morceau de marbre sur lequel Mohammed a laissé la marque de l'un de ses pieds ; touchez, signori, touchez.... Un peu plus loin, dans cet étui d'argent, admirez deux longs poils de la barbe du prophète ! " — Ho ! la, la !....

Et de trois ; ne comptons plus.

— " Cette belle tente de soie rouge et verte, c'est le Khémeh qu'Allah donna à Adam, lorsque le premier homme, après avoir cherché sa femme durant cent ans, la trouva presque gelée sur une montagne, près de la Mecque ! " — Parole d'honneur, encore une farce comme celle-là et nous éclaterons de rire, en dépit de la consigne et de toutes les foudres de l'Islam.

— " Çà, mes signori, c'est le bouclier de Hamseh, le compagnon du prophète ; plus loin, le drapeau d'Omar, la masse d'armes de David, (hélas ! l'épée de Goliath manque.) la selle d'El-Borack — la célèbre jument blanche dont l'archange Gabriel avait fait cadeau à Mohammed (?) — l'étendard du prophète, sa lance, etc. "

Là-dessus, notre cicérone nous conduit gravement dans la crypte de la Sakrah ; autres merveilles.

— " Mettez la main, signori, sur cette partie du rocher : c'est sa langue !.... Si, si ; le jour où Omar

découvrit, sous les décombres, cette pierre sacrée, il s'écria : *Salam Alek !* (Salut à toi !) Elle se hâta de répondre : *Alek Salam !*

Mustafa ne vit point notre malin sourire.

— " Voilà, continue l'impertubable Turc, les mihrabs (lieux de prières) d'Abraham, de David, de Salomon, d'Elie et de Mohammed. Quant au prophète, il a laissé l'empreinte de son turban dans le rocher. Touchez, mes signori !...." — C'est vraiment touchant.

— " Entendez-vous ce bruit sourd ? " dit Mustafa en frappant le sol de son pied, " là-dessous est le *Puits des âmes :* deux fois la semaine, les musulmans défunts s'y réunissent pour y adorer Allah. " — La ! la ! la !

Nous allions quitter la mosquée lorsque l'infatigable cicérone nous propose de visiter la *Plaque de Jaspe.* La Plaque de Jaspe ? — Hé oui ! Si vous étiez bon musulman, ami lecteur, vous sauriez que ce n'est pas une *plaque* ordinaire. Vous sauriez que le prophète a enfoncé de sa main, dans cette pierre, dix-neuf clous d'or pour marquer la durée du monde. Pourriez-vous ignorer aussi qu'à la fin de chaque siècle un de ces clous — un seul — disparaissait pour consolider le trône d'Allah, quand un beau jour le malin esprit en fit sauter d'un coup une quinzaine, afin de hâter la fin des temps ?... Consolez-vous cependant, et de votre *ignorance*, et de cette rapine sacrilège ; soyez tran-

quille : il reste encore trois clous. Donc — à moins d'être des Mathusalems — vous n'êtes pas exposé, ni vous ni moi, à voir l'antéchrist ni le bouleversement du globe. Il y a plus : s'il faut en croire le gardien facétieux de la *Plaque*, vous pouvez être sûr d'aller droit au ciel en jetant un bakchiche (pourboire) entre ces brillants clous d'or qui vous intriguent... Riez si vous le voulez — vous n'avez pas à craindre la colère de Mustafa — mais... j'ai fait mon offrande. — Superstition ! dites-vous. — Non, simple passe-temps de touriste. — Prenant mon sérieux, je laisse tomber une pièce de dix centimes sur la plaque retentissante.... — " Signor, ce n'est pas assez pour...." — Pardon, *amico mio :* ce n'est peut-être pas assez pour un musulman, mais pour nous, catholiques, ça suffit amplement ; nous avons, voyez-vous, *nous autres*, quelque chose de bien mieux que cela pour aller droit au ciel !...."

Et, tournant sur les talons, je laisse mon interlocuteur tout ébahi.

Je vous laisse aussi, ami lecteur, avec mon meilleur *salamalec !* — A bientôt.

LÉGENDE

L'empereur Justinien avait fait bâtir une belle église, en souvenir du Mystère de la *Présentation*.

Le Khalife Omar fit sa prière dans cette église de Ste-Marie et établit qu'à l'avenir elle serait dédiée au culte de l'Islamisme, sous le nom de El-Aksa (l'éloignée).

Dans la suite, plusieurs tremblements de terre ébranlèrent l'édifice qui fut rebâti vers le milieu du VIIIe Siècle. Notre Gravure montre l'extérieur de l'édifice. Un porche, ayant 7 arcades de front, accolé à la façade en 1236, donne entrée au vaste monument.

La Mosquée forme une sorte de Parallélogramme d'environ trois cents pieds de long sur deux cents de large. Elle est composée de *sept* nefs qui présentent à l'œil du visiteur une véritable forêt de colonnes.

C'est vers l'extrémité sud de la grande nef que se trouve, d'après la Tradition : *L'Emplacement approximatif de l'habitation de la Très Sainte Vierge, lors de son séjour dans le Temple.* Et l'on croit que c'est encore là que Marie présenta son divin Fils, au jour de la Purification.

PRIERE

Dieu tout-puissant et éternel, faites, nous vous en supplions, que comme votre Fils unique vous a été aujourd'hui présenté dans votre temple, revêtu d'une chair semblable à la nôtre, nous vous soyons aussi présentés avec la pureté de cœur et d'esprit que vous demandez de nous. Par le même N.-S. J.-C.

LA MOSQUÉE EL-AKSA.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE

Encore des légendes — La mosquée El-Aksa et les Colonnes de l'Epreuve — Le Pont El-Sirath et le chemin du ciel — La Voie de la captivité et la Voie douloureuse — Le mont des Oliviers.

JÉRUSALEM, le 10 mars 1893.

EN sortant de la mosquée d'Omar, notre guide, Mustafa, nous montre avec complaisance le simulacre de deux oiseaux gravé sur le mur en marbre : "Ce sont, mes *signori*, deux pies châtiées par Salomon, en punition de leur orgueil, et pétrifiées comme vous voyez. Figurez-vous que, sur l'invitation du grand roi, tous les êtres animés durent un jour se rendre au Temple, peu de temps après la dédicace, afin d'offrir un tribut quelconque, en signe de leur dépendance. Seule la gente ailée refusa d'obéir, à l'instigation de deux pies malicieuses, révolutionnaires. *Allora*, Salomon résolut de les punir. Parlant toutes les langues, même celle des oiseaux, il se mit en

embuscade et entendit parfaitement les séditieuses harangues des rebelles. Furieux, il s'écria : " Je veux que vous restiez jusqu'au dernier jour esclaves de ce monument que vous avez l'audace de mépriser !" Au même instant, les malheureuses pies, frappées de mort et pétrifiées, s'incrustèrent *subito* dans le marbre. *Ecco !* (Voilà !) mes *signori*...."

— O merveilleuse fécondité de l'imagination orientale !

Ecoutez encore l'intarissable cicérone — une vraie pie — nous assurant avec aplomb que, sous ce portique à quadruple arcade, se trouve la balance invisible du jugement dernier. — " Oui, ici même Allah aura soin de peser les mérites et démérites des hommes. Toutefois, l'épreuve suprême des élus sera de franchir le *Pont-Sirath*, jeté entre ciel et terre, au-dessus de la vallée de Josaphat." — Prenez patience : tout à l'heure Mustafa vous expliquera ce nouveau mystère du Coran.

***

Nous voici, de ce pas, dans la vaste mosquée d'El-Aksa couronnée d'une jolie coupole ovoïde, et qui s'élève sur la partie méridionale du Moriah. Divisée en sept grandes nefs, elle présente une véritable forêt de colonnes en marbre et en porphyre. " C'était autrefois l'église de la Présentation, bâtie par Justinien, à l'endroit où Marie fut présentée au grand-prêtre. C'est

là que la Vierge prédestinée, dit saint Jean Damascène, croissait comme un bel olivier, planté dans la maison du Seigneur, et fécondé par la douce rosée de l'Esprit-Saint. Là, fut levée, pour la première fois, la bannière de la virginité : *Signifer virginitatis !* L'étendard de Marie sur le Moriah, l'étendard de Jésus sur le Calvaire : tout le christianisme sur ces deux montagnes !"

— Il va sans dire que ces détails ne sont point de Mustafa.

Jetons un regard distrait sur le prétendu tombeau des fils d'Aaron, mais arrêtons-nous à l'extrémité du temple, auprès de ces deux piliers de marbre noir : ce sont les fameuses *Colonnes de l'Epreuve*.

Cieux, écoutez ma voix ; terre, prête l'oreille.

Si vous êtes assez heureux, c'est-à-dire, assez mince pour vous frayer passage entre ces deux colonnes très rapprochées l'une de l'autre, votre salut éternel est assuré ! — Parole d'honneur, il est rudement étroit le chemin du ciel des musulmans ! Plus d'un Arabe, dit-on, s'est étouffé en essayant de le franchir. Mais, à quelque chose malheur est bon. Ainsi, grâce au frottement, le marbre s'est usé peu à peu, et, aujourd'hui, presque tout le monde peut se glisser impunément entre ces deux piliers qui s'ouvrent sur le paradis.... de Mahomet ! — Pauvres gens !

Cependant nous descendons dans le souterrain, par-

tagé en deux nefs par une rangée de 92 pilastres et et quatre colonnes monolithes : ce sont les *écuries de Salomon*. Les Templiers, dont la salle d'armes se voit à l'étage supérieur, firent servir cet immense soubassement au même usage que le grand roi. Mais, voyez-vous là-bas, tout au fond, cette forme humaine s'agitant en cadence ? C'est un Arabe qui prie : approchons. — Religieusement tourné vers la Mecque, droit comme la flèche du minaret voisin, les bras pendants, il fait une pause. Après avoir croisé les mains sur la poitrine, à la hauteur des épaules, une autre pause. Touchant du menton les genoux; une longue pause. Puis il se redresse, recommence les mêmes mouvements, et tombe cette fois à genoux, le front sur le pavé. A la suite d'une pause prolongée, il s'assied sur les jambes et marmottant des versets du Coran, on l'entend murmurer le sempiternel refrain : *Allah séidi, Mohammed, bel Kébir*. — Remarquez-le, notre présence n'avait point troublé l'Arabe. Non, pas de respect humain chez les fils du Prophète. Entre nous, quel dommage que ces braves gens ne soient pas catholiques ! Je ne connais pas de libres-penseurs parmi eux !

On ne visite jamais El-Aksa sans aller voir, à l'angle de l'esplanade, le *berceau du Prophète Jésus*. C'est une niche de pierre, creusée en forme de coquille ; on croit que le divin Enfant reposa ici, chez le prophète Siméon, quand la Sainte Vierge le présenta au Temple.

Pour terminer notre excursion, nous nous rendons sur les remparts. Regardez ce tronçon de colonne engagé dans un créneau comme un canon : c'est la première assise du *Sirath* (mentionné plus haut), pont invisible qui, comme l'échelle de Jacob, va de la terre au ciel. Or, au jour du jugement, les vrais croyants devront escalader ce mystérieux *Sirath*, encore plus étroit que la lame d'un rasoir ; les justes réussiront à en atteindre le sommet ; les pécheurs, au contraire, trébucheront et culbuteront tête première dans la vallée de Josaphat, puis rouleront dans la Géhenne *in æternum !* — Néanmoins, ne vous effrayez pas outre mesure : Mahomet sera là. Et les Arabes se trompent fort ou le Prophète viendra au secours des plus désespérés. Ainsi, le mot d'ordre est donné. Tout Arabe — qui n'est pas chauve — laisse croître toute sa vie une longue mèche de cheveux. Hé bien ! — ô consolation suprême ! — à la résurrection, Mohammed, d'après une promesse formelle, empoignera par la chevelure, comme autant d'Habacucs, la plupart des musulmans et les enlèvera au paradis, sans se demander, je pense, si leur embonpoint leur eût jamais permis de passer entre les *Colonnes d l'épreuve*, si leur aumône a couvert un jour la *Plaque de Jaspe* de pièces étincelantes, ou encore si leur dextérité les eût rendus capables de franchir *inoffenso pede* le redoutable pont du *Sirath* !...

Quoi qu'il en soit de ces rêveries, pour nous, catholiques, nous, les " fils de la lumière," le véritable chemin du ciel est celui que nous a tracé le Sauveur lui-même et qu'il a suivi le premier : c'est la *Voie de la captivité* et la *Voie douloureuse ;* c'est la route difficile mais sûre qui commence, pour nous comme pour le Christ, au Jardin de Gethsémani, gravit péniblement le Calvaire et vient aboutir ou plutôt s'épanouir au radieux sommet du mont des Oliviers — le mont de l'Acension d'où Jésus, entouré de légions d'anges et de saints, s'éleva triomphant jusqu'à la droite de son Père ! — Or, ce chemin " étroit, semé de ronces et d'épines," et tout rougi d'un sang divin, nous l'avons, ces jours-ci, parcouru, sillonné en tous sens. — Suivez-moi en esprit à Jérusalem, et, tous ensemble, refaisons notre pieux et touchant pèlerinage.

La *Voie de la captivité* est le trajet de plus de 3,000 pas fait par Notre-Seigneur depuis son arrestation jusqu'à sa condamnation à mort. Elle comprend six stations : le Jardin des Oliviers, la maison d'Anne, celle de Caïphe, le Prétoire de Pilate, le palais d'Hérode-Antipas, et enfin le Prétoire, une dernière fois.

Le 6 mars, vers les trois heures de l'après-midi, nous nous dirigeons vers la Vallée de Josaphat, traversons le lit desséché du Cédron, et, nous dérobant au contact

des infortunés lépreux qui nous assaillent de toutes parts, nous arrivons bientôt à la grotte de l'Agonie, située sur le versant de la colline des Oliviers.

Avec quel religieux frémissement nous descendons les six degrés qui conduisent à la grotte ! Nous nous rappelions les angoisses inénarrables que Jésus éprouva *ici* même, la veille de sa mort, ses gémissements, sa défaillance, sa sueur de sang, la visite de l'ange consolateur, et puis la résignation pleine et entière de la douce victime prononçant le *Fiat* rédempteur !.... A mesure que vous avancez, le saisissement augmente : cette faible clarté qui descend de la voûte, cette lumière indécise, cette mystérieuse pénombre qui répand partout une mobilité effrayante, ce rocher à nu, comme à l'origine, cet enfoncement où Jésus se laissa choir et qui fut imprégné de sang, oh ! que tous ces souvenirs vous émeuvent et vous accablent ! Vous tombez à genoux, vous appuyez le front sur ce pavé humide, vous le baisez amoureusement, et bientôt vous sentez vos yeux s'humecter de larmes, " ce sang du cœur," comme les appelle saint Augustin. Vraiment, en dehors du Calvaire, quel sanctuaire est plus attendrissant que celui-là ? *Ici*, en effet, ce ne sont ni les fouets des bourreaux, ni les coups de la flagellation, ni la couronne d'épines qui ont causé à Notre-Seigneur cet épuisement, cette étrange agonie, cette convulsion du cœur, cette désorganisation physique, cette abon-

dante sueur de sang. Non. C'est la *pensée* seule de nos crimes dont il s'est chargé, lui, la sainteté même : *delictis tenuit me pro peccatoribus !* Aussi, en ce moment, la vue de nos propres fautes nous écrase à notre tour ; leur énormité nous effraie. Comment ne pas nous appliquer à nous-mêmes cette réflexion de Bossuet ? " L'eussiez-vous cru, pécheur ; eussiez-vous cru que votre péché eût une si grande et si malheureuse puissance ? Si nous ne voyions défaillir le divin Jésus qu'entre les mains de ses bourreaux, nous n'accuserions de sa mort que ses supplices. Maintenant que nous le voyons succomber dans le Jardin des Oliviers, où il n'a que nos péchés pour persécuteurs, accusons-nous nous-mêmes de ce déicide !" — C'est pourquoi, nous prosternant une dernière fois, nous continuons l'ardente prière de l'évêque de Meaux : " Terre, terre, ne bois pas ce sang.... ce sang nous appartient, et c'est sur nos âmes qu'il doit tomber. Que le vermeil de ce beau sang empêche nos crimes de paraître devant la justice divine !"

Cette grotte irrégulière, longue de 30 pieds et large de 24, renferme trois autels. Celui du fond, orné d'un riche bas-relief représentant l'apparition de l'ange à Notre-Seigneur, est élevé précisément à l'endroit où priait et agonisait le divin Maître. Sous le tombeau de l'autel, des lampes qui brûlent jour et nuit permettent de lire cette touchante inscription, empruntée à

LE JARDIN DE GETHSEMANI.

LÉGENDE

Le Jardin de Gethsémani a été entouré d'un mur, en 1848, par les Pères de Terre Sainte et transformé en un parterre de fleurs. Les Pèlerins s'estiment heureux d'emporter quelques-unes de ces fleurs épanouies en ces lieux sacrés, et les Franciscains se font un plaisir d'en distribuer le plus possible, afin que, rentrés dans leurs foyers, ces visiteurs privilégiés puissent satisfaire les pieux désirs de leurs amis qui n'ont pas eu, comme eux, le bonheur de vénérer Jérusalem (*Guide Indic.*).

Vieux oliviers.—Ces arbres sont les plus vénérables qui existent, après l'arbre de la Vraie Croix ! Selon la tradition, ils existaient du temps de Notre-Seigneur. Ainsi, ils auraient été les témoins muets des prières, des soupirs, des larmes, des douleurs, de la sueur de sang, de l'Agonie de l'Homme-Dieu, la nuit lugubre qui précéda sa mort. Quoi qu'il en soit, ces arbres ont toujours été l'objet d'une grande vénération dans tout le cours des siècles. Ils sont mentionnés dans nos anciennes archives et dans les relations de nos vieux Pèlerins. On en comptait 9 autrefois : le 9e a péri depuis, par suite de la dévotion indiscrète des Pèlerins. Leurs troncs sont énormes : le plus gros a plus de *vingt-six* pieds de circonférence.

Les Pèlerins, surtout ceux de France et du Canada, acceptent, avec une sainte avidité, une parcelle du bois de ces arbres, ou un chapelet fait avec les noyaux de leurs olives.

l'Evangéliste : *Hic factus est sudor ejus sicut gutte sanguinis decurrentis in terram.* ("Ici, il eut une sueur, comme des grumeaux de sang coulant jusqu'à terre").

Au sortir de la grotte, ou plutôt à la distance d'un "jet de pierre" — environ 120 pieds — se trouve le rocher des Apôtres, dans son état primitif. Là, à la porte du Jardin, les disciples privilégiés s'endormirent tous trois, pendant que Jésus agonisait.... "O tristesse du cœur de l'homme, qui fait toujours défaut quand on en a le plus besoin !"

Avançant dans une impasse — à peu près 15 pieds plus loin — regardez ce fût de colonne : c'est le lieu de la trahison de Judas. Crime épouvantable qui glace encore d'effroi et inspire, après dix-neuf siècles, la même horreur. On le sait, lui-même, le coupable, il n'ose plus, mais à tort, espérer son pardon. Il se pend à un arbre de la colline voisine, non loin de Haceldama. Aussitôt, l'enfer s'ouvre sous ses pieds, et pour me servir des terrifiantes paroles d'un poète :

.....D'un air riant, le regardant en face,
Satan, de ses deux bras, lentement l'entrelace ;
Sur sa bouche appliquant ses lèvres venimeuses,
Il lui rend ce baiser qu'au Christ il a donné !

.....

Avant de suivre le Sauveur garrotté par les soldats et amené à Jérusalem, pénétrons dans le jardin de Gethsémani qui est à vingt pas de nous.

Les Franciscains l'ont muré, il y a quelques années, et l'ont transformé en un joli parterre émaillé de fleurs. Aux plates-bandes garnies de rosiers et d'arbustes variés, nous préférerions le sol inculte et l'aspect sévère de cet antique pressoir d'huile. Comme compensation, là, juste au milieu du jardin, vivent huit vénérables oliviers qui sont peut-être les contemporains de Notre-Seigneur ou du moins les rejetons immédiats, *novellæ olivarum* de ceux qui ont été témoins des angoisses de l'Homme-Dieu ; car l'olivier est pour ainsi dire immortel ; et, dans les pays chauds, il est passé en proverbe qu'un chêne est jeune à cent ans ; un olivier, à mille ans. Au reste, personne n'a contesté sérieusement l'authenticité de ces arbres dont le plus gros mesure 28 pieds de circonférence. Un Frère est préposé à leur garde. Comme bien vous pensez, nous acceptons avec la plus vive reconnaissance les souvenirs qu'il nous offre, soit les fleurs du parterre, soit surtout des feuilles ou des noyaux d'olives.

Cependant, reprenons la Voie de la captivité. — Abandonné de ses disciples, lié comme un criminel, Jésus est entraîné à Jérusalem, à la faveur des ténèbres. " De Gethsémani la route qui mène à la colline de Sion, franchit le torrent ; puis, serpentant parmi les tombeaux au flanc du mont Moriah, elle s'élève sur la pente d'Ophel et pénètre dans la ville par une des portes du sud. Les soldats suivirent cette voie pour

conduire Jésus au palais où habitaient les deux grands prêtres Caïphe et Anne." — Vous connaissez, par ma lettre précédente, ce qui reste ici des souvenirs de ce drame émouvant : la Prison de Notre-Seigneur, dans la maison de Caïphe, occupée actuellement par les Arméniens schismatiques. — Arrivons tout de suite au prétoire. C'était la forteresse où se retiraient prudemment les gouverneurs romains. Bâtie au nord du Temple, elle dominait sur les parvis. Titus rasa cette citadelle. On n'en voit plus que de puissants vestiges sur une longueur de 300 pieds. Une caserne turque s'élève aujourd'hui sur ces décombres.

Il est superflu de rappeler les péripéties bien connues du nouvel interrogatoire de Jésus au prétoire, son renvoi à Hérode le tétrarque, et, à son retour, l'injuste condamnation prononcée contre lui par Pilate. — Déjà il est couronné d'épines et chargé de la croix : suivons-le à la trace de son sang.

***

Ici même commence proprement la *Voie douloureuse*, le véritable chemin de la croix que j'ai eu le bonheur de parcourir bien souvent à travers les rues de Jérusalem. — Tous les vendredis, les pèlerins s'unissent aux fidèles de la Ville Sainte pour ce pieux exercice. Le départ se fait du couvent Casa-Nova, vers les 3 heures de l'après midi, au moment où l'on sonne, à la

basilique du Saint-Sépulcre, le glas funèbre. Un soldat turc ouvre la marche et maintient l'ordre public ; les Franciscains viennent ensuite, suivis eux-mêmes de la foule silencieuse, recueillie. Nous saluons en passant l'arc de l'*Ecce homo*, nous arrêtons quelques minutes à l'église de la Flagellation, là même où Jésus subit cet horrible supplice, puis nous pénétrons dans la caserne turque (le Prétoire). Les soldats, sous les armes, nous regardent défiler ; ils sont froids mais dignes : pas une insulte. Jamais du reste le disciple du Croissant ne trouble l'homme qui prie. Non, le persifflage est inconnu en Orient.... — Cette cour intérieure est précisément le théâtre de la *condamnation à mort* de Notre-Seigneur : à genoux ! C'est la première station. A 60 pas plus loin, vis-à-vis de l'emplacement de l'antique escalier du Prétoire (*Scala Santa*, transporté par sainte Hélène à Rome), se trouve la deuxième station : *Jésus-Christ chargé de la croix*. La troisième, où *Jésus tombe pour la première fois*, est à environ 600 pieds de distance. Elle est marquée par deux tronçons de colonnes couchés sur le sol. Voyez-vous, dans cette rue à gauche, les ruines de *Notre-Dame du Spasme ?* C'est ici qu'eut lieu l'inénarrable rencontre du Fils et de la Mère ! (quatrième station). Encore 70 pieds et nous nous arrêtons là où le Cyrénéen aida *Jésus à porter sa croix*. Cet endroit est indiqué par une légère entaille pratiquée dans le mur d'une maison

(cinquième station). Nous commençons à gravir le Golgotha. Après un trajet de 270 pieds, nous apercevons à notre gauche un fût de colonne. Ici, *sainte Véronique essuya la face adorable de Notre-Seigneur*, couverte, hélas ! de sueur, de sang, de crachats et de poussière : c'est la sixième station. Mais, une centaine de pieds plus loin, près de la porte Judiciaire, le Fils de l'homme, épuisé, *tomba une seconde fois* (septième station). — C'est à une distance à peu près égale *qu'il console les pieuses femmes de Jérusalem ;* et une pierre indique cette huitième station.

Depuis que le Calvaire est renfermé dans l'enceinte de la ville, la Voie douloureuse se trouve ici interceptée. Nous revenons donc sur nos pas, franchissons une rue voûtée, et là, au fond d'une impasse, nous vénérons, en face d'une colonne commémorative, la *troisième chute de Jésus* (neuvième station). Les cinq dernières stations se font à l'intérieur de la basilique du St-Sépulcre, où nous arrivons assez vite en passant à travers deux sales bazars. Montons tout de suite au Calvaire. Presque à l'entrée de la Chapelle du Crucifiement, une rosace incrustée dans le pavé nous désigne la dixième station : *Jésus dépouillé de ses vêtements.* Environ six pieds plus au fond, vous voyez cette mosaïque carrée, en marbre rouge : là, *Jésus fut cloué à la croix* (onzième station). A une distance de vingt pas, à main gauche, sous l'autel des Grecs, la cavité

pratiquée dans le roc vif reçut le pied du gibet sacré ; c'est la douzième station : *Jésus meurt sur la croix.* Attendris jusqu'aux larmes, nous nous relevons pour nous agenouiller devant l'image du *Stabat Mater* qui est près de la fente du rocher et à mi-chemin entre le crucifiement et l'érection de la croix ; ici même le corps inanimé de *Jésus fut déposé dans les bras de sa mère* (treizième station). Baisant une dernière fois le sol ensanglanté du Calvaire, nous descendons la sainte montagne pour terminer le pieux exercice au Sépulcre, à soixante pas plus loin : *Jésus mis dans le tombeau* (quatorzième station).

Mon Dieu ! comme elle est vive et pénétrante l'impression que nous laisse le *véritable* chemin de la croix !

Le fidèle frissonne quand, parcourant dans l'église de sa paroisse les stations du chemin de la croix, il arrive à celles qui lui rappellent le crucifiement et la mort de son Dieu : à Jérusalem, sur le Golgotha, en se voyant sur la colline même où s'achevaient, il y a dix-huit siècles, les plus grands et les plus douloureux mystères, le pèlerin se sent d'abord terrifié, autant que les soldats romains, témoins des commotions extraordinaires de la nature au moment de la mort du Christ. Pour reprendre son calme, il a besoin de se souvenir que le sang dont fut arrosé ce jardin était l'effusion de l'amour du cœur de Jésus pour l'humanité : il se frappe la poitrine comme la foule qui avait assisté à

ce spectacle, et demande ardemment à Dieu, pour les siens et pour lui, de ne pas rendre inutile le prix des souffrances infinies du Sauveur."

***

Le chemin de la croix, avons-nous dit, est le chemin du ciel. " N'a-t-il pas fallu, écrit l'évangéliste, que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire ?"

Il souffrît sur la sombre colline du Calvaire ; il triompha sur le radieux sommet du mont des Oliviers.

Cette illustre montagne s'élève à l'est de Jérusalem, dont elle n'est séparée que par la vallée de Josaphat.

" Les pentes en sont encore çà et là parsemées des arbres qui lui ont valu son nom si connu et si vénéré. Le Messie avait coutume de les gravir souvent avec ses disciples, pour se retirer le soir, à Béthanie, dans la demeure de Lazare. Autrefois, suivant Josèphe, le mont Olivet était couvert d'arbres et de fleurs : là étaient les " jardins du Roi." On le cultivait en terrasses superposées.... Aujourd'hui, c'est un site sauvage, âpre, tourmenté, où les rochers, ossements gigantesques du globe, dressent leurs arêtes aiguës au-dessus du tuf aride. Çà et là croissent encore quelques maigres oliviers, des térébinthes, des caroubiers de chétive apparence. Au printemps, de petites anémones rouges semblent couvrir le sol blanchâtre de gouttes de sang."

Le mont des Oliviers a trois sommets distincts. Le premier est le *Viri Galilæi*, célèbre par l'apparition des deux anges qui dirent aux disciples attristés : *Viri Galilæi*, "hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous ici, regardant vers le ciel ? Ce Jésus que vous y avez vu monter, en redescendra un jour plein de gloire." Cet autre mamelon, au midi, est le mont du Scandale, sur lequel Salomon dressa, hélas ! des autels aux idoles. Enfin, la crête principale s'appelle l'*Ascension*, dont Ezéchiel a dit : " La gloire du Seigneur s'éleva au milieu de la ville et alla s'arrêter sur la montagne qui est à l'Orient." (Ezéchiel XI, 23.)

Nous avons fait hier ce pieux pèlerinage, visitant à nouveau le Jardin de Gethsémani, sur le versant de la montagne, la Grotte de l'Agonie, le Tombeau des Prophètes, le Rocher Blanc de la Vierge, [1] la caverne ou chambre de sainte Pélagie, l'illustre pénitente, et l'endroit même où Notre-Seigneur, le dimanche des Rameaux, pleura sur Jérusalem :

" Des jours viendront sur toi, dit-il, où tes ennemis t'environneront de tranchées ; ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts.

1—D'après une charmante légende, rapportée par saint Epiphane, c'est de ce rocher que l'apôtre saint Thomas, le jour de l'Assomption, vit Marie s'élever radieuse vers le ciel. Tout à coup, elle détacha son voile que recueillit l'heureux disciple, et que l'on conserve encore, dit-on, à Prato, en Toscane.

LA GROTTE DE L'AGONIE.

LÉGENDE

Le Jardin de Gethsémani et la Sainte Grotte de l'Agonie se trouvent au fond de la Vallée de Josaphat, au delà du Cédron, au pied du Mont des Oliviers.

Nous donnons plus loin la Vue de toute la Sainte Montagne. On se trouve là dans une région toute de merveilles.

La Sainte Grotte se trouve être l'endroit même, d'après la Tradition où Notre Seigneur eut sa douloureuse Agonie. Elle se trouve à un jet de pierre (un peu plus d'un *arpent*) de l'endroit où les Apôtres s'endormirent.

C'est là que durant le long espace de *dix années* nous avons souvent tenu Compagnie à Notre Divin Maître, l'âme remplie d'une inexprimable tristesse et méditant dans un silence saisissant [1] ces ineffables paroles du St-Evangile : ". . . . Mon Père, si vous voulez, éloignez ce calice de moi, néanmoins que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse mais la vôtre. . . . Et étant tombé en agonie, il redoublait ses prières *prolixius orabat !* Et il lui vint une sueur *comme des gouttes de sang* qui découlaient jusqu'à terre. . . .

Il se leva ensuite et vint vers ses disciples qu'il trouva endormis ; et il dit à Pierre : Quoi ! vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation, car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. . . . ."

Le souvenir du Cœur Agonisant de Jésus ne s'efface plus de l'âme du pèlerin qui avant de quitter la Terre Sainte a été faire son Heure de Garde à Gethsémani !

1—Tous les pèlerins prêtres éprouvent ce saisissement lorsqu'ils vont de grand matin célébrer la sainte Messe dans cette Grotte, encore tout imprégnée de la sueur de sang de Notre Divin Maître.

" Et ils te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée...." (S. Luc, 43, 44 et seq).

Hélas ! la prophétie s'est accomplie à la lettre, au point que l'historien Josèphe a pu s'écrier : " Jamais ville n'a tant souffert ! "

Faisons halte à la grotte du *Credo*, convertie en chapelle. Une tradition inattaquable nous montre les douze apôtres réunis ici pour composer chacun l'un des articles du symbole, avant de s'élancer à la conquête du monde.

Un peu plus loin, le sanctuaire gothique du *Pater* ou Sainte-Patenostre — comme on l'appelait autrefois — est d'un intérêt saisissant.

L'oraison dominicale que Jésus-Christ dicta lui-même aux hommes sur le mont des Béatitudes, en Galilée, il la répéta ici, au témoignage de saint Luc (XI, 1 et seq.). Vous la voyez reproduite sur les arcades du cloître en trente-deux langues différentes.

Enfin, gravissant le plateau supérieur, nous nous écrions avec le psalmiste : *Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus !* " Nous adorerons le Seigneur là où il a posé ses pieds ! "

Quel ravissant mystère !

Le grand jour de l'Ascension de Notre-Seigneur était arrivé.

Victorieux de la mort, sorti de la tombe par sa propre puissance, doué d'une vie jeune et divine sur laquelle le trépas n'aura plus de droit, l'œuvre de la Rédemption terminée, l'Eglise, définitivement établie, Jésus remonte à la droite de son Père.

Il quitte le Cénacle, où il a apparu une dernière fois pour le festin des adieux, et, suivi de sa Mère, des apôtres et de cinq cents disciples, il franchit le torrent du Cédron, laisse à gauche le jardin de Gethsémani, et atteint bientôt le sommet du mont des Oliviers.

Suivant la croyance générale, c'était l'heure du midi — l'heure à laquelle il avait été élevé en croix. Alors jetant un dernier regard de tendresse sur les fidèles amis qui l'entouraient, Jésus les bénit tous, et radieux, triomphant, il s'élance au ciel !....

O prodige ! sur le roc nu de la montagne, le Sauveur laisse l'empreinte de ses pieds.

Cette pierre sacrée, jaunâtre et très dure, est usée par les baisers des fidèles. On n'y voit plus que la marque du pied gauche.

Jadis sainte Hélène avait construit au-dessus de cet auguste rocher une splendide basilique. Les musul-

mans l'ont remplacée par une modeste rotonde octogone dont la coupole reste ouverte [1].

Quant à nous, après avoir touché du front et des lèvres la sainte relique — dernier vestige de l'Homme-Dieu sur la terre — nous fixons longtemps nos regards, comme les apôtres, vers cette route glorieuse que parcourut, dans la direction de l'Orient, le divin triomphateur.

Que ne pouvons-nous, à la manière du vertueux chevalier dont parle saint François de Sales, suivre aussitôt notre Dieu qui est allé là-haut nous préparer une place !

Avez-vous jamais lu cette touchante histoire ? Je cède la parole au saint évêque de Genève :

" Le gentilhomme bourguignon vint sur le mont Olivet, et là, voyant les vestiges du divin Sauveur, prosterné sur icelles, il commença à retirer à soi toutes les forces de ses affections, comme un archer retire la corde de son arc quand il veut descocher sa flesche ; puis se relevant, les yeux et les mains tendus au ciel :

1—Les mahométans croient à l'Ascension de Jésus, mais non à sa mort. Ils prétendent qu'au moment où les soldats romains allaient se saisir de lui, Jésus prit tout à coup les traits de Judas, tandis qu'il donnait au traître sa propre physionomie. Les rôles furent alors changés : Judas fut crucifié, et Jésus s'enfuit au ciel au milieu d'un nuage lumineux. — O rêverie insensée bien digne, par exemple, de figurer au Coran !

" Mon doux Jésus ! dit-il, je ne sçay plus où vous chercher et suivre en terre ; accordés donc à ce cœur qu'il vous suive et s'en aille après vous là-haut...."
" Et avec ces ardentes paroles, il lança quant et quant son âme au ciel, comme une sacrée sagette, que comme divin archer il tira au blanc de son très heureux objet...."

Pour le moment, venez contempler du haut de la mosquée le panorama le plus grandiose, le plus pittoresque et le plus mélancolique que l'on puisse imaginer.

" On a sous les yeux les merveilles de deux mondes, celui de la nature et celui de la grâce ; une magnifique page du livre de la création et le livre tout entier de la rédemption. A l'Orient, le regard glisse sur des crêtes dénudées, s'égare dans les gorges affreuses qui servent de lit au Cédron, plonge dans la verdoyante vallée du Jourdain et s'arrête sur les flots immobiles du lac Asphaltique...Au sud, l'immense muraille crénelée des montagnes de Moab et d'Ephraïm défend l'Arabie Pétrée ; au milieu de leurs escarpements, le Nébo détache sa silhouette bizarre et s'élève comme la tête majestueuse du législateur des Hébreux, dont il recèle la tombe ignorée. Au nord, les montagnes de Samarie courent capricieusement rejoindre celles d'Ephraïm. Au couchant, c'est l'horizon de Bethléem, calme et pur comme le sommeil du divin Enfançon ; c'est la vallée des Géants dominée par le mont rougeâtre des

Francs, et, plus près, toute dorée de rayons, développant majestueusement ses mornes remparts, c'est la triste Jérusalem, assise à nos pieds comme la reine du désert, couronnée de toutes les splendeurs d'un ciel oriental, avec ses milliers de dômes, avec Sion et le Golgotha, le Temple, la Tour de David, la coupole brillante du Saint-Sépulcre, la flèche aiguë de ses minarets perçant l'azur foncé du firmament. Toutes ces pierres semblent tressaillir et raconter l'histoire tout à tour brillante et sombre du vieux peuple d'Israël, aujourd'hui jeté comme la poussière aux quatre coins du globe ; tous ces sentiers ont vu défiler le cortège des patriarches, des prophètes, des rois, des guerriers et des martyrs d'Israël et de Juda, depuis Adam jusqu'au Christ, depuis Eve jusqu'à Marie ; ces murailles ont vu passer tour à tour en vainqueurs les légions romaines, les hordes des Sarrasins et les phalanges des Croisés. Quelle grandeur ! quelle puissance ! quelle éloquence dans le solennel silence qui enveloppe toutes ces choses et consacre tous ces souvenirs ! " (L'abbé Boulfroy).

VINGT-TROISIÈME LETTRE

Bethléem — Une messe à la Grotte de la Nativité — Les environs de Bethléem — Une excursion à Saint-Jean dans la montagne — Le désert de Judée.

NOUS sommes à Bethléem !

Autant Jérusalem est triste, désolée, autant Bethléem est rayonnante de joie et d'allégresse. Jérusalem, c'est la mort ; Bethléem, la vie. Jérusalem pleure — *vae Sion lugent.* — Jérusalem pleure auprès du tombeau du Christ. Bethléem chante avec les anges autour du berceau du même Christ.

Ici, " ce n'est plus Gethsémani avec ses terreurs, le Prétoire avec ses cris de mort, le Calvaire avec ses horribles tourments ; c'est le berceau du plus aimable des enfants, c'est le souvenir de l'harmonie céleste dans le majestueux silence de la nuit, c'est le rayonnement mystérieux de l'étoile déposée comme un riche

joyau sur le front de cette fiancée du Roi du ciel. Du haut de sa blanche colline, cette petite ville attire de loin les regards : on dirait qu'un soleil plus doux resplendit sur cette cité qui vit se lever le Soleil de justice et qui désormais "n'est plus la moindre entre celles de Juda."

Aussi, ce fut une grande joie pour nous, hier, quand le bon Frère Lucas nous annonça le pèlerinage de Bethléem.

Vers les quatre heures de l'après-midi, notre drogman, Francis Marcos, arrive à *Casa-Nova* avec les montures. Nous sautons sur nos agiles coursiers arabes, et répétant le vieux cri des bergers : *Transeamus usque Bethléem*, nous nous élançons à fond de train vers la cité de David.

Que de souvenirs nous rencontrons à chaque pas !

D'abord, la vallée de Raphaïm ou des Géants, célèbre champ de bataille. Un peu au delà, l'endroit traditionnel où se reposa, sous un térébinthe, la Sainte Famille en se rendant à Jérusalem. Cette citerne délabrée est le *puits des Mages*. Ils étaient ici lorsque l'étoile miraculeuse brilla de nouveau à leurs regards.

Là-bas, on nous montre le champ d'Habacuc. D'après le récit sacré, le prophète portait à manger à ses moissonneurs, quand un ange le saisit par les cheveux et le transporte, avec la rapidité de l'éclair, à Babylone,

LE MONT DES OLIVIERS

LEGENDE

1. Lieu d'où N.-S. J.-C. monta au Ciel.—Comme on le voit c'est au sommet de la Montagne. Le Mont des Oliviers est à l'Orient de Jérusalem. Sainte Hélène y avait fait bâtir une admirable Basilique. Ruinée plusieurs fois ; réédifiée par les Croisés, elle fut de nouveau démolie par les Musulmans qui élevèrent une petite Mosquée à la place.

L'emplacement de l'ancienne Basilique est entouré d'un mur, ce qui donne l'aspect d'une cour. C'est au centre de cette cour que s'élève la petite Mosquée qui abrite *le vénérable Rocher du Vestige.* D'après la Tradition, Notre Seigneur laissa l'empreinte de ses pieds, sur le rocher, en montant au Ciel. Le rocher de l'Ascension, depuis longtemps déjà ne possède plus que le Vestige du pied gauche. Ce rocher, en calcaire dur, est encadré dans quatre pièces de marbre blanc ordinaire. Cet encadrement a environ 2 pieds et 8 pouces de long, sur 1 pied et 8 pouces de large, et 4 pouces en moyenne de profondeur.

2. Jardin de Gethsémani.—Il est représenté à la Gravure : Le Jardin de Gethsémani.

3. Vallée de Josaphat.—L'endroit indiqué dans la Gravure représente une portion ouverte du Jardin des Oliviers, sur le bord Occidental du Torrent de Cédron. Ce terrain est séparé du Jardin fermé, par la route qui conduit à Jéricho.

4. Tombeau de la sainte Vierge.

5. Chemin qui descend de Jérusalem.—C'est la Voie qui descendant de la Ville Sainte, dans la Vallée de Josaphat, traverse le Cédron, conduit, vers le Sud, à Béthanie, et même, vers l'Est, au triple sentier par où l'on monte au sommet du Mont des Oliviers.

pour remettre ce repas à Daniel, jeté dans la fosse aux lions.

A moitié chemin se trouve le couvent de Saint-Elie. L'homme de Dieu, fuyant la colère de Jézabel, s'arrête en cet endroit, épuisé par la faim et la fatigue. Soudain un ange apparaît et lui présente un pain mystérieux. Réconforté, Elie peut alors marcher quarante jours et quarante nuits, jusqu'à Horeb, la " montagne de Dieu."

—Touchante mais pâle figure de la force surnaturelle que communique aux âmes chrétiennes le pain eucharistique. Car n'a-t-on pas vu une Catherine de Sienne se priver absolument de toute nourriture depuis le mercredi des Cendres jusqu'à l'Ascension, se contentant de communier au corps et au sang de Jésus-hostie ?

Saluons maintenant le tombeau de Rachel. — Ici même, Jacob, à son retour de Mésopotamie, avait dressé ses tentes, en attendant qu'il allât rejoindre ses pères à Mambré. Sur ces entrefaites, Rachel, son épouse préférée, rendit le dernier soupir en donnant le jour à Benjamin.

Nous voici dans le gracieux vallon où se passa l'histoire de Ruth : pastorale biblique qui surpasse infiniment les *Eglogues* du chantre d'Enée.

Ces champs jadis couverts par des moissons superbes
Furent souvent glanés par Ruth et Noémi ;
Les plis de ce vallon que tapissent les herbes
Ont vu la Moabite et Booz endormi.

(*Les Echos* — A.-B. Routhier)

La fertilité de ce pays n'a pas disparu. Il y a encore des " moissons superbes " d'un vert émeraude actuellement.

Enfin.

Aux flancs de ce coteau voyez-vous cette ville
Qui dort paisiblement dans son obscurité ?
Elle est étroite, pauvre et d'un aspect tranquille
Et pourtant elle touche à la célébrité.
Déjà dans cette ville est né le Roi-Prophète,
Qui dans ces champs garda le troupeau paternel.
Mais des grandeurs voici qu'elle touche le faîte,
Car dans son sein est né le Fils de l'Eternel !
Bethléem ! .....

(Ibidem.)

Oui, c'est Bethléem ! — Un cri de joie s'échappe de nos poitrines.... Piquant des deux, nous pressons nos montures. Bref, à six heures, nous frappions à la porte du couvent des Franciscains, qui nous reçurent avec la plus grande cordialité.

L'excellent père François, gardien de Bethléem, voulut nous accompagner lui-même à la sainte Grotte que recouvre la basilique de la Nativité.

Avec quelle douce émotion nous pénétrons, par un escalier tournant, dans ce saint lieu !

C'est une crypte irrégulière, taillée dans le roc, et qui

peut avoir trente pieds de long, onze de large et neuf de haut.

"Elle n'est éclairée que par la tremblante lueur d'une trentaine de superbes lampes suspendues à la voûte, et dont les pâles rayons répandent un demi-jour mystérieux, si favorable aux intimes épanchements de l'âme avec Dieu. Dans une petite excavation revêtue de marbres précieux incrustés de jaspe et de porphyre, au milieu, sur le sol, rayonne une étoile d'argent sur laquelle on lit : *Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est*, " C'est ici que Jésus-Christ est né de la Vierge Marie."

Attendris jusqu'aux larmes, prosternés, nous baisons pieusement ce sol sacré, témoin du plus grand et du plus touchant des prodiges.

A quelques pas de nous, sur une saillie du rocher, se trouvait la sainte Crèche. Elle n'y est plus : on la vénère aujourd'hui à Rome. Soit ; mais il n'en est pas moins vrai que Jésus reposa ici. Et il me semblait voir encore Marie se pencher sur son Enfant, le couvrir de ses baisers, le prendre dans ses bras, le presser sur son cœur, et l'adorer dans les ravissements d'un amour extatique !

Tout à côté voici l'autel des Mages. — Quel symbolisme dans les présents qu'ils firent au Roi des rois !.... A nous d'offrir à Jésus l'*or* de la charité, l'*encens*

de la prière, la *myrrhe* de la mortification chrétienne !

Devant nous s'étend un passage étroit et sinueux conduisant à d'autres chapelles souterraines. La première est celle de saint Joseph. Ici, d'après la tradition, un ange lui annonça qu'il devait partir, au milieu de la nuit, pour fuir en Egypte avec l'Enfant et sa mère.

Plus loin, nous nous arrêtons devant le caveau des saints Innocents. — En se réfugiant dans cette grotte, plusieurs femmes de Bethléem avaient espéré soustraire leurs enfants à la mort. Hélas ! des soldats découvrirent leur retraite, et, sans pitié, égorgèrent ces tendres agneaux. Puis, ils jetèrent pêle-mêle leurs petits corps dans cette lugubre excavation.

Pour nous, ne songeant qu'au triomphe de ces pures et innocentes victimes, nous redisons le *Salvete flores martyrum* de l'hymne liturgique : "Salut, fleurs des martyrs, moissonnées au matin de la vie, par la main des bourreaux, comme des roses naissantes arrachées de leur tige par la fureur de l'orage. Premières victimes du Christ, sur l'autel du ciel, vous jouez avec des palmes et des couronnes."

Poursuivant notre mystérieux pèlerinage, nous arrivons à la chapelle qui posséda le tombeau de saint Jérôme, "ce Dalmate de génie, dont la mémoire est

inséparable de la grotte et de la crèche qu'il a tant aimées." Tout vis-à-vis reposent sainte Paule et sainte Eustochie, ses deux filles spirituelles et ses émules dans la pratique des plus grandes austérités.

Enfin, cette salle carrée est l'oratoire de saint Jérôme. Il y séjourna trente-huit ans. Deux principaux souvenirs illustreront à jamais cette antique cellule : ici, le saint vieillard composa la traduction authentique de de la Bible : la *Vulgate ;* ici, il s'imposa des macérations inouïes : pour mâter son corps, il se meurtrissait la poitrine avec un caillou, et croyant déjà entendre le son de la trompette du jugement dernier, il poussait cette exclamation d'effroi : " *Timeo gehennam !* Je crains l'enfer ! "

Cependant, il se faisait tard ; nous revenons sur nos pas, et, sous l'empire des plus vives impressions, je rentre dans ma cellule avec la douce perspective de célébrer demain dans la sainte Grotte.

***

Ce matin, à trois heures et demie, un Frère vient frapper à ma porte. C'était inutile : j'étais debout et en pleine méditation.

Ma fenêtre donnait précisément sur le *champ des pasteurs.* La nuit était belle, calme et sereine, et, dans le firmament étoilé, la lune brillait du plus vif éclat.

J'ouvre la croisée : le gazouillement de quelques

oiseaux semblait un écho du chant des anges qui "ont entonné l'hymne des cieux."

Ce souvenir de la nuit de Noël, comme il a un charme inexprimable, ici surtout où le ravissant mystère s'est accompli !

Quoi qu'il en soit, à quatre heures et demie, je descendais dans la Grotte, revêtu des ornements sacerdotaux. Par un privilège spécial accordé aux pèlerins, j'eus le bonheur d'y lire la messe votive de la Nativité : *Puer natus est nobis* : " Un enfant nous est né." Qui pourrait exprimer l'émotion du sacrificateur, particulièrement à l'Elévation ? Y songez-vous ? Jésus quittant le sein de son Père comme autrefois le sein de Marie ! Jésus reposant tout à coup sur la pierre de l'autel comme jadis sur la paille de la crèche !

Radieuse vision de Noël ! Il n'y manquait que le concert angélique qui salua alors le nouveau-né.

En un instant, des cieux les vastes solitudes
Se peuplèrent d'Esprits de tous côtés venus,
Et se groupant en chœur toutes ces multitudes
Entonnèrent des chants à la terre inconnus.
Les anges, par milliers descendant de leurs trônes,
Vers la grotte abaissaient leurs cercles radieux,
Et formaient alentour d'innombrables couronnes
Qui se superposant s'élevaient jusqu'aux cieux.
Gloire ! chantaient les voix avec mille harmonies,
Gloire dans les hauteur de l'empyrée en feu !
— Et l'écho parcourant les sphères infinies
A tous les coins du ciel répétait : " Gloire à Dieu [1] ! "

1—*Les Echos*—A.-R. Routhier.

Seigneur, ô mon Dieu ! comme les anges, comme Joseph et Marie, je vous adore à mon tour dans le plus profond anéantissement de mon âme.

***

Au sortir de la Grotte, j'allai seul sur la terrasse du couvent. L'aurore commençait à poindre, illuminant faiblement encore Bethléem et les collines aux blanches falaises de calcaire. Peu à peu le jour descend le long des coteaux, pénètre dans les vallons et éclaire doucement Beït-Sahour, le *village des pasteurs*. Dispersé çà et là, tout un peuple de petits oiseaux chanteurs salue joyeusement le Roi des astres qui se lève au-dessus des montagnes de Moab et les couronne de son disque argenté.

Quel magnifique panorama ! Ici, un paysage des plus pittoresques qui a pour décor des bosquets de figuiers, d'orangers, d'oliviers et de palmiers ; là-bas, à perte de vue, de hautes montagnes dont les crêtes capricieuses découpent sur l'azur du ciel une ligne brisée ; le tout, baigné dans ces flots de lumière vive propre à l'Orient.

Cependant, ce spectacle grandiose ne distrait pas longtemps le pèlerin. La foi, l'amour, la magie des souvenirs, le prestige de l'histoire le ramènent bien vite à la réalité. Instinctivement nous nous tournons vers l'auguste cité de David — Bethléem, sur laquelle

s'est levé, dans la plénitude des temps, le vrai Soleil de Justice.

" Voici que le Seigneur viendra et avec lui viendront tous les anges et en ce jour resplendira une lumière qui fera pâlir le soleil."

Elle est tout à fait belle et gracieuse cette petite ville. " Avec ses blanches maisons à terrasses plates pittoresquement groupées en amphithéâtre sur deux collines, Bethléem apparaît comme une fleur perdue dans les sables du désert."

Ille terrarum mihi praeter omnes, angulus ridet.

" Ce petit coin de terre me plaît entre tous."

***

Et pourtant il faut nous en éloigner bientôt pour visiter les environs de la ville si fertile en souvenirs.

A quelques cents pas de la basilique de la Nativité, voici la *Grotte du lait* où s'arrêta quelques instants la sainte Famille en fuyant vers l'Egypte.

On nous montre tout à côté les ruines d'une chapelle qui remplaça, dit-on, une maison de saint Joseph. — Lui a-t-elle appartenu avant ou après la naissance du Sauveur ? la tradition n'est pas explicite sur ce point.

Nous nous rendons à cheval à *Beït-Sahour* (village des Pasteurs) sur le penchant oriental des collines de Bethléem. — " C'est le théâtre de la grande scène

LE LIEU DE L'ASCENSION.

LÉGENDE

Notre Gravure montre le sommet de la Montagne des Oliviers où se trouve le village de *et-Tour*, entièrement occupé par des Musulmans.

En arrivant, on a devant soi un *minaret* (tour), qui s'élève près de la porte d'une cour occupant l'

EMPLACEMENT DE LA BASILIQUE DE L'ASCENSION.

L'emplacement de la splendide Basilique élevée là autrefois, par sainte Hélène, est aujourd'hui entouré d'un mur, de sorte qu'il présente l'aspect d'une cour. C'est au centre de cette Cour que s'élève la petite Mosquée, abritant le *vénérable Rocher du Vestige*, dont nous avons parlé à la Légende de la Gravure : LE JARDIN DE GETHSÉMANI.

A l'intérieur du mur d'enceinte, on voit encore quelques soubassements des colonnes de la dernière église : par la position qu'ils occupent, ils indiquent que le monument était de forme octogonale et de vastes proportions.

Ant.—O Roi de gloire, Dieu des vertus qui êtes monté aujourd'hui triomphant au-dessus de tous les cieux, ne nous laissez pas orphelins, mais remplissez la promesse du Père, envoyez-nous l'esprit de vérité. Alléluia.

V. Le Seigneur a établi son trône. Alléluia.

R. Dans les cieux. Alléluia.

PRIERE.—Faites, nous vous en prions, Dieu tout-puissant, que croyant fermement que votre Fils unique, notre Rédempteur, est aujourd'hui monté au ciel, nous y habitions aussi nous-mêmes, en esprit, par l'ardeur de nos désirs. Nous vous en prions par le même N.-S. J.-C.

décrite par saint Luc en son chapitre deuxième. Les bergers veillaient, dans cette campagne, à la garde de leurs troupeaux, la nuit de Noël ; ce brillant et pur éther a retenti des échos angéliques du *Gloria in excelsis.* O plaine ! ô montagne de Bethléem, n'avez vous pas tressailli de joie en répétant ce mélodieux concert ? *Montes exultaverunt.* (Ps. CXIII, 4.)

Avec quel enthousiasme nous chantons l'hymne triomphale et les vieux " Noëls " qui empruntent à ces lieux un charme indéfinissable !

Tout le village était sur pied. Les bergers vêtus de peaux de brebis, comme leurs ancêtres — levaient la tête pour voir passer les *Frangi* (les Francs). Flattés de ce muet hommage, nous recommençons en faux-bourdons les cantiques de tout à l'heure :

" Çà, bergers, assemblons-nous.....
" Nouvelle agréable.....
" Les anges dans nos campagnes.....

.....

Au delà du champ de Booz, nous descendons dans la *Grotte des Pasteurs.* — C'est ici, suivant la tradition, qu'un ange leur annonça la naissance du Messie (S. Luc, II, 11).

Notre excursion était terminée.

Allègres et joyeux, nous reprenons le chemin de Bethléem ; puis, ayant prié une dernière fois à la sainte

Grotte, nous courons à d'autres émotions et à d'autres souvenirs.

Aux portes de la ville, faisons halte à la citerne de David, "si fameuse précisément parce que David n'a pas bu de son eau."

Qui ne se rappelle cet incident, à la fois simple et sublime, qui marqua le début de la guerre contre les Philistins? Pendant que ces terribles ennemis du peuple de Dieu occupaient Béthléem, le jeune roi se trouvait, à la tête de ses troupes, près de la caverne d'Odollam. David eut soif et dit: "Oh! si quelqu'un pouvait me donner de l'eau de la citerne qui est aux portes de Bethléem!" Trois de ses plus vaillants soldats (Jesbaam, Eléazar et Semma) partent aussitôt, puisent de l'eau et l'apportent au roi. Surpris d'un tel dévouement, David ne veut pas boire. L'offrant en libation au Seigneur, il s'écrie: "A Dieu ne plaise que je fasse cette faute en sa présence et que je boive le sang de ces hommes qui, au péril de leur vie, m'ont apporté de l'eau!" (Paral. 17–19).

De la citerne de David, nous nous élançons à cheval par monts et par vaux dans la direction des Vasques de Salomon.

Quel pays accidenté! Jamais la Palestine, toute hérissée de montagnes, n'aura de routes carrossables. Par bonheur les chevaux arabes accomplissent des prodiges.

La bride sur le cou et les rênes au vent, guidés par leur instinct, infatigables, ils escaladent ou descendent sans broncher des sentiers rocailleux et taillés à pic.

A une demi-heure de marche, nous laissons à gauche le mont des Francs qui ressemble à un immense cône tronqué. Le mont des *Francs*, qu'est-ce à dire? — Dame! comme pour la citerne de David, on lui donne ce nom probablement parce que les "Francs n'y sont jamais allés!..." Et pourtant, on raconte dans le pays que les *Frangi* s'y défendirent encore longtemps après la chute du royaume latin... Mystère.

Sur le penchant des collines qui se déroulent et se croisent en tous sens devant vous, voyez-vous ces vergers flanqués de leur antiques tours de garde?

Le fait est qu'on ne peut pas prendre trop de précautions contre les maraudeurs et surtout les Bédouins.

L'usage des tours de garde en Orient date de loin. Le prophète Isaïe y fait allusion (Is. V, 2). Notre-Seigneur y trouve le sujet d'une de ses plus belles paraboles. "Un homme, dit-il, planta une vigne, l'enferma d'une haie, et il y bâtit une tour..." (S. Marc, VII, 1).

Ici encore les souvenirs bibliques se pressent et nous ravissent. Nul mieux que Boulfroy ne les a condensés. Ouvrons ce riche écrin. "D'abord, c'est l'*hortus conclusus*, le fameux jardin réservé dont Salomon avait fait un séjour enchanteur, où croissaient en abondance

les fleurs les plus embaumées, les plantes et les arbres les plus rares. Au rapport de Josèphe, ce prince avait coutume tous les matins, *prima luce*, de venir à son jardin, monté sur un char, vêtu de blanc et entouré de ces beaux jeunes hommes qui composaient sa garde.

" Cet aqueduc qui a bravé les siècles est encore l'œuvre du grand roi. Ce Louis XIV des Juifs ne reculait devant aucun sacrifice pour embellir la capitale du peuple de Dieu, et comme l'eau y manquait, il la fit venir du fond du désert au moyen d'un canal ouvert, alimenté par d'immenses réservoirs appelés encore *Vasques de Salomon*. Ce sont trois vastes piscines creusées dans le roc et se déchargeant l'une dans l'autre. C'est là que les Croisés venaient puiser de l'eau pendant le siège de Jérusalem, à une distance de trois lieues.....

" A quelques pas plus loin, on montre l'orifice d'une source souterraine appelée *Fons signatus*, fontaine scellée. Dans les régions brûlantes de l'Orient, l'eau est une des choses les plus précieuses. Aussi l'histoire nous parle-t-elle de sources excellentes, réservées à l'usage exclusif du souverain, et dont l'entrée portait le sceau royal, notamment en Perse. Et il est bien probable que l'eau de cette fontaine ne servait qu'à la cour de Salomon. On ne la voit pas sourdre ; mais, en prêtant l'oreille, on l'entend murmurer au fond de la grotte d'où s'exhale une fraîcheur délicieuse : elle

conserve aussi quelque chose de mystérieux, parfaitement en harmonie avec la source du Cantique des cantiques....

" Quels souvenirs !.... Et comme il fait bon les recueillir un à un, la Bible à la main, en parcourant cette terre unique au monde, terre sainte par excellence !"

***

Cependant, un autre pèlerinage — celui de Saint-Jean-dans-la-montagne — nous réservait de nouvelles émotions.

En effet, à deux heures de distance, il existe un village, Aïn-Karim, pauvre comme Bethléem, mais également illustre. Une grotte fait la gloire de Bethléem, une grotte fait aussi la gloire de ce pays. Bethléem a retenti du *Gloria in excelsis ;* ce village a tressailli aux chants du *Benedictus* et du *Magnificat*. Bethléem a vu naître le Christ, Aïn-Karim, le Précurseur du Christ..... Et si tous les pèlerins ont à cœur d'aller visiter le berceau de saint Jean-Baptiste, combien plus les Canadiens qui saluent dans " le plus grand des enfants des hommes" le glorieux patron de leur lointaine patrie !.....

Le parcours de Bethléem à Aïn-Karim est des plus pittoresques. Ce sont partout des collines légèrement ondulées, avec des pics escarpés, des gorges profondes,

ou bien des plateaux cultivés et bordés de ravins où croissent les vignes. Enfin, sur un mamelon qui domine de sombres vallées, on découvre le village tant désiré : Aïn-Karim.

Après une courte visite au monastère des excellents Pères Franciscains, nous allons à l'église qui s'élève au-dessus de la maison de Zacharie. Elle est à trois nefs séparées par de lourds piliers, et des carreaux de faïence blanche à dessins bleus couvrent les murs.

Cependant, nous nous hâtons de descendre dans la grotte de la Nativité de Saint-Jean. Sur une plaque, enchâssée dans le pavé, nous lisons : *Hic præcursor Domini natus est.* " Ici, le Précurseur du Seigneur est né." Oui, ici même naquit l'enfant miraculeux qui fut le prophète du Très-Haut : " Et toi, petit enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut, car tu marcheras devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies." — Avec quel entrain nous chantons ce verset et tous les autres du *Benedictus* ! Notre émotion grandit encore quand nous aperçûmes le remarquable tableau de saint Jean-Baptiste, qu'exécuta notre compatriote, M. Rho. C'était la patrie qui maintenant passait devant nous, la patrie avec ses souvenirs, ses luttes, ses gloires !....

" O notre histoire, écrin de perles ignorées,
" Je baise avec amour tes pages vénérées [1] !

1—*La légende d'un peuple*, par M. L. Fréchette.

Placé sous la protection de celui qui a été en Palestine le Précurseur de Jésus-Christ, le Canada a été le Précurseur de la foi en Amérique. La naissance de notre patron national a été sainte ; notre naissance, comme peuple, l'a été aussi — dans la personne des Champlain, des Laval, des Marguerite Bourgeois et des Marie de l'Incarnation. La vie de cet homme extraordinaire a été rude, tourmentée et couronnée par le martyre, de même, pendant un siècle, la vie des colons canadiens a été pénible, agitée, et les martyrs ne nous ont point manqué....

" O registre immortel, poème éblouissant !

.....

" Les gloires d'autrefois, comme elles sont sereines
" Et pures devant vous, vertus contemporaines [1] !...

A nous, il appartient d'être toujours dignes de nos ancêtres : noblesse oblige !

***

Reprenant nos montures, nous nous dirigeons vers le désert. Toutefois, " au bas du village, nous nous arrêtons près d'une fontaine monumentale, dont les eaux abondantes servent aux habitants d'Aïn-Karim à arroser les jardins potagers qu'ils cultivent en terrasse sur les flancs de la montagne. Nous sommes agréablement surpris de trouver une source limpide, des arbres fruitiers, des champs ensemencés, des vignobles : on ne

1—Ibidem.

se croirait pas à deux lieues seulement de l'aride Jérusalem. Les chrétiens ont donné à cette fontaine le nom de la *Sainte-Vierge*, parce qu'on pense que l'épouse de l'humble Joseph dut souvent y puiser, pendant les trois mois qu'elle séjourna près de sa vieille parente. Les musulmans en ont fait un lieu de prière.

" A la distance d'un quart de lieue, sur le penchant de la colline, dans un site agréable, est le sanctuaire de la Visitation, ainsi nommé de la rencontre de Marie et d'Elisabeth, dans laquelle fut dévoilé le mystère de l'Incarnation qui allait changer la face du monde."

Ici, par conséquent, la sainte Vierge, dans un transport divin, glorifia le Seigneur par le plus sublime des cantiques : *Magnificat anima mea Dominum !* — Et nous de chanter en chœur cette hymne céleste qui ne nous a jamais paru plus douce, plus suave et plus belle.

Le sentier qui conduit au désert est étroit, raide, " montant, malaisé." Il suit les capricieux contours de la montagne et domine la profonde vallée de Térébinthe.

Et nous arrivons ainsi au rocher de Saint-Jean-Baptiste ; du haut de cette éminence, le Précurseur, selon la tradition, annonça la prochaine venue du Messie, disant : " Faites pénitence, car le royaume des cieux approche ! "

Continuant notre course vertigineuse, nous parvenons à la grotte de Saint-Jean — sombre caverne mesurant quinze pieds de profondeur et dix de largeur. Le saint solitaire y mena une vie d'austérités et de mortifications, effrayante pour notre faiblesse. Au fond de la grotte, un banc de rocher a bien pu lui servir de lit.

Enfin, à quelques pas nous allons visiter le tombeau de sainte Elisabeth. La sainte épouse de Zacharie, pour adoucir les ennuis du veuvage, avait rejoint son fils ; bientôt après il lui fermait les yeux et l'ensevelissait dans une cavité voisine.

Oh ! que de souvenirs peuplent cet antique désert de Judée ! Il nous eût été agréable de les savourer plus longtemps sur place, mais le soleil baisse rapidement... Retournons en toute hâte à Jérusalem.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE

La vallée de Josaphat — Quatre principaux mausolées — La Fontaine de Siloé — La Géhenne et ses horreurs — Les pleurs des Juifs — Autres souvenirs — De Jérusalem à Jéricho — Jéricho — La mer Morte — Le Jourdain — La fontaine d'Elisée et le mont de la Quarantaine.

JÉRUSALEM, 13 mars 1893.

JÉRUSALEM est assise sur une double rangée de collines parallèles, et des montagnes l'entourent de toutes parts. C'est une ville qui ne ressemble à aucune autre, sans mer, sans fleuves et sans voies faciles d'accès. L'isolement était sa destinée. Et pourtant, elle eut ses gloires, ses splendeurs, ses monuments, son Temple incomparable, etc.

Mais, depuis le déicide, ô malheureuse cité !

Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ?

Le fait est qu'aujourd'hui, même à l'extérieur, un rem-

part de désolation environne Jérusalem : " collines sans ombres, vallées sans eau, terre sans verdure, des rochers grisâtres perçant le sol crevassé, quelques plants de vignes rampant au milieu de champs rougis par un implacable soleil, de loin en loin un bouquet de nopals ou d'oliviers rabougris jetant une petite tache de feuillage sur les flancs escarpés d'un coteau, à l'horizon un térébinthe ou un noir caroubier se détache triste et seul sur le bleu du ciel : partout le silence, la désolation, la mort autour de cette reine découronnée qui porte au front une tache de sang et comme une tache indélébile de réprobation ; et si elle a conservé dans sa détresse un certain air de majesté, c'est la majesté du malheur. Il convenait qu'autour du tombeau du Christ régnât un grand deuil, une solitude immense."

Visitons cette " solitude immense " qui s'appelle la vallée de Josaphat et de la Géhenne.

La vallée de Josaphat !... Qui ne frémit à ce mot ? Ah ! c'est qu'il éveille immédiatement dans l'âme chrétienne l'idée de la mort et du jugement universel. Le prophète Joël (Joël III, 2, 12) ne désigne-t-il pas ce lieu sinistre comme devant être le théâtre des suprêmes assises de l'humanité ? Et cette croyance, que l'Eglise n'a cependant pas déclarée article de foi, n'est-elle pas commune parmi les théologiens ? Comment la révoquer sérieusement en doute ? N'est-il pas naturel de penser que le Fils de Dieu viendra juger le monde là où le monde l'a

jugé ? N'est-il pas rationnel de croire que son honneur sera publiquement réparé là où il lui fut ravi ? A quoi bon objecter que cette vallée est trop étroite pour contenir les 32 milliards d'hommes qui ont déjà paru sur la terre ? Est-ce qu'on oublie qu'il n'est pas nécessaire que tous soient exclusivement entassés en cet endroit [1] ?

Quoi qu'il en soit, l'aspect de ce val profond, âpre et sauvage, est sinistre. C'est une immense nécropole où s'accumulent depuis longtemps de nombreuses générations de Juifs et d'Arabes. Regardez : toute la rive droite est tapissée de tombes musulmanes [2], et la rive gauche, de tombes juives. Les premières se composent en général d'une pierre, ayant aux deux extrémités deux petites colonnes surmontées de turbans ; les secondes sont des dalles de pierre, posées à plat et couvertes d'inscriptions hébraïques.

Or, la célèbre vallée de Josaphat — qui n'a qu'une lieue de longueur — commence au nord-ouest de Jérusalem, se rétrécit considérablement au-dessous de Gethsémani, contourne la ville, et court au sud-est se confondre avec la vallée du fils d'Hennon ou la Géhenne. Et pendant qu'elle enserre dans ses gorges sinueuses le torrent desséché du Cédron, elle est elle-

1 — Voir S. Thomas (Suppl. q. 88, art. 4, *ad* 1).

2 — Les Arabes choisissent dès à présent le côté droit pour être plus assurés, disent-ils, de le posséder au jour de la résurrection. — *Risum teneatis !*

même renfermée, à l'est, par les monts du Scandale, des Oliviers, et des *Viri Galilæi* ; au nord, par le mont Scopus ; au sud, par le champ des Foulons ; et à l'ouest, par les monts Bézétha, Moriah et Ophel.

***

Sur ces pentes toutes pavées de pierres tumulaires, quatre principaux monuments funèbres attirent l'attention.

Le premier que nous rencontrons, à la racine du mont des Oliviers, est le tombeau d'Absalon. C'est un monolithe quadrangulaire, haut de plus de cinquante pieds, et surmonté d'un cylindre d'où s'élève un pyramidion orné d'un bouquet de palmes. Ce bizarre mausolée, dont le soubassement présente l'alliance de trois ordres différents d'architecture, est rempli de cailloux qu'y jettent en passant les Arabes et les Juifs, en mépris du fils rebelle. Toutefois, ses cendres déshonorées n'ont pas à souffrir de cette lapidation posthume ; car, si Absalon, de son vivant s'est fait ériger ce monumental sépulcre, ses restes mortels, vraisemblablement, n'y ont jamais reçu la sépulture. (Livres des Rois III, ch. XVIII, 17.)

Voici, tout à côté, le tombeau de Josaphat, le plus accompli des princes de Juda. Son nom vénéré a été donné à toute la vallée. Malheureusement, ce cénotaphe disparaît sous les décombres. Nous nous en con-

solons en pensant que le pieux roi n'a pas non plus reposé là. Selon le récit sacré, Josaphat a été enseveli avec ses pères sur le mont Sion.

Châteaubriand raconte qu'un soir, au soleil couchant, il s'était assis au pied de ce tombeau, le visage tourné vers le temple, pour relire *Athalie* ; et il ajoute :

" A ces premiers vers :

" Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel, etc."

il m'est impossible de dire ce que j'éprouvai. Je crus entendre les cantiques de Salomon et la voix des Prophètes ; l'antique Jérusalem se leva devant moi ; les ombres de Joad, d'Athalie, de Josabeth sortirent du tombeau : il me sembla que je ne connaissais que depuis ce moment le génie de Racine. Quelle poésie ! puisque je la trouvais digne du lieu où j'étais ! On ne saurait imaginer ce qu'est *Athalie* lue sur le tombeau du saint roi Josaphat, au bord du torrent du Cédron, et devant les ruines du temple. Mais qu'est-il devenu ce temple

..... Orné partout de festons magniques ?
Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?
Quel est dans ce lieu saint ce pontife égorgé ?
Pleure, Jérusalem ; pleure, cité perfide,
Des prophètes divins détestable homicide :
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé,
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.....

" La plume tombe des mains ; on est honteux de

barbouiller encore du papier, après qu'un homme a écrit de pareils vers."

A une centaine de pas, une troisième sépulture mérite beaucoup d'intérêt : le tombeau de saint Jacques le Mineur. — D'après la tradition, cet apôtre — cousin du Seigneur — se serait enfui dans cette grotte au moment où Jésus était arrêté et garrotté dans le Jardin des Olives. Après son martyre, l'an 62, on déposa ici son corps avec ceux de Zébédée, de Cléophas et de Simon.

Ce monument a un beau portique, large de vingt pieds et orné de quatre colonnes doriques.

Enfin le quatrième mausolée qui se dresse devant nous, est le tombeau de Zacharie, fils du grand-prêtre Joïada. On sait que le cruel roi Joas le fit égorger " entre le vestibule et l'autel," pour avoir reproché aux Israélites d'abandonner le culte du vrai Dieu.

Nous étions vers le milieu de la vallée de Josaphat. Dans ce vaste cimetière, la sombre image du jugement nous poursuit partout. On croit entendre déjà le son de la trompette de l'ange :

Tuba mirum spargens sonum
Per sepulchra regionum.

Oh ! comme le *Dies iræ* nous glace d'épouvante, surtout ici ! Jamais cette prose sublime ou plutôt ce sublime poème de la mort et du jugement ne nous a plus vivement impressionnés qu'aujourd'hui.... Aussi

avec quelle tendre supplication nous disons au souverain Juge de se souvenir de nous dans sa miséricorde :

Recordare, Jesu pie,
Ne me perdas illa die !

Et cette prière pleine d'espérance, nous la faisons — curieuse coïncidence — près de l'endroit traditionnel où l'Iscariote, lui, se pendit de désespoir....

Voyez-vous, du côté opposé, la colline d'Ophel? — C'est là qu'Athalie fut égorgée, l'an 870 avant Jésus-Christ.

Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé !...
...Les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père !...

Et comme pour donner une suite à ces lugubres souvenirs, le mont du Scandale nous apparaît à quelque distance. Sur son sommet abrupt, Salomon, à l'heure de ses égarements, dressa, hélas ! des autels aux idoles.

***

Par bonheur, la vue de la Fontaine de Siloé, au pied du mont Ophel, nous arrache un instant à ces sombres pensées. Les Arabes l'appellent " Fontaine de Notre-Dame Marie," parce que la Sainte Vierge a dû y venir puiser souvent pendant son séjour chez le vieillard Siméon ; c'est la seule de la ville. Le pèlerin aime à tremper ses lèvres dans ces sources mystérieuses " qui murmurent au fond des vallées le nom de Celle qui est

pour nous le canal de la grâce." — Il faut descendre trente-deux marches pour atteindre la nappe liquide qu'on dirait soumise à un mouvement de flux et de reflux.

La fontaine de Siloé alimente un riant vallon, l'ancien "jardin du roi," et "l'étang de Salomon" converti en potager. C'est là seulement qu'on trouve autour de Jérusalem un peu de verdure et de fraîcheur.

Milton, Dante et Lamartine ont chanté tour à tour la célèbre fontaine que le Seigneur fit soudre à la prière d'un prophète :

Les flots de Siloé te disent ses miracles.

L'un des plus éclatants est la guérison de l'aveugle-né. "Va, lui dit Jésus, lave-toi dans la piscine." Il y alla et recouvra la vue (S. Jean IX, 1-34.) — La fontaine de Siloé était l'emblème de la grâce divine, et surtout du sacrement de Pénitence qui lave et purifie les âmes.

Pourquoi faut-il que tout à côté nos fronts s'assombrissent de nouveau au souvenir d'un crime révoltant ? C'est là, dans ce champ, que l'impitoyable Manassès fit périr le plus grand des prophètes, Isaïe, surnommé le "cinquième évangéliste." A l'extrémité de la vallée de Josaphat, nous visitons le puits de Job ou de Néhémie, à jamais célèbre depuis le miracle du feu sacré. Au moment de partir pour la captivité de Babylone, les Hébreux, sur l'ordre de Jérémie, cachèrent dans ce

puits le feu sacré du temple. Or, quand ils revinrent 70 ans plus tard, les petits-fils des prêtres qui l'y avaient enfoui ne trouvèrent qu'une eau bourbeuse. Néhémie commanda de faire avec cette eau des aspersions sur les sacrifices. Soudain le soleil jusque-là caché darda ses rayons et alluma un grand feu (II Macchabées, 1).

***

Nous entrons maintenant dans la lugubre vallée de la Géhenne — lieu d'abomination où coula longtemps le sang d'innocentes victimes. Les indignes disciples de Moïse avaient élevé ici une statue d'airain à Moloch, " cet horrible roi, souillé de sang, qui boit les pleurs des mères, tandis qu'on entend le fracas des tambours et des cymbales sonores, pour étouffer les cris des enfants offerts au milieu des flammes à l'affreuse idole." (Milton).

Géhenne signifie *carnage ;* depuis le Christ, ce mot est synonyme d'*enfer*.

Indiquons sommairement les endroits les plus intéressants de cette morne solitude.

D'abord, la grotte sépulcrale connue sous le nom de " retraite des huit apôtres," attendu qu'ils vinrent y chercher un refuge pendant la Passion. — Un peu plus loin, le champ d'Haceldama, acheté avec les trente deniers de Judas : il est inculte, aride et couvert d'ossements blanchis. — Au midi, se dresse le mont du

Mauvais Conseil. Dans la maison de campagne qu'y possédait Caïphe, les pharisiens décrétèrent la mort de Jésus.

Enfin, un peu fatigués de cette longue course et rassasiés d'émotions, nous rentrons à Jérusalem, méditant ces profondes paroles d'un observateur chrétien : " Ce que les âmes sont pour les corps, les grands souvenirs le sont pour les lieux ; ils les spiritualisent, ils leur donnent une physionomie morale qui tient plus de l'idéal que du réel. C'est pourquoi les paysages historiques du vieux monde, tout stériles et arides qu'ils sont, intéressent infiniment plus que les splendeurs véritables de notre Occident Un monde est enseveli dans cette poudre, et ce grand défunt parle encore."

***

Le dix mars, après l'exercice public du chemin de la croix, nous avons assisté à une scène originale et navrante tout à la fois : je veux parler des *pleurs des Juifs.* — Le vendredi de chaque semaine, les malheureux fils d'Israël se réunissent près de l'angle nord-ouest de la grande enceinte de l'ancien temple de Jérusalem, et là, debout ou accroupis, la figure tournée vers un pan de mur qui doit avoir appartenu à la construction salomonienne, ils donnent libre cours à leur immense douleur. Longtemps ils se contentent de murmurer leurs prières sur un mode doux et plain-

tif : c'est une mélopée traînante, mélancolique. Parfois quelque vieux rabbin chante les Lamentations de Jérémie, les psaumes de David ou quelques prophéties sur la ruine de la ville et du temple. Puis le rabbin s'écrie : " A cause du palais qui est dévasté ; à cause du temple qui est détruit ; à cause des murs qui sont abattus, de notre majesté qui est passée, de nos grands hommes qui ont péri, etc." — Et à chaque exclamation le peuple répond : " Nous sommes assis solitairement et nous pleurons ! "

Quand le rabbin se tait, les hommes s'approchent de la muraille, la couvrent de baisers et de larmes, et la dolente psalmodie est reprise avec un accent suppliant, désespéré ; tous ensemble ils prient en balançant la tête et le buste par un mouvement cadencé. Tout à coup ils éclatent en sanglots et poussent des cris de détresse en collant leurs lèvres et leurs fronts sur ces pierres qu'ils vénèrent mais que Dieu a maudites.

Quelle pitié !

Comment ne pas plaindre ce malheureux peuple sans patrie et sans autels, ce peuple, rejeté de Dieu et des hommes, et dont le Seigneur a dit : " Votre douleur est incurable ; c'est à cause de la multitude de vos péchés que je vous ai traités de la sorte ? " (Jérémie, XXX, 15.)

Le lendemain, nouvelle exploration des environs de Jérusalem. Il nous tardait de visiter la grotte de Jérémie, qui retentit jadis des Lamentations du Voyant. " O caverne déserte et sombre, tu peux rester muette aujourd'hui ! Tu as fait retentir au loin les plaintes les plus éloquentes que le ciel ait inspirées et que la terre ait entendues. La grande voix qui sortait de tes flancs pour chanter les désastres de la patrie n'est pas éteinte : l'Eglise l'a empruntée pour pleurer jusqu'à la fin les ruines morales et les malheurs spirituels ! "

Cette illustre caverne, gardée par un derviche quelconque, mesure 40 pieds de hauteur et 70 de profondeur.

A quarante minutes de distance, voici le tombeau des Juges dont l'entrée est vraiment monumentale. En dépit de son nom, ce majestueux hypogée n'a probablement servi à aucun des quinze Juges d'Israël. Il faut en dire autant du tombeau des Rois qui est à une demi-lieue de la porte de Damas. Précédé d'un large vestibule au-dessus duquel règne une frise d'une délicatesse et d'un goût exquis, ce palais de la mort est sans contredit le plus beau qui existe autour de la Ville Sainte ; mais, à vrai dire, il n'a de royal que le nom : seuls les membres les plus influents du Sanhédrin vinrent y dormir leur dernier sommeil.

A notre retour, nous passons au pied du mont Scopus, théâtre de la mémorable rencontre du grand-

prêtre Jaddus et d'Alexandre-le-Grand. Et puis, Nabuchodonosor, Sennachérib, Vespasien, Titus, les Sarrasins et les Croisés ont tour à tour dressé leurs tentes sur cette colline. Ah ! les noms héroïques des Tancrède, des Raymond, des Richard, des Eustache et des Godefroy nous font alors tressaillir. Et nous rappelant l'entrée triomphale des soldats français à Jérusalem, le 15 juillet 1099, nous nous surprenons à répéter avec eux : " Dieu le veut ! Dieu le veut ! La Ville Sainte est à nous ! "

***

Le douze mars était le jour fixé pour notre excursion à la mer Morte et au Jourdain. — A midi et demi, nous montons à cheval et quittons Casa-Nova, protégés par une escorte. Certes, cette précaution n'est pas superflue. Le désert, que nous devons traverser, est parcouru par des tribus nomades de Bédouins habiles à détrousser les voyageurs sans défense. Que voulez-vous ? le Bédouin n'est pas riche ; comme le Klephte ou l'Armatole des *Orientales*, il

> ..... a pour tout bien, l'air du ciel, l'eau des puits,
> Un beau fusil bronzé par la fumée, et puis
> La liberté sur la montagne.

Notre drogman est encore le brave Marcos, et un soldat turc, *Moussah* (Moïse), ouvre la marche, la lance au poing.

Traversant le Cédron, nous laissons, à gauche, le mont des Oliviers, l'humble village de Béthanie, et là-bas, au fond d'une gorge, nous faisons halte à la fontaine des Apôtres, la seule qui existe de Jérusalem à Jéricho. On l'a appelée ainsi parce que Notre-Seigneur et ses disciples ont dû nécessairement s'y désaltérer bien souvent, en passant dans ce vallon.

Nous continuons à descendre : la mer Morte, voyez-vous, est à 3,000 pieds au-dessous du plateau de Sion. La chaleur devient suffocante. Vers trois heures, nous chevauchons à travers la plaine où Ibrahim-pacha battit un jour les Bédouins. A la moitié de notre étape, nous arrêtons au Khan ou caravansérail — hôtellerie bizarre construite avec les débris d'une forteresse du moyen âge. — On place ici la parabole du *bon samaritain*, que plusieurs interprètes considèrent comme une histoire véritable.

Enfin, au détour de la montagne, nous apercevons à notre droite la mer Morte, dont les eaux dormantes réfléchissent les rayons du soleil comme un miroir métallique. Devant nous, au milieu de l'immense plaine, ce petit village est Jéricho.

***

A notre grande surprise, nous trouvons ici de la verdure : fougères en fleurs, champs cultivés, moissons jaunissantes ; la vie reparaît. Et pendant que des

LÉGENDE

Jéricho, cet ancien séjour royal, n'est aujourd'hui qu'un misérable groupe de cabanes à peine assez élevées pour s'y tenir debout, et habitées par environ 300 individus, comme à Naïm, de l'aspect le plus sauvage. Jéricho a porté longtemps le nom de Ville des Palmiers. Les palmiers ont disparu et on ne voit plus à la place que des buissons et des arbres épineux.

Le climat y est très doux et les eaux abondantes. Si on utilisait ces eaux, elles feraient produire à cette terre, déjà si naturellement fertile mais presque entièrement inculte, les fruits les plus variés. Pour se faire une idée de la fertilité du sol, il suffira de dire qu'un pied de vigne, âgé de 42 ans, mesure près du sol *sept* pieds et sept pouces de circonférence ; il se divise ensuite en 4 fortes branches. Cette vigne gigantesque donne jusqu'à *trois mille* livres de raisin par an !

On peut visiter, à Jéricho, l'emplacement de la maison de Zachée où Notre-Seigneur reçut l'hospitalité et qui devint plus tard une église, mais dont il ne reste plus aucun vestige (*Guide Indic.*).

Dans les environs de Jéricho, la Fontaine d'Elisée est une des plus belles sources de la Palestine.

Les environs de cette ville étaient aussi célèbres autrefois, à cause de la *Rose de Jéricho*, dont l'Esprit-Saint lui-même a fait l'éloge.

VUE DE JERICHO.

hirondelles planent majestueusement au-dessus de nos têtes, du sein des buissons épineux qui bordent la route, tout un peuple de petits oiseaux nous charme par le plus doux ramage. C'est presque aussi poétique que le *Printemps* d'André Chénier :

> L'Alcyon sur les mers, près des toits l'hirondelle,
> Le cygne au bord des lacs, sous les bois Philomèle.

A Jéricho nous logeons au *Jordan Hotel.*

Jéricho (*le parfum*) n'est plus la cité des palmiers et des roses, " dont les senteurs embaumées lui valurent le nom qu'elle porte, et que les Arabes lui ont conservé dans leur idiome, *El Riha ;* ce n'est plus une ville forte dont un miracle renversa les hautes murailles et les bastions formidables " ; aujourd'hui, hélas ! c'est un misérable village, avec des huttes à toits larges et plats, et une population sordide, dégoûtante. Même les ruines de l'opulente cité ont disparu ; à peine peut-on indiquer, à l'ouest, l'emplacement probable de la maison de Zachée. Il va sans dire qu'il n'y a plus de trace du fameux sycomore dans lequel le chef des publicains était monté pour voir passer Jésus.

Ce soir, j'allai réciter Matines sur le balcon supérieur du *Jordan Hotel.* Quel panorama grandiose !

Au-dessus de dunes blanchâtres s'élèvent à une hauteur de 3,000 pieds les montagnes de Moab, aux falaises taillées à pic. Le point culminant de cette chaîne

bizarre est le Nébo, sur lequel mourut Moïse. Un peu plus loin, la mer Morte s'empourprait des derniers rayons du soleil, comme pour rappeler cette mer de feu et de souffre qui engloutit là les villes coupables. Enfin, à notre droite, la vue peut se reposer doucement sur le mont de la Quarantaine, illustré et sanctifié par le jeûne de Notre-Seigneur. — Mais les ombres et la fraîcheur de la nuit nous forcent bientôt à battre en retraite.

Le lendemain, au saut du lit, nous partons en caravane pour la mer Morte, que les Grecs et les Romains surnomment : "lac Asphaltique."

La route serpente péniblement au travers des broussailles, des buissons, des touffes de soude et de quelques plantes grasses qui croissent ça et là sur cette plage foudroyée. A mesure que nous avançons, le sol se couvre d'une couche de plus en plus brillante de sel cristallin.

La chaleur est accablante et l'air fétide. Il est éloigné le temps heureux où cette plaine — la vallée des bois — ressemblait au "Jardin du Seigneur" :

> Et le vent soupirant sous le frais sycomore
> Allait tout parfumé de Sodome à Gomorrhe.

La seule distraction qui rompt de temps à autre la monotonie de cette course fatigante, est le chant des alouettes, invariablement accompagné d'un vol des

plus amusants. Ainsi ces gentils passereaux veulent-ils faire entendre leur voix si douce, si belle, ils quittent brusquement le buisson, montent verticalement et descendent de même — ne chantant jamais au repos ni sous la feuillée....

Enfin, après une chevauchée de deux heures, nous atteignons le lac maudit — " le grand lac de la colère de Dieu."

Tout le monde connaît, par la Genèse, le terrible châtiment que le Seigneur infligea aux villes corrompues de la Pentapole, parmi lesquelles se distinguaient Sodome et Gomorrhe.

Parmi les profanes, nul n'en a tracé un tableau plus saisissant que Victor Hugo dans les *Orientales* :

La nuée éclate !
La flamme écarlate
Déchire ses flancs,
L'ouvre comme un gouffre,
Tombe en flots de soufre
Aux Palais croulants,
Et jette, tremblante,
Sa lueur sanglante
Sur leurs frontons blancs.

Gomorrhe ! Sodome !
De quel brûlant dôme
Vos murs sont couverts !.....

.....

Sous chaque étincelle
Grossit et ruisselle
Le feu souverain.

Vermeil et limpide,
Il court plus rapide
Qu'un cheval sans frein;
Et l'idole infâme,
Croulant dans la flamme,
Tord ses bras d'airain !

Le peuple, hommes, femmes
Court..... Partout les flammes
Aveuglent ses yeux ;
Des deux villes mortes
Assiégeant les portes
A flots furieux,
La foule maudite
Croit voir, interdite,
L'enfer dans les cieux !

.....

Le feu fut sans pitié ! Pas un des condamnés
Ne put fuir de ces murs brûlants et calcinés.

.....

Ainsi tout disparut sous le noir tourbillon,
L'homme avec la cité, l'herbe avec le sillon !.....

L'eau de la mer Morte est limpide, mais épaisse, amère, âpre, corrosive et excessivement salée ; elle offre une grande résistance aux corps qu'on veut y plonger. Nous en avons fait l'expérience en prenant un bain. A notre surprise, nous paraissions aussi insubmersibles que des morceaux de liège. Cependant il ne faut pas prolonger le bain trop longtemps : la peau se couvre de taches livides, et d'efflorescences salines comme un mur salpêtré. De plus, on éprouve d'assez vives douleurs qui ne disparaissent qu'au bout de deux ou trois heures.

Le lac a 25 lieues de longueur et 4 à 5 de largeur.

Allons au plus tôt sur les bords du Jourdain.

***

Les rives de ce fleuve fameux forment une délicieuse oasis au milieu du désert. Elles présentent une double rangée de tamaris, d'acacias, de peupliers, se mêlant aux joncs, aux saules et aux roseaux.

Le Jourdain prend sa source au pied du Grand-Hermon, dans l'Anti-Liban, traverse le lac de Thibériade, et, après de nombreux méandres, il va se jeter dans la mer Morte. Son parcours est de quarante lieues. Ce fleuve est extrêmement rapide, vu qu'il a une pente moyenne de 24 pieds par lieue. En effet, ses sources sont à 800 pieds au-dessus de la Méditerranée, et son embouchure a 1340 pieds au-dessous.

Or, "où trouver un fleuve plus illustre que celui-là, et, comme lui, consacré par une sorte de présence sensible de la Trinité ? Car, sur ses bords, la voix du Père se fit entendre, le Saint-Esprit se fit apercevoir, et le Fils fut baptisé [1]."

Et que d'autres prodiges s'accomplirent ici ! A la prière de Josué, d'Elie et d'Elisée, le Jourdain suspend sa marche, comme jadis la mer Rouge, et livre passage à ces grands serviteurs de Dieu et à son peuple. *Et tu*

1 — S. Bernard.

Jordanis, quia conversus es retrorsum ? — Plus tard, saint Jean, le Précurseur, baptise, dans les eaux de ce fleuve, ses disciples d'abord, puis Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même.

C'est là où nous nous rendons, là où la tradition place le ravissant mystère du baptême de Jésus. Nous mettons pied à terre, et, comme une violente averse nous empêchait de prendre un bain — qui eût effacé les derniers vestiges de celui de la mer Morte — nous voulons au moins boire de l'eau du torrent — *de torrente in via bibet* — et emporter avec nous quelques souvenirs, ne fût-ce que des cailloux ou des feuilles d'arbres..... Enfin, nous retournons à Jéricho à bride abattue.

Saluons, à une demi-lieue du village, les ruines d'une ancienne église, qui indiquent l'emplacement de Galgala où les Hébreux, sous la conduite de Josué, campèrent pour la première fois dans la terre de Chanaan. C'est aussi en ce lieu que la manne cessa de tomber. De même Samuel rendit ici la justice au peuple, et Saül y fut reconnu roi d'Israël.

***

Cependant le soleil ayant reparu, nous nous rendons cet après-midi à la fontaine d'Elisée. Quel contraste entre le gracieux paysage que nous traversons et celui de la vallée maudite qui nous attristait ce matin ! Outre que le sol est couvert d'une luxuriante végétation,

en maints endroits se rencontrent de riants bosquets, avec de beaux arbres odorants et une légion d'oiseaux au riche plumage : colombes bleues, colibris à la parure étincelante, etc.

Cette merveilleuse fontaine, la plus belle de la Judée, doit son illustration à un éclatant miracle du disciple d'Elie. A l'origine, ses ondes étaient salées comme celles de toutes les sources qui environnent le lac Asphaltique. Un jour, le peuple se plaignit qu'elles étaient affreusement amères : " Apportez-moi, dit Elisée, un vase neuf et mettez-y du sel." Lorsqu'ils eurent fait cela, Elisée alla à la source et y jeta le sel en disant : Voici ce que dit Jéhovah : " J'ai purifié cette eau, et la mort et la stérilité ne sortiront plus d'elle."

Aujourd'hui encore les eaux sont limpides, délicieuses au goût et toujours fraîches, grâce à l'ombre d'un épais feuillage.

De là, nous nous dirigeons vers la montagne de la Quarantaine qui domine de 1,500 pieds les ruines de Jéricho. La cime la plus élancée s'appelle : " crête du diable " ou " de la tentation," parce que l'on croit que Satan y transporta le Sauveur pour lui montrer tous les royaumes du monde et lui proposer de les lui donner s'il voulait l'adorer. L'ascension en est difficile : il faut quitter les montures et gravir à pied le

sentier abrupt qui décrit maintes spirales avant d'atteindre la sainte " grotte de Notre-Seigneur."

D'après la tradition, Jésus se retirait dans cette caverne pendant les quarante jours de son jeûne. Ici même, il entendit le tentateur lui lancer cet insolent défi : " Si tu es le Fils de Dieu, commande à ces pierres de se changer en pain." (S. Luc IV. 3.)

Des moines grecs non-unis sont les gardiens de la grotte.

Enfin, ayant passé la nuit à Jéricho, nous revenions le lendemain à Jérusalem par Béthanie où nous prîmes le dîner en face des ruines de la maison de Lazare.

VUE DU JOURDAIN.

LÉGENDE

De Jéricho [1] au Jourdain, il y a 1 heure et 40 minutes de marche. Tous les Pèlerins se rendent à l'endroit du Fleuve où la Tradition place le baptême de Notre-Seigneur. Autrefois, en ce lieu vénérable, et dans le Fleuve même, s'élevait une Croix de bois, et les personnes qui y recevaient elles-mêmes le baptême ou qui en renouvelaient les vœux, descendaient dans l'eau en s'approchant de la Croix, par des degrés de marbre.

On aime à se baigner, par dévotion, dans les eaux du Jourdain : mais le fond du Fleuve est très désagréable aux baigneurs ; car les endroits qui ne sont pas couverts de cailloux, sont remplis de vase.

Rapidité de son Cours.—La différence de niveau entre le Lac de Tibériade (que le Jourdain traverse dans toute sa longueur) et la Mer Morte, où le Fleuve a son embouchure, est de 716 pieds. La distance est d'environ 30 lieues, ce qui donne *vingt-quatre* pieds de pente par lieue ! De là la grande rapidité du Fleuve. Sa plus grande profondeur ne dépasse pas 16 pieds ; et sa plus grande largeur n'atteint pas au delà de 150 à 200 pieds. Les eaux du Jourdain sont poissonneuses, blanchâtres, boueuses, mais néanmoins agréables à boire.

Aménité de ses Rives.—Les Rives du Jourdain sont l'Eden de la Palestine. On rencontre là, aux abords de ce Fleuve (auquel s'attachent tant de souvenirs), toujours un frais ombrage et une agréable verdure : on y entend, en toute saison, le doux gazouillement des oiseaux dans le feuillage. . . .en un mot, on y trouve un printemps perpétuel.

1—Voir la Légende de la Gravure : Vue de Jéricho.

LEGENDE

1.—Le Sanctuaire de l'Annonciation—L'église a été restaurée depuis et surmontée d'un petit clocher portant une flèche.

2.—L'atelier de Saint-Joseph.—C'est là que le divin Jésus travaillait avec son Père nourricier. L'atelier se trouvait à une petite distance du lieu de l'Annonciation. Il a été converti en chapelle, desservie par les Franciscains de Terre Sainte.

3.—Eglise des Grecs-Unis.—Elle est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Synagogue.

4.—Mensa Christi.—C'est un bloc de rocher, renfermé dans une chapelle, desservie par les Franciscains. Sur ce rocher, d'après la tradition, Notre-Seigneur aurait, un jour, pris un repas avec ses disciples après sa Résurrection.

5.—Eglise des Maronites.

6.—Eglise des Grecs-Unis.

7.—Fontaine de la sainte Vierge.—C'est là, dit la Tradition, que la sainte Vierge alla souvent puiser de l'eau. Elle se trouve à 7 minutes de distance de l'Annonciation. L'eau y arrive d'une source, l'unique qui soit à Nazareth, et qui se trouve, à quelques pas de là, dans l'église des Grecs non-Unis.

8.—Casa-Nuova.—C'est l'Hospice de Terre Sainte pour les Pèlerins.

9.—Couvent des Sœurs de Nazareth.

10.—Route qui conduit au mont Thabor, à 3 lieues de Nazareth.

11.—Route qui conduit à Cana, à 1 lieue et quart de Nazareth.

12.—Le Précipice.—C'est le Lieu d'où les Nazaréthains voulurent précipiter Notre-Seigneur (Luc., IV. 29.) Il se trouve, à pic, à la lisière de la Plaine d'Esdrelon, à une petite lieue de la ville.

Nota.—Cet endroit, très exactement figuré dans le plan, trompe l'œil pour la distance : la même remarque doit s'appliquer au numéro suivant.

13.—Oratoire de St-Jacques.—Cette chapelle, desservie par les Franciscains, se trouve, comme on le croit pieusement, sur l'emplacement de la maison de Zébédée.

14.—Oratoire de N. D. de l'Effroi.—Cette chapelle, également desservie par les Franciscains, se trouve à 10 minutes de Nazareth. C'est jusqu'à cet endroit que s'avança, dit la Tradition, la sainte Vierge, lorsqu'elle apprit qu'on voulait précipiter son divin Fils.

VUE DE NAZARETH.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE

Départ pour la Galilée — Le mont Carmel — Nazareth — Tibériade et Capharnaüm — Le Thabor — Naplouse : le Pentateuque et le puits de la Samaritaine — Le retour à Jérusalem.

JÉRUSALEM, le 25 mars 1893.

DIMANCHE dernier, le 19 mars, je partais de Jérusalem, *viâ* Jaffa-Kaïpha, pour visiter la Galilée, en compagnie de six prêtres de l'Amérique méridionale. Cette fois, nous nous rendons à Jaffa en chemin de fer. En vérité, le *Pacifique-Canadien* n'a absolument rien à envier à cette voie ferrée, inaugurée l'année dernière. Les indigènes eux-mêmes s'en plaignent : "*Macache buono!* on se croirait sur un dromadaire !..." Si bien que monvoisin — un derviche au turban vert — finit par succomber au mal de mer.

Cependant, une foule de souvenirs bibliques vont

nous faire oublier les inconvénients de ce rude voyage de trois heures.

Voici la vallée de Raphaïm où David battit deux fois les Philistins : le village de Sarâa, patrie de Manué et de son fils Samson : Thamnata, où Samson tua un lion, sans le secours d'aucune arme ; et les ruines de Bethsamès où s'arrêta l'Arche d'Alliance renvoyée par les Philistins.

La vallée de Sorec rappelle la trahison de Samson par Dalila. Plus au nord, vers le milieu de la plaine de Saâron, nous apercevons Aakir, pauvre village remplaçant l'antique ville d'Accaron, où les Israélites, dans une malheureuse bataille, perdirent du même coup 34.000 hommes et l'Arche d'Alliance. Enfin, là-bas, à gauche, voici la tour des Quarante-Martyrs, le seul monument de Ramleh, (ancienne Arimathie).

Il était onze heures quand nous arrivâmes à Jaffa.

Dans l'après-dîner, nous visitons la maison de Simon-le-corroyeur. On se souvient que le prince des apôtres eut ici la célèbre vision des animaux purs et impurs, par laquelle le Seigneur lui fit comprendre que tous — Juifs et Gentils — étaient indistinctement appelés à la vraie foi. Aujourd'hui, une misérable mosquée recouvre tristement ce lieu vénérable.

A six heures, nous prenons la mer ; Kaïpha est à vingt lieues au nord de Jaffa. Ce soir, la Méditerranée

est assez calme, et le firmament constellé d'étoiles. Vers minuit, nous doublons le promontoire du Carmel et mouillons dans la baie spacieuse formée par le prolongement du cap et la pointe de Saint-Jean d'Acre.

Le lendemain — comme nous voulions célébrer la messe sur le Carmel — nous traversons, aux premières lueurs de l'aurore, la petite ville de Kaïpha, délicieusement ombragée de jardins aux plantes exotiques, de caroubiers, de figuiers, d'orangers, de nopals et de palmiers. Plus loin, ce sont des bosquets d'oliviers presque aussi gros que ceux de Gethsémani, près de Jérusalem. Puis, l'ascension de la montagne, haute de 2.000 pieds, s'opère d'abord assez facilement grâce à des escaliers en pierre ; mais ensuite il faut gravir un rude sentier en lacets, bordé de lentisques, de chênes verts et de lauriers. — Enfin, après une heure de marche, nous arrivons joyeusement au couvent carmélin dont la blancheur tranche vivement sur le bleu du ciel.

***

Nous voici donc au sommet de la montagne du Seigneur ! *Mons domus Domini in vertice montium* (Is. II, 2.).

Le Carmel — la plus belle montagne de la Palestine — est une chaîne de vingt lieues de pourtour qui sépare au couchant la Samarie de la Galilée. A l'encontre

des collines dénudées de Jérusalem, le Carmel présente partout une belle et puissante végétation : arbres fruitiers et arbres d'ornements, fleurs variées et herbes aromatiques, tout concourt à nous rappeler quelque chose de son ancienne splendeur chantée par l'Esprit Saint :

Decor Carmeli....

L'histoire de ce mont fameux remonte au prophète Elie (neuf cents ans avant Jésus-Christ), le " géant des bardes d'Israël." Se dérobant aux persécutions d'Achab et de Jézabel, le serviteur de Dieu chercha ici un refuge : plus de mille grottes percent les flancs du Carmel. — A sa prière, le Seigneur confondit par un miracle éclatant l'imposture de quatre cent cinquante devins de Baal.

Qui ne connaît aussi la merveilleuse vision du prophète ?.... Il aperçut un signe dans les cieux, comme une nuée transparente, symbole révélateur de la Vierge Marie destinée à répandre sur le monde, par l'enfantement divin, la rosée de la grâce ! *Rorate, cœli, desuper et nubes pluant Justum !*

Tous ces souvenirs nous rendaient bien chère la visite du Carmel. Et quelles douces émotions y attendent le prêtre !

J'eus le bonheur de célébrer à l'autel majeur, dressé au-dessus de la grotte d'Elie. C'était le 20 mars, fête

de mon glorieux patron saint Josepeh.[1] Comme la Providence prodigue ses faveurs aux pèlerins !...

Mais abrégeons.

Bientôt les excellents Carmélites — dont l'hospitalité est proverbiale — nous font visiter leur couvent, immense monument quatrangulaire qui ressemble à une forteresse. Saint Louis, roi de France, y vint comme pèlerin en 1254. Plus tard, pendant le siège de Saint-Jean d'Acre, les cellules et la basilique furent transformées en ambulances pour les blessés. Bonaparte leur rendit visite. Malheureusement, "le jeune et bouillant général vit son génie échouer au pied d'une ville d'Orient dont la conquête lui parut facile ; faute de munitions, il en leva le siège le 20 mai 1799 et regagna l'Egypte." Les Turcs en profitèrent pour massacrer au Carmel les 2,000 soldats français, cloués sur leurs lits de douleur. Leurs restes reposent aujourd'hui dans le jardin du couvent sous une pyramide funèbre, surmontée d'une croix.

A l'extrémité du plateau qui couronne le promontoire, nous jouissons d'une des plus belles vues du monde. Pendant que les flots de la Méditerranée baignent le pied du Carmel et s'engouffrent par intervalles dans ses grottes avec des bruits sourds et mysté-

1 — Cette fête n'avait pu avoir lieu hier (Dimanche de la Passion).

rieux, la transparence de l'air permet de distinguer, au delà du golfe de Saint-Jean d'Acre, les sommets dorés du Liban ; au couchant, les ruines de Césarée et les versants ondulés du Carmel ; au levant, la plaine sablonneuse et la magnifique rade de Ptolémaïs. Enfin, derrière nous, le Grand-Hermon et la chaîne de l'Anti-Liban.

Comme ce site pittoresque invite au recueillement et à la prière ! Aussi, sommes-nous tentés de nous écrier avec saint Bernard : *O beata solitudo ! O sola beatitudo !* " O bienheureuse solitude ! O seule béatitude ! "

Il fait bon rester ici ; mais à dix heures nous devons partir à Nazareth — non sans avoir visité au préalable, sur le flanc du Carmel, " l'école des prophètes " et les " cavernes des fils des prophètes." Or, de ces deux grottes, la plus intéressante est sans contredit " l'école des prophètes," convertie en chapelle, et où Elie, Elisée, son disciple, et un grand nombre d'autres saints personnages se réunissaient pour prier ; c'est le berceau de l'ordre Carmelin.

Cependant, deux voitures nous attendaient à Kaïpha pour nous conduire à Nazareth ; je déclare, sur l'honneur, qu'il y a de plus beaux fiacres à Paris ; mais nos chars à bancs sont solides : voilà l'essentiel. La route est assez belle au sortir de la ville et dans la plaine de

Saint-Jean d'Acre. Elle devient raide et pénible en gravissant les côtes de la chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'à Nazareth. Elle s'adoucit de nouveau en entrant dans la plaine d'Esdrélon, la plus célèbre de toute la Palestine. "Resserrée entre le Carmel, les monts de Gelboé et ceux de Nazareth, cette plaine, de douze lieues de long sur cinq de large, est triangulaire, onduleuse, et sillonnée par plusieurs cours d'eau. Elle fut le grand champ de bataille de la Palestine. Les armées des Assyriens et des Egyptiens, des Croisés et de Bonaparte l'arrosèrent du sang humain. Barac et Gédéon y triomphèrent ; Saül y tomba, ainsi qu'un prince meilleur que lui, le saint roi Josias."

Ayant franchi le torrent de Cison, aux nombreux méandres, et parcouru une assez grande distance, nous apercevons, aux abords de la cité de Marie, la cime gracieuse et verdoyante du mont Thabor. Enfin, au delà du mont du Précipice, voici Nazareth (*la fleur*), qui nous apparaît comme un nid de verdure sur une hauteur. Elle est en quelque sorte suspendue aux flancs de la montagne, dans un massif de grenadiers, de figuiers, de nopals et d'oliviers. Saint Jérôme la compare à une rose qui ouvre sa corolle du côté du ciel.

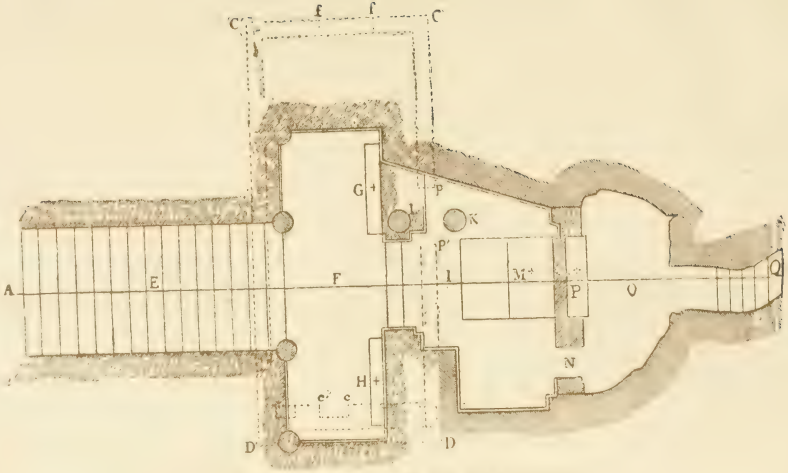
***

Nazareth ! Quels souvenirs ce nom réveille dans nos âmes ! "C'est dans ce jardin béni de Dieu que

s'épanouit la fleur mystérieuse sortie de la tige de Jessé, et que le pied de la femme prédestinée écrasa la tête du serpent infernal ; c'est là que les cieux ont enfin répandu la rosée après laquelle soupiraient depuis quatre mille ans les fils malheureux d'un père coupable, et que la terre, entr'ouvrant son sein fécond, a germé le Sauveur » (Is. XI, 1).

A l'hôtellerie des Franciscains de Nazareth, le R. P. Jean-Joseph nous accueille avec la plus grande bienveillance. Il veut bien nous accompagner lui-même à la Grotte de l'Annonciation qui est à quelques pas d'ici. L'église qui la recouvre est spacieuse mais peu remarquable, à part le chœur.

Quant à nous, contents de ce premier coup d'œil, nous nous empressons de descendre dans la vénérable crypte, témoin du mystère de l'Incarnation. Un large escalier de marbre, à rampes dorées, conduit à la sainte grotte. Or, à la quinzième marche, cet espace rectangulaire, flanqué de deux autels, est la Chapelle de l'Ange, qui remplace la maison de la sainte Vierge (*Santa-Casa*), transportée par les anges à Lorette, en Italie, vers la fin du XIIIe siècle. Deux degrés seulement nous séparent de la sainte Grotte de l'Annonciation, toute revêtue de marbre, excepté à la voûte. Au-dessous de l'autel finement sculpté, une rosace de marbre, ornée de cinq croix rouges, et entourée de lampes toujours ardentes, porte cette inscription qui nous fait tressaillir :



PLAN DU SANCTUAIRE DE NAZARETH.

LÉGENDE

LE SANCTUAIRE DE NAZARETH

CC. DD. Double ligne ponctuée, représentant l'emplacement de la Sainte Maison, transportée à Lorette.

E. Escalier de 15 marches, descendant de l'église au Sanctuaire.

F. Chapelle de l'Ange.

G. Autel de l'Archange Gabriel.

H. Autel de saint Joachim et de sainte Anne.

I. Chapelle de l'Annonciation.

K. Colonne en granit, brisée par les Arabes croyant y trouver un trésor.

L. Colonne enfermée.

M. Autel de l'Annonciation. Nota : c'est cet Autel qui a été reproduit dans la Gravure No 1.

N. Porte de la chapelle obscure.

O. Chapelle obscure.

P. Autel de la Fuite en Egypte.

Q. Escalier par lequel on communique avec la sacristie de l'église supérieure.

Hic Verbum caro factum est !
" Ici le Verbe s'est fait chair ! "

Mon Dieu ! qui pourrait traduire les sentiments d'admiration, d'amour et de reconnaissance qui faisaient battre nos cœurs, au fond de cette grotte mystérieuse et trois fois sainte ? Ici donc le " Verbe s'est fait chair " dans le sein virginal de Marie ! Ici, au retour de l'Egypte, " il a habité parmi nous," *habitavit in nobis !* " Ici, sous les yeux de Marie et de Joseph, il a grandi " en âge et en sagesse, plein de grâce et de vérité ! " Ici, il a vécu une vingtaine d'années, c'est-à-dire les deux tiers de son existence !... Oh ! que ce lieu est saint ! Pieusement agenouillés autour de l'autel, nous baisons amoureusement le pavé du sanctuaire et nous le trempons de nos larmes brûlantes : ce fut tout d'abord notre seule prière.

Quelque temps après, nous nous dirigeons vers l'atelier de saint Joseph, séparé, suivant l'usage, de la maison d'habitation. Une chapelle neuve a succédé à l'église des Croisés, dont on a découvert, l'an dernier, les murs, l'abside et les pilastres. — Ici, nous nous représentons Jésus adolescent, aidant de ses mains divines à son père nourricier, maniant comme lui l'équerre et le compas, la scie et le rabot : c'est la divinisation du travail !

Continuant notre pèlerinage à travers la ville, nous visitons la chapelle qui occupe l'emplacement de la

Synagogue, d'où les Nazaréthains, incrédules et grossiers, chassèrent un jour Jésus. C'est alors qu'il leur dit cette profonde parole : " Nul prophète n'est reçu en son pays."

Tout près de nous, un autre oratoire renferme un bloc de rocher connu sous le nom de *Mensa Christi* (table du Christ). Selon la tradition, Jésus ressuscité aurait dîné sur cette pierre, en compagnie de ses disciples.

Mais hâtons-nous de nous rendre à l'unique fontaine de Nazareth, qui est à environ 1,500 pieds de l'église de l'Annonciation. — Que de fois l'humble épouse de saint Joseph — se confondant avec les femmes du peuple — a dû venir y puiser ! Ce puits s'appelle " fontaine de la Vierge " ; et une gracieuse légende veut que cette eau, mauvaise autrefois, obtint une vertu merveilleuse dès que Marie y eut trempé les vêtements de l'enfant Jésus.

Quoi qu'il en soit, elle est délicieuse au goût.

Nous nous trouvions là au déclin du jour ; c'était le moment le plus favorable pour venir faire sa provision d'eau : les Nazaréthaines en profitèrent à qui mieux mieux. Rien de pittoresque comme cette longue procession de femmes et de jeunes filles, au costume brillant, à l'allure fière et noble, et portant chacune, sur la tête ou l'épaule, l'urne antique, dont

la forme n'a pas varié depuis l'âge des patriarches. Mais se peut-il que la sainte Vierge, accompagnée de son divin Fils, ait parcouru, avec l'amphore traditionnelle, des rues si sales, si mal entretenues ? — Sans doute ; cependant une dame anglaise disait naguère à notre guide, le R. P. Jean-Joseph : " Oh ! alors, un ange devait, au moins, passer devant Marie et semer des fleurs sur ses pas ! " — Bravo !

Voyez-vous, à quelque distance de la ville, le mont du Précipice ? C'est du haut de cette colline que les habitants de Nazareth voulurent jadis précipiter Jésus (S. Luc IV, 20.). — De ce point élevé, le panorama est superbe. D'abord Nazareth, avec sa ceinture de collines ; le Carmel, le Thabor, le Petit-Hermon, les montagnes de Gelboé et de la Samarie ; puis, au delà de Tibériade, le Grand-Hermon couronné de ses neiges éternelles.

Mais la nuit arrive rapidement ; allons prendre un saint repos près de l'endroit où dormit Jésus.

Le lendemain, à quatre heures et demie, j'avais l'ineffable consolation de célébrer les saints mystères dans la vénérable Grotte de l'Annonciation. Avec quel religieux frémissement je me représentais la scène adorable qui se passa ici, il y a dix-neuf siècles ! — A l'Evangile, en particulier, quand je lus le sublime colloque entre l'archange et la Sainte Vierge, quand

j'entendis le salut de l'envoyé de Dieu et la réponse pleine de trouble de l'humble Marie, quand je vis le messager céleste rassurer la timide Vierge, et la Vierge consentir enfin à la maternité divine et prononcer le *Fiat* rédempteur, oh ! alors mon émotion fut à son comble : je me sentis comme suffoqué par les larmes... Non, jamais l'*Ave Maria* ne m'avait si vivement impressionné !

Pourquoi faut-il que nous quittions si vite la cité de Marie ? Nous aimerions tant à y prolonger notre séjour !.... Mais le programme est inexorable. Il est six heures, et, déjà, notre drogman — Sobh Shattout —nous attend à la porte de *Casa-Nova* avec moukres et montures. Jetant donc un dernier regard sur Nazareth nous nous dirigeons sur Tibériade, l'ancienne capitale de la Galilée.

La route est difficile. Au delà du vallon creusé par la fontaine de la Vierge, il faut escalader les collines qui entourent la ville, en suivant un sentier abrupt, rocailleux et bordé de chênes aux larges branches qui empiètent sur le chemin et nous désarçonnent sans façon. Qu'importe ? le voyage n'en sera que plus *mouvementé* et plus pittoresque. D'une autre part, quel heureux contraste entre ce riant paysage, cette puissante végétation de la Galilée, et l'affreuse aridité qui désole la Judée !

Après une chevauchée d'environ une heure, nous arrivons à Cana, ombragé de cactus, de figuiers, de grenadiers, et témoin du premier miracle de Notre-Seigneur. En ce temps-là, on célébrait un festin nuptial chez Simon le Cananéen. Le vin, hélas ! vint à manquer. A la prière de Marie, sa mère, Jésus consentit à changer l'eau en vin, " comme trois ans plus tard, au Cénacle, dans le repas du suprême adieu, les apôtres le virent changer le vin en son sang." — On nous montre, dans l'église grecque schismatique, à cent pas d'ici, deux urnes en pierre qui durent contenir le vin miraculeux.

Nathanaël (saint Barthélemy), qui devint apôtre des Indes, était de ce pays (S. Jean, II.).

Dans un second voyage à Cana, le Sauveur guérit, à distance, le fils du centurion de Capharnaüm (ibid. IV, 50.).

Les bons Pères Franciscains ne veulent pas nous laisser partir sans nous verser un bon verre de vin. Nous acceptons volontiers, en souvenir du premier prodige de Jésus, " la vraie vigne."

La plaine onduleuse que nous traversons bientôt a été le tombeau du royaume latin, en Orient. Le 4 juillet 1187, Guy de Lusignan livra et perdit la désastreuse bataille de Hattine. Presque toute l'armée chrétienne tomba sous le cimeterre des Sarrasins :

30,000 Croisés furent écrasés par les 80,000 soldats de Soliman. — Paix aux cendres des martyrs !

Mais un souvenir plus consolant fait diversion aux sombres pensées qui nous obsèdent. Nous voici au pied du mont des Béatitudes, " le Sinaï de la Loi nouvelle." Du haut de cette colline, Jésus-Christ prononça le " *Sermon sur la montagne,*" l'abrégé de toute la doctrine chrétienne, dit Bossuet. Et ce discours admirable, le divin Maître le termina par l'enseignement de l'oraison dominicale.

Un peu plus loin, quelques gros rochers noirs — " *Mensa Christi* " — indiquent l'endroit de la seconde multiplication des pains...

Ici, je presse l'allure de mon coursier, et, le premier, j'aperçois sous nos pieds, à une profondeur de 1,800 pieds, le lac de Tibériade.

***

Le lac de Tibériade ! Quel monde de poésie, de grâce et de souvenirs ! Lamartine y a trouvé l'inspiration d'une de ses plus belles pages de son " Voyage en Orient." — Aussi bien, qui n'admirerait — même abstraction faite des réminiscences évangéliques — la sereine beauté de cette mer intérieure, encaissée de toutes parts, excepté au midi, de hautes et resplendissantes collines, et qui ressemble à une " coupe d'azur

enchâssée dans l'argent ?" Quant à nous, nous ne pouvons nous lasser de contempler cette nappe d'eau éblouissante, réfléchissant les cimes élancées des montagnes de Galaad ou faisant miroiter à nos yeux comme un brillant tapis de diamants.

Sa forme allongée et le murmure de ses flots l'avaient fait comparer à une harpe : *Chinnereth* (Num. XXXIV, 11). [1] A l'époque de Notre-Seigneur, on l'appelait tour à tour mer de Galilée, lac de Tibériade, du nom de la grande ville romaine située sur ses bords, ou lac de Génésareth, de la plaine fleurie comme un jardin qui l'entoure. Bref, les Juifs, dans leur admiration pour ces belles eaux, mettaient ces paroles dans la bouche du Seigneur : "J'ai créé sept mers, mais je ne m'en suis réservé qu'une, celle de Génésareth."

Toutefois, comme le remarque l'abbé Fouard, "le renom du lac vient moins de sa beauté que du souvenir de Jésus. Tout y rappelle le Maître : les flots sillonnés par sa barque, les rives qu'il parcourut, les champs, la grève où il s'assit tantôt solitaire, tantôt au milieu de la foule ; dans le lointain, les montagnes désertes, confidentes de ses prières. Nul pays ne fut témoin de plus de prodiges et n'entendit plus longtemps la parole divine." — On ne peut faire un pas sans en réveiller partout les échos.

1—Le lac de Tibériade peut avoir cinq à six lieues de long et trois à quatre de large.

Or, sous l'empire de la plus vive émotion, nous descendons la pente escarpée de la montagne et pénétrons enfin dans la petite ville de Tibériade, qui n'a absolument rien conservé de son antique splendeur : *Magni nominis umbra !*

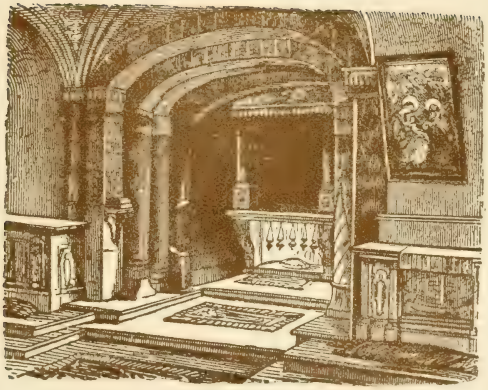
Ici, nous sommes de nouveau les hôtes des Pères de Terre-Sainte, dont le monastère est bâti sur le bord même du lac.

Midi sonnait, il faisait chaud, la mer était calme, l'eau limpide : en fallait-il davantage pour nous engager à nous baigner dans ces flots d'azur sur lesquels Jésus avait marché, qu'il avait apaisés, etc. ?... Décidément la cause était gagnée d'avance et, à mon avis, ce fut un succès complet — bien capable de faire oublier à tout jamais cet autre bain si salé et si cuisant de la mer Morte !

Après le dîner, excursion à Capharnaüm. Nous pouvions y aller à cheval : nous préférons monter dans une barque et traverser ainsi le lac, espérant bien — vu l'absence du vent — n'avoir point besoin de pousser tout à l'heure le cri de détresse des apôtres : " Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! "

En voyant nos dix robustes bateliers à l'œuvre, nous constatons avec plaisir que nous ne sommes plus aux temps où

> ..... la rame inutile
> Fatiguait vainement une mer immobile.



AUTEL DE L'ANNONCIATION A NAZARETH.

LÉGENDE

L'Autel de l'Annonciation marque le Lieu même où l'Archange annonça à Marie ce grand Mystère.

L'Autel est en marbre, fort simple. Au dessous, on voit la croix de Terre-Sainte, sur une plaque de marbre, en relief ; et sur la paroi du fond, on lit ces mots : " *Hic Verbum Caro factum est.* " Devant cette inscription brûlent jour et nuit des lampes en argent. A gauche de l'Autel, on remarque une colonne brisée, et restée ainsi suspendue à la voûte, dans laquelle elle est fixée.

L'an 1638, l'église de l'Annonciation fut saccagée et livrée aux flammes par les tribus nomades ou Bédouins venus d'au delà du Jourdain. Après l'incendie, la colonne sus mentionnée, et qui est d'un gros diamètre, fut brisée par les Maugrabins qui espéraient y trouver un trésor !

La sainte Grotte qui forme aujourd'hui la chapelle de l'Annonciation est entièrement creusée dans le rocher : elle a en moyenne *vingt* pieds de long sur *huit* pieds de large.

PRIERE

Ant.—Le Saint-Esprit descendra sur vous, ô Marie, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.

V.—Je vous salue, Marie, pleine de grâces.

R.—Le Seigneur est avec vous.

Or.—O Dieu qui avez voulu que votre Verbe prît un corps dans le sein de la Bienheureuse Vierge Marie, au moment où l'Ange lui annonça ce Mystère, accordez à nos prières qu'en honorant Celle que nous croyons être véritablement Mère de Dieu, nous soyons aidés auprès de vous par son intercession. Par le même N. S. J.-C.

Au contraire, la barque fuyait rapidement le rivage, au chant d'une entraînante romance canadienne : "Nous voguons sur l'onde," qui semble électriser nos Arabes.

Peu à peu la brise se lève. Nous hissons la voile et glissons sans secousses sur la plaine liquide.

Qu'il devait être beau ce lac, alors que quinze villes populeuses — comme Magdala, Bethsaïda, Capharnaüm, Chorozaïn, Tibériade — mollement assises sur ses bords enchanteurs, l'entouraient d'une couronne vivante ! Pourtant il séduit encore et fascine l'étranger. A cette saison, partout sur les penchants des collines environnantes, l'œil se repose sur des bouquets de palmiers, de nopals, de lauriers-roses au milieu desquels croissent l'indigo, le lotus et la canne à sucre.

A quatre heures nous abordions à Capharnaüm. — Autrefois cette ville, située aux confins de Zabulon et de Nephtali, était si importante qu'on l'appelait "la Galilée des nations." A peine pouvons-nous y rencontrer maintenant sept ou huit cabanes en pierres sèches — suivant la prédiction du Christ : "Capharnaüm exaltée jusqu'aux cieux, tu seras abaissée jusqu'aux enfers."

Cependant Jésus, qui semblait se complaire dans cette ville, y avait multiplié les miracles. Même il choisit ce lieu pour promettre solennellement au monde

l'institution de la sainte Eucharistie ! mais rien n'y fit : ces hommes grossiers et charnels accueillirent les tendres paroles du divin Maître par des murmures pleins de mépris. Quelle pitié ! et comme leur châtiment glace d'épouvante !

Parmi ces ruines, il faut mentionner celles qui marquent l'emplacement de la maison de la belle-mère de Simon-Pierre. Là, pour nous réconforter un peu, nous cassons une croûte, en pensant au pain eucharistique qui est Jésus : *Ego sum panis vitæ.*"

L'heure nous presse. Nous sautons dans le canot pour aller visiter les restes de Bethsaïda, patrie des trois disciples Pierre, Philippe et André. — En face de ce hameau, des pêcheurs, occupés à retirer leurs filets fort bien garnis, nous remettent en mémoire les deux pêches miraculeuses des apôtres. De nos jours encore, la mer de Tibériade est très poissonneuse ; elle contient même des variétés de poissons qu'on ne trouve nulle part ailleurs ; signalons le "poisson de Saint-Pierre," petit et d'une chair délicate ; le *chromos*, dont le mâle porte tour à tour les œufs et les petits dans sa bouche ; et le *barbour*, qui fait entendre un cri rauque.

Une forte brise nous fait franchir en moins d'une heure la distance qui nous sépare de Magdala — pays de Marie-Madeleine. Il ne reste rien de cette ville fameuse, si ce n'est une mosquée en ruines et quelques vieilles masures.

Il se faisait tard quand nous remîmes à la voile pour Tibériade ; c'était juste le moment où

> Le roi brillant du jour se couchant dans sa gloire
> Descend avec lenteur de son char de victoire.

A sept heures et demie, nous arrivions enfin au monastère des Franciscains, ravis de cette inoubliable excursion.

Ce fut un grand bonheur pour nous de dire la messe, le lendemain, dans l'église de Saint-Pierre, bâtie par Tancrède et restaurée en 1871. Au centre de la nef, une dalle rappelle et la triple protestation de l'amour de l'apôtre pour son Maître, faite en cet endroit même, et l'auguste mission que lui a donnée Jésus ressuscité, de " paître les agneaux et les brebis." — Le prêtre qui monte à l'autel ici, croit entendre la question de Notre-Seigneur : *Amas me ?* " M'aimes-tu ? " et il ose répondre avec saint Pierre : " Seigneur, vous savez que je vous aime."

C'est le cœur frémissant d'enthousiasme que nous nous élançons ce matin dans la direction du Thabor, théâtre de la transfiguration de Jésus-Christ. Le trajet est de cinq heures. Laissant à droite le mont des Béatitudes, nous entrons dans l'une des plus belles vallées de la Galilée, l'*ouadi Bésoum*. Plus loin, l'aspect change ; le sol est encore fertile mais peu cultivé ; de plus, à mesure que nous avançons, nous remarquons des traces d'éruptions volcaniques : roches ignées,

blocs de basalte, fragments de schiste semblables à des morceaux de fonte.

Soudain un orage éclate avec violence ; un quart d'heure après, le soleil reparaît, illuminant la cime majestueuse du Thabor.

Quel ravissant spectacle !

***

" Ce mont illustre est comme un gigantesque autel, érigé par l'Eternel pour l'éclatante manifestation de la divinité de son Fils unique. Complètement isolé, sauf à l'ouest, où un prolongement étroit le rattache aux collines de Nazareth, il se dresse entre les plaines d'Esdrélon et de Zabulon à l'opposite du Petit-Hermon, dont il se distingue par une luxuriante végétation : des chênes verts, des arbrisseaux touffus, des fleurs variées en tapissent les flancs gracieusement arrondis, et lui donnent le riant aspect d'un bouquet de verdure... L'Ecriture réunit dans ses chants le Carmel et le Thabor, elle célèbre également leur magnificence et leur emprunte de sublimes images. Il semble qu'aucun lieu du monde n'était plus digne que ce dernier à servir de piédestal à la gloire de l'Homme-Dieu. Les Arabes, dans la langue expressive des peuples orientaux, ne l'appellent jamais que le " Mont de Lumière."

L'ascension du Thabor, par un sentier en lacets qui court parmi d'épais taillis, ne peut se faire en

moins de trois quarts d'heure. Il était midi quand nous atteignîmes le plateau supérieur, où les Pères de Terre-Sainte possèdent un couvent et une chapelle.

A peine installés dans nos modestes cellules, nous manifestons le désir d'aller contempler tout de suite, sur le sommet de la montagne, l'incomparable panorama qui doit s'étendre devant nous. Le R. P. Augustin, gardien du monastère, veut nous servir lui-même de cicérone.

Quel magnifique horizon ! Le lac de Tibériade, le mont des Béatitudes, Cana, Nazareth, les champs d'Hattine et la verdoyante plaine de Zabulon ; à nos pieds, Naïm, et plus loin la vaste plaine de Samarie ; au nord, le mont Liban avec ses cimes neigeuses, puis le Grand-Hermon, ce blanc diadème de la Palestine ; au midi, les collines de Gelboé, la plaine d'Esdrélon et ses immortels souvenirs ; au couchant, la chaîne du Carmel et, à travers une échancrure, les flots bleus de la Méditerranée ; enfin, près des montagnes de Gergesa, serpente comme une ligne d'argent le fleuve des prophètes et de l'Evangile, le Jourdain.

Certes, saint Pierre montra un goût exquis en s'écriant : " Il fait bon rester ici ! "

Le lendemain, 23 mars, j'eus l'avantage de dire une messe votive de la Transfiguration, dans la petite chapelle franciscaine qui occupe l'endroit traditionnel

où ce prodige s'accomplit. Et cette scène adorable, l'Evangile du jour la remettait sous mes yeux : "Jésus, raconte saint Mathieu, prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les conduisit sur une haute montagne, et il se transfigura devant eux. Son visage devint brillant comme le soleil et son habit blanc comme la neige. Voici que Moïse et Elie apparurent, s'entretenant avec lui. Pierre dit à Jésus : Il fait bon rester ici, élevons-y trois tentes...Il parlait encore quand une nuée les enveloppa et une voix sortit de la nuée, qui dit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le."

Moins favorisé que les trois disciples, je ne vis pas Jésus ni le reflet de sa divinité ; et pourtant, à l'Elévation, la foi me découvrit — aux yeux du cœur — le divin Maître, vrai Dieu et vrai homme, sous les espèces eucharistiques !..... Désormais, au ciel seulement, les voiles tomberont, et ce sera le véritable Thabor où nous-mêmes nous serons transfigurés avec le Christ !

Après avoir parcouru les ruines d'églises et de couvents qui couronnèrent à toutes les époques la sainte montagne, après avoir visité les fortifications à moitié démolies et qui révèlent le travail des Romains, des Musulmans et des Croisés, après un dernier coup d'œil sur l'admirable paysage qui se déroule devant nous, nous disons adieu au " Mont de Lumière " et partons à Naplouse, en Samarie.

A une distance de deux milles, nous pénétrons, non sans une vive émotion, dans le village de Naïm, à l'entrée duquel Jésus ressuscita le fils de la veuve, disant : " Jeune homme, je te le dis, lève-toi ! "

Le même soir, nous étions à Djénine, ancienne Engannin, sur la frontière de la Galilée et de la Samarie. C'est ici que Notre-Seigneur guérit les dix lépreux, dont un seul, hélas ! fut reconnaissant. (S. Luc XVII).

Le lendemain, à une heure de l'après-midi, nous vénérions, à Sébaste, le tombeau de saint Jean-Baptiste, sous les débris de l'église du même nom construite par les Croisés. Au soleil couchant, nous arrivions joyeusement à Naplouse, l'ancienne Sichem, ville lévitique et de refuge.

***

Gracieusement encadrée dans des jardins ravissants, au milieu d'une vaste forêt d'oliviers, Naplouse, à l'encontre des autres villes orientales, nous étonne par son activité commerciale. Elle compte environ 16,000 habitants, non moins fanatiques que ceux d'autrefois sur lesquels les deux fils de Zébédée voulurent faire tomber le feu du ciel.

Fatigués d'une longue route à cheval, l'hospitalité des excellents prêtres de l'Hospice du Patriarche latin nous est doublement agréable. Ces messieurs — dom Amable, curé, et dom Gratien, vicaire — rivalisent de

bonté et d'attentions délicates pour nous [1]. Ils poussent même l'obligeance jusqu'à nous accompagner à la Synagogue des Samaritains qui, au nombre de cent quarante, observent encore la loi mosaïque. En ce moment ils lisaient à haute voix le Pentateuque, manuscrit en vélin, s'enroulant et se déroulant sur deux baguettes en argent, aux extrémités dorées. Immédiatement après leur psalmodie, nous donnons le traditionnel bakchiche pour contempler de près cette véritable relique. " Le Pentateuque samaritain remonte-t-il à quinze cents ans avant Jésus-Christ, comme le prétendent certains critiques, ou seulement au IVe siècle avant l'ère chrétienne ? Ce problème historique est insoluble, ainsi que beaucoup d'autres ; mais, assurément, ce manuscrit est un des plus anciens qui existent au monde, c'est le patriarche des livres."

Au sortir de la Synagogue, un second bakchiche me valut d'emporter, comme souvenir, le portrait du grand-prêtre actuel, *Yacoub* (Jacob).

La visite de la mosquée Djemel-el-Kébir termine notre intéressante excursion.

1.—Au salon — qu'on appelle " divan ", en Orient — j'éprouve un véritable plaisir en lisant dans le Registre les noms de compatriotes : (1892) MM. les abbés R. Lagueux et G. Turgeon, (Québec) ; (1891) Mgr H. Têtu, MM. les abbés F.-X. Faguy, curé de Québec, Raymond Casgrain, A. Têtu (Québec) et H. Cimon (Chicoutimi).

POISSON DU LAC DE TIBERIADE.

LÉGENDE

C'est à Capharnaüm que Pierre, prr ordre du Sauveur, pêcha le poisson qui avait un *statère* dans la bouche.

Le poisson dans la bouche duquel saint Pierre trouva cette pièce de monnaie et que la tradition appelle : Poisson de saint Pierre, est connu par le vulgaire sous le nom de *balbout* ou *malbout*. Il appartient à la famille des siluridées et habite le Lac de Tibériade, ainsi que Aïn et-Tîne.... le Jourdain et quelques autres cours d'eaux boueux.

Les ichthyologistes donnent à ce poisson le nom de *Clarias macracanthus*. Il ressemble jusqu'à un certain point à une anguille. Il en diffère cependant : 1. en ce qu'il est plus gros et que sa tête, qui est très plate et qui constitue le quart de sa longueur, est directement soudée au corps sans étranglement au cou ; 2. en ce que sa bouche est entourée de huit barbillons charnus dont les deux qui occupent le côté latéral de sa lèvre supérieure atteignent en longeur la cinquième partie de l'animal tout entier (ainsi qu'on peut le voir dans la Gravure.).

Le *balbout* vit dans la vase et l'herbe constitue sa principale nourriture ; sa chair se rapproche de celle de l'anguille. Ce poisson a ceci de particulier qu'il pousse des cris rauques, lorsqu'on le tourmente ! (*Guide Indic.*).

Le 25 mars, avant de partir pour Jérusalem, nous nous dirigeons de bon matin vers le " puits de Jacob " ou " de la Samaritaine," qui est à une demi-lieue à l'est de Naplouse. La route circule dans une étroite vallée, la plus fertile de la Palestine, et qui est enserrée entre les deux montagnes jumelles d'Hébal et de Garizim. C'est dans ce délicieux vallon que Josué, mourant, assembla le peuple d'Israël pour l'engager à observer la loi du Sinaï. Sur le plateau supérieur du Garizim, les Samaritains immolent annuellement l'agneau pascal.

Tout en chevauchant, nous méditions sur la merveilleuse conversion de la Samaritaine au puits de Jacob. Jésus, traversant le pays, s'était arrêté là, fatigué et ayant soif. Mais, dès les premiers mots du récit évangélique, on sent que Jésus avait surtout soif du salut de l'âme de la pécheresse de Sichar. A la fin, elle se laisse toucher, devient apôtre, et cueille à Rome la palme du martyre [1] !

Ce puits, que creusa le patriarche Jacob en 1739 avant l'ère chrétienne, a 60 pieds de profondeur, mais il est en partie comblé, et la source en est tarie, Qu'importe ? Le Seigneur n'a-t-il pas dit : " Celui qui boit de cette eau a encore soif ? " N'a-t-il pas ajouté :

1—Elle est inscrite au martyrologe romain sous le nom d sainte Photine.

" Celui, au contraire, qui boit de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif ? L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine jaillissante à la vie éternelle ?" (S. Jean IV, 13, 15). — " Seigneur, donnez-moi cette eau," répétons-nous avec la Samaritaine, et nous partons, le cœur allègre et joyeux.

***

La longueur de cette lettre me force de condenser les détails de notre retour à Jérusalem. — Quel pays montagneux !.... A midi, nous dînons, sous la tente, à la Fontaine des Brigands, sur le versant d'une verdoyante colline. Nous atteignons, vers 3 heures, le village de Béthel, où Jacob, fuyant Esaü, eut la vision de l'échelle mystérieuse.

Enfin, à 7 heures et demie, nous rentrons à Jérusalem, harassés, rompus, ayant galopé onze heures depuis le matin.

Mais, à l'ombre du Saint-Sépulcre, on oublie vite la fatigue.

" *Lætatus sum in atriis tuis Jerusalem !* "

VINGT-SIXIÈME LETTRE

Les cérémonies de la Semaine sainte — Souvenirs de la Sainte Vierge — Béthanie — Aspect de Jérusalem — Us et coutumes — Une visite au pacha de Jérusalem — Les Pères de Terre-Sainte — Le départ pour l'Egypte.

JÉRUSALEM, 5 avril 1893.

ÊTRE à Jérusalem pendant la Semaine sainte, quel ineffable privilège !.. Si partout ailleurs les touchantes cérémonies liturgiques de la grande Semaine impressionnent vivement les fidèles, combien plus ici où elles empruntent aux lieux et aux circonstances un charme triste et doux, d'un caractère indéfinissable ! Essayons de dire quelque chose de ce que nous avons vu et éprouvé.

Le 25 mars, dimanche des Palmes ou des Rameaux, la grand'messe fut chantée dans la basilique du Saint-Sépulcre, à sept heures précises. Mais, dès six heures, les pèlerins catholiques envahissaient le parvis et le

temple pour y attendre l'arrivée de Son Excellence le patriarche, Mgr Ludovico Piavi. Précédé des *cawas* ou janissaires du patriarcat et du consulat français, le Pontife apparaît enfin escorté des chanoines, des prêtres et des séminaristes coiffés du fez ou calotte orientale. Sur la Place, un détachement de soldats turcs présente les armes au patriarche ; à la porte de la Basilique, Son Excellence reçoit l'eau bénite, revêt les ornements pontificaux et vient commencer l'office à l'autel — recouvert de lames d'argent — qu'on a placé à l'entrée de l'édifice du Saint-Sépulcre.

Les palmes — symbole de celles qu'on jeta sur le passage de Jésus, de Bethphagé jusqu'au Temple — sont d'abord déposées sur le tombeau du Christ. Une fois bénites, le patriarche les distribue au clergé, au consul français (M. Ledoux) et aux fidèles.

Comme le chant de la Passion nous a émus ! Ah ! entre le Calvaire et le Sépulcre, on ne peut entendre froidement l'histoire des souffrances et de la mort de l'Homme-Dieu.

Pour abréger, qu'on me permette de m'en tenir aux quelques notes suivantes de mon carnet :

Le lundi saint. — Je dis la messe dans la chapelle extérieure du Calvaire, dédiée à Notre-Dame des Sept-Douleurs. En cet endroit se tenaient Marie et Jean pendant que l'on crucifiait Jésus. — Cette après-midi,

nous suivons la procession des Franciscains aux divers sanctuaires de la basilique.

Le mardi saint. — Sainte messe sur le Calvaire, à l'autel du *Stabat Mater*. Oh ! en lisant le récit de la Passion ici, est-il possible de retenir nos larmes ?

Le Mercredi saint. — Vers les six heures, je descends au Jardin de Gethsémani, par la rue appelée *Voie douloureuse* et le torrent du Cédron. Arrivé à la Grotte de l'Agonie, j'ai le bonheur de célébrer près de l'endroit traditionnel où Jésus éprouva sa sueur de sang....Imaginez-vous quelle vive émotion envahit nos âmes dans cette obscure caverne, témoin de l'abbattement et de l'étrange agonie du divin Maître. — A neuf heures et demie nous allons vénérer, dans la basilique du Saint-Sépulcre, la colonne de la Flagellation. On la conserve soigneusement derrière deux grilles de fer, dans la chapelle dite de l'*Apparition* de Notre-Seigneur à sa très sainte Mère. Aujourd'hui, elle doit être exposée solennellement. Afin d'éviter la confusion et le désordre, on oblige tout d'abord le peuple à quitter la chapelle ; j'obtiens la faveur d'y rester, ainsi que trois autres prêtres. La voici enfin la sainte colonne [1] à laquelle Jésus fut attaché et fouetté jusqu'au sang !.... Je m'en approche, je la baise en pleurant, et, à deux

1—Elle est en porphyre et haute de trois pieds seulement, ayant été brisée par les Musulmans, en 1551.

reprises, je l'enlace dans mes bras, me souvenant qu'elle a été empourprée de sang divin.... Quel moment précieux !

Le Jeudi saint. — A six heures, Son Exc. le patriarche commence l'office au Saint-Sépulcre. J'ai l'honneur d'être un des douze prêtres en chasuble qui sont comme les témoins de la consécration des saintes Huiles. — A l'issue de la messe, dans toutes les églises, un reposoir richement décoré reçoit en dépôt le Saint Sacrement ; à Jérusalem, le reposoir est le Saint-Sépulcre lui-même. Trois fois le cortège fait le tour du mausolée resplendissant de lumières à l'extérieur comme à l'intérieur ; puis le pontife pénètre dans la chambre sépulcrale, et dépose l'hostie divine dans un tabernacle d'argent massif artistement ciselé et placé pour cette circonstance sur le marbre qui recouvre la pierre où fut couché le Rédempteur. C'est là que demeure jusqu'à l'office du lendemain l'adorable Eucharistie. — A midi, nous allons visiter le Cénacle en souvenir de l'anniversaire dix-neuf fois séculaire de l'institution de l'auguste Sacrement de nos autels. — Un peu plus tard, je revenais au Saint-Sépulcre pour y monter près de Jésus la garde de la fidélité et de l'amour.

Le Vendredi saint. — Après une autre visite au reposoir, je gravis le Calvaire pour y assister à la *fonction* du jour ; il était six heures. Quel saisissement !.... L'autel est nu, les cierges éteints, la croix

voilée de noir. Au chant de la Passion, il nous est impossible de maîtriser notre émotion et de retenir nos larmes. Le drame terrible dont le dernier acte s'est passé ici se renouvelle en quelque sorte sous nos yeux : nous frissonnons, nous tombons à genoux et nous baisons la pierre froide du Calvaire sans pouvoir comprimer nos soupirs et nos sanglots.

A une heure de l'après-midi, nous nous rendons au Prétoire pour y commencer le chemin de la croix et le continuer dans les rues de Jérusalem. On prêche, en français, à chacune des stations. A trois heures, nous terminons ce pieux exercice au tombeau même du Christ. C'était à peu près le moment où, il y a 1893 ans, Jésus remettait son esprit entre les mains de son Père ! — Seigneur, ô Dieu de miséricorde, appliquez-nous, à tous, les mérites infinis de vos souffrances et de votre mort :

Pius adauge gratiam
Reisque dele crimina.

On croit que le corps du Rédempteur fut déposé dans le tombeau vers les sept heures du soir. — En souvenir de la descente de croix et de l'ensevelissement de Jésus, il y a chaque année à Jérusalem, le soir du Vendredi saint, une imposante procession au Calvaire et au Saint-Sépulcre, accompagnée d'une frappante représentation de ces dernières scènes de la Passion. — A l'heure indiquée, une grande foule se presse dans la

basilique. Nous sommes environ deux cents prêtres en habit de chœur et tenant un flambeau à la main. En tête de la procession, présidée par le révérendissime père Custode de la Terre-Sainte, on porte une croix de bois sur laquelle est fixé un christ presque de grandeur naturelle ; et nous avançons vers le Calvaire en chantant des hymnes lugubres, à peine interrompues par des sermons de circonstance [1]. Au sommet du Golgotha, après une vibrante allocution d'un prédicateur français, on reproduit la scène attendrissante de la déposition de la croix. A cette heure de la nuit, et à la lumière tremblante des lampes et des cierges, cette cérémonie nous impressionne vivement ; nous nous croirions transportés au moment de la mort du Fils de Dieu : nous pensons que nous allons assister à sa sépulture.... On applique une échelle à la croix de procession placée le plus près possible de la cavité qui reçut la vraie Croix : un religieux y monte tenant un marteau et des tenailles. Il enlève d'abord la couronne d'épines, et retire un à un les clous de la main droite et de la main gauche : les bras retombent inertes le long du corps. A chaque coup de marteau, un frémissement irrésistible parcourt l'assemblée. En ce moment, des Franciscains, remplissant l'office de Joseph d'Arima-

1—Dans le parcours entier de la procession, nous arrêtons sept fois pour entendre des sermons prononcés dans des *langues différentes* : hommage rendu à l'universalité de la Rédemption.

thie et de Nicodème, son compatriote, glissent respectueusement un drap sous les bras pour le soutenir, jusqu'à ce que les pieds du divin supplicié soient détachés du gibet ; la tête sanglante s'incline, comme celle d'un cadavre sur l'épaule du religieux qui la soutient, et le corps est descendu lentement et déposé sur un linceul blanc qui recouvre l'autel des Grecs.

L'émotion était générale. — Quatre dignitaires franciscains prennent ensuite les coins du linceul, et descendent avec la foule à la pierre de l'Onction, en bas du Calvaire, où ils étendent pieusement le corps meurtri du Christ. Aussitôt, le père Custode le couvre d'encens et de myrrhe, l'arrose d'essences parfumées et l'enveloppe dans le suaire, comme firent sur cette même pierre les disciples fidèles qui ensevelirent Jésus. Enfin, nous nous rendons au Saint-Sépulcre ; le cadavre sacré est couché sur le marbre du tombeau et l'on ferme l'entrée de la grotte, comme au soir du véritable Vendredi saint. Il était dix heures et demie : les cierges s'éteignent, et nous nous séparons en silence, émus et consolés tout à la fois ; car ce Sépulcre doit bientôt rendre sa Victime vivante, impassible, glorieuse, immortelle !

Et sepulchrum ejus erit gloriosum !

Le Samedi saint. — Les cérémonies symboliques de la bénédiction du feu nouveau, de l'eau baptismale et

du cierge pascal, commencent à six heures et demie. " Ce n'est pas à la porte de l'église, mais dans le sépulcre même du Sauveur, et sur son tombeau, que le patriarche tire d'un caillou, dont il fait jaillir des étincelles, le feu nouveau, comme pour indiquer que c'est de cette tombe impuissante à garder sa victime, que partit la lumière qui a éclairé le monde entier." On bénit le cierge pascal près de la pierre de l'Onction, et les fonts baptismaux, à l'entrée du Saint-Sépulcre. La messe pontificale ne se termine qu'à dix heures et quart.

Ce soir, je passe la nuit dans la basilique, étant un des six prêtres admis à dire demain la messe de Pâques sur la tombe même du Christ.

Le saint jour de Pâques — Toute la nuit, la basilique et le Saint-Sépulcre ont été splendidement illuminés. Pour cette fête des fêtes, les schismatiques — Grecs, Russes, Arméniens, Cophtes — se joignent aux catholiques et concourent à l'ornementation du temple. — A minuit, nous chantons les Matines au Saint-Sépulcre. La messe solennelle, célébrée par le patriarche, commence à six heures. Mon Dieu ! quelle vive émotion fait battre nos cœurs, au souvenir de la résurrection de Notre-Seigneur et de ses apparitions " dès l'aurore !.... " Tout à l'heure, nous priions à quelques pas du tombeau divin, dans cet endroit du jardin où Jésus se manifesta à Marie-Madeleine, quand on m'avertit de venir célé-

brer. Je rentre aussitôt dans le vestibule du Saint-Sépulcre — la chapelle de l'Ange — je revêts les ornements sacrés à côté du fragment de la pierre qui fermait le tombeau, et je vais dire la messe au dessus de cette dalle en marbre qui recouvre l'auguste tombe.

Saints ravissements de l'âme ! En vérité, seule la première messe d'un prêtre produit quelques-unes de ces commotions à la fois fortes et douces qu'on éprouve au Saint-Sépulcre, surtout le jour de Pâques !

***

Après avoir vénéré la tombe de Jésus-Christ, il convenait de vénérer la tombe de Marie, sa Mère, au pied du mont des Oliviers.

La Vierge Immaculée, suivant le témoignage du plus grand nombre des Pères de l'Eglise, naquit à Jérusalem [1] et non à Nazareth. Après l'Ascension de Notre-Seigneur, Marie se retira sur le mont Sion dans la maison de saint Jean, le disciple bien-aimé : *accepit eam in sua.* Selon une chronologie sérieuse, elle y demeura vingt-trois ans, c'est-à-dire jusqu'au moment mille fois béni où son âme, plus pure que les rayons du soleil, quitta doucement son corps sans tache. Saint Denys

1—S. Jean Damascène nous affirme qu'elle vint au monde dans une grotte au-dessus de laquelle s'élève aujourd'hui l'église de Sainte-Anne, que desservent les Pères Blancs, missionnaires d'Alger. — Cette église, à trois nefs, est vraiment belle.

l'Aréopagite déclare qu'il assista à ce bienheureux trépas que le moyen âge appelait la "dormition de Notre-Dame." Les apôtres déposèrent sa dépouille mortelle dans la grotte sépulcrale que nous allons décrire. Cependant, trois jours après, quand ils ouvrirent sa tombe, ils n'y trouvèrent que des linceuls, et ils entendirent les chœurs des anges chantant la gloire de leur Reine. Le corps immaculé de Marie avait été transporté au séjour de la béatitude éternelle. Telle est la croyance catholique basée sur la tradition et autorisée par l'établissement de la fête de l'Assomption.

L'église de l'Assomption, que sainte Hélène construisit au-dessus de la vénérable crypte, est aujourd'hui remplacée par une modeste basilique en forme de croix latine. Un escalier en marbre blanc conduit à la grotte où s'opéra le double miracle de la résurrection et de l'assomption anticipée de la très sainte Vierge. A la vingtième marche, on nous montre deux autels érigés sur les tombeaux de saint Joachim et de sainte Anne [1] ; un autre autel, à main gauche, indiquerait la sépulture de saint Joseph, "qui, d'après Suarez, a joui de la faveur de la résurrection accordée à plusieurs autres, à l'heure où le Sauveur expirait sur la croix." Enfin

1 — Le corps de sainte Anne fut apporté en Provence par Lazare et ses sœurs, et déposé dans la cathédrale d'Apt. — Une partie du chef vénérable de saint Joachim est conservée dans l'église des Machabées, à Cologne.

nous arrivons à l'édicule, taillé à vif dans le roc ; c'est donc ici que reposa le corps immaculé de Marie. Le sépulcre consiste en une banquette funéraire, revêtue d'une plaque de marbre qui sert d'autel.

O Marie, patronne de la bonne mort, priez pour nous !

***

Le mont des Oliviers possède un autre sanctuaire qui attire irrésistiblement les pèlerins : c'est la tombe de saint Lazare à Béthanie. — Béthanie ! Ce nom nous fait tressaillir. Comme Jésus se plaisait là, au foyer de ses fidèles amis : Lazare, Marthe et Madeleine ! — Un jour le divin Maître — qui était en Pérée, au delà du Jourdain — apprend que Lazare est malade. Alors il se dirige vers Béthanie ; sur ces entrefaites, Lazare meurt ; et même son cadavre était déjà renfermé dans le sépulcre, quand Jésus arriva. " Jésus, dit l'évangéliste, frémit... Jésus pleura ! *et lacrymatus est Jesus !* " N'écoutant que son cœur, Jésus dit : *Lazare, veni foras*, " Lazare, sortez," et au même instant " celui qui était mort " apparut plein de vie.

L'âme remplie de ces souvenirs, nous pénétrons dans l'humble village de Béthanie, caché au fond du vallon abrité par le mont des Oliviers et entouré de plantations d'oliviers et de mûriers.

A quelque distance des ruines de la maison prédes-

tinée, se rencontre la grotte sépulcrale, précédée d'un vestibule comme celle du Christ. On descend ensuite trois marches pour entrer, par une ouverture basse et difficile, dans la chambre où reposa quatre jours le corps du ressuscité de Béthanie. Avec quelle émotion nous relisons ici l'Evangile qui raconte la scène attendrissante dont ce lieu fut témoin. "Jésus, s'écrie Lacordaire, ne put refuser au tombeau d'un ami la faiblesse de l'attendrissement. Il frémit, il se trouble ; et enfin comme l'un de nous, il pleure. Saints frémissements, humble trouble, larmes précieuses qui nous prouvaient que notre Dieu était sensible comme nous, et qui nous permettaient de pleurer aussi un jour dans nos joies et dans nos amitiés."

***

Avant de quitter Jérusalem, jetons un dernier coup d'œil sur la Ville Sainte, et, pour la mieux connaître, parcourons-en les divers quartiers.

Comme toutes les villes orientales, l'antique Sion plaît et éblouit.... à distance. "Placée comme l'aire d'une famille d'aigles, au centre des montagnes de la Judée, avec ses sept portes hautes et voûtées, les tours aux flancs, les créneaux au front, abritée par le panache ondoyant de ses palmiers, avec ses minarets dont la flèche aiguë déchire l'azur profond de son ciel, les hautes terrasses de ses maisons où s'agite tout un monde

de femmes et d'enfants, et sa splendide mosquée d'Omar ; baignée dans les ondes limpides d'une éblouissante lumière, environnée de ces collines illustres où Jésus imprima la trace de ses pieds," telle nous apparaît encore Jérusalem, et en la voyant nous serions tentés de nous écrier avec le poète :

> ..... Quelle Jérusalem nouvelle
> Sort du sein du désert, brillante de clartés,
> Et porte sur son front une marque immortelle !

Hélas ! dès les premiers pas que nous faisons dans l'ancienne capitale de la Judée, l'illusion n'est plus possible. Ce sont partout des rues sales, étroites, tortueuses, souvent voûtées, très mal pavées, et disposées, dans certains quartiers, en forme d'escaliers. Aucune voiture n'y peut circuler ; mais, en revanche, nous coudoyons, à tout instant, un bizarre mélange d'Arabes, de Turcs, de Grecs, d'Arméniens, d'Ethiopiens, de Russes, de Juifs et de Francs, au milieu desquels circulent librement chameaux, ânes, chèvres et chiens errants. De chaque côté de vous, vous apercevez, avec une sorte de stupeur, une double rangée de masures hideuses et d'échoppes répugnantes. La plupart de ces maisons ressemblent à des prisons, grâce à leurs portes basses et bardées de fer, à leurs rares fenêtres discrètement grillées et munies de *maracharabiehs* ou treillis en bois qui permettent de voir sans être vu. Les *bazars* échelonnés sur votre passage sont encore plus hideux

à voir. Voûtés et ne recevant le jour que par des lucarnes circulaires, ils sont obscurs, mal entretenus, infects et remplis d'une foule déguenillée qui crie, hurle, gesticule et vous bouscule sans façon, pendant que des ânes ou des chameaux vous heurtent avec non moins de grâce et d'aplomb. — Tel est l'aspect actuel de l'opulente cité de David : *vae Sion lugent !*

Bien que le gouvernement turc ne tienne pas d'état civil, il est permis d'évaluer approximativement la population de Jérusalem à 25,000 habitants : 12,000 Juifs, 7,000 Musulmans, 4,000 schismatiques, 2,000 catholiques. Ces peuples divers résident dans trois quartiers parfaitement distincts : le quartier chrétien est aux environs du Calvaire ; le quartier arménien, sur le mont Sion ; le quartier juif, resserré entre le mont Sion et le Moriah ; enfin, le quartier musulman couvre le mont Bézétha et les environs, au nord-est de la ville.

***

On aimera sans doute à connaître les us et coutumes de ces pays lointains, dans lesquels se reflète comme un mirage des temps bibliques. Le fait est que l'Orient ne change pas : son immobilité est même passée en proverbe. Et voilà pourquoi les usages, les habitations, les vêtements, etc., sont à peu près les mêmes aujourd'hui qu'à l'époque des patriarches et des apôtres.

LÉGENDE

Le Bourg de Béthanie, situé à environ 15 stades (une petite lieue) à l'Est de Jérusalem, est réduit aujourd'hui à un misérable village de 500 habitants, à peine, et tous musulmans.

Tombeau de Lazare.—On y descend par un escalier qui fut construit, il y a près de *six cents* ans, par les Franciscains de Terre Sainte, lorsque les Musulmans élevèrent une Mosquée sur l'entrée primitive, afin d'empêcher les Chrétiens d'aller visiter ce saint Lieu. Après avoir descendu, avec beaucoup de difficulté, 24 marches toutes usées, on arrive dans l'antichambre du vénérable Tombeau. C'est dans cette chambre longue d'environ 10 pieds sur autant de large que se trouvait le divin Sauveur lorsqu'il commanda d'ôter la pierre et qu'il cria d'une voix forte : *Lazare, veni foras.* De là, on descend par trois marches dans la *Chambre Sépulcrale.* Elle a les mêmes dimensions que la première, et la voûte en est légèrement ogivale. Autrefois, le Tombeau de Lazare était entièrement creusé dans la pierre ; mais cette pierre, qui s'est décomposée avec le temps, ne pouvant plus offrir une assez grande résistance, les Croisés, afin de pouvoir asseoir une église au-dessus, ont été obligés de soutenir la masse par une forte maçonnerie ; c'est ce qui explique la voûte qu'on y voit encore.—(*Guide Indic.*).

—La Gravure montre les grandes ruines d'une ancienne tour. C'est la tour qui fortifiait autrefois le couvent des Bénédictines, bâtie là par la reine Melissende, femme de Foulques d'Anjou.

VUE DE BETHANIE.

Ainsi, comme autrefois, chaque maison est surmontée d'une terrasse, le *solarium*, souvent mentionné dans l'Ecriture. On s'y promène le soir, et on y passe la nuit en été. De là cette locution fréquente dans les Livres saints : " monter sur les toits, prêcher sur les toits." — Pour tout Oriental qui dort dans sa maison, la lampe de nuit est de rigueur. Salomon fait allusion à cette veilleuse, quand il parle de la femme forte : " Sa lampe ne s'éteint pas durant la nuit." — L'hospitalité dont l'Orient est la terre natale, s'y exerce comme au temps d'Abraham et avec le même cérémonial (Gen. XVII). On offre des pains cuits sous la cendre, semblables à ceux que Sara prépara aux trois célestes visiteurs. De même, aux repas, les ablutions se pratiquent forcément ; car, chez ces braves gens, vous ne trouvez ni couteaux, ni fourchettes, ni cuillers. — Dans la Genèse, nous voyons qu'Eliézer offrit des présents à Rébecca, en la prenant pour fiancée de son maître Isaac. Telle est encore la coutume du pays : la fiancée n'apporte pas de dot, mais le fiancé remet aux parents de celle qu'il désire une somme d'argent déterminée. On ne peut donc pas dire, absolument parlant, que les Arabes achètent leurs femmes. Ce qu'on peut, par exemple, affirmer, c'est que l'époux ne pouvant jamais voir la figure voilée de sa future qu'après le mariage, il éprouve assez souvent une déception semblable à celle de Jacob. N'est-il pas vrai

que celui-ci s'aperçut trop tard qu'on lui avait donné Lya aux yeux chassieux en place de la belle Rachel ? — Chez les Hébreux, les funérailles étaient accompagnées de lamentations bruyantes. Aujourd'hui encore, des pleureuses à gages suivent les convois funèbres en poussant des cris perçants, des *lou lou lou* à fendre l'âme et à réveiller les morts ! Pareillement, on a conservé l'habitude de blanchir les tombeaux à la chaux : usage qui remonte bien haut, puisque le Sauveur compara les Pharisiens à des " sépulcres blanchis" (Matth. XXIII.). — Même fixité pour les vêtements. Le turban, le burnous, le manteau de poil de chameau, c'est tout l'accoutrement des Arabes modernes comme des anciens Juifs. Quant aux femmes, elles portent une longue tunique ceinte à la taille, et un grand voile-manteau couvrant les cheveux, encadrant le visage et enveloppant tout le corps : telles les anciennes Juives représentées dans les madones de saint Luc.

Les Orientaux portent tous la barbe : pour eux, cet ornement viril est le signe de la dignité, de l'autorité et de la liberté. Parfois même il arrive que la maîtresse de la maison, pour honorer le visiteur, vient lui asperger la barbe d'eau de roses. Or, ce culte — qui peut nous paraître étrange — date de loin. Le Lévitique défendait aux Israélites et notamment aux prêtres de se raser, peut-être dans le but de séparer davantage le

peuple de Dieu des Egyptiens qui, dans les anciens monuments, sont toujours figurés sans barbe ou avec un tout petit pinceau tressé sur le menton. Enfin, comme dernière citation biblique, le prophète-roi nous dit que l'union des frères habitant sous le même toit est quelque chose de suave, comme le parfum qui coule sur la barbe d'Aaron " (Ps. 82, 1, 2.).

Terminons ce croquis de mœurs par un mot sur le Ramadan ou carême turc. Le Ramadan est prescrit par le Coran, le livre par excellence des Arabes, l'abrégé de leurs croyances religieuses. Le Coran est " une rapsodie fastidieuse de six mille vers, publiée en langue arabe, deux ans après la mort du prophète (Mohammed) en 634. Là sont entassés pêle-mêle des histoires plus ou moins altérées de la Bible, des fables de l'Inde, des contes arabes ; mais la base de l'islamisme, selon la remarque de Grotius, est toute biblique. Comme un fleuve bourbeux dont les eaux troublées roulent néanmoins des paillettes d'or, le Coran a conservé quelques vérités essentielles, mêlées à des doctrines ridicules. Au christianisme il a emprunté l'unité de Dieu, quoiqu'il repousse la Trinité ; l'obligation de la prière, et il l'impose cinq fois par jour ; une contrefaçon du jeûne chrétien dans celui du Ramazan ou Ramadan, qui défend la nourriture pendant le jour, mais autorise l'orgie pendant la nuit, etc." Or, pour ne signaler que ce point, l'obligation d'observer

le Ramadan à la lettre est si stricte qu'il y a peine de mort contre tout transgresseur de la loi. — Soit, mais on le devine :

Il est avec le ciel des accommodements.

Un Arabe a-t-il enfreint par hasard quelques-unes de ces prescriptions draconiennes, il lui suffira pour entrer aussitôt en grâce avec Allah et son prophète de se laver les doigts et de tremper les lèvres dans l'eau. En vérité, à voir ces braves gens s'administrer tant d'ablutions, on s'aperçoit vite que le scrupule n'est pas leur défaut dominant. — Hélas ! quand donc les Musulmans ouvriront-ils les yeux à la lumière de l'Evangile ? C'est le secret de Dieu.

***

Vous serait-il agréable de faire connaissance avec Son Excellence le pacha de Jérusalem — un pacha à deux queues, s'il vous plaît, grâce à son titre de gouverneur ? Suivez-nous alors au sérail. Au seuil du palais, les soldats turcs répondent à nos saluts par des salamalecs des plus encourageants. D'autre part, le secrétaire-interprète du gouvernement — M. Bsciara Habid — nous reçoit dans son divan avec une exquise amabilité. Un quart d'heure après, nous passions dans le divan de Son Excellence Mutasenef (gouverneur) Ibrahim-Hahikki-pascia. A notre vue, le pacha se lève, nous donne une poignée de mains et ne s'assied

qu'après nous. Il est habillé à l'européenne, mais coiffé du *tarbouche*. — " Excellence, lui dis-je, le consul général de Turquie, à Rome, m'a si bien accueilli, au mois de février, que je désirais beaucoup, depuis ce moment, voir de près en Orient les hauts dignitaires de Sa Majesté le Sultan..... " — " Oh ! répond-il en français, je suis heureux et flatté de votre visite. Y a-t-il longtemps que vous êtes en Palestine ? " — " Un mois, Excellence." — " Vous avez parcouru le pays ? " — " Parfaitement, depuis Nazareth jusqu'à Jéricho ; et nous n'avons que des louanges à faire de vos sujets ; les Bédouins eux-mêmes ont poussé la bienveillance jusqu'à nous laisser la vie sauve ! " — A la bonne heure, dit-il en souriant." — " Y a-t-il longtemps, Excellence, que vous êtes gouverneur de Jérusalem ? " — " Trois ans seulement." — " Vous avez sans doute l'autorité de Sa Majesté le Sultan (Abdul-Hamid) ? " A peu près ; mais s'agit-il de conflits religieux ou de questions internationales, nous en appelons au Sultan, ou à la Sublime Porte."

Pour tout dire, le pacha se met à notre disposition, lui et ses *cawas*, si nous voulons visiter la mosquée d'Omar. Bien plus, il nous offre le café et le narghileh. Il va sans dire que nous déclinons respectueusement cet honneur — pour ne pas exposer Son Excellence à manquer au Ramadan, et nous nous retirons enchantés de notre visite.

Nous ne voulons pas quitter la Palestine sans payer un juste tribut d'hommage aux RR. PP. Franciscains, gardiens séculaires des Lieux Saints. Comme ils méritent bien leur glorieux surnom de " Pères de Terre-Sainte ! " L'histoire, 60 Bulles des Souverains Pontifes, plus de 100 firmans proclament qu'aux Frères Mineurs seuls revient l'honneur d'avoir conservé les Lieux Saints. Mais au prix de quels sacrifices, de quels travaux, de quel martyre ! Quelle énergie ils ont dû déployer pour garder, pendant plus de six cents ans, et la roche du Calvaire, et le Jardin de Gethsémani, et les grottes de Bethléem et de Nazareth ! "Sans eux, observe M. Guérin, la France de Charlemagne, de Godfroy de Bouillon et de saint Louis eût vainement cherché à exercer son protectorat séculaire sur des sanctuaires que les catholiques auraient renoncé à visiter : et il n'y aurait plus eu de garde d'honneur entretenue par l'Eglise autour du tombeau de son divin Fondateur." Et ils continuent à remplir avec un dévouement infatigable leur belle et héroïque mission : défendre et conserver les Lieux consacrés par la vie, les miracles et la mort de l'Homme-Dieu ; recevoir les pèlerins qui visitent la Palestine, leur procurant tous les secours spirituels et matériels qui sont en leur pouvoir ; prêcher l'Evangile et exercer le saint ministère au milieu des nations infidèles qui les entourent. — Honneur donc

aux Pères de Terre-Sainte ! Honneur aux nouveaux Croisés !

***

Cependant, il nous faut songer au départ ; c'était le cinq avril. Avec quel serrement de cœur nous disons adieu à Jérusalem, adieu au Calvaire, adieu au Saint-Sépulcre !

Au moment où nous sortions de la ville par la porte de Jaffa, le soleil se levait derrière le mont des Oliviers, illuminant le dôme de la mosquée d'Omar, la coupole de la basilique du Saint-Sépulcre, puis Jérusalem tout entière. L'âme remplie d'une profonde mélancolie, nous saluons une dernière fois la Ville Sainte, redisant avec les Hébreux traînés en captivité :

" O Jérusalem, si je t'oublie, que ma main droite devienne inutile et sans force ! Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas de toi tous les jours de ma vie !....."

VINGT-SEPTIÈME LETTRE

De Jaffa à Port-Saïd — Le Canal de Suez et Ismaïlia — A travers le désert — Le Caire — L'arbre de la Vierge et la Grotte de la Ste-Famille — Les Pyramides — Le Nil — D'Alexandrie au Pyrée.

A BORD DU "DAKHALIEH," EN VUE DE LA GRÈCE,

le 14 avril 1893.

DEPUIS notre départ de Jérusalem — le 5 avril — nous avons l'honneur de voyager en compagnie de Sa Grandeur Mgr Dowling, évêque de Hamilton, et de ses deux assistants, Monsignor J. McEvay et le R. P. Kloëpfer. — En quelques heures de chemin de fer nous sommes à Jaffa. Dans l'après-midi, nous louons une chaloupe pour aller à bord du *Gemma* — des Messageries maritimes — qui doit nous conduire à Port-Saïd. Le vent était violent et la mer affreusement agitée. A cette vue, le Prophète-Roi se serait sans doute écrié : *Mirabiles elationes*

maris ! " O mer, qu'ils sont admirables tes soulèvements !" Pour nous, nous le confessons, de tels " soulèvements " n'excitaient point notre enthousiasme. Au lieu de les contempler tranquillement du rivage, comme David, il nous fallait en ce moment affronter leur furie, passer entre une formidable digue de brisants, lutter corps à corps contre les éléments déchaînés, en un mot vaincre ou mourir !... Nous nous lançons à l'assaut, en implorant le secours de l'Etoile de la mer : victoire !!

Le lendemain matin, à six heures, nous étions à Port-Saïd.

Cette ville prend de jour en jour une plus grande importance.

En 1859, elle fut en quelque sorte improvisée, sur une plage déserte, près des ruines de l'antique Péluse, et servit de refuge aux milliers de manouvriers qui commencèrent à percer l'isthme de Suez, dont la largeur moyenne était de 24 lieues. Sa population actuelle est de 18,000 habitants, dont 3,000 catholiques. Depuis 1889, les Franciscains y possèdent une belle église en stuc, malheureusement peu fréquentée.

***

Dès sept heures, nous prenons le bateau pour remonter le canal de Suez jusqu'à Ismaïlia. Le parcours est d'environ vingt-deux lieues. Cette route nouvelle qui relie la Méditerranée à la mer Rouge, met en commu-

nication, avec une abréviation de trois mille lieues, trois cents millions d'Orientaux et huit cents millions d'Asiatiques ou d'Africains. Honneur à la France qui — grâce au génie de M. de Lesseps — a su accomplir l'une des plus grandes merveilles de l'époque contemporaine !

A dire vrai, le voyage en lui-même est fort monotone. " Les déblais de la tranchée à travers l'isthme ont été dressés " en cavaliers " pour former des dunes et arrêter les sables voyageurs : sous ces monticules arides courent les tuyaux de fonte qui conduisent à Port-Saïd l'eau douce du Nil. Ce fleuve artificiel s'élance à travers des solitudes condamnées à une désolation séculaire, arrose Ismaïlia et coule jusqu'à Suez qu'il affranchit de l'étreinte du désert. Une machine à vapeur en dirige un jet continu, d'Ismaïlia jusqu'à Port Saïd, à 22 lieues : il n'existe pas de pression à plus longue portée."

Ce qui n'empêche pas que le voyage est monotone. Par bonheur, quelques vols d'oiseaux viennent agréablement nous distraire : ce sont des mouettes, goélands, oies sauvages, pélicans et aussi des flamants aux ailes roses.

Ce lac, à main droite, est le Menzaleh, dont le bassin de 50 lieues, coupé d'îlots et de bancs limoneux, est si riche en poissons de toutes sortes qu'Isaïe le surnomme " le vivier de Pharaon." Mais quel est du

côté opposé cet autre lac qui s'étend aussi à perte de vue ? J'interroge un officier de bord ; il sourit d'un air moqueur et me dit à l'oreille : " Monsieur le *marabout*, ce n'est pas un lac, mais simplement l'image du lac Menzaleh." — Il avait raison, le Turc ; j'étais le jouet d'un phénomène physique : le mirage n'est pas un mythe. Or, une pensée — une mauvaise pensée, je l'avoue — me traverse l'esprit : mystifier mes compatriotes. Le destin, hélas ! permit que S. G. Mgr Dowling fût mon plus proche voisin : " Monseigneur, me rendriez-vous un service ?.... Vous voyez ce lac ; dites, pouvez-vous apercevoir des arbres sur les îles lointaines, ou quelques voiles là-bas ? Moi, j'ai la vue si courte...." — " C'est étrange, je ne vois que de l'eau." — " Est-ce possible ? Et vous Mgr McEvay, distinguez-vous quelque chose ? " — Mes nobles interlocuteurs se lèvent tous deux, braquent leurs lunettes d'approche sur ces ondes enchantées.... — " Il n'y a rien, rien du tout sur ce lac." — " Je vous crois bien, Messeigneurs, il n'y a même pas de lac. Le mirage seulement ! " — Et, tous ensemble, de rire de bon cœur de notre mystification. Un quart d'heure après, une mer de sable jaune remplaçait le lac imaginaire.

Nous arrivons vers 11 heures à Ismaïlia, belle et gracieuse ville qui excite à bon droit l'étonnement de l'étranger. Comment a-t-on pu jeter dans cette zone aride une pareille oasis, une ravissante cité, avec ses

chalets, ses jardins, ses parcs tracés à l'anglaise et couverts d'une végétation exubérante ? Oh ! on a simplement amené l'eau du Nil par un canal de cinquante lieues parti du Caire. Et, chacun le sait, le Nil, c'est la fertilité, c'est la vie.

***

Un convoi direct partait pour le Caire ; nous en profitons. Quel épais nuage de poussière nous soulevons sur notre passage !

C'est le désert.

Du sable, puis du sable !
Le désert ! noir chaos.....
Ici rien ne s'arrête,
Ces monts à jaune crête,
Quand souffle la tempête
Roulent comme des flots.....

Ces solitudes mornes,
Ces déserts sont à Dieu :
Lui seul en sait les bornes,
En marque le milieu.
Toujours plane une brume
Sur cette mer qui fume,
Et jette pour écume
Une cendre de feu.

(V. Hugo.)

Avec cela il fait une chaleur torride, et le sable qui flotte dans l'air à l'état impalpable pénètre dans nos compartiments par toutes les rainures. Nous respirons du feu.

.....Spuit ore viator
Aridus.

Etait-ce dans le désert — vrai vestibule de l'enfer — que la voluptueuse Cléopâtre offrit ses diamants pour une seule goutte d'eau, et son diadème pour une coupe rafraîchissante ? — Toujours est-il que cette atmosphère de feu est suffocante.

Mais quoi ! De la verdure tout à coup ? Du gazon, des bouquets de palmiers ? Sommes-nous, une fois de plus, le jouet d'une illusion d'optique ? Du mirage, tout cela ?.... — Pardon, voici même un grand village : Tell-el-Kébir. On se souvient que le général Wolseley défit ici Arabi-pacha en juillet 1881.

A mesure que nous avançons, de riants paysages reposent la vue : c'est la terre de Gessen que Pharaon donna généreusement à la famille de Joseph, son habile et prévoyant ministre. — A quatres heures, nous sommes au Caire, sur la rive droite du Nil.

***

La capitale de l'Egypte est aujourd'hui la plus grande ville de l'Afrique et la seconde de l'empire ottoman. Fondé sur les ruines de la Babylone d'Egypte, à la fin du Xe siècle, le Caire sert d'entrepôt commercial aux trois continents de l'ancien monde. Actuellement il a une population totale de 500,000 habitants, dont 25,000 Européens.

Quand vous parcourez les principales rues de la ville, vous vous demandez si réellement vous êtes en Orient : boulevards, quartiers bâtis à la française, jardins publics et parcs splendides, rien n'y manque [1]. Cependant l'illusion n'est pas de longue durée.

Déjà le Tasse, dans sa " Jérusalem délivrée ", disait que cette capitale est " la rivale d'une province entière, et renferme plusieurs cités dans son sein." C'est vrai ; en voyant ce tourbillon d'hommes de toutes couleurs et de tous costumes, cette cohue d'Ethiopiens, de Nubiens, d'Arabes, d'Italiens, de Grecs, de Syriens, etc., on serait tenté de croire que la moitié du monde a été mise à contribution pour peupler un carrefour du Caire. Pour compléter le tableau : les femmes, avec leur voile-manteau, ressemblent à des fantômes, et ces fantômes ont un galbe superbe et une grandeur étonnante. Rien de fantastique comme ces dominos perpétuels, aux regards noirs embusqués au fond des fissures de tous ces masques. Quel contraste aussi entre la Syrienne, " blanche comme une colombe d'Astarté et la Négresse du Haut-Nil, muselée et inquiétante comme un fauve !" — Que si maintenant vous voulez visiter les bazars et les quartiers indigènes, ne manquez pas, je vous prie, de prendre un guide pour

1—Les Anglais appellent le Caire *the diamond stud on the handle of the fan of the Delta.*

ne pas vous égarer dans un dédale inextricable de rues étroites et tortueuses ; car, voyez-vous, l'itinéraire d'un papillon qui flâne me paraît rectiligne en comparaison de ces ruelles.

Pour nous, contents de ce premier coup d'œil sur la ville, nous rentrons à notre hôtel Villa-Victoria, admirablement bien tenu par un Français, M. Rocheman. C'est une véritable villa, au centre du Caire, avec une cour spacieuse plantée de banians, de bougainviliers aux fleurs violettes, de mandariniers, d'abricotiers et d'orangers.

Le premier monument de la capitale est sans contredit la mosquée de Méhémet-Ali. Ce temple, le plus beau de l'Islam, est entièrement revêtu d'albâtre oriental, de couleur ambrée, avec un chatoiement d'opale. L'aspect en est grandiose. Il découpe sur l'azur du firmament son dôme majestueux, entre deux minarets, deux minces baguettes qui filent d'un bond, deux fois plus haut que la coupole. Le pavé de la mosquée est recouvert d'un riche tapis ; des œufs d'autruche, plusieurs cercles concentriques de lampes et des centaines de lustres descendent de la voûte, étincelante d'or et de pierres précieuses. Enfin, grâce à des verrières d'un goût exquis, il règne à l'intérieur un demi-jour mystérieux du plus bel effet.

A la porte d'entrée, à droite, se trouve le tombeau de Méhémet-Ali.

L'ARBRE DE LA VIERGE.

Du haut de la terrasse et derrière la citadelle, quel magnifique panorama !

C'était le soir.

Avant de disparaître derrière les pyramides de Giseh, le soleil empourprait de ses derniers rayons les pyramides de Zachara, et répandait en même temps des teintes rouges et violacées sur l'immense ville aux quatre cents minarets, qui s'étendait à nos pieds : c'était un spectacle féerique.

***

Cependant, il nous tardait de vénérer les augustes vestiges laissés par la Sainte Famille en ce pays.

L'Evangile ne nous fait pas connaître l'itinéraire qu'elle suivit en prenant le chemin de l'exil ; mais, s'il faut en croire les anciens documents et les livres sacrés des Cophtes [1], la Sainte Famille entra en Egypte par Péluse (Port-Saïd), traversa la terre de Gessen, et fixa sa demeure près d'Héliopolis, à Mantaryeh. — Le savant Père Patrizi (*De interpret. Sacr. Script.*) adopte ce sentiment.

Le sept avril, nous nous rendons à Mantaryeh, tout en visitant, sur notre passage, le Tombeau des Califes. C'est une vaste nécropole aux dômes et aux minarets

1—Les Cophtes, descendants des anciens Egyptiens, se convertirent de bonne heure au christianisme, mais tombèrent peu après dans l'hérésie d'Eutychès.

fantastiques, une ville sans bruit et presque sans habitants. On n'y voit guère que les gardiens des cimetières ou des mosquées en ruines. Pas un arbre, pas un brin d'herbe, mais partout des milliers de sépulcres blanchis à la chaux et orientés vers la Mecque.

Quittons promptement cette cité des morts, et reprenons la belle route d'Abbassyeh, bordée de jardins délicieux et de champs cultivés. A un quart d'heure des décombres d'Héliopolis, nous entrons dans un jardin de Mantaryeh — le Jardin du Baume — au centre duquel se trouve l'Arbre de la Vierge.

Suivant la tradition, ce vieux sycomore, de dix-huit à vingt pieds de circonférence, serait un vigoureux rejeton de celui qui a abrité bien souvent Jésus, Marie et Joseph. Il est fortement penché : son tronc rugueux s'appuie sur l'enceinte en bois qui l'entoure et sur laquelle grimpent des jasmins.

Au sortir de Mantaryeh, nous saluons de loin l'obélisque d'Héliopolis, qui remonte, disent les archéologues, à 2,700 ans avant Jésus-Christ : c'est un bel âge !

Un souvenir de date plus récente nous impressionne davantage : c'est ici que, le 20 mars 1800, le général Kléber, avec 10,000 Français, battit 60,000 Turcs.

Une autre excursion bien intéressante est celle que nous faisons le lendemain à la grotte de la Sainte-Famille dans le Vieux Caire.

Et pourtant le cœur saigne de douleur en voyant cette vénérable crypte au pouvoir des Cophtes schismatiques. Une église, dont les substructions sont attribuées à sainte Hélène, recouvre la grotte. C'est par un étroit escalier ouvert sur les dalles du chœur que nous descendons dans la crypte ou chapelle souterraine, obscure, humide, sans ornement et sans autel. Telle autrefois la grotte de Bethléem.

Mais recueillons-nous et adorons en silence, car ici s'arrêtèrent et séjournèrent quelque temps Jésus, Marie et Joseph !

***

Si le pèlerin d'Orient trouve peu de célèbres sanctuaires en Egypte, le touriste, lui, en quête de distractions, est mieux favorisé. Par exemple, outre les monuments d'Alexandrie et du Caire, et d'intéressantes excursions aux cataractes du Nil, n'a-t-il pas encore, pour l'attirer et le captiver, les pyramides du désert ? Or, parmi elles, vous le savez, la grande pyramide de Chéops est la seule des sept merveilles du monde ancien qui subsiste. [1] C'est l'orgueil de la vieille Egypte.

1—Les sept merveilles du monde étaient, selon l'ordre chronologique de leur construction : 1. les jardins suspendus de Babylone ; 2. les pyramides d'Egypte ; 3. le Jupiter Olympien de Phidias ; 4. le tombeau de Mausole ; 5. le phare d'Alexandrie ; 6. le colosse de Rhodes ; 7. le temple de Diane à Ephèse.

A notre tour, allons visiter ce chef-d'œuvre.

Tout d'abord, une belle route, ombragée de chênes verts et d'acacias, court sur les bords du Nil. Bientôt nous traversons le fleuve sur un large pont en fer, et nous nous engageons dans la plaine fameuse où Bonaparte remporta, le 21 juillet 1798, la brillante victoire des pyramides. Après une heure et demie de marche, nous sommes à l'entrée du désert, sur la lisière duquel se dressent fièrement les colossales pyramides de Giseh dont

La masse indestructible a fatigué le temps.

Elles portent les noms des Pharaons qui les ont élevées : Chéops, Chéfren et Mycésinus.

Pour les bâtir, les maîtres de l'Egypte ont fait remuer des montagnes de pierre par des populations qui périssaient sous le fouet de leurs gardes-chiourme.

Nous nous rendons, à dos de chameau, au pied de ces constructions cyclopéennes qui " portent jusqu'aux nues le magnifique témoignage de notre néant." Elles étaient jadis revêtues de pierres de taille, lisses et brunes, que les habitants du Caire ont enlevées pour leurs édifices. Ruinées par les hommes, mutilées, elles ne laissent voir sur leurs flancs que des assises étagées en gradins.

Rudis indigestaque moles.

Un jeune Arabe, pour un bakchiche de dix sous,

s'offre à faire, en huit minutes, l'ascension et la descente de la grande pyramide : nous y consentons. Avec l'agilité d'un chamois, le fils du désert réussit à escalader et dégringoler, dans le temps fixé, ces

.....monstrueux degrés
Faits pour des pas de six coudées.

Même au sommet, il s'était arrêté un instant pour nous saluer de la main et de la voix. Nous, dans notre modestie, nous crûmes qu'il disait : " Songez que, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent ! "

Le gardien naturel des pyramides est le Sphinx, lion accroupi, à tête humaine, le plus gros de tous les monolithes. Son cou, creusé et aminci, porte comme des collines les arêtes des assises du calcaire ; et sa face, au nez emporté, cicatrisée et encadrée dans la coiffure mystique, a pris une expression terrible. Aussi les Arabes appellent-ils le Sphinx le " père de la Terreur."

***

Être en Egypte et ne pas parler du Nil serait manquer de respect envers " le roi des fleuves " de l'ancien continent ; en effet, " l'Egypte habitée, l'Egypte cultivée, c'est le Nil qui l'a faite, qui l'a peuplée, qui la conserve, qui la délimite. Sa forme est celle d'un cordon posé négligemment sur la carte, du sud au nord,

et terminé par un beau gland triangulaire. Le cordon est le lit sinueux du Nil, le gland est l'épanouissement des branches par lesquelles il se déverse dans la mer. Le premier est une étroite vallée creusée à travers le plateau des déserts arabique et lybien ; le second est une riche plaine formée des alluvions du fleuve. Sa forme triangulaire l'a fait nommer le Delta, nom que l'on a étendu aux alluvions de même forme déposées par plusieurs grands fleuves près de leur embouchure.

" Le bienfait du Nil, qui l'a fait célébrer par les habitants de l'Egypte à l'égal d'un dieu, c'est sa crue annuelle et constante, si régulière, portant à chaque parcelle du sol égyptien l'eau qui fait germer la graine, grandir la plante, et lui restituant par son limon ce que la plante lui enlève.

" La crue commence au Caire le 10 juin. Le fleuve amène alors des eaux verdâtres, chargées de débris végétaux qui flottaient à la surface des grands marais. Le progrès de la crue, lent d'abord, devient rapide vers le milieu de juillet par l'arrivée des eaux rouges ou limoneuses des torrents d'Abyssinie. Elle est à peu près dans son plein à la fin d'août, et atteint sa plus grande hauteur vers le 7 octobre. A partir de ce maximum, le niveau du fleuve baisse régulièrement sans inflexion jusqu'à la crue suivante.

Le Nil est maintenu dans son lit par de hautes

digues dominant la vallée. Le sol de celle-ci va généralement en s'abaissant du fleuve aux talus du désert, car les dépôts de limon ont été plus abondants dans le voisinage du fleuve. De nombreux canaux de dérivation, munis de vannes à leur prise sur le Nil et aussi sur leur parcours, font descendre les eaux comme par gradins, d'abord sur les terres les plus voisines du fleuve, puis sur les plus éloignées. Dès que le Nil commence à baisser, on ferme les prises des canaux pour empêcher l'eau qu'ils contiennent de retomber dans le lit et employer cette retenue à l'arrosage.

" Tout gouvernement désireux de la prospérité du pays s'est préoccupé d'accroître la portion des eaux utiles à la culture. Napoléon apprenant que, des cent vingt milliards de mètres cubes d'eau apportées annuellement par le Nil à l'Egypte, cinq seulement sont utilisés pour l'irrigation, s'écriait : " Et moi, si je reste maître de l'Egypte, je voudrai que pas une goutte d'eau du Nil n'aille à la mer."

" Les anciens comptaient sept branches par lesquelles le Nil déversait ses eaux. Actuellement cinq sont comblées ; le Nil se rend à la mer par les deux seules branches de Rosette et de Damiette. La branche de Rosette est la plus courte et la plus puissante." [1]

---

1 — *L'Egypte*. — R. P. M. Jullien.

Mais si ce fleuve roule de l'or, un jour, sous les Pharaons, il roula des flots de sang.

Un souvenir plus doux est celui de Moïse, exposé sur les ondes impétueuses du Nil, et sauvé miraculeusement, lui qui n'avait d'autre rempart contre la mort

Qu'un berceau de roseaux fragiles.

Avez-vous lu ces beaux vers de Victor Hugo, qui, hélas ! ne s'est pas toujours soutenu dans les hauteurs sereines de la foi, de l'idéal et de la véritable poésie ?

J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
Comme on dort au sein de sa mère !

.....

Dans sa couche enfantine, il erre au gré du vent ;
L'eau le balance, il dort ; et le gouffre mouvant
Semble le bercer dans sa tombe !
Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots.
C'est l'élu de Sion, c'est le roi des fléaux,
Qu'une vierge sauve de l'onde.
Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Eternel,
Fléchissez : un berceau va sauver Israël ;
Un berceau doit sauver le monde.

***

Le 10 avril, nous partons pour Alexandrie.

La plaine que traverse le chemin de fer est sans relief, sauf quelques tertres où s'élèvent de misérables villages de fellahs ou cultivateurs. Le sol paraît assez riche, mais non les paysans. A l'exemple de leurs ancêtres qui travaillaient sans salaire et pour le profit

L'OBELISQUE D'HELIOPOLIS.

exclusif des Pharaons, les fellahs d'aujourd'hui sèment mais ne récoltent pas.... pour eux. Plus de la moitié de leurs revenus va au fisc.

A Alexandrie, les Franciscains du couvent Sainte-Catherine nous accueillent de nouveau avec la plus grande cordialité.

Deux jours après, nous prenions le paquebot égyptien *Abbas* pour nous rendre au Pyrée : le trajet est de 510 milles marins.

Saluons, dans le port d'Alexandrie, la flotte française de 23 cuirassés, et voguons vers la Grèce.

La traversée est belle d'abord, mais soudain le vent s'élève, et le roulis et le tangage font de nombreuses victimes parmi les passagers. Quelle nuit orageuse ! Et toute la journée suivante, le bateau continue à danser comme un morceau de liège dans une bouilloire.

Vers une heure de l'après-midi nous sommes en vue de la plus belle et de la plus étendue des îles grecques, l'ancienne Crète ou Candie. "La longue ligne de ces chaînes de montagnes, que domine fièrement le mont Ida avec son diadème de neige, s'aperçoit de loin au-dessus des flots, comme une muraille gigantesque qui protège l'Archipel contre les redoutables vents de l'Afrique."

A l'encontre des Cyclades, la Crète a conservé son

vêtement de verdure : mais où sont les cent villes qui faisaient sa gloire ?

" Cette île, longue de soixante lieues et large de douze à quatorze, est peuplée de 350,000 habitants, dont les trois quarts sont chrétiens. Le Léthé en arrose la plaine principale ; peu de contrées au monde sont plus favorisées de la nature : l'olivier, qui, comme les arbres de l'Eden biblique, donne son fruit sans exiger le travail de l'homme, compose le plus abondant revenu des indolents Crétois. Le malvoisie n'y est plus connu.

" Nous regrettons que l'itinéraire du paquebot ne nous permette pas de descendre dans le célèbre royaume du sage Minos et du cruel Idoménée. Le monstre fabuleux qu'on y nourrissait de chair humaine au fond du labyrinthe de Dédale, le féroce Minotaure n'est plus là pour nous effrayer : le héros athénien Thésée, guidé par le fils d'Ariane, en a délivré la terre. Ce souvenir mythologique fait naître sur nos lèvres un sourire de compassion, en nous prouvant jusqu'où les hommes, livrés aux seules lumières de leur intelligence, peuvent pousser l'erreur. Heureusement le christianisme, semblable au soleil qui dissipe en ce moment sous nos yeux les brumes de la mer, a chassé ces honteuses aberrations.

" Aux temps antiques, la Crète fut une puissance maritime, mais ses habitants ne jouissaient pas d'une

bonne réputation : on les regardait comme des menteurs parmi les menteurs. Un de leurs compatriotes, le poète Epiménide, disait d'eux : " Les Crétois sont de méchantes bêtes qui n'aiment qu'à manger et à ne rien faire." Saint Paul affirmait que ce jugement peu flatteur n'était que trop mérité (Tit. I, 13.), et recommandait à Tite, son disciple, de les " reprendre fortement." La morale chrétienne a sans doute amélioré leur nature vicieuse."

Le lendemain, 14 avril, le paquebot jetait l'encre dans le port d'Athènes.

VINGT-HUITIÈME LETTRE

Athènes : réminiscences — A vol d'oiseau — Ruines imposantes — L'Acropole et ses chefs-d'œuvre — L'Aréopage et saint Paul — L'Agora, le Pnyx et la prison de Socrate — Corinthe, les îles Ioniennes et le retour à Rome.

Rome, le 17 avril 1893.

Le port actuel d'Athènes — le Pirée — est peu remarquable. Il doit toute son illustration au bon La Fontaine. Qui ne sait par cœur la charmante fable intitulée : Le *Singe* et le *Dauphin ?*...Celui-ci, demandant à l'autre, qu'il porte sur son dos, à travers les flots, s'il connaît le Pirée, en reçoit cette réponse : " Il est mon vieil ami : c'est une vieille connaissance ! " — Quant à nous, nous ne sommes pas tentés, il est vrai, de prendre le Pirée pour un homme, mais nous sommes surpris d'apprendre que sa population s'élève aujourd'hui à plus de 30,000 habitants.

En mettant pied à terre sur ces fameux rivages de

la Grèce, que de souvenirs se pressent dans notre mémoire ! D'abord les rochers, blanchis d'écume, nous rappellent Démosthène se promenant sur le bord de la mer et opposant les éclats de sa voix aux mugissements des vagues, pour s'accoutumer, disait-il, aux orages des assemblées populaires. — Un peu plus loin, l'île de Salamine chante encore la victoire de Thémistocle sur la flotte des Perses.

Mais la " cité de Minerve " nous appelle là-bas : courons à Athènes.

Vers le milieu de la route, la vue est saisissante. A droite et à gauche, les lignes majestueuses de l'Hymette et du Parnès ; au fond de l'amphithéâtre, les cimes tourmentées du Pentélique.

Au sortir d'une forêt d'oliviers à la pâle verdure, le spectacle grandit encore. Vainement le Lycabette (mont St-Georges) dresse ses pyramides aiguës, vainement la colline des Muses arrondit ses harmonieux contours, le temple de Minerve ou plutôt l'Acropole paraît seule resplendir, avec tout le prestige de l'histoire et la magie des souvenirs.

En vérité, " le pays qui encadre Athènes et son Acropole semble avoir été créé tout exprès pour l'inspiration du génie, comme si cette terre avait été prédestinée d'avance pour devenir le berceau des arts et des lettres. Il n'y a peut-être aucun lieu au monde

qui réunisse un ensemble de beautés naturelles aussi gracieuses, une aussi harmonieuse variété de lignes et de tons.

" Les courbes des montagnes et des collines, les alentours des îles et des rivages ont l'air d'avoir été dessinés à plaisir par la main d'un Phidias ou d'un Praxitèle. Peut-on rêver, par exemple, un plus beau piédestal pour le Parthénon que l'Acropole d'Athènes, cet énorme bloc de rocher à pic et isolé dans la campagne ? En arrivant par mer au Pirée, l'œil reste émerveillé en apercevant cette ruine superbe qui dessine au loin sur l'horizon ses fines arêtes de marbre doré par la lumière de vingt-quatre siècles [1] ."

Athènes est située dans la plaine principale de l'Attique, qu'arrosent le Céphise et l'Illissus. Autrefois elle se composait de deux parties : l'Acropole ou haute ville et la ville basse ; cette dernière était aux environs de Pnyx (ancien forum), de l'Aréopage, de la colline des Nymphes et s'étendait jusqu'aux bords de l'Illissus. Aujourd'hui, la nouvelle capitale a quitté les hauteurs pour envahir la campagne, du côté de la vallée du Céphise.

Les avantages exceptionnels que présentait ce pays pour la fondation d'une ville : sa position stratégique,

1—Lettre de M. l'abbé H. R. Casgrain à la *Semaine Religieuse* de Québec (1882).

le voisinage de la mer, un port très sûr et protégé par les îles qui défendent les côtes, tout cela avait suffi pour y attirer de bonne heure de nombreux établissements. Leur origine remonte à l'an 2.200 avant J.-C., aux temps préhistoriques et fabuleux, où les Pélasges, descendants de Japhet, peuplèrent le littoral de l'Asie Mineure, l'Archipel, la Grèce et l'Italie. Les Hellènes, sortis des montagnes de la Thessalie et de la Macédoine, vinrent plus tard (XVIe av. J.-C.) et chassèrent devant eux les tribus primitives. Puis, quatre grandes colonies parties de la Phénicie et de l'Egypte achevèrent de donner à la Grèce les populations dont la fusion constitua cette puissante et brillante nationalité.

La plus ancienne est celle de Cécrops, qui épousa la fille d'Actée, roi de l'Attique, bâtit la citadelle (l'Acropole) sur le roc aplani par les Pélasges et fonda la ville d'Athènes (1650 av. J.-C.). Il la consacra à la déesse égyptienne Athéné (Minerve), tout en donnant une place d'honneur à Neptune et à Jupiter. Enfin, on lui attribue l'institution de l'Aréopage, fameux tribunal qui ne siégeait que la nuit, et d'où l'on excluait les avocats, afin, disait-on, que les artifices de l'éloquence ne pussent pas influencer ses jugements.

Pendant de longs siècles, Athènes ne se développa que lentement ; mais ses succès dans les guerres

L'AUTEL DE LA SAINTE-FAMILLE AU VIEUX-CAIRE.

Médiques lui valurent une prospérité inattendue. En même temps, sous Périclès, elle se remplit de chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture et de peinture : ce fut l'âge d'or de la Grèce, l'âge d'or de la littérature et des beaux-arts.

Et les malheurs qui l'assaillirent ensuite, la perte de son prestige et de sa liberté, la domination des Romains, l'invasion des Barbares et le joug des Turcs ne purent faire oublier complètement sa première grandeur. Même le souvenir de ce passé glorieux et incomparable fut son meilleur rempart. Jamais les vainqueurs ne lui firent sentir, dans toute sa lourdeur, le poids de ses défaites.

Cependant, de 1394 à 1830, Athènes reste, pour l'Occident, un pays à peu près inconnu. Il fallut l'intervention des puissances étrangères pour la faire sortir de l'ombre et de la servitude. Le protocole de Londres, du 3 février 1830, déclara la Grèce royaume indépendant, et bientôt l'antique cité de Minerve redevint capitale et siège du gouvernement.

***

A peine installés dans le Grand-Hôtel d'Angleterre, nous en sortons pour parcourir les principaux quartiers de la ville et visiter quelques monuments.

Sur le boulevard de l'Université, voici l'église

catholique dédiée à saint Denys l'Aréopagite, premier évêque d'Athènes. Elle possède un imposant péristyle. L'intérieur du temple est richement décoré. A l'entrée du chœur, de superbes colonnes en marbre vert de Ténos jettent leur note brillante sur la blancheur un peu monotone des lambris. — On compte environ 8,000 catholiques sur une population totale de 120,000 âmes. L'archevêque actuel est Mgr Zaffino.

L'Université, avec ses élégantes colonnades, ses statues ornant le péristyle, et la belle ordonnance de ses ailes, est digne des vieux siècles. Plus de 1,500 élèves fréquentent annuellement ses cours de philosophie, de théologie, de jurisprudence et de médecine. La bibliothèque contient 120,000 volumes.

L'Académie des Sciences, en marbre blanc, se distingue par d'harmonieuses proportions, la finesse de ses colonnes ioniques, la gracieuse ornementation des chapiteaux et de magnifiques bas-reliefs au fond d'azur : bref, ce monument a la splendeur lactée du Pentélique. Il est précédé de deux grandes colonnes au sommet desquelles se dressent les statues de Minerve et d'Apollon, ses protecteurs symboliques.

Sur la place de la Constitution, saluons le palais royal qu'habite actuellement le roi de Grèce — Georges, un prince du Danemark — prince magnanime, dit-on, et d'un grand tact politique.

Toutefois, les anciens monuments d'Athènes nous intéressent et nous attirent bien davantage ; car, les vieilles ruines séculaires ne représentent-elles pas, pour toute nation, ce qu'il y a de plus auguste et de plus sacré : religion primitive, art, histoire ?

Montons à l'Acropole.

Sur notre route, admirons les restes imposants du temple de Jupiter Olympien, orné jadis de 126 colonnes corinthiennes : c'était le plus vaste sanctuaire grec après celui d'Ephèse. Il avait fallu plus de 600 ans pour le parfaire et le peupler de statues. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Seulement treize immenses colonnes reliées entre elles par leurs architraves. Un peu plus loin, l'Arc d'Adrien est mieux conservé.

Aux temps des Romains, de nombreuses villas couvraient les pentes des collines. Le Parc Royal renferme encore les vestiges d'une de ces habitations, pavées de mosaïques, où les jeunes patriciens, envoyés dans les écoles d'Athènes, séjournaient volontiers, sur les bords de l'Illissus. Ici, sans doute, les demeures de Cicéron et d'Atticus, plus tard celles des philosophes et des néophytes chrétiens qui, au siècle des Basile et des Grégoire de Nazianze, venaient étudier l'éloquence et la sagesse dans la ville auguste où avaient parlé Démosthène et enseigné Platon et Aristote. Là, à l'ombre du plateau, Socrate poursuivait avec Phédon son immortel dialogue.

Et ces souvenirs qui ont charmé notre enfance, nous les évoquions avec un indicible plaisir en gravissant les hauteurs que couronne l'antique citadelle.

Cependant, vers le versant méridional de l'Acropole, jetons un coup d'œil sur les ruines du théâtre de Bacchus ou Dionysos : il est encore imposant avec ses gradins demi-circulaires réservés aux spectateurs et ses sièges de marbre destinés aux prêtres.

Terminé sous Lycurgue, reconstruit plus tard, et restauré une dernière fois par l'empereur Adrien, il reste vraisemblablement peu de chose de la scène antique sur laquelle Eschyle, Sophocle et Euripide firent jouer leurs célèbres tragédies. Soit, mais le passé se ranime pour nous, et il nous semble voir tout un peuple saluer de ses applaudissements les grands drames — *Antigone*, *Iphigénie*, *Andromaque* — dont les rythmes immortels frémissent encore.

Continuant l'ascension de la colline, nous passons près des ruines d'un autre théâtre, consacré aux fêtes musicales, et qui pouvait contenir 6,000 personnes : c'est l'Odéon d'Hérode Atticus.

A mi-chemin, nous longeons l'Aréopage, d'où la vue est très belle sur la ville et la plaine.

Enfin, nous voici devant le portique de l'Acropole, vrai sanctuaire de l'art attique, qu'un rhéteur de l'antiquité appelait un " présent aux dieux."

L'Acropole fut, à l'origine, une simple forteresse dont les rois d'Athènes firent leur résidence. Sous les Pisistratides, on y transporta le siège du gouvernement.

Les Perses vinrent et ne laissèrent derrière eux que des ruines (480–479). Thémistocle rebâtit précipitamment les murailles du nord pour prévenir une agression de Sparte. Cimon rétablit le mur du sud, ainsi que le temple de la Victoire. Mais ce fut Périclès qui prit l'initiative de la reconstruction des sanctuaires des dieux pour en faire en même temps d'impérissables monuments des triomphes d'Athènes. En moins de dix ans, on vit surgir comme par enchantement, autour de l'Acropole, les Propylées [1], le Parthénon, l'Erechthéum (Erechteion) et le temple de la Victoire sans ailes [2].

Au commencement de l'ère chrétienne, et longtemps après, l'Acropole et ses monuments étaient encore intacts. Ainsi l'apôtre saint Paul " y trouva dans la même splendeur qu'aux jours de Périclès ce que le génie religieux de la Grèce a conçu de plus pur, réalisé de plus parfait.

" Ce rocher abrupt, berceau et refuge d'Athènes, ne gardait plus de sa destination primitive que le nom de " ville haute " d'Acropole ; toute habitation en

1—Portique en marbre blanc, d'une perfection admirable, et qui servait d'ouvrage de défense.

2—Ainsi appelé, parce que la Victoire ne devait plus déserter le drapeau grec.

avait disparu, et les remparts cyclopéens destinés à le défendre n'enfermaient plus que des temples, tous consacrés à Pallas Athéné, vierge divine, sortie du céleste éther, de Zeus, dieu souverain. Les sanctuaires, pressés sur l'étroit sommet de l'Acropole, consacraient les gloires dont Athènes était redevable à son patronage. Le temple de la Victoire sans ailes rappelait Salamine, Marathon, de longs jours de triomphe et de suprématie sur le monde ; un gracieux édicule, l'Erechtéion, contenait l'olivier sorti de terre à la voix de la déesse (Minerve) : don précieux entre tous, car se propageant dans l'Attique et l'Hellade, il avait changé un sol rocailleux en fertiles vergers. Mais c'est au Parthénon qu'Athéné se révélait en sa vraie grandeur. Ce temple, comme son nom l'indique, était le sanctuaire de la Vierge. Pallas Athéné y régnait en pleine lumière, au-dessus des basses passions que divinisaient ailleurs Aphrodite et Dionysos. Ce qu'elle incarnait aux yeux de ses adorateurs, c'était le génie, dont le souffle animait tant de merveilles dans Athènes, et plus que tout autre la statue de la déesse ; Phidias, en effet, n'avait ciselé qu'une œuvre d'égale perfection, le Jupiter d'Olympie, et en ce dernier lieu il n'avait pas trouvé ce qui mettait l'ivoire d'Athéné en splendeur incomparable, un écrin digne d'elle, le Parthénon [1].

1 — Outre la Minerve de Phidias, que renfermait le Parthénon, une statue colossale de la déesse s'élevait au-dessus de la colline, si haute, dit Pausanias, qu'aussitôt après avoir doublé

Tout ruiné qu'est ce temple, la grâce, l'harmonie de ses lignes, sa majesté simple, la finesse et l'éclat des marbres en font aujourd'hui encore le chef-d'œuvre de l'architecture [1]."

Or, en parcourant ces ruines grandioses du paganisme, nous nous rappelions avec bonheur que le christianisme a un jour sanctifié ce Capitole de la Grèce. Ainsi, au VIe siècle, les Francs dédièrent le Parthénon à la Sainte Vierge Marie, et en firent la principale église catholique d'Athènes. L'Erechtéion fut également purifié et consacré au vrai Dieu.

De ce plateau élevé la vue sur la mer et sur la ville est superbe ; elle s'étend sur Egine, l'Archipel, la côte du Péloponèse jusqu'à Hydra d'où Egée, roi d'Athènes, se serait précipité et noyé dans les flots, à la suite d'un revers de fortune. A nos pieds, les ruines du temple de Jupiter Olympien, l'Arc d'Adrien, la tour des Vents, et le temple de Thésée. Plus loin, Athènes moderne et ses monuments, le Lycabette, le Pentélique, le Parnès et la vallée du Céphise.

---

le cap de Sunium on apercevait de la mer la pointe de sa lance et le cimier de son casque (Pausanias I. XXVIII. 1.) D'innombrables statues occupaient tout l'espace libre sur le sommet de l'Acropole et on a peine à concevoir qu'une foule de monuments, tels que les décrivent les anciens, aient pu tenir dans un espace si restreint. La colline sacrée était vraiment, selon le mot de saint Paul, " remplie d'idoles."

1—*Les origines de l'Eglise—St Paul*, par l'abbé C. Fouard.

En descendant de l'Acropole, nous allons droit à l'Aréopage (colline de Mars) massif de rocher escarpé qui a conservé son nom en dépit des siècles. Les seize marches sont les mêmes que celles par lesquelles montaient les juges de l'Aréopage. " Au siècle d'Auguste comme aux jours primitifs, ils siégeaient en plein air sur des degrés taillés dans le roc. Deux pierres étaient placées en avant des juges, consacrées, l'une à l'*Implacabilité*, l'autre à l'*Injure*. L'accusateur montait sur la première, l'accusé sur l'autre ; ils parlaient dans l'obscurité, car l'Aréopage tenait ses audiences la nuit, afin de voir, dit Lucien, non l'orateur, mais ce qu'il disait. Au penchant de la colline, les *Furies* veillaient dans leur sanctuaire, prêtes à s'élancer sur le coupable et à le poursuivre sans merci." (L'abbé C. Fouard.)

Ce n'est pas sans émotion que nous évoquions ici le glorieux souvenir de saint Paul apparaissant tout à coup au milieu de l'Aréopage et prononçant cette mémorable harangue devant laquelle pâlissent toutes les Philippiques de Démosthène.

La scène fut belle, grandiose, sublime. L'auteur cité plus haut semble la peindre sur le vif :

" Paul vint librement au conseil, en pleine lumière, non pour être jugé, mais pour exposer sa foi et tenter d'y gagner des magistrats dont le suffrage eût entraîné le peuple. Moins émouvant qu'une séance de nuit, le

spectacle offert à ses yeux ne laissait pas d'imposer : autour de lui, l'élite d'Athènes et de la Grèce ; à ses pieds, la ville étalant monuments, portiques et temples ; plus majestueux que tous, le Parthénon dressant en face de lui le trône de la sagesse humaine, dans un éclat qui éblouissait les regards. Nulle part, le paganisme ne s'était montré à lui sous des formes plus séduisantes. L'apôtre n'y donna pas un coup d'œil : toutes ses pensées étaient aux âmes, tous ses souvenirs à Jésus crucifié. Uniquement rempli de son dessein, il avait fait, en parcourant la ville, une remarque qu'il jugea propre à lui servir. Athènes, comme Rome, dans la crainte de méconnaître quelque divinité, élevait çà et là des autels anonymes avec ces simples mots :

Aux dieux inconnus !

Paul prit texte de cette superstition pour se concilier l'assemblée :

" Athéniens, dit-il, je vois qu'en tout vous êtes religieux à l'excès. Passant, en effet, dans vos rues et regardant les objets de votre culte, j'ai trouvé un autel sur lequel est écrit : " Au Dieu inconnu." Celui que vous honorez sans le connaître est celui que, moi, je vous annonce.

" Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qu'il renferme, étant le seigneur du ciel et de la terre, n'habite pas

dans les temples faits de main d'homme et n'est point honoré par les ouvrages de la main des hommes, comme s'il avait besoin de rien, lui qui donne à tous la vie, le souffle et toute chose. Il a fait d'un seul sang toutes les nations : il les a fait habiter sur la face de la terre, déterminant à chacune d'elles la durée et les bornes de leur domaine, afin qu'elles cherchent Dieu, qu'elles tâchent de le toucher en tâtonnant, et de le trouver quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous. Car c'est en lui que nous vivons, que nous mourons et que nous sommes. Comme l'ont dit quelques-uns de nos poètes : " Nous sommes de sa race." Etant donc de la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la divinité ressemble à l'or, à l'argent, à la pierre, à une œuvre sculptée par l'art et le génie de l'homme. Oubliant donc ces temps d'ignorance, Dieu ordonne maintenant aux hommes que tous, en tous lieux, se repentent parce qu'il a arrêté un jour où il doit juger en justice le monde par l'Homme qu'il a destiné pour cela, et qu'il a autorisé auprès de tous en le ressuscitant d'entre les morts..."

La parole de l'apôtre ne demeura pas complètement stérile : " Quelques-uns, disent les Actes, se joignirent à lui et embrassèrent la foi, parmi lesquels fut Denys, surnommé l'Aréopagite."

***

A l'occident de l'Acropole, voici l'emplacement de l'Agora (place publique) où tous les dieux de l'Olympe avaient leurs sanctuaires. De ces temples il ne reste plus que d'imposants débris marmoréens : portiques en ruines, fûts de colonnes et chapiteaux épars. Plus loin se trouvait le Pnyx, forum Athénien qui retentit bien des fois des immortelles harangues de Démosthène et d'Eschine, son illustre rival.

Allons voir maintenant la prison de Socrate, au pied du mont Muséum ; elle est formée de trois chambres sépulcrales taillées dans le roc. — Qui ne plaindrait le sort de ce noble philosophe qui, victime de la haine et de l'envie des sophistes, dut boire, hélas ! la ciguë ?

***

Le lendemain de notre arrivée à Athènes, la visite si intéressante et si instructive des musées nationaux occupe toute la matinée.

Vers midi, il nous faut dire adieu à la cité des Muses.

Le chemin de fer — Pirée-Athènes-Péloponèse — passe à Eleusis, célèbre par son vieux temple de Cérès. C'est dans la plaine voisine que la bienfaisante déesse conduisit de ses augustes mains la charrue, quand elle daigna enseigner aux hommes l'art de cultiver la terre (? !).

A trois heures, nous sommes à Corinthe. Cette ville

qui eut, comme Sparte et Athènes, son heure de suprématie sur la Grèce entière, n'est plus aujourd'hui qu'une triste bourgade. — Mais nous aimons à nous rappeler la riche moisson spirituelle qu'y recueillit l'apôtre saint Paul " faisant entrer dans ses discours le nom du Seigneur Jésus et persuadant Juifs et Grecs." (Act. XVIII, 14.)

A trois milles de la gare, nous apercevons, solitaire et escarpée, la montagne qui portait, à son sommet, l'Acrocorinthe, c'est-à-dire l'antique citadelle réputée imprenable. Au temps d'Aratus, fondateur de la ligne Achéenne, 400 soldats et 50 chiens suffisaient à garder ce poste et à barrer l'entrée du Péloponèse (Plutarque).

En vérité, la route d'Athènes à Patras, par l'isthme de Corinthe, est ravissante : d'un côté, le golfe de Corinthe ; de l'autre, de hautes montagnes dont les cimes sont couvertes de neige, et les flancs, parsemés de belles plantations d'oliviers ou de vignobles renommés.

Le soir du même jour, 15 avril, nous prenions, à Patras, le paquebot *Méditerranéo* qui fait le service entre la Grèce et l'Italie (de Patras à Brindes). — Temps superbe.

Le lendemain, soleil radieux. — Quelle course pittoresque à travers les îles Ioniennes (ou Sept-îles) dont les principales sont Céphalonie, Zante, Théaki (*Ithaque*)

et Corfou (*Corcyre*). On les dit très fertiles — à l'exception de Théaki [1] — et peuplées d'environ 25,000 habitants, d'origine grecque ; depuis 1863, les îles Ioniennes ont été annexées au royaume de Grèce.

Ce matin, de bonne heure, nous avons eu la consolation de dire la sainte messe, dans une cabine que le capitaine eut la gentillesse de mettre à notre disposition. C'était la première fois que j'offrais, en pleine mer, l'adorable sacrifice. Quel précieux moment et comme nous comprenons aujourd'hui la vérité de cette parole de saint Augustin : " *Si vis orare, ascende mare !* Si vous voulez bien prier, allez sur mer ! "

Comme le bateau fait escale à Corfou, nous en profitons pour mettre pied à terre et visiter, à sept milles d'ici, le palais de l'impératrice d'Autriche. Une belle route y conduit à travers des plantations d'orangers en fleurs, de cyprès, d'oliviers et de vignes.

Le château occupe un site pittoresque au sommet de la colline. Nous y arrivons par un chemin en lacets qui court au milieu d'un taillis. Le palais impérial est

1—Cette île, à peu près stérile, a été célèbre autrefois sous le nom d'Ithaque. D'après les poèmes homériques, Ulysse y régnait quand il partit pour le siège de Troie. Après la prise de la ville, il voulut revenir près de Pénélope ; mais Neptune, irrité, le tint errant pendant dix ans sur les flots, lui présentant constamment, par une sorte de mirage, l'image fugitive de sa chère Ithaque.

en marbre blanc, avec balcons et portique soutenus par des colonnes d'ordre ionique. De la terrasse, la vue est splendide sur la mer Ionienne, aux flots d'azur.

Le paquebot lève l'ancre vers les 4 heures de l'après-midi.

Le lendemain matin, nous abordions heureusement à Brindes, répétant le cri, plein d'enthousiasme, des compagnons d'Enée : *Italiam ! Italiam !*

Quel bonheur d'être revenus sains et saufs d'un long et périlleux pèlerinage comme celui de Palestine ! L'âme embaumée des plus doux souvenirs de Terre Sainte, le cœur ivre de joie et de reconnaissance, nous aurions voulu célébrer tout de suite une messe d'actions de grâces ; mais le train rapide partait pour Rome... En avant ! — C'est une course de treize heures.

Passant par Foggia, Bénévent, Caserte, Capoue, etc., nous n'arrivons qu'à huit heures du soir dans la Ville Eternelle.

VINGT-NEUVIÈME LETTRE

Adieux à Rome — Lorette — Assise — Florence — Milan et Turin.

MONTPELLIER, le 28 avril 1893.

PENDANT les quelques jours passés à Rome, à mon retour de Terre-Sainte, j'obtins l'insigne faveur d'une dernière audience papale. C'était le 18 avril. Ce jour-là, Sa Sainteté recevait les nombreux délégués des Œuvres de Saint-Vincent de Paul A chacun de nous, Léon XIII daigna adresser une bonne parole et donner sa bénédiction. Le Souverain Pontife — à notre grande surprise — paraît jouir d'une excellente santé, en dépit des longues et innombrables audiences qu'il prodigue depuis trois mois.

Oh ! que le ciel nous conserve encore longtemps ce Pontife magnanime qui dirige si habilement la barque

de Pierre ! Puisse-t-il voir bientôt le triomphe de l'Eglise !

Mais " nous n'avons pas ici de demeure permanente." Quoi qu'il en coûte, il nous faut dire adieu à la Ville Eternelle. Laissons la parole au plus grand orateur des temps modernes :

" O Rome, je t'ai vue. J'ai visité avec un amour infini les reliques toujours jeunes de tes saints et les reliques admirables aussi de toutes tes grandeurs. Au pied solitaire de ton Vatican, je n'ai plus entendu les clameurs de tes ennemis que comme une pâle résurrection de ces voix d'esclaves qui, de lustre en lustre, redisaient à ton Capitole que ses triomphateurs étaient mortels. Mais tu as hérité de leur gloire et non de leur caducité. Après tant de siècles, je t'ai trouvée debout, toujours vierge, toujours mère, toujours maîtresse, éternel outrage de l'erreur et de l'impuissance humaine. Assise au milieu des orages de l'Europe, il n'y avait en toi aucun doute de toi-même, aucune lassitude ; ton regard, tourné vers les quatre faces du monde, suivait avec une lucidité sublime les développements des affaires humaines dans leur liaison avec les affaires divines. Seulement la tempête qui te laissait calme, parce que l'Esprit de Dieu soufflait en toi, te donnait aux yeux du simple fidèle, moins accoutumé aux variations des siècles, quelque chose qui rendait son admiration compatissante. La croix brillait sur ton front

LÉGENDE

On sait que la maison habitée par la Sainte-Famille, à Nazareth, fut transportée, plus tard, par le ministère des Anges, en Dalmatie, d'abord ; et ensuite à Lorette, en Italie, (1291-1294). L'Eglise célèbre tous les ans la Fête de cette Translation le 10 décembre.

LA SAINTE MAISON

ENTOURÉE DE SON ENVELOPPE DE MARBRE

XXXX.—Espace libre de largeur inégale, entre les saintes Murailles et l'enveloppe de marbre. Le Plan fait voir que le revêtement ne touche nulle part aux saintes Murailles.

A A.—Portes pratiquées dans les saintes Murailles par ordre du Pape Clément VII.

A.—Porte de la Sainte Camine.

B.—Fenêtre.

C.—Foyer et niche de la statue.

D.—Armoire de la Sainte-Famille.

eeee.—Cloison avec ses colonnes.

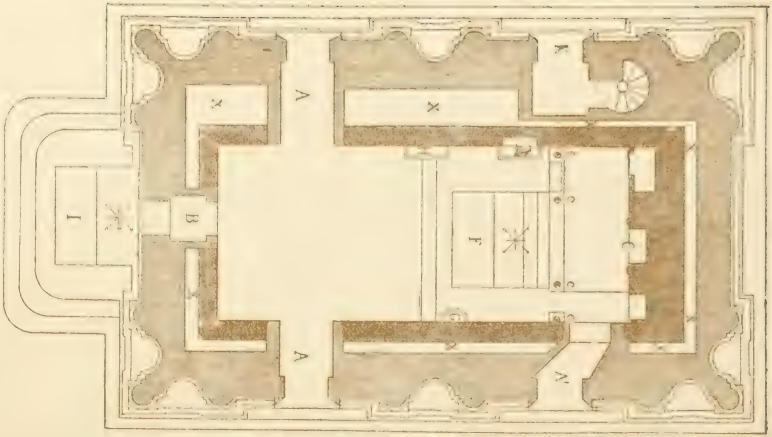
F.—Autel Moderne.

G.—Place occupée autrefois par l'Autel apostolique.

H.—Porte ancienne murée du temps de Clément VII.

I.—Autel de l'Annonciation.

K.—Porte de l'escalier de la voûte.



PLAN DE LA SANTA-CASA.

comme une étoile dorée et immortelle, mais c'était toujours la croix.

" O Rome ! Dieu le sait, je ne t'ai point méconnue pour n'avoir pas rencontré les rois prosternés à tes portes ; j'ai baisé ta poussière avec une joie et un respect indicibles : tu m'es apparue ce que tu es véritablement : la bienfaitrice du genre humain dans le passé, l'espérance de son avenir, la seule grande chose aujourd'hui vivante en Europe, la captive d'une jalousie universelle, la reine du monde. Voyageur suppliant, j'ai rapporté de toi non de l'or ou des parfums, ou des pierres précieuses, mais un bien plus rare, plus inconnu, la vérité. Une parole prophétique est sortie de ton sein ; et lorsque le temps aura fait un pas, lorsque sera accompli ce qui doit s'accomplir, cette parole, méconnue du monde présent qui ne sait rien, éveillera dans son tombeau le pontife qui en a été l'organe, afin qu'il puisse entendre les acclamations de la postérité [1] ."

***

Sous le pontificat de Nicolas IV, il s'est passé, en Europe, un événement extraordinaire qui valut à l'Italie la possession de l'auguste maison habitée à Nazareth par la Sainte Famille.

1—P. Lacordaire, *Considérations sur le système philosophique de M. de Lamennais.*

C'était vers la fin du XIIIe siècle. A cette époque, malgré les efforts héroïques des chrétiens d'Occident, malgré les dernières croisades de saint Louis, roi de France, le tombeau de Notre-Seigneur n'avait pu être délivré de la main des infidèles ; bien plus, on avait perdu du même coup Jérusalem, Bethléem, Nazareth, en un mot tous les Lieux-Saints. Aussi le deuil était grand parmi les catholiques, et on se demandait, avec anxiété, quelle compensation pourrait atténuer un tel désastre...

Tout à coup, on apprend que la maison de la Sainte Vierge, à Nazareth, a été miraculeusement transportée de la Palestine en Dalmatie, et de ce pays, à Lorette. L'enthousiasme est à son comble. De toutes parts on se rend en foule à Lorette pour visiter la *Santa-Casa ;* et, en présence d'une si précieuse relique de Terre-Sainte, on se sent un peu consolé de l'insuccès des croisades. Avec quelle effusion on bénit le ciel de ce cadeau inattendu et vraiment royal !

Avant d'être placée sur les rivages de la mer Adriatique, la sainte maison de Nazareth avait été souvent l'objet d'une protection merveilleuse. Ainsi, 70 ans après l'Ascension de Notre-Seigneur, quand les armées romaines saccagèrent la Palestine, elle échappa providentiellement aux profanations des pillards qui ne purent y pénétrer. Jamais non plus le culte infâme des idoles ne souilla ce temple.

Plus tard, l'impératrice sainte Hélène construisit une basilique au-dessus de l'auguste sanctuaire, et c'est là, dans cette basilique, que saint Louis et saint François d'Assise vinrent prier.

Mais, à la chute du royaume latin, le monument fut démoli. Dieu alors intervint.

Le 10 mai 1291, dans l'octave de l'Ascension, les anges enlèvent la sainte maison dans les airs et la déposent sur le mont Tersato, en Dalmatie. Après un séjour de trois ans et sept mois, ils la transportent de l'autre côté de l'Adriatique dans un bois de lauriers, non loin de la colline où on la vénère aujourd'hui. Malheureusement des brigands, des voleurs de grand chemin finirent par arrêter les pèlerinages. La sainte maison se déplaça alors et se fixa un mille plus loin, du côté de Recanati ; puis, quelques mois après, eut lieu la quatrième et dernière translation sur la charmante colline de Lorette.

Je visitai pour la première fois la sainte maison le 30 décembre 1880. — Lorette est une petite ville qui mériterait d'être plus grande, plus propre et plus belle. Néanmoins, son site est pittoresque. En arrivant sur la hauteur, vous apercevez, se confondant avec l'horizon, la ligne bleue de l'Adriatique ; à gauche, voici Castelfidardo, illustré par l'héroïque défense des zouaves en 1860.

Cependant, hâtons-nous de contempler la magnifique basilique de Notre-Dame de Lorette qui renferme la *Santa-Casa*, et au fronton de laquelle Sixte-Quint a fait graver, en langue latine : " Maison de la Mère de Dieu où le Verbe s'est fait chair." Trois portes de bronze ciselé donnent accès au temple qui a la forme d'une croix latine. Au centre s'élève la sainte maison dans sa robe de marbre blanc tout ornée de superbes bas-reliefs.

Qui pourrait décrire les douces et inoubliables émotions qu'on ressent en pénétrant dans cet édicule sacré ?..." C'est ici, *hic*, dans ce réduit étroit et incommode, que le Verbe a daigné se faire chair dans le sein de Marie pour habiter parmi nous : *Hic Verbum caro factum est.* Cette inscription qu'on lit en lettres d'or sur l'autel, frappe les yeux du prêtre célébrant les saints Mystères. Ce mot *hic* a pour le cœur un charme, une suavité qu'on ne peut bien éprouver et comprendre que sur les lieux mêmes. C'est ici vraiment, se dit-on, le théâtre de l'un des plus grands mystères qui se soient accomplis sur la terre et dans les cieux, et, muet d'admiration, on se prosterne pour bénir dans le silence de l'adoration les merveilleuses inventions de l'amour de Dieu."

Non, non, de ces murs antiques
Nul ne devrait approcher :
Seules des mains angéliques
Sont dignes de les toucher.

Les anges qui les portèrent
En chantant prirent leur vol,
Et les lauriers s'inclinèrent
Quand leur pied toucha le sol.

Et les lauriers et les anges
Ont fait ce que nous ferons ;
Comme eux chantons ses louanges
Et comme eux courbons nos fronts.

Ta main pourtant me relève ;
Tu me dis d'entrer chez toi ;
Mère, ce serait un rêve,
Si Jésus n'était en moi !

Mais tu veux que je t'honore
Comme il t'honora jadis.
Eh bien ! j'obéis encore :
Ma mère, accueille ton fils !

OCTAVE DUCROS.

Mais ces impressions sont peut-être trop intimes et personnelles ; donnons plutôt quelques détails qui pourront satisfaire la pieuse curiosité du lecteur.

La sainte maison mesure à peu près trente pieds de longueur et treize de largeur. Les murs, formés d'un tuf rougeâtre taillé en brique, ont un peu plus d'un pied d'épaisseur. L'antique porte murée existe encore, ainsi qu'une seule fenêtre. Au-dessus de l'autel étincelant de pierres précieuses rayonne la célèbre Madone miraculeuse, en cèdre du Liban, sculptée par saint Luc. Elle porte une couronne d'or, cadeau princier du pape Pie VII. Enfin, " les murailles sont isolées du revêtement de marbre ; nulles fondations ne les soutiennent,

elles ne touchent point au sol. Aussi, au témoignage des plus habiles architectes, la conservation seule de cette maison, debout dans des conditions pareilles, est un miracle perpétuel."

***

Un autre pèlerinage, qui fait encore la gloire de l'Italie, est celui d'Assise.

Assise est la patrie du Séraphique saint François, dont " la louange, dit le Dante, serait mieux chantée parmi les gloires du ciel."

C'est la terre classique des miracles.

Assise doit son illustration, non à la douceur de son climat, à la beauté de son site, à toute une pléiade d'hommes de génie, mais bien au plus humble de ses enfants, selon le monde, au " glorieux pauvre du Christ," François d'Assise.

Rien de plus gracieux que l'aurore de sa vie. Aux prodiges qui entourent son enfance et à l'héroïsme de sa vertu, on pressent qu'il va parcourir à pas de géant la carrière que lui tracera la main de Dieu.

Deux gloires incomparables peuvent devenir ici-bas l'apanage de l'homme : être apôtre et fondateur d'Ordre. François eut ce double honneur, et on peut dire qu'il changea le XIIIe siècle en siècle chrétien. " Mineurs, Remontrants, Observantins, Récollets,

Minimes, Capucins, Clarisses, Tertiaires, quel coin du globe n'a pas été arrosé de votre sang et de vos sueurs ? Quelle nation n'a pas été instruite par votre parole, convertie par vos miracles et édifiée par vos vertus ?

" Les fils de François, comme les apôtres, se rendront jusqu'aux extrémités de la terre. A l'Orient, ses missionnaires seront les premiers à pénétrer jusqu'à la cour des Khans Mogols ; à l'Occident, ils seront les explorateurs et les apôtres de la Californie, et la puissante ville de San Francisco grandira autour d'une de leurs missions. Ils suivront jusqu'au Canada le hardi Malouin à qui nous devons notre patrie bien-aimée, et ils y travailleront à la conversion des infidèles. Dans les temps de paix et de prospérité, ils se feront tout à tous, fidèles à la pauvreté de leur Père ; dans les temps de persécution, ils verseront leur sang à flots pour l'Eglise, et se laisseront pendre avec leur cordon pour l'amour de Jésus-Christ [1] ."

Est-il étonnant, après cela, qu'Assise nous montre avec orgueil le berceau et la tombe du Séraphique Père saint François ?

Voici tout d'abord l'oratoire qui remplace l'étable où naquit le sublime Mendiant, et, plus loin, la maison paternelle également transformée en un modeste sanctuaire.

1—*Pèlerinages d'outre-mer*, par l'abbé Lionel Lindsay.

Avec quelle émotion nous vénérons à Saint-Damien le Crucifix miraculeux qui dit à trois reprises : " Va, François, et répare ma maison que tu vois tomber en ruines ! " — Au-dessous de l'autel du Crucifix, il est doux de contempler le corps virginal de sainte Claire, fille spirituelle du Patriarche et fondatrice des Pauvres Dames ou Clarisses.

La basilique de la Portioncule, appelée aussi Sainte-Marie des Anges, est un des sanctuaires les plus renommés. On y conserve le rosier légendaire qui crût miraculeusement au milieu du buisson d'épines où se roulait le saint pour triompher héroïquement d'une tentation. Il a toujours produit depuis des roses sans épines et des feuilles maculées de sang, que se disputent les pèlerins. Qui ne se rappelle aussi la merveilleuse vision du Patriarche, dans laquelle il obtint, ici, de Notre-Seigneur la célèbre indulgence connue sous le nom de " Pardon d'Assise ? " Signalons enfin la cellule dans laquelle ce séraphin terrestre rendit sa belle âme à Dieu.

Mais, comme il nous tarde de nous agenouiller auprès des glorieux restes du stigmatisé d'Assise !

La basilique, qui renferme son tombeau, se compose de trois églises superposées. " L'église supérieure, brillante, lumineuse, image de François dans la gloire, tandis que celle d'en bas rappelle sa pauvreté et sa

pénitence, doit au pinceau de Cimabuë les quatre grands docteurs latins. Cette double église a été appelée " la perle de l'Italie, le chef-d'œuvre de l'école ombrienne et le véritable sanctuaire de l'art catholique."

" On éprouve en pénétrant dans la crypte la terreur religieuse qui vous saisit, lorsque vous entrez dans les Catacombes.

" C'est là, en effet, après le Saint-Sépulcre de Jérusalem, la Confession des saints Apôtres à Rome, et le tombeau de Saint-Jacques à Compostelle, un des oratoires chrétiens les plus vénérés du monde. Parmi les tombes illustres devant lesquelles s'inclinent les têtes humaines, il y en a peu qui méritent, comme celle-là, le respect des catholiques. Oui, ce lieu est vraiment saint ; il renferme la dépouille de celui en qui s'est incarné le génie mystique du moyen âge," et dont les membres ont été honorés des sacrés stigmates de Jésus crucifié.

Dies refulsit lumine
Quo sanctus hic de corpore
Christi recepit stigmata.

***

Une des plus belles villes de la Péninsule est Florence, délicieusement située sur les rives verdoyantes de l'Arno. Si on a pu l'appeler la " cité des fleurs," elle

est aussi — peut-être à l'égal de Rome — la " cité des beaux-arts."

Lisez le portrait qu'en a tracé Lamartine :

La voilà cette ville où l'histoire des arts,
Ecrite en lettres d'or, se lit de toutes parts ;
Où la main du génie a semé les merveilles ;
Où vinrent se nourrir, ainsi que les abeilles,
Tant d'artistes divins dont le monde jaloux
Admire les travaux, en extase, à genoux !
La voilà, gracieuse, assise en sa vallée,
Et d'honneur et d'amour par l'univers comblée,
Cette mère de l'art dont le lait généreux
Pour la gloire nourrit des enfants si nombreux ;
Cette cité des fleurs prodigue d'un miel rare,
Où Michel-Ange a fait le marbre de Carrare
Penser sur un tombeau !

L'histoire de Florence est belle, poétique. Comme partout ailleurs, il y a sans doute des taches, de sombres pages que le temps n'a pu faire oublier : on se rappelle encore les horreurs de ses luttes intestines et les ruines accumulées dans ses murs par tant de révolutions. Soit ! mais ces ombres mêmes ne servent, en définitive, qu'à mettre en relief l'impérissable éclat de ses gloires religieuses et artistiques.

Au reste, peu de villes peuvent se vanter de posséder autant d'hommes illustres par la sainteté ou le génie. Faut-il les nommer ?...Citons, au hasard, parmi les perles de son écrin religieux : sainte Madeleine de Pazzi, la " Thérèse " de la péninsule italique ; les sept

fondateurs des Servites ; saint Antonin, sainte Catherine, sainte Julienne de Falconieri, saint André de Corsini, etc. Et, " à coté de ces grandes figures sur lesquelles rayonne l'auréole de la sainteté, quels noms ne trouvons-nous pas encore dans les annales de la noble cité ? Dante, Michel-Ange, Améric Vespuce, Brunelleschi, Léon X, Andrea del Sarto, Fra Bartoloméo, Cherubini, Cimabuë. Quelle pléiade incomparable !"

Aussi le touriste ne se lasse-t-il pas d'admirer les monuments, les places publiques, les musées de cette ville privilégiée.

Où la main du génie a semé les merveilles.

Visitons en premier lieu la cathédrale de Sainte-Marie-des-Fleurs, dont la façade est d'un effet saisissant. La coupole — chef-d'œuvre de Brunelleschi — ravissait Buonarroti et lui arrachait ce cri d'admiration : " Il est difficile de faire aussi bien, mais il est impossible de faire mieux." De même, le Baptistère, avec ses célèbres portes de bronze, n'est pas moins remarquable ; de l'une d'elles, celle de l'est, Michel-Ange disait qu'elle méritait d'être la porte du Paradis.

L'église de San Lorenzo, très riche et très belle, possède la chapelle funèbre des Médicis, dans laquelle le prince des sculpteurs a laissé l'empreinte de son génie. " Qui n'a entendu vanter, écrit Boulfroy, les statues à demi couchées du Jour et de la Nuit, de

l'Aurore et du Crépuscule ? La Nuit seule est terminée. On comprend le pesant sommeil qui l'accable, en se rappelant qu'elle a été faite lors de la prise de Florence par les troupes de Charles-Quint. Michel-Ange, qui avait en vain déployé son talent d'ingénieur pour défendre la ville, exhala les révoltes de son âme en gravant sur le marbre un quatrain dont voici la traduction : " Dormir m'est doux ; plus doux encore il m'est d'être pierre tant que durent la misère et la honte. Ne pas voir, ne pas sentir m'est une grande volupté. Aussi ne m'éveille pas ; de grâce, parle bas !..."

Sainte-Croix ressemble à un musée de sculpture : c'est le panthéon de Florence. Quels magnifiques tombeaux et cénotaphes ! Dante, Alfieri, Galilée, Cherubini, Machiavel, Michel-Ange paraissent se ranimer devant nous...Mais non : autour de Michel-Ange, par exemple, trois femmes, magnifiquement drapées dans leur robe de marbre, symbolisent le deuil de la Peinture, de la Sculpture et de l'Architecture.

L'antique couvent des Dominicains de Saint-Marc respire encore, en dépit des laïcisateurs, le céleste parfum des vertus et des œuvres de Fra Angelico, surnommé le " peintre des âmes." Les fresques dont le Bienheureux a orné les cellules, excitent toujours l'admiration universelle. On a dit qu'un homme n'a pu peindre de telles figures qu'après les avoir vues au ciel. Ce qu'il y a de certain, c'est que personne n'a

porté plus loin dans les arts l'expression de la foi et de l'amour de Dieu. Fra Angelico est le peintre mystique par excellence.

Nous ne pouvons visiter, sans un serrement de cœur, la cellule de Savonarole, moine et tribun, dont la fin fut si tragique. Le tombeau de Pic de la Mirandole, sous les dalles du monastère, nous laisse une plus douce impression.

Que dire maintenant des splendides galeries de sculpture et de peinture que renferment le Palais des Offices et le Palais Pitti ? Comment décrire toutes ces richesses artistiques ? Qui peut compter tous les chefs-d'œuvre qui se sont donné rendez-vous dans ces salles immenses, où les Michel-Ange, les André del Sarto, les Corrège et les Véronèse coudoient les Raphaël, les Titien, les Murillo, les Léonard de Vinci, les Jules Romain et les Van Dyck ?

Il est vrai qu'il y a des restrictions à faire : non, tout n'est pas à louer dans cette gigantesque collection de statues et de tableaux. " Tous les siècles, observe M. Rolland, se déroulent ici sous les yeux, apportant chacun le tribut de leur grandeur et de leurs inspirations, et aussi la preuve de leur décadence et de leur corruption... Au milieu de ces chefs-d'œuvre, où le paganisme et le christianisme se coudoient, où l'on voit les Vierges à côté des Vénus, les saints à côté des demi-dieux de l'Olympe, l'honnête homme est souvent

obligé de détourner les yeux. C'est le triomphe de la chair sur l'esprit." Quelques sujets religieux, ajoute Boulfroy, portent avec eux les traces de cette triste époque de la Renaissance, si éprise de l'antiquité païenne, et l'on voit que les artistes n'ont pas su, ou n'ont pas toujours pu se soustraire à cette déplorable influence. Il y a, disons-le bien vite, d'illustres exceptions : Raphaël, le Titien, Murillo, le Guide, Léonard de Vinci, Jules Romain ont écrit là des pages vraiment chrétiennes.

Telle est Florence avec ses souvenirs, ses monuments, ses gloires.

***

La ville de Milan ne posséderait-elle, pour tout monument, que sa cathédrale, cela suffirait à sa gloire.

Quelques-uns d'un goût plus sévère lui préfèrent la cathédrale de Cologne, chef-d'œuvre de l'architecture gothique. Mais peut-on ne pas admirer " cette éblouissante merveille de marbre blanc avec ses six mille statues et ses onze mille aiguilles que vous diriez découpées dans un bloc de neige des Alpes ?...Parmi les sanctuaires élevés à la gloire de la Sainte Vierge, le plus beau de l'Italie, et probablement du monde, c'est le Dôme de Milan. Cette église, depuis ses fondements jusqu'au sommet de son plus haut clocher, est toute éclatante de marbre. C'est une floraison en

marbre qui s'épanouit, monte, s'élance en feuilles, en fleurs, en volutes, en arceaux : c'est une forêt de flèches légères, d'obélisques aériens, de pinacles ciselés... Ses cinq nefs ressemblent aux allées d'une profonde forêt : et pourtant le chef-d'œuvre de l'édifice n'est pas l'intérieur, mais le sommet. Montez ces quatre cent quatre-vingt-six marches, et quand vous serez là-haut, dominant ce jardin de marbre aux mille et mille blanches fleurs, entouré de ces cent trente-six clochers découpés en dentelle, au milieu de ces myriades innombrables de saints qu'on a placés dans toutes les niches, dans tous les angles, sur toutes les saillies, sur tous les frontons ; lorsque vous aurez atteint le pied de l'aiguille élancée qui balance dans les airs la Vierge Immaculée, reine de ce séraphique empire, alors ébloui, vous vous demanderez si, la fiction du Dante s'étant réalisée pour vous, vous n'avez pas une vision du Paradis sous les yeux..."

D'une autre part — et c'est l'ombre au tableau — on regrette de ne pas trouver à l'intérieur du splendide édifice " le naïf et le fouillé du XIIIe siècle " ; pareillement un nouveau peuple de statues, garnissant les chapiteaux, rend la voûte moins légère, moins élancée. Malgré tout, ce monument est un véritable chef-d'œuvre, et il est unique en son genre.

Dans la chapelle souterraine, d'une richesse inouïe, repose la dépouille mortelle de saint Charles Borromée,

l'héroïque archevêque de Milan. On conserve dans le Trésor de la cathédrale deux mitres qui lui ont appartenu, sa crosse, un calice et plusieurs anneaux.

En visitant l'antique église de Saint-Ambroise, on aime à se rappeler avec quel courage le grand évêque arrêta Théodose, au seuil même de ce temple, et lui en défendit l'entrée jusqu'à ce qu'il eût expié son crime : le massacre de Thessalonique.

Nous ne passons jamais à Milan sans aller admirer les précieux vestiges de la *Cène* de Léonard de Vinci. Cette fresque, célèbre entre toutes, décore les murs d'un vieux couvent dominicain. Elle a énormément souffert du temps, de l'humidité et des balles des soldats de Bonaparte. Mais elle est belle encore et porte le cachet du génie inspiré par la foi.

La ville de Turin n'a pas les monuments et les œuvres d'art de Florence et de Milan, mais elle se glorifie de posséder le Saint Suaire de Notre-Seigneur et les institutions admirables de Don Bosco, ce thaumaturge de la charité au XIXe siècle.

Le manque d'espace nous force de laisser dans l'ombre Venise et Padoue.

Je vous donne rendez-vous à Montpellier en France.

LA CATHEDRALE DE MILAN.

TRENTIÈME LETTRE

Montpellier et ses souvenirs — Notre-Dame de Lourdes — La basilique du Sacré-Cœur à Montmartre — Notre-Dame de Chartres — Sainte-Anne d'Auray — Le retour à Québec.

QUÉBEC, le 29 mai 1893.

DÈS le moyen âge, Montpellier était une ville célèbre et des plus florissantes. Sa position géographique et la prospérité de son commerce en avaient fait comme l'entrepôt du Levant. En même temps, tout contribuait à en rendre le séjour enchanteur, tout : ciel pur, air salubre, climat doux, aspect riant, exquise urbanité de ses habitants, etc.

A tous ces avantages " Montpellier joignait l'attrait d'une cité où la science et les beaux-arts étaient en crédit et honneur. Ses écoles jetaient un vif éclat ; elles rivalisaient avec celles de Paris et de l'antique Salerne." Bref, son Université attirait l'attention de l'Europe, et de toutes parts, les élèves accouraient,

nombreux et distingués, vers " ce centre de lumière." Même son Ecole de Médecine mérita d'être appelée " la source de l'art médical en France."

Or, de tous les *guérisseurs* que produisit Montpellier, le plus illustre est saint Roch (1295–1327). N'allez pas croire cependant qu'il ait appris dans la docte Faculté le merveilleux secret de son art, non ; et ses compatriotes le savaient bien, eux, quand ils le surnommaient le " miraculeux guérisseur."

Sa vie fut sans contredit une vie d'innocence, de renoncement, d'abnégation, de pauvreté volontaire, etc. ; pourtant — observe un de ses biographes — " ce qui caractérise surtout l'existence de saint Roch, ce qui fait sa physionomie distinctive, ce qui est resté dans la mémoire des peuples, ce qui l'honore principalement, ce qui fait son auréole de gloire, c'est sa charité héroïque, c'est son sublime ministère de guérisseur des peuples, au sein des cruelles épidémies qui affligèrent son époque."

C'est là sa vie publique. De saint Roch on peut dire en toute vérité ce que l'Evangile a dit de Notre-Seigneur Jésus-Christ : " Qu'il allait à travers les bourgs et les villes guérissant toute langueur et toute infirmité." (Matth. XI, 35.)

En un mot, cet homme extraordinaire est à la fois l'honneur de son pays et l'honneur de l'Eglise.

Un double motif m'engageait à arrêter à Montpellier : saint Roch est le patron de ma paroisse natale ; puis, un aimable confrère du Séminaire français, à Rome, (Mgr E. Lazaire, prot. apost.) m'avait gracieusement offert l'hospitalité. — Nous avons parcouru ensemble l'antique et intéressante ville qui est aujourd'hui le chef-lieu de l'Hérault.

La cathédrale de Saint-Germain, construite au XIIIe siècle, est massive et imposante. Ses vitraux peints produisent le plus bel effet.

La nouvelle église de Saint-Roch, enrichie d'insignes reliques, est vraiment monumentale.

Enfin, j'ai pu admirer dans l'atelier de M. Baussan la colossale statue de saint Roch, en marbre de Carrare, que la ville érigera bientôt sur la place de la gare.

O grand et céleste médecin, protégez votre noble pays contre le souffle funeste de l'impiété ! Sauvez la France !

***

La France est un pays privilégié. Sans parler ni de ses richesses, ni de ses gloires religieuses, littéraires, artistiques et militaires, que de merveilles le ciel a daigné accomplir dans son sein ! Quand au XVIIe siècle, par exemple, Notre-Seigneur voulut enseigner au monde la dévotion à son Cœur adorable, ne

s'adressa-t-il pas tout d'abord à la France ?.... De même, plus tard, la sainte Vierge honora, par sa présence et d'éclatants prodiges, ce pays justement appelé le " royaume de Marie, " *regnum Galliæ, regnum Mariæ !*

C'était en 1858.

Un jour, le 25 mars, sur un plateau des Pyrénées, à Lourdes, une Apparition mystérieuse jette une jeune enfant dans les ravissements de l'extase. O merveille !... C'était la Sainte Vierge elle-même qui daignait se montrer à l'humble bergère Bernadette, dans l'auréole d'une douce et brillante lumière. Elle se tenait debout, au fond d'une grotte solitaire, les pieds posés sur un églantier. Sa robe et son voile étaient d'une blancheur éclatante ; sa ceinture, bleue comme l'azur du ciel, flottait jusqu'aux genoux ; un chapelet, aux grains d'albâtre, pendait à ses côtés, et chacun de ses pieds portait une rose d'or épanouie... Une impression indescriptible s'était immédiatement fait sentir sur les traits de l'heureuse visionnaire. Ses deux mains s'élevaient vers l'Apparition par un mouvement rapide et doux : " O Madame, s'écrie enfin Bernadette, dites-moi, je vous prie, votre nom ! "

Et Marie, se penchant vers elle, répond avec un sourire céleste :

" Je suis l'Immaculée Conception ! "

Mon Dieu ! qui pourrait nous dire les charmes de cette vision et nous peindre l'émotion de Bernadette ? Pour elle, au sortir de son extase, elle ne put répéter que ces mots : " Qu'elle était belle, Marie ! qu'elle était belle ! " Et, à ce radieux souvenir, les traits de l'enfant s'illuminaient encore ; son visage s'empourprait, son regard se levait vers le ciel : elle était transfigurée !

Quoi qu'il en soit, la Mère de " la divine Sagesse s'est glorifiée au milieu de son peuple." Son peuple, c'est le peuple de France !

Quel honneur pour notre mère-patrie de devenir la Confidente de l'Immaculée Conception après l'avoir été du Sacré-Cœur de Jésus !

Et les merveilles de grâce et de salut qui s'accomplissent à Lourdes ne le cèdent pas à celles de Paray-le-Monial. Au contraire, elles y jettent même un plus vif éclat.

Comme elles sont douces les impressions du pèlerin qui visite le rocher de Massabielle tout embaumé des souvenirs de Marie Immaculée ! Grâce à Dieu, j'ai eu cet ineffable bonheur de voir la vénérable grotte et de boire à la fontaine miraculeuse. Vraiment les trois jours que j'ai passés à Lourdes compteront parmi les plus beaux et les plus inoubliables de ma vie.

Que de fois, le soir, dans le calme de la nuit— que

troublait à peine le murmure du Gave — je suis venu prier seul à l'endroit même où Bernadette fut favorisée de ses visions [1] ! Devant moi, la belle et blanche statue de la Vierge, placée dans le creux du rocher, se détachait doucement grâce au demi-jour produit par la lumière vacillante de la lampe d'or et du faisceau de cierges qui brûlent perpétuellement à l'entrée de la grotte. — Oh ! la prière est facile à Lourdes : elle monte d'elle-même du cœur aux lèvres !

Un sentier à lacets conduit à la superbe basilique qui couronne la grotte et perce la nue de sa flèche aérienne.

Parmi les six cents bannières qui la décorent, je salue avec attendrissement la bannière du Canada.

Au pied de la colline, on vient de construire une nouvelle église en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire ; car la basilique, malgré ses vastes proportions, ne suffisait plus à contenir les foules qui se pressaient dans son enceinte.

La Sainte Vierge avait dit à Bernadette : " Je veux qu'il vienne ici du monde.—Je veux qu'on y vienne en procession."

Le monde a entendu cette parole et s'est précipité vers la Grotte, avec un élan qui rappelle celui des croisades. Et " tandis que les processions sont trop

1—La Sainte Vierge lui apparut dix-huit fois.

souvent interdites ailleurs, elles se déploient à Lourdes avec un éclat incomparable : le jour, elles s'avancent en lignes immenses et harmonieuses, à l'ombre des croix, des bannières et des saintes images : la nuit, les cierges des pèlerins se déroulent en cordons de flammes dans la vallée, éclipsant les étoiles du firmament ; ces milliers de croyants chantent les cantiques sacrés, prient, communient et font de la Grotte un vestibule du Paradis."

Une telle explosion de foi et de piété ne reste pas sans récompense ; les guérisons spirituelles et corporelles qui s'opèrent annuellement à Lourdes sont éclatantes, innombrables.

Amour et reconnaissance à Notre-Dame de Lourdes !

***

La basilique du Sacré-Cœur, érigée à Paris, sur la butte de Montmartre [1], constitue la réalisation d'un Vœu national de la France. L'origine de ce Vœu national remonte, en quelque sorte, à Louis XIV qui n'ignorait pas ce qu'écrivit, au mois d'août 1689, la Bienheureuse Marguerite-Marie : " Notre-Seigneur voulant se servir de la France pour réparer les outrages

1—Montmartre signifie Mont des martyrs — en souvenir de saint Denis (premier évêque de Paris) et de ses compagnons qui furent martyrisés sur cette colline.

qu'il a reçus depuis sa Passion, demande l'érection d'un édifice à la gloire de son divin Cœur, pour y recevoir la consécration de toute la France."

On se contenta, hélas ! de dresser un autel au Sacré-Cœur dans le palais de Versailles. Dieu voulait davantage, et l'orage révolutionnaire le fit comprendre à Louis XVI qui formula au moins ce vœu mémorable : "Si Dieu me fait la grâce de recouvrer ma liberté et la puissance royale, je promets de consacrer solennellement ma personne, ma famille et mon royaume au Cœur de Jésus, d'ériger et de décorer à mes frais une chapelle dédiée au Sacré-Cœur." — Il était trop tard.

Bref, il fallut le coup de foudre de 1870 pour forcer la France à accomplir définitivement le Vœu national.

On se mit à l'œuvre avec enthousiasme. Le clergé donna l'élan et son appel fut entendu.

" Il faut, s'écria Paul Féval, que la basilique jaillisse, louange de marbre et d'or ; il faut qu'elle croisse et fleurisse pour couronner Paris qui couronne la terre. Il faut que sa forme soit pure, ses murailles précieuses par la matière et par l'art. Je voudrais qu'il fût permis de tailler dans un seul diamant la vasque où couleront les trésors de la Charité infinie. Ce ne serait ni trop durable ni trop éclatant pour le don de la France, pour l'hommage qui vivra autant que les siècles. Qu'il soit incomparable dans sa magnificence, le palais de votre

NOTRE-DAME DE LOURDES.

tendresse, ô Jésus ! Que rien n'égale sa beauté souveraine !..."

De fait, le monument du Sacré-Cœur, à Montmartre, est digne de la France.

***

Mais allons visiter, à quelques heures de Paris, Notre-Dame de Chartres, le plus beau et le plus célèbre sanctuaire que la France, et même l'Europe, ait élevé en l'honneur de la sainte Vierge.

" La voyez-vous de loin cette cathédrale qui domine toute la contrée, qui dédaigne la terre, qui laisse ramper à ses pieds les plus hauts monuments, et dont l'architecture et les dimensions ne semblent répondre qu'à l'architecture même des cieux et aux dimensions de l'horizon que l'œil embrasse ? De quelque distance que vous l'ayez aperçue, imitez la piété de nos pères et mettez-vous à genoux pour saluer Notre-Dame. Ce nom est le nom même de l'édifice, comme il est le nom de Celle à qui l'édifice appartient." (Le cardinal Pie).

L'antiquité de Notre-Dame de Chartres rend ce sanctuaire doublement vénérable.

Dans la crypte, que nous parcourrons tout à l'heure, des prêtres gaulois (les Druides) offrirent jadis des sacrifices sur l'autel de la "Vierge devant enfanter." Mystérieux souvenir de la prophétie d'Isaïe, que les

Romains connurent et qui pénétra jusque dans les sombres forêts des Carnutes. Or, les Druides et leurs disciples se convertirent de bonne heure au christianisme. Ils cueillirent même la palme du martyre. On ne put cependant noyer dans le sang le culte de la Vierge. Loin de là, il prit un nouvel essor. Bien plus, à toutes les époques, les églises se succédèrent, plus riches et plus belles, au-dessus de la sainte grotte : et aujourd'hui l'imposante cathédrale de Chartres excite à bon droit l'admiration universelle.

Ses deux clochers sont d'incomparables chefs-d'œuvre. Ne dit-on pas que pour former la plus parfaite des basiliques il faudrait unir au *chœur* de Beauvais, à la *nef* d'Amiens, au *portail* de Reims, les *clochers* de Chartres ?

D'un autre côté, l'intérieur de la cathédrale est d'un effet saisissant. Tout porte au recueillement et à la prière : ce demi-jour mystérieux qui descend de la voûte, les mille nuances que projettent les admirables verrières, le silence et le calme du saint lieu, la lumière douce et tremblante des lampes et des girandoles placées devant les images ou les reliques, et aussi le groupe colossal de l'Assomption, en marbre de Carrare, qui domine le maître-autel et nous ravit pour ainsi dire jusqu'aux cieux.

« Aux sentiments de piété et d'admiration qu'inspire la vue de cette cathédrale, vient se joindre le souvenir

des faits mémorables dont elle a été le théâtre. Trois papes, presque tous les rois de France, une multitude de cardinaux, d'évêques, de saints et illustres personnages, une phalange innombrable de pèlerins de tout âge et de tout pays y sont venus présenter leurs hommages à la Reine des cieux [1]."

La crypte nous réserve également de bien douces émotions. Parmi les treize chapelles qu'elle renferme, celle de Notre-Dame de Sous-Terre est incontestablement la plus riche et la plus vénérée. Peut-il en être autrement ? Ici, en effet, les Druides—dans la nuit des temps—honorèrent, sans même la connaître, la "Vierge qui devait enfanter." Ici, depuis l'aurore du christianisme, la louange de Marie n'a pas cessé de retentir. Ici se porte encore toute la dévotion de l'église chartraine et des pèlerins étrangers.

Avant de quitter la cathédrale, allons nous agenouiller auprès d'une précieuse relique : la Tunique de la Bienheureuse Vierge Marie. "Ce vêtement en soie écrue fut envoyé par l'impératrice Irène (du Bas-Empire) à Charlemagne, dans une étoffe brodée qui se voit encore. Charles le Chauve le donna à l'église de Chartres." Aux jours de calamité, la sainte Tunique fut la tutelle des Chartrains.

Saluons aussi Notre-Dame du Pilier ou la Vierge

1—*Pèlerinages d'autre-mer*, par l'abbé L. Lindsay, p. 33.

Noire, une Madone assise avec l'Enfant-Jésus sur ses genoux. Le teint hâlé de son visage lui a valu le surnom de Vierge Noire. On l'a placée dans une gracieuse niche encadrée elle-même d'une boiserie découpée en ogives et surmontée de mille clochetons. D'innombrables cœurs en or et en vermeil, partout suspendus, symbolisent la reconnaissance de ceux auxquels elle a accordé d'éclatantes faveurs.

Telle est — avec ses souvenirs dix-neuf fois séculaires — Notre-Dame de Chartres dont Mgr Pie, de sainte mémoire, a dit : " J'ose le prédire, Chartres redeviendra le centre de la dévotion à Marie en Occident ; on y affluera comme autrefois de tous les points du monde."

***

Couronnons nos grands pèlerinages de France par celui de Sainte-Anne d'Auray, en Bretagne. Au reste, n'est-ce pas de ce pays de nos ancêtres que nous, Canadiens, nous tenons notre traditionnelle dévotion envers l'auguste Mère de la très sainte Vierge ? Et Sainte-Anne de Beaupré n'est-elle pas le pendant ou le prolongement de Sainte-Anne d'Auray ?

Dès les premiers siècles du christianisme, les Bretons se distinguent par un culte tout spécial à l'égard de sainte Anne. Et le modeste village, où ils lui élèvent une chapelle, finit par s'appeler Ker-Anna (Village de Sainte-Anne).

Malheureusement, au VIIe siècle, le silence et l'oubli

couvrent d'un voile mystérieux les ruines de l'antique sanctuaire.

Or, au mois d'août 1623, des prodiges étranges se multiplient à Ker-Anna : on pressent quelque grand événement.

Un pauvre fermier — Yves Nicolazic — est en effet favorisé, à plusieurs reprises, de visions extraordinaires, mais inexplicables.

Enfin, l'année suivante, la même Apparition, sous la forme d'une vénérable dame plus resplendissante que le soleil, lui dit, dans le langage du pays : " Yves Nicolazic, ne crains point : je suis Anne, mère de Marie. Dis à ton curé que dans ce terrain, connu sous le nom de Bocenno, s'élevait jadis une célèbre chapelle, la première bâtie en mon honneur par l'antique piété des Bretons. Il y a neuf cent vingt-quatre ans et six mois qu'elle fut ruinée : je désire qu'on la relève, car la volonté de Dieu est que mon nom soit honoré en cet endroit."

Hélas ! Nicolasic fut traité de visionnaire : on le rebuta partout. — " Faites donc quelque miracle, dit-il un jour à l'Apparition, faites donc quelque miracle, ma bonne maîtresse, afin que tout le monde sache votre volonté." — " Allez, lui répondit-elle, confiez-vous en Dieu et en moi ; vous en verrez bientôt en abondance, et l'affluence de monde qui viendra m'honorer en ce lieu sera le plus grand miracle de tous."

Le lendemain — 7 mars 1625 — le pieux Nicolazie, guidé par un flambeau mystérieux, découvrait dans le champ de Bocenno l'antique statue de sainte Anne....

Après bien d'inutiles démarches — comme il arriva plus tard à Lourdes — on érigea enfin à Ker-Anna une somptueuse chapelle.

Les pèlerinages se multiplièrent avec les miracles.

Tout alla bien jusqu'à la Révolution française qui, hélas ! n'épargna point ce glorieux sanctuaire national. On brûla même la statue de sainte Anne, à l'exception d'une partie de la tête que nous pouvons voir encore dans la basilique actuelle.

Si ce monument moderne n'est pas aussi imposant que Notre-Dame de Lourdes, il ne laisse pas d'être remarquable.

Cédons la parole à l'auteur de *Sainte Anne d'Auray :*

" La basilique est une œuvre d'art en même temps qu'une œuvre de foi. Tout en s'inspirant du style de la Renaissance, comme on le traitait au temps de Louis XIII, l'éminent architecte a donné à l'ensemble un cachet d'originalité remarquable.

" Dans la nef principale et dans le transept, de grandes colonnes engagées, pénétrées par les moulures architecturales, s'élèvent jusqu'à la naissance des voûtes qui sont à compartiments et à cinq clefs pendantes ; de légères peintures recouvrent les arceaux. Le pavé du

chœur forme une belle mosaïque. La clôture sculptée qui l'entoure est incrustée d'Echaillon et de granit des Alpes, et coupée par des piliers supportant des candélabres. Un petit monument, encadré dans cette clôture, rappelle l'endroit où fut trouvée la statue miraculeuse. Au fond du chœur s'élève le maître-autel, surmonté d'un riche retable et décoré de statues d'un style hardi. Les marbres de cet autel, y compris les degrés, ont été offerts par le Souverain Pontife Pie IX.

" Après l'autel principal, les plus remarquables sont ceux de Sainte-Anne et de la Sainte-Vierge. Le premier supporte, dans une niche élégante, surmontée d'un petit dôme, la statue miraculeuse, que renferme une châsse en cuivre doré fermée par un cristal. On voit, dans le socle de cette statue, le seul fragment de l'ancienne qui ait été sauvé."

Au sortir de l'auguste basilique, allons à la fontaine près de laquelle sainte Anne apparut pour la première fois à Nicolazie. Trois bassins de granit, couronnés d'une antique statue de la grande Thaumaturge, reçoivent l'eau de la source.

Gravissons aussi à genoux la *Scala-Sancta* (Saint-Escalier) enrichie d'indulgences comme l'escalier du Prétoire à Rome. Voyez, au sommet, cette colonnette de marbre qui contient un fragment de la colonne de la flagellation.

Tel est, en quelques mots, le pèlerinage d'Auray avec ses attachants souvenirs.

Sur ce coin de terre, se trouvent donc les Lieux-Saints de la catholique Bretagne.

Ah ! je comprends mieux que jamais ce cri vibrant de foi et d'enthousiasme, que poussait naguère, en les visitant, un pieux et sympathique voyageur :

O Sainte-Anne d'Auray, charmant pèlerinage,
Que j'aime ta légende, et ton peuple et sa foi !
La poésie est née en ta lande sauvage,
Et ta sombre bruyère a des parfums pour moi.
Sainte Anne, souviens-toi de l'ardente prière
Que je viens déposer au pied de ton autel.
A ceux que j'aime, à moi, donne force et lumière,
Tes vertus ici-bas, et ta couronne au ciel.

***

On a beau courir le monde, visiter les plus célèbres monuments des *vieux pays*, voir Paris, Rome et Jérusalem, on revient toujours avec bonheur vers le sol natal. Parfois, quelques mois d'absence suffisent pour nous faire éprouver plus ou moins vivement ce mal étrange qu'on appelle la nostalgie ; et alors, comme le jeune pâtre, nous nous surprenons à redire le mélancolique refrain :

Rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses chaumes et son clocher.

Aussi, dès le 17 mai, j'étais à Londres, et le lendemain, je prenais, à Liverpool, le *Numidian* pour venir directement à Québec.

La traversée fut mauvaise.

Si, comme l'assure le poète,

L'ennui naquit un jour de l'uniformité,

il dut naître — croyons-nous — en plein Océan Atlantique, au milieu des flots courroucés, sous un ciel terne, brumeux, etc., etc.

Ennuyés, nous le sommes. Depuis le départ, pas un rayon de soleil, excepté dans le golfe Saint-Laurent. Et encore ce " sourire du ciel " ne dura-t-il qu'un instant : la pluie survint et nous accompagna fidèlement jusqu'à Rimouski.

Le reste du voyage, Dieu merci ! fut splendide.

Et puis quels panoramas devant nous, quels sites pittoresques !

A tout moment, l'équipage pousse un cri d'admiration.

L'enthousiasme redouble quand nous longeons la belle et verdoyante Isle d'Orléans.

La chute Montmorency achève d'électriser les spectateurs.

Et le paquebot, modérant sa course, entre majestueusement dans le port. Bientôt, il s'arrête : c'est Québec !

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS v

PREMIÈRE LETTRE.—Le départ — En mer — La boussole — Terre ! Terre ! —L'Irlande à vol d'oiseau 1

DEUXIÈME LETTRE.—Liverpool — Willesden et ses souvenirs — Londres : *Time is money !* — Le clergé catholique — Physionomie du peuple anglais — La cathédrale de Cantorbéry 9

TROISIÈME LETTRE.—Vers la France — La chute des héros du Panama — Un chanoine de Montréal — Paris à vol d'oiseau — Chacun son goût — Les Quarante-Heures à Notre-Dame — Les Pères du Saint-Sacrement — Vraie solution de la Question sociale — *Adveniat !* 23

QUATRIÈME LETTRE.—Paray-le-Monial — La Chapelle des Apparitions — Le baron de Sarachaga — Villefranche et le collège Mongré — Lyon — Colonie canadienne — Fête du 8 décembre — Echos de Paris — Les Martyrs de Lyon — Fourvière — Les Servantes du Saint-Sacrement 37

CINQUIÈME LETTRE.—De Lyon à Marseille — Marseille à vol d'oiseau — Deux anciens confrères — Gasconnades marseillaises — Notre-Dame de la Garde — La Crypte de Saint-Victor — La Provence — La Sainte-Baume — Saint-Maximin 51

SIXIÈME LETTRE.—De Marseille à Rome — Rome — Fêtes de Noël — La Sainte Crèche et le *Santissimo Bambino* — Sur la voie Appienne — Une messe aux Catacombes — Leçon d'archéologie chrétienne — Ouverture des fêtes jubilaires — Glanures 67

SEPTIÈME LETTRE.—L'obélisque du Vatican — La basilique de Saint-Pierre — La fête de sainte Agnès — Bénédiction de petits agneaux — Les Béatifications — Glanures 91

HUITIÈME LETTRE.—Sa Grandeur Monseigneur L.-N. Bégin au Vatican — Le Vatican — La Prison Mamertine — Le Forum 113

NEUVIÈME LETTRE. — Le Colisée — Les Catacombes — La Chandeleur à Rome 133

DIXIÈME LETTRE — Le mont Palatin — Le Panthéon d'Agrippa — Les deux pouvoirs à Rome — Léon XIII et l'Histoire ecclésiastique du Canada 151

ONZIÈME LETTRE. — Le Forum de Trajan — La colonne Antonine — Les vieux sanctuaires de Rome — Saint-Paul-Aux-Trois-Fontaines — *O Roma felix !* 171

DOUZIÈME LETTRE. — Les églises de Rome — Sainte-Cécile — Sainte-Sabine — Souvenirs du Tasse 189

TREIZIÈME LETTRE. — La basilique de Saint Jean-de-Latran — La Scala Santa — Sainte-Croix-de-Jérusalem — Saint-Paul-hors-les-murs. 207

QUATORZIÈME LETTRE. — Les jeunes saints de Rome : St-Louis de Gonzague — St-Jean Berchmans — St-Stanislas de Kostka — La brèche de la Porta Pia 225

QUINZIÈME LETTRE. — La Reine des Romains — Une visite à quelques sanctuaires de Marie — Dans les montagnes — Les villas de Rome et le Pincio 239

SEIZIÈME LETTRE. — Physionomie du peuple romain — Son caractère religieux — Défauts et qualités — La *Bouche de la Vérité* — Echos de la messe jubilaire de SS. Léon XIII 257

DIX-SEPTIÈME LETTRE. — En route pour la Palestine. — Naples à vol d'oiseau — Excursion à Pompéi — Miracle de saint Janvier — De Naples à Brindisi — En mer 275

DIX-HUITIÈME LETTRE. — Coup d'œil sur Alexandrie — Une messe *de requiem* — La ville actuelle — Une intéressante excursion — En route pour Jaffa 289

DIX-NEUVIÈME LETTRE. — Jaffa à vol d'oiseau — De Jaffa à Jérusalem — La plaine de Sâron — Ramleh — Abougosche — Térébinthe — Jérusalem ! — Une visite au Saint-Sépulcre 303

VINGTIÈME LETTRE. — Coup d'œil sur la basilique du Saint-Sépulcre — La chapelle d'Adam — Au Golgotha ! — Une nuit sur le Calvaire... 317

VINGT-UNIÈME LETTRE. — Le mont Sion — La Tour de David — Autres souvenirs — Le Cénacle — Le mont Moriah et la mosquée d'Omar — Légende des arabes 331

VINGT-DEUXIÈME LETTRE. — Encore des légendes — La mosquée El-Aksa et les Colonnes de l'Épreuve — Le pont El-Sirath et le chemin du ciel — La Voie de la captivité et la Voie douloureuse — Le mont des Oliviers 349

VINGT-TROISIÈME LETTRE. — Bethléem — Une messe à la Grotte de la Nativité — Les environs de Bethléem — Une excursion à Saint-Jean dans la montagne — Le désert de Judée 371

VINGT-QUATRIÈME LETTRE. — La vallée de Josaphat — Quatre principaux mausolées — La fontaine de Siloé — La Géhenne et ses horreurs — Les pleurs des Juifs — Autres souvenirs — De Jérusalem à Jéricho — Jéricho — La mer Morte — Le Jourdain — La fontaine d'Élisée et le mont de la Quarantaine 391

VINGT-CINQUIÈME LETTRE. — Départ pour la Galilée — Le mont Carmel — Nazareth — Tibériade et Capharnaüm — Le Thabor — Naplouse : le Pentateuque et le puits de la Samaritaine — Le retour à Jérusalem 413

VINGT-SIXIÈME LETTRE. — Les cérémonies de la Semaine sainte — Souvenirs de la Sainte Vierge — Béthanie — Aspect de Jérusalem — Usages et coutumes — Une visite au pacha de Jérusalem — Les Pères de Terre-Sainte — Le départ pour l'Égypte 439

VINGT-SEPTIÈME LETTRE. — De Jaffa à Port-Saïd — Le Canal de Suez et Ismaïlia — A travers le désert — Le Caire — L'arbre de la Vierge et la Grotte de la Ste Famille — Les Pyramides — Le Nil — D'Alexandrie au Pyrée 461

VINGT-HUITIÈME LETTRE. — Athènes : réminiscences — A vol d'oiseau — Ruines imposantes — L'Acropole et ses chefs-d'œuvre — L'Aréopage et saint Paul — L'Agora, le Pnyx et la prison de Socrate — Corinthe, les îles Ioniennes et le retour à Rome 481

VINGT-NEUVIÈME LETTRE. — Adieux à Rome — Lorette — Assise — Florence — Milan et Turin 499

TRENTIÈME LETTRE. — Montpellier et ses environs — Notre-Dame de Lourdes — La basilique du Sacré-Cœur à Montmartre — Notre-Dame de Chartres — Sainte-Anne d'Auray — Le retour à Québec 517

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

Pages

S. S. Léon XIII

La cathédrale de Cantorbéry 21

L'église du Sacré-Cœur, Montmartre 29

Le Cénacle 36

Le mont Sion 44

La crèche de Bethléem 76

Le Château Saint-Ange et Saint-Pierre de Rome 92

Le sanctuaire du Couronnement d'épines 101

Le Colisée 133

Le tombeau d'Absalon 172

La piscine de Siloé 196

Jérusalem 212

Le sanctuaire de la Flagellation 220

Vue de Tibériade 236

Marie, Mère de Jésus 244

Vue de Capharnaüm 268

Vue du lac de Tibériade 285

Vue de Jaffa 301

Le Saint-Sépulcre 309

La basilique du Saint-Sépulcre 317

Le Calvaire 324

La mosquée d'Omar 340

La mosquée El-Aksa 349

Le Jardin de Gethsémani 356

La grotte de l'Agonie 364

Le mont des Oliviers 372
Le lieu de l'Ascension 380
Vue de Jericho 405
Vue du Jourdain 412
Plan du Sanctuaire de Nazareth 420
Autel de l'Annonciation à Nazareth 428
Poisson du lac de Tibériade 436
Vue de Béthanie 453
L'Arbre de la Vierge 468
L'obélisque de Héliopolis 476
L'autel de la Sainte-Famille au Vieux-Caire 484
Plan de la Santa-Casa 501
La cathédrale de Milan 516
Notre Dame de Lourdes 524

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES

Quesnel. — Typ. L. Brousseau. — 1891

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

Dupuis DG
806
Rome et Jérusalem. .D8